Les Temps Modernes

13e année REVUE MENSUELLE nos 137-138

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Juillet-Août 1957



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle

paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur :
JEAN-PAUL SARTRE

Secrétaire général :
MARCEL PÉJU

★

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort pour fait de collaboration ni des indignes nationaux

La rédaction reçoit le jeudi après-midi sur rendez-vous

★

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

★

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

★

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger	1.300 fr.	2.500 fr.
Étranger : envoi recommandé	1.450 fr.	2.800 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire, mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

CHASSE A L'HOMME

Le nouveau roman d'Alejo Carpentier, dont nous publions ici la seconde partie, raconte l'histoire d'un homme traqué, d'un étudiant qui, par peur de la torture, a dénoncé ses compagnons de « gang ».

Ceci requiert sans doute quelque éclaircissement. En 1932, un vif mouvement d'opposition contre le président Machado, de Cuba, qui prenait le chemin de la dictature, se produisit à l'Université de La Havane. Machado y répondit par la violence; plusieurs étudiants furent tués. Exaspérée, la jeunesse universitaire fonda des cellules terroristes et répondit aux morts que causait dans ses rangs la police de Machado, par l'exécution d'un même nombre de ses partisans.

Le peuple de Cuba vit avec sympathie l'action universitaire, du moins dans sa période initiale; car la chute de Machado en 1935 fut suivie d'une longue période de désordres, pendant laquelle les héros de la première heure se transformèrent peu à peu en véritables gangsters politiques, vénaux et ambitieux, au service de tel ou tel leader qui se servait d'eux au nom de l'idéal révolutionnaire. Alors commencèrent les délations, les vendettas entre bandes ennemies, etc. Il arriva qu'un délateur fût exécuté par ses propres compagnons, comme le rapporte un chapitre entièrement véridique du présent livre. Cet état de choses dura jusqu'en 1952 environ.

L'action de Chasse à l'Homme *dure le temps de l'exécution de la* Symphonie héroïque *de Beethoven, quarante-six minutes habituellement.* R. L.-F. D.

« Tu avais disparu ? » demanda-t-elle en ouvrant, tout en le regardant avec une curiosité ironique, pendant que le chien le flairait, somnolent, habitué à ne pas aboyer après les étrangers. — « J'arrive de voyage, dit-il, pour justifier son complet

hors saison et sa chemise fripée lavée au robinet de la terrasse, car elle l'avait fort félicité, dernièrement, pour ses habits chers et luxueux. — « Des lunettes de soleil ? » observa-t-elle en les lui retirant avec un doigt pour les essayer en manière de plaisanterie. « On voit tout en noir. C'est la mode ? » — « Je n'ai pas encore mangé », répondit-il en portant ses regards vers la cuisine obscure, derrière le grenadier aux branches basses. Le chien s'était couché au fond du patio, près d'une traînée de restes si abondants qu'il ne devait rien rester dans les marmites. Estrella apporta une bouteille qui contenait un reste d'alcool. A son arrivée, l'homme avait failli se confier, sans plus tarder, à la seule personne qui, ce soir, pût l'aider. Mais à présent l'alcool, bu à la hâte, lui faisait envisager la situation avec plus de calme. Il était de nouveau caché. La maison qui s'était refermée sur lui l'abritait et le dérobait aux regards. L'aube était loin encore. Il avait devant lui un temps long et propice. Il comptait d'avance sur Estrella. Mais avant de parler, il devait recréer le climat d'intimité que sa disparition pendant deux semaines avait détruit. Elle aimait sa façon lente et soutenue de la posséder. Il la prit par la main, la menant vers le lit. « Attends », dit-elle, éteignant la lumière et se glissant à côté de lui, après avoir enlevé le fard de ses lèvres avec du papier de soie, et recouvert d'un linge la statue de la Vierge. Mais lui était tombé dans un lit sans fin. La douceur de l'oreiller, après s'être tant tourné et retourné sur la paillasse usée jusqu'à la corde, pleine de trous si grands qu'on y pouvait fourrer une épaule; l'alcool qui l'avait amolli telle une cire tiède; le soulagement qu'il éprouvait d'avoir ôté son lourd pistolet, abandonné sur ses vêtements; le sein large et chaud près de sa joue; les bras de la femme, qui le berçaient plus qu'ils ne l'incitaient, tout le faisait descendre, descendre toujours plus, sans hâte, délicieusement, les membres relâchés, vers le grand giron du sommeil possible... Lorsqu'il rouvrit les yeux, la lumière était allumée. Estrella lui tournait le dos; elle venait de mettre une chemise avec des rubans verts dans les jours. Elle le regarda à travers la glace avec plus d'indifférence que de dépit. « Viens », dit-il. « Tu ne pourras pas »,

répondit-elle, fardant ses lèvres. Il comprit qu'il lui serait plus facile d'obtenir qu'elle se déshabillât de nouveau plutôt qu'elle n'ôtât son fard; il s'assit sur le rebord du lit avec un geste de colère. Il ne tolérait pas que cette femme, qu'il avait possédée si souvent avec l'orgueil viril de vaincre son insensibilité professionnelle, l'entendant gémir de plaisir sous son poids, le contemplât avec une expression d'ennui, après avoir été couchée à côté de lui, comme qui abandonne une tâche vaine. Elle ouvrait maintenant les issues qui menaient le plus aisément dehors; puis elle appela le chat qui venait de sauter silencieusement du toit, guettant quelque chose, remuant la queue. Devant l'indifférence de celle qui le suppliait toujours, après la première étreinte, de rester toute la nuit, l'homme éclata. Comment serait-il enflammé de désir, en ce moment, si tout son être n'était qu'un seul et vaste cri de faim et de peur! Et il parlait à présent, haletant; il avait besoin de parler, jusqu'à devenir rauque, après s'être tu si longtemps. Estrella referma les portes. Elle se blottit de l'autre côté du lit, écoutant, horrifiée. La terrible lumière se faisait subitement en son esprit, et elle voyait l'enchaînement implacable des faits. Elle avait contemplé dans les journaux les horribles photographies, sans y voir, alors, dans sa stupide lâcheté, le commencement de tout. Elle se transportait à présent, grâce aux paroles de son interlocuteur, sur le seuil d'une vie hantée par la peur, la solitude, la faim, dans la maison lointaine où l'on veillait une vieille ratatinée dans son cercueil, morte de faim dans l'attente des aliments volés. En mesurant l'abominable portée de ce qu'elle avait dit pour se débarrasser des gens de l'Inquisition, elle entendait s'enfler, comme renvoyé par l'écho de puits profonds, le mot qu'elle avait coutume de s'appliquer à elle-même pour bien montrer qu'elle acceptait, crânement, d'être ce qu'elle était. Elle ne se souvenait pas, quand lui était venu le goût de s'asseoir sur les genoux des hommes, de flairer leurs chemises sentant la sueur et le tabac, sachant le lendemain assuré lorsque deux bras durs se cherchaient sous sa taille pour mieux l'enlacer. Elle parlait de son corps à la troisième personne, comme s'il eût été, au-dessous des clavicules, une présence

étrangère et puissante, douée en soi des pouvoirs qui lui valaient la sollicitude et la largesse des mâles. Cette présence agissait, pour l'instant, comme par sortilège; elle encourageait la longue assiduité de gens de milieux différents, où la vie avait d'autres rythmes et d'autres buts. Elle n'arrivait pas à bien s'expliquer les études de l'un, ce qu'attendait cet autre, ce que celui-là regrettait. Elle était immobilité et attente, lieu connu, parmi tant d'hommes aux domiciles ignorés qui semblaient prendre corps quand ils tournaient au coin de sa rue, quand ils venaient à elle pour se diluer ensuite dans la ville, jusqu'à leur prochaine réapparition. Sa tête jouait un rôle secondaire dans la vie surprenante d'un corps qu'ils louaient, en des termes semblables, tous pareils par leurs gestes identiques et leurs mêmes désirs, tandis que, juchée sur ce socle, elle l'offrait telle une chose jamais soumise, difficile à posséder vraiment; car elle s'arrogeait des droits d'indifférence, de froideur, de mépris, et demandait toujours quelque chose, bien qu'elle se donnât en silence quand la prestance du visiteur ou l'intuition de ses talents lui semblaient dignes d'un abandon égoïste qui renversait la situation, faisant jouer à l'homme le rôle de la femme possédée en passant. Son corps demeurait étranger à la notion du péché. Elle en parlait en le désintégrant de sa propre personne, en le personnifiant plus encore quand elle faisait allusion à son sexe, comme elle eût pu parler d'un objet de très grande valeur, gardé dans une autre pièce de la maison. « On pèche avec la tête », avait-elle entendu dire dans un sermon, mal écouté jusqu'au bout, car elle avait remarqué que des gouttes d'eau bénite faisaient déteindre la dentelle de sa mantille qu'on lui avait offerte pourtant comme étant d'origine. Mais sa tête avait peu de reproches à se faire, puisqu'elle agissait en fonction du seul métier qu'elle pût exercer moyennant salaire, correcte dans ses tractations, ponctuelle dans ses engagements, généreuse devant le besoin d'autrui ou le délaissement d'une semblable. Les voisines d'en face elles-mêmes, femmes mariées à l'église, la trouvaient plus sérieuse après tout que d'autres qui passaient pour honnêtes et la prenaient en exemple dans leurs commérages médisants. Elle se vantait de sa franchise,

et n'hésitait pas à se donner par conséquent le nom qui qualifiait sa situation le plus justement. Mais maintenant, devant la révélation de cette peur, de cette faim, de cette solitude et de cette agonie, ce nom prenait une signification abjecte. Ce n'étaient plus les six lettres d'un mot léger qui venaient sur ses lèvres maintenant qu'elle savait; c'était le Mot ignoble, chargé de purulences et de lapidations; l'insulte qui roulait depuis toujours à travers cachots, latrines, hospices et vomitoires. L'indication qu'elle avait donnée pour écarter une menace sans particulière gravité, qui, si elle se fût réalisée, aurait plus affecté ses aises que sa personne, avait fait d'elle une putain. Une putain, non à cause des actes de sa chair, mais du comportement déloyal que les gens respectables, les femmes d'un seul homme, attribuaient en général à celles de sa condition. Cette fois, elle avait péché avec la tête, et tels étaient les maux déchaînés par son péché, que le Mot lui était crié par les voix de l'Enfer, par-dessus l'innocence d'un corps frémissant d'horreur... Quand l'autre, couvert de sueur, haletant, lui fit, en le répétant sur un ton de plus en plus élevé pour mieux affirmer qu'il était sincère, le récit de ses prières et de ses implorations, de la prodigieuse nouveauté qu'était la présence de Dieu dans sa vie, Estrella fondit en sanglots. Ce fut lui à présent qui la prit dans ses bras et l'étendit à son côté. Avant d'éteindre la lumière, il enleva le fard de ses lèvres avec un morceau de papier de soie.

Estrella ne fardait plus ses lèvres. Avec un mouchoir trempé dans de l'alcool, elle nettoyait son visage, en lui tournant le dos. Sans fard ses yeux se creusaient, sous des cheveux épais, hérissés de peignes, dans la peau mate, un peu terreuse, des gens qui ont grandi dans la fumée de la cuisine au charbon de bois. Elle tira de l'armoire la robe noire qu'elle mettait pour faire ses stations aux églises pendant la Semaine Sainte et les souliers teints en noir, gardés en prévision de visites de condoléances et de veillées funèbres. Rongeant un croûton trempé dans la sauce froide d'une marmite — tous les restes avaient été jetés au chien, — l'homme éprouvait un calme inattendu,

après l'avoir possédée. « Plus que de la nourriture, c'était ce qu'il me fallait », pensait-il. Et il lui décrivait de nouveau la maison, en insistant sur les détails. La femme ne connaissait pas ce quartier éloigné, qu'elle avait traversé seulement quelquefois, de retour du Jardin Zoologique, où elle avait contemplé avec étonnement des animaux très drôles. D'ailleurs, tout ce qui était situé hors du cercle de sa paroisse lui était aussi étranger que ce qui se trouvait sur l'autre rivage de la baie ou au delà des anciennes forteresses. Elle parlait de quartiers nommés Orfila, le Nazaréen, Palatin, comme s'il s'était agi de villes lointaines, dans les rues desquelles un homme pouvait se perdre et marcher à l'aventure des jours durant. Les trajets qu'elle connaissait allaient d'église à église; c'étaient ceux qu'elle parcourait quand elle faisait ses stations pendant la Semaine Sainte. On lui *rendait visite;* elle ne rendait visite à personne. Aussi fallait-il fixer l'image dans son esprit : des quatre coins, c'était celui du jardin, avec les grilles hautes. Deux étages : les arcades avec des tendelets verts et des berceuses d'enfants. Il y avait des statues peintes en blanc dans les parterres plantés de glaïeuls et de marguerites. On voyait de la rue une femme, enveloppée dans un voile, avec une pomme à la main (« Ève ? », demanda-t-elle); une autre, avec une lance et un casque, comme un militaire. (Autrefois, les femmes se battaient comme les hommes; son grand-père le lui avait dit.) Et deux lions, un de chaque côté de l'entrée, avec un anneau noir dans la gueule. (Comme ceux du monument qui s'élevait au bord de la mer, celui où l'on voyait un aigle sur deux colonnes.) On ne frappait pas avec un marteau (comme ici), mais en tirant une chaînette qui pendait près de la porte, à droite. On n'insistait pas trop non plus (comme ici), mais on attendait un peu chaque fois. (Croyait-il donc qu'elle était si ignorante des usages ?) Elle devait remettre la lettre au Haut Personnage. Et demander une réponse, sans tarder. Laisser entendre qu'elle était très au courant de la Démarche, pour le compromettre encore davantage : ton courtois, mais ferme, de femme prête à attendre toute la nuit s'il le fallait. En cas d'impatience de l'autre, adopter le ton ambigu, ironique,

inquiétant, de celui qui sait beaucoup de choses. S'il lui semblait qu'on rechignait à la recevoir, si le valet en livrée blanche allait et venait, l'invitant à revenir le lendemain, parler d'*un malheur*, sans plus; les mauvaises nouvelles ouvrent les portes. Si le Haut Personnage était sorti, essayer de rester dans le petit salon de style espagnol. (Aurait-elle compris s'il lui avait parlé du grand coffre sculpté et des deux armures aux gantelets posés sur les poignées des épées à deux mains ?) Et si on ne lui permettait pas d'y rester, attendre dehors, près de la grille. Sous le ficus il y avait un banc bien connu des solliciteurs. Des quatre coins, c'était celui du jardin, avec les grilles hautes... Lorsque Estrella se tourna vers lui, le visage sans fard, en robe noire, sans autre bijou qu'une médaille suspendue à une chaînette, il eut envie de rire de la ressemblance qu'il lui trouvait, soudain, avec une élève quelconque de l'Académie de Coupe et Couture. « On dirait une dame », lui dit-il en lui remettant le billet neuf qu'il gardait dans la boucle de sa ceinture. Et, regardant à travers les persiennes, il la vit appeler un taxi. Il était huit heures. Ces gens-là mangeaient tard. Demeuré seul dans la maison, il se sentit en sûreté, protégé, maître de la nuit dont les heures le rapprochaient du terme de son angoisse. Il s'habilla lentement, en donnant des tapes sur son costume, pour essayer de défaire quelque pli. Au-dessus du patio, les nuages s'amoncelaient, colorés de rouge violet par les lumières de la ville. Plus loin, derrière le grenadier, il y avait la salle à manger au placard vide, avec sa toile cirée à carreaux, et, sur les murs, les assiettes ornées de gondoles et de châteaux, de chats qui jouaient avec des pelotes de laine, de baies de Naples, et de fers à cheval sur des roses. Il but l'alcool qui restait dans la bouteille, se répétant le texte de la lettre que, à défaut d'un papier de meilleure qualité, il avait écrit sur l'une de ces feuilles à lignes bleues que l'on vend au détail, avec deux enveloppes, pour le cas où l'on ferait des pâtés sur l'adresse de la première. Il voulut faire quelque chose pour mettre les circonstances de son côté et fit des vœux pour que le destinataire fût chez lui, que l'émissaire fût reçue sur-le-champ et rapportât une nouvelle libératrice. Il prit le livre à la Croix de

Calatrava, qu'il portait dans sa poche comme un objet de bon augure; il s'agenouilla devant le saint Joseph couvert de chapelets, faiblement éclairé par une veilleuse qui se trouvait dans la dernière pièce, tout en récitant à mi-voix la prière du Médiateur entre Dieu et les misérables pécheurs : « Très puissant patron notre avocat, que Dieu a choisi comme Moïse non pour garder une arche matérielle mais pour veiller sur l'Arche véritable du Testament, Marie, dans les très pures entrailles de qui le suprême législateur Jésus-Christ s'est fait chair... » Il se demanda en terminant s'il avait bien compté neuf ou dix prières, et s'imposa d'en réciter onze de plus. Mais comme quelqu'un frappait à la porte, un client d'Estrella sans nul doute, il éteignit toutes les lumières, attentif aux bruits de la rue, où le transport des marchandises en direction du marché augmentait par moments. Il dormit un peu; ou peut-être ne dormit-il pas, le corps appuyé à faux contre le mur; mais l'équerre que cherchait sa main ne pouvait lui venir que d'un rêve très court. Il n'y avait pas d'équerre. Plusieurs camions passèrent. Et après une longue attente, alors que l'impatience lui gâtait peu à peu sa confiance, les cris d'une âpre discussion, devant la maison, le firent se dresser en sursaut. Estrella tâchait de calmer un homme qui l'interpellait à tue-tête, tout en plaisantant, pour se faire entendre des passants qu'il prenait à témoin. On entendit la porte s'ouvrir et la femme entra en courant, brandissant le billet neuf qu'il lui avait remis pour payer le taxi. « Le chauffeur dit qu'il est faux. Je n'ai pas... » Le marteau, à présent, heurtait la porte. « Il dit que les billets qui ont le Général avec les yeux clos sont faux. Moi je n'ai pas d'argent. Aujourd'hui, j'ai payé le loyer. » L'homme traqué prit le billet et se mit à l'examiner, ébahi, l'étirant à la lumière, le retournant, le regardant sous toutes les coutures, tandis que l'individu resté dehors continuait à crier et à plaisanter. « Jamais je ne fais de scandale », gémissait Estrella. « Je suis une fille rangée. » Un agent de police s'approchait sans hâte de la porte qui retentissait toujours sous les coups de marteau. « Va-t'en; je vais arranger ça », dit la femme, montrant la dernière pièce où, à côté du

saint Joseph aux chapelets, une fenêtre donnait sur un terrain vague. Pendant qu'il regagnait les ténèbres, la porte se rouvrit et on entendit un dialogue confus. Le chauffeur, apaisé, avait accepté le marché, et s'excusait à présent d'avoir fait un tel vacarme, tout en racontant des histoires de fausses monnaies, refilées la nuit, ce qui rendait l'erreur plus facile. Puis ce furent des chuchotis et des rires. Et soudain, la voix d'Estrella, sur un ton exagérément élevé, afin d'être entendue jusqu'au delà du patio : « Je te dis que nous sommes seuls, mon chéri; regarde si tu veux. » A ces mots, l'homme traqué enjamba l'encadrement de la fenêtre et sauta dans l'obscurité. Il tomba, en glissant, sur un tas de papiers mouillés, mêlés à des fruits pourris, des plumes, des huîtres, déchets du marché que le lendemain les vautours fouilleraient, après les chiens. Il se sentit, soudain, si fatigué qu'il demeura là un moment, immobile, au milieu d'écorces froides et d'écailles de poisson, sans se résoudre à marcher. Le chauffeur lança un mégot allumé qui fit à sa main une vive piqûre. Le tabac en était roulé dans un bizarre et grossier papier de maïs qui n'a plus guère d'amateurs. Tiré de son inertie par la douleur, il se leva, incertain sur la route à suivre. Il chercha ses lunettes noires, mais, il s'en souvenait, elles étaient restées sur une table en osier tressé, près du lit d'Estrella. Les phares d'une auto qui tournait au coin de la rue firent courir son ombre le long du mur.

Il était affairé à détacher son complet bleu près de la vieille fontaine, abreuvoir de chevaux et de mules à l'époque des lourdes charrettes qui descendaient à la ville, dans les premières heures de la nuit, au rythme d'un lent dodelinement de grelots. A défaut d'étoupe, il frottait le tissu avec une poignée de paille trempée dans l'eau encore tiède de soleil. Mais il lui sembla, sur le moment, qu'un groupe de débardeurs l'observait trop. Bien qu'il n'eût rien à craindre de ces gens, il s'éloigna par une rue souillée de trognons de choux tombés sur la chaussée, de fruits piétinés sur les grilles des égouts. Il y avait loin jusqu'à la maison de la Démarche, même en évitant tout détour. Il pensait le trajet en valeurs d'arbres, par nécessité d'utiliser

leurs ombres; et de montées à cause du découragement que les côtes lui inspiraient, comme s'il s'était agi d'une route interminable, en pleine brousse. Il fut sur le point de frapper à la porte d'Estrella, pour qu'elle se montrât; mais il se rappela que quand elle était en compagnie, elle éteignait toutes les lumières des pièces de devant et ne répondait pas aux appels, sachant que certains clients capables de revenir plus tard s'ils la croyaient en course dans le quartier, avaient scrupule de se coucher dans les draps encore chauds d'un autre. Par ailleurs, il ne pouvait pas compter sur un hasard, que la femme expédiât promptement le chauffeur, par exemple, car ce dernier abuserait de l'histoire du faux billet et resterait peut-être passé minuit. Il fallait donc arriver là-bas le plus tôt possible, et savoir, savoir enfin une bonne fois, sans délais ni échappatoires, si le lendemain mettrait un terme à la nuit qui durait depuis si longtemps. Il demandait bien peu de chose : un visa, quelque argent, et du monde, oui, du monde! pour l'entourer au dernier moment. Celui à qui il allait parler était un intime du Palais présidensiel. On l'avait délivré d'un adversaire redoutable grâce à un livre envoyé par la poste, qui avait explosé quand on l'ouvrit. Il avait fallu se procurer un volume épais, fortement relié, où l'on pût creuser une sorte de cavité, *Anthologie d'orateurs: de Démosthène à Castelar*, dans une édition madrilène du début du siècle, avec les couvertures en veau. On avait placé la machine infernale très exactement entre Cicéron et Gambetta. Depuis, le préparateur du tome était tombé comme les autres, sans dénoncer — ou « chanter » — comme on disait. Seul il connaissait, — lui le survivant qui marchait entre les rideaux de fer d'une rue tortueuse aux boutiques fermées, — le secret de l'envoi. Il gardait caché, comme preuve, le bulletin du paquet recommandé, remis sous un faux nom. En rappelant ce fait, si c'était nécessaire; en menaçant d'envoyer sa copie aux journaux, accompagnée d'un document amplement explicatif, il obligerait l'Homme du Palais à agir sans plus de retard. « Ne sors pas d'où tu es, et attends », lui avait-on fait dire. Mais il avait trop attendu, et une mort, venue à sa rencontre, l'avait rejeté du Mirador. Il

pensa, à cet instant, qu'à quelque chose malheur est bon. Cette mort de la vieille était peut-être le dernier acte de bonté dont il fût redevable à qui l'avait nourri, un temps, avec le lait de ses mamelles... Il pressa le pas, sentant renaître son courage, se disant qu'il avait été sot d'envoyer Estrella demander ce que lui, mieux que personne, avait le droit de demander. Il déboucha sur la large avenue à double rangée d'arbres, où veillait la statue du Roi Espagnol, avec sa perruque, sa Toison d'Or et ses velours de marbre, entre des colonnes de la grande époque, qui, auprès des colonnes badigeonnées d'orangé et de bleu, des arcades voisines, semblaient être les restes isolés d'un triomphe antique, au milieu des bariolages et des fantaisies d'une architecture pompier et métisse. Il passa devant la très haute flèche gothique dont les arcs-boutants s'ouvraient sur la boutique d'un marchand de buccins et d'amulettes pour rites nègres, et, traversant l'arcade de la Grande Loge, il esquiva les faucilles du Parti dont la Centrale restait éclairée pour une réunion de cellule. Hâtant sa marche, il se souvint qu'il avait aussi renié ça, peu après son arrivée de Sancti-Spiritus, et il chercha une utile excuse en se signant devant la Vierge d'un portail. Plus loin, il y avait les grilles sévères du jardin botanique, avec ses parterres pavoisés de termes latins, sous des arbres rongés par les orchidées; ses victoria regia épanouies sur des eaux dormantes, au milieu de malangas géants, striés de lueurs froides par les lampadaires publics. Derrière, peinte en noir contre des nuages rougeâtres, s'élevait la prison sur sa colline aux flancs escarpés, fichée dans ses contreforts de vieille forteresse espagnole, semblable à celles que construisit dans ces îles, à la demande du Champion du Catholicisme, un architecte militaire italien, fort habile à dissimuler dans les entrailles de la pierre, cachots, corridors et cellules secrètes. Le fugitif frémit de se rappeler que c'était là — près de la quatrième échauguette, à côté de la meurtrière d'où sortaient les cris que, il n'y avait pas si longtemps, sa chair la plus irremplaçable s'était atrocement contractée sous la menace de la torture. Comme les arbres devenaient plus denses, il chercha leurs ombres afin de se libérer de ce souvenir abomi-

nable. Il s'arrêta, le souffle coupé, au pied de la colline de l'Université où, au milieu des lumières, rugissaient les haut-parleurs. L'illumination, inhabituelle à cette heure, lui rappela les représentations dramatiques données par les étudiants de littérature, que l'on jouait de temps en temps dans la Cour aux Colonnes. Des centaines de spectateurs assistaient certainement à quelque tragédie interprétée par des étudiants vêtus en Messagers, en Gardes et en Héros. L'homme traqué mesura en cet instant combien court avait été le trajet entre l'édifice aux péristyles élevés avec le *Hoc erat in votis* que l'on pouvait lire à distance, sous des allégories du Savoir, et la forteresse expiatoire, ténébreuse, où il lui était échu en partage de vomir ignoblement, « de chanter », disait-on, ce que lui avaient appris des hommes rencontrés pour son malheur dans les couloirs des Facultés. Les haut-parleurs bramèrent sur un ton forcé d'Atrides; le chœur clama une strophe qui arrêta le fugitif au bord d'une côte déserte, hérissée d'épines : *Les imprécations s'accomplissent; vivants sont les morts couchés sous la terre; les victimes d'hier prennent en représaille le sang de leurs assassins.* La brise, en tournant, avait emporté les mots. L'homme s'assit sur le bord du trottoir, à l'abri d'un ficus touffu qui projetait des graines noires sur le ciment soulevé par ses racines. Tout, au début, avait été juste, héroïque, sublime : les maisons qui volaient en éclats dans la nuit; les Dignitaires criblés de balles sur les avenues; les autos qui disparaissaient, comme absorbées par la terre; les explosifs que l'on gardait chez soi, au milieu de vêtements parfumés avec des bouquets de basilic — à côté des imprimés apportés dans des corbeilles de boulanger ou des caisses de bière dont les bouteilles étaient réduites au goulot. C'était l'époque de l'arrêt prononcé à distance, du courage sans bravade, du jeu à la vie à la mort. C'était l'époque de l'exécution foudroyante dont se chargeait un émissaire au sourire implacable, dont on était victime au moment d'ouvrir un livre, de recevoir un présent de Noël, enveloppé dans des papiers ornés de gui et de cloches. C'était l'époque du Tribunal...

(... bien que j'aie essayé de le dissimuler en mon cœur, de le taire, c'est toujours resté présent en moi; après des mois d'un oubli trompeur, quand je me revoyais cet après-midi-là, je secouais violemment la tête pour brouiller les images, tel l'enfant à l'esprit duquel le corps de ses parents fait venir des pensées impures. De nombreux jours se sont écoulés, et cependant je me rappelle encore l'odeur de l'eau pourrie sous les nards oubliés dans leurs vases de cornaline; les carreaux de couleur, incendiés par le couchant, qui garnissent les arcades de cette longue, trop longue galerie à persiennes; la chaleur qui tombe du toit, la glace vénitienne aux larges biseaux, et le tintement d'une boîte à musique que la brise rabat quand elle fait s'entrechoquer les aiguilles en cristal qui vêtent la lampe de leurs franges de givre. Le moine de l'hydroscope suisse est en oraison sur son prie-Dieu, la tête à demi coiffée de son capuce, car quelques gouttes de pluie sont tombées quand nous entrions. Nous savons tous ce qu'on va dire ici; nous savons tous qu'on se servira des armes, déjà chargées, qui sont derrière le paravent. Et cependant, tout ça est tenu pour nécessaire, afin d'en finir une bonne fois, plus fermement. C'est l'époque du Tribunal. J'entends le gazouillis des oiseaux derrière les barreaux dorés de leur cage qui a des coupoles à filigrane et des portes de verre; je vois les tortues qui bâillent lentement dans leur bassin, la tête hors de l'eau trouble. Tout revêt une énorme importance, en cet instant où le temps s'est arrêté, et il l'est encore comme si tout ce qui s'est passé après avait eu lieu auparavant. Les étudiants en Droit qui font office de juges entrent et s'assoient derrière la table; l'accusé entre; il fume un cigare dont il essaye de garder la cendre le plus longtemps possible, et il affiche un calme qui ne s'accorde pas avec sa pâleur ni la position embarrassée de ses jambes. L'Accusateur, qui a mis une cravate sombre alors que tous attendent en bras de chemise, parle maintenant de l'attentat contre le Chancelier; ses allées et venues étaient étudiées, choisi le lieu de l'exécution, prêts les hommes du guet, avec leurs journaux ouverts ou fermés, à signaler le chemin le plus favorable à la fuite; les maquilleurs de carrosseries, avec leurs chalumeaux, leurs aérographes,

leurs peintures à l'éther, devaient livrer une auto méconnaissable, le soir même. C'est alors que les imaginatifs proposèrent la galerie souterraine. Si grand était le désir d'en finir une fois pour toutes, de faire voler en éclats le Tyran et tous ses dignitaires, que l'on se mit à creuser un tunnel, en partant des berges du fleuve, dans la direction du caveau familial dont l'ange blanc, aux ailes grandes ouvertes, avait les mains jointes pour la prière. Sous la dernière niche vide nous devions placer les charges destinées à exploser quand quelqu'un prononcerait le panégyrique. Nous travaillions de nuit, nous enfonçant toujours plus dans la terre argileuse, d'où s'exhalait une puanteur d'égout. Lorsque nous vîmes, grâce aux fondations attaquées à coup de pic, que nous étions sous les murs du cimetière, la puanteur était si atroce que certains s'évanouissaient, et les étudiants en médecine devaient les ranimer avec des potions préparées par les étudiants en pharmacie. L'horrible relève continuait jusqu'à l'aube; alors, les premiers chants des coqs dans les cabanes des pêcheurs mettaient un terme à ce labeur ténébreux, qui se poursuivait lentement sous les croix et les chapelles, du côté de l'ange blanc... « Défends-toi! » me mets-je à crier, lorsque l'Accusateur désigne le Délateur, dont les paroles avaient fait échouer cet énorme travail coûtant la vie à plusieurs d'entre nous. « Défends-toi! » crient-ils tous, invoquant la raison ignorée, l'intolérable coercition, la surprise impossible qui permettraient de ne pas toucher aux armes étalées sur le lit, derrière le paravent, tandis que les pelles resteraient inertes au pied du tronc le plus épais. Mais l'homme accablé hausse les épaules; son dos ployé sous la défaite accepte par avance ce que nous savions si bien... L'arrêt de « mort » est prononcé; parole qui marque un terme, l'effondrement d'une chose créée; puis un silence se fait. Silence désormais dans *l'après*. Dans ce qui, déjà, a cessé d'être; vie et mouvement semblables à la roue maîtresse qui s'arrête sous le choc d'une barre de fer; qui pressentent déjà la pelletée de terre sur ce qui, il y a peu encore, palpitait. Le corps présent, — présent mais absent déjà — enlève la montre de son poignet, sans hâte, car il se sait désormais hors du temps; il la remonte, parce que

: pouce et l'index de sa main droite en ont conservé l'habitude; la dépose sur la table, la léguant à quelqu'un, et il contemple heure qui, pour lui, ne s'achèvera pas. Voici donc le corps qui ı'émerveillait aux douches du stade, quand il venait d'être cclamé, couvert de sueur, souillé de meurtrissures, exhalant ne odeur d'animal, et que tombait le tissu éponge dont son os velu était couvert. J'aurais désiré, pour mon propre corps, es dorsaux qui se gonflaient avec tant de souplesse autour de on squelette; ce ventre rentré entre les hanches, qui allait en 'amenuisant vers le pubis ombré; ces jambes allongées par : saut, qui couraient vers la piscine; cette poitrine, qui dépenait dans le chant et le cri une surabondance de vigueur. Puis es horreurs sortaient de sa bouche pendant qu'il savonnait a tête, criant qu'il voulait des femmes, de l'alcool, de la ıusique. Les intellectuels de ma province, assidus aux réunions hez mon père le tailleur, qui ne cessaient d'admirer la fontaine l'ombre de laquelle Hérédia avait médité, pouvaient bien ı'écrire que les muscles étaient bêtes, seul l'esprit grand. Ioi j'enviais ce corps, le plus virilement moulé que je connusse, ui vivait parmi nous, inaltérable malgré ses excès, lévité par a perche, qui volait au-dessus des obstacles et lançait des avelots tel un guerrier antique. Et maintenant, il arrondissait à, devant les Juges, un dos misérable qui paraissait compter es derniers battements de son cœur. Il faut lever la main et uger. Il y a deux, cinq, je ne sais combien de mains. La mienne este inerte, pendante, cherchant un prétexte pour ne pas se ever, en caressant le dos d'un chien qui remue sa queue au ied de ma chaise. « Défends-toi », dis-je encore, d'une voix i basse que nul ne l'entend. Puis c'est, dans l'expectative énérale, mon coude qui se meut enfin, des doigts qui se lèvent âchement au niveau de beaucoup d'autres doigts. Tous lonnent l'accolade au condamné sans oser le regarder en face. Les exécuteurs prennent leurs armes. Et peu après on entend une décharge au pied de l'arbre au tronc le plus épais. Devant e corps étendu, je suis stupéfait de voir combien il est simple le trancher une vie. Tout semble naturel; ce qui remuait a essé de le faire; la voix s'est tue dans le flot de sang qui recouvre

déjà, tel un dense émail, le menton non rasé; tout ce qui a pu être ressenti l'a été, et l'immobilité n'a fait que briser un cycle de répétitions. Il le fallait, disent-ils tous, dialoguant avec leur propre conscience, se cherchant dans l'Histoire. Et ils se dispersent dans la nuit, sans avoir désormais à se cacher, à se défier des ombres, car les temps ont changé. Ils répètent, en élevant de plus en plus la voix, qu'il le fallait, afin de pénétrer avec plus de pureté dans l'ère nouvelle. Le ton se hausse, au fur et à mesure qu'ils s'éloignent du cadavre... Les oiseaux dorment sous leur coupole à filigrane; les tortues restent immobiles avec la tête hors de l'eau trouble. Le moine de l'hygroscope suisse a baissé son capuce, je m'en souviens, car quelques gouttes d'eau sont tombées, bientôt bues par les tuiles sèches. Sur l'arbre au tronc le plus épais se posent les mouches, cherchant les balles meurtrières. Sur une branche, avec de secs coassements d'oiseau de nuit, un crapaud chante. C'était l'époque du Tribunal...)

... l'époque du Tribunal, car ça faisait alors deux ans déjà, trois ans, que l'exaspération avait déchaîné l'horreur à la lumière du soleil, menaçant de représailles, jetant bas, en un déchaînement de fureurs expiatoires qui se retournaient, implacables, contre les faibles et les mouchards. Mais après le nécessaire, le juste, l'héroïque; après les temps du Tribunal, ce furent les temps du butin. Libérés des représailles, les mécontents se mirent à exploiter le risque, par équipes, par bandes armées, qui trafiquaient de la violence, proposaient des tâches en échange d'une récompense, pour déchaîner à nouveau les furies à la lumière du soleil, au profit d'Un Tel ou d'Un Tel. La police elle-même fuyait ces hommes redoutables, à la solde de puissants protecteurs, pour qui les murs des prisons avaient toujours des brèches. On continuait à affirmer que c'était juste et nécessaire; mais lorsque le chassé du Mirador, le condamné d'à-présent était de retour d'une expédition, il devait boire jusqu'à tomber ivre-mort, afin de continuer à croire que ce qu'il avait fait était juste et nécessaire. On avait mis à prix le sang répandu, bien que ce prix eût été

fixé en termes de révolution. En se souvenant de l'usage qu'on avait fait alors de ce mot, l'homme assis sur le trottoir crispa la main qui, un jour, avait voté une mort. Misérable était son dos, à présent, qui s'arrondissait dans l'ombre des ficus, redoutant de voir s'allumer dans la nuit le regard des exécuteurs... (Les armes sont chargées quelque part, — elles l'ont été avant même de prononcer l'arrêt, — comme celles qui étaient étalées sur le lit, derrière le paravent, avec les gâchettes, les crosses, les canons, les uns contre les autres. « Défends-toi », dis-je. Mais je le dis sans vouloir que ma voix fût entendue. Je le dis à part moi; pour pouvoir me dire que je l'avais dit. J'en viens à me demander maintenant si je l'ai dit ou si j'ai entendu en moi l'écho de paroles par d'autres prononcées. Et la marche, tout en esquivant son regard, vers le tronc le plus épais qui changeait d'écorce, — je m'en souviens, — tel celui-ci qui, à présent, met dans mes ongles une odeur d'amande amère. Sur l'une de ses branches, un crapaud a chanté, comme ce soir-là; comme le soir où je me crus autorisé à m'asseoir à la droite du Seigneur...) Il ressentait un immense dégoût; toute sa vie antérieure lui donnait la nausée; il éprouvait le désir de se traîner au pied d'un confessionnal pour crier que rien n'avait été nécessaire; pour vomir des fautes si grandes qu'elles lui vaudraient des pénitences exceptionnelles, les plus terribles instituées par l'Église. Il se complaisait dans l'idée que de telles pénitences existaient pour ceux qui avouaient des abominations semblables aux siennes. Il se jeta à plat ventre sur les racines du ficus — si brusquement que ses dents, heurtant quelque chose, lui mirent à la bouche le goût de son sang — à la vue de deux hommes qui descendaient lentement le trottoir en pente, se dirigeant vers l'endroit où les ombres le protégeaient. « Un ivrogne », dit le plus grand, en se penchant un peu. « Il est peut-être mort d'une attaque », déclara celui qui ne voulait pas regarder. « On le ramassera demain. » Les deux passants s'éloignèrent vers l'avenue. Pour eux aussi la mort était une chose facile. Un cadavre, raide, devient un objet qu'on porte et qu'on emporte; un peu gênant, parce qu'il pèse beaucoup, qu'il n'est pas commode à charger; mais on ne peut pas, *pour*

la forme, le laisser là dans la rue : il a figure humaine et appartient à un cycle qui doit se terminer sous les racines et non dessus. « On le ramassera demain », répéta le plus grand, déjà loin, comme pour se dispenser du devoir d'aviser. Le fugitif se leva, secouant les fourmis rouges qui couraient dans ses manches. Leurs piqûres le poussèrent vivement à marcher. Il s'arrêta peu après pour s'assurer si les pas qui résonnaient sur le trottoir d'en face étaient les siens. La brise avait changé : au lieu du sud, elle soufflait du nord à présent; elle apportait le beuglement des haut-parleurs, avec leurs chœurs de femmes, dans lesquels se détachait la voix d'une étudiante en pharmacie qu'il connaissait : *Revenez vite au vestibule pour en finir avec la seconde affaire, comme vous avez fait pour la première.* Et un homme répondait : *Ne crains rien, nous saurons mener à bien notre tâche. — Mais vite : par les moyens que tu choisiras !* — hurlait, pressante, quelque Electre. La voix avait raison. Il fallait se hâter, arriver là-bas sans plus attendre, par n'importe quel chemin. Il n'y avait pas non plus un mauvais présage dans le « nous saurons mener à bien notre tâche » de l'autre voix... Devant lui s'ouvrait, jusqu'à la mer bouchée par des nuages tout palpitants d'éclairs lointains, l'avenue en pente, où plusieurs Présidents, vêtus d'épaisses redingotes de bronze, se dressaient sur des socles de granit, statufiés en un geste héroïque au-dessus des marchands de glaces et de sorbets qui agitaient leurs clochettes comme pour annoncer le Saint Viatique. Il devait maintenant marcher le long des maisons, car les palmiers, aux cimes plus élevées que les plus hauts lampadaires, ne donnaient aucune ombre. Le fugitif atteignit la rue sombre du café triste, avec ses colonnes en bois vert qui imitaient un style toscan anémique; et à grandes enjambées il parvint à l'angle où la Maison de la Démarche, sans murs, était réduite à des piliers, debout encore sur un pavé de marbre jonché de pierres, de poutres, de stucs, détachés des plafonds. On avait déjà emporté les grilles, ainsi que les lions qui tenaient des anneaux entre leurs crocs. Un passage pour les brouettes, tracé vers le haut, traversait le grand salon avant de déboucher dans une pièce de service où plusieurs pelles étaient fichées en croix

ur un tas de ruines informes. Près de la grille aux arabesques ndalouses la Pomone du jardin gisait avec son socle et sa ase, sur le gazon jonché de platras d'une plate-bande. Un hien dormait sous l'avis peint à grands coups de brosse sur ne douve brisée :

DÉCOMBRES A EMPORTER GRATIS

Il restait encore un mur dans la dernière pièce; une brouette enversée occupait l'endroit du secrétaire dont la marqueterie 'avait tant amusé l'autre fois, à cause de ses motifs de pantins ernés et de cascadeurs madrilènes qui sautaient des taureaux la perche. Il était difficile, par ailleurs, de reconstituer men-alement l'ameublement de ce bureau, dont la table s'ornait l'un encrier vide, avec des aigles de bronze et des buvards nontés sur un sous-main en cuir repoussé. Mais d'être assis là, lans ce coin où ne parvenait pas la lumière d'un lampadaire voisin, suffisait pour qu'il se rappelât avec une entière lucidité e moment de la fissure. Jusque-là ce n'avait été qu'impétuosité, ubli de soi-même, fureur sacrée, dans les travaux terribles de 'équipe. On lui avait appris à maquiller des plaques d'automo-bile, à porter de la dynamite, à raccourcir les canons des fusils, à les charger avec deux tiers de grenaille et un tiers de chevro-ines; il s'était initié aux clés et aux grilles; il déchiffrait le langage des journaux ouverts ou fermés, et il avait enfoncé son pic dans la glaise, puant l'égout, de la galerie qui devait aboutir au caveau du Chancelier, sous le cimetière des pauvres, pour faire voler en éclats lors de ses funérailles tous les êtres qu'il détestait. « Il est bien mort, le chien », avait-il coutume de dire, à cette époque, avec colère, au passage de certains enterre-ments pressés, tandis que les gens du cortège, vêtus de noir, marchaient craintivement entre les tombes, regardant avec effroi dans la direction des troncs des cyprès. « Il est bien mort, le chien », répétait-il devant les faire-part bordés de noir des journaux dont les *Requiescat in pace* lui paraissaient trop indulgents... Et un jour, ce fut à son tour de tirer; c'était sur la large avenue des présidents de bronze. Celui qui devait

« payer » semblait heureux dans la fraîcheur matinale, tandis qu'il se faisait conduire sur la route du port pour jouir de la brise; ses doigts tambourinaient une mélodie sur le métal de la portière verte. Un rubis ornait son annulaire. Les poursuivants s'approchaient à la vitesse nécessaire, prenant les armes sur le parquet de l'auto sans entrechoquer les canons. « Enlève le cran d'arrêt », lui dit celui de droite, le sachant novice dans cette tâche. La nuque, bientôt, se présenta si près qu'on aurait pu compter les marques qu'y avait laissées l'acné. Puis ce fut un profil : un visage terrifié, deux yeux suppliants, un hurlement et une décharge. L'auto criblée de balles se jetait avec un vacarme de ferraille sur l'une des proues des galères qui flanquaient le monument élevé aux Héros de la mer, tandis que les poursuivants fuyaient par une avenue transversale. « Il est bien mort, le chien. » Mais, cette nuit-là, il lui avait fallu boire jusqu'à s'étourdir et tomber hébété sur le lit d'Estrella, pour oublier la nuque marquée d'acné qui avait été là, au bout de son arme, presque à portée de sa main. Un peu plus tard, en apprenant que quelqu'un avait soudain bénéficié de cette mort, des doutes l'avaient pris; mais ceux qui, autour de lui, maniaient habilement les Mots qui justifiaient tout, les avaient vite dissipés. « La révolution, disaient-ils, n'est pas encore terminée. » Et, de degré en degré, poussé par des mains toujours plus actives, il était tombé peu à peu dans la bureaucratie de l'horreur. La fureur des premiers temps, le serment de venger ceux qui étaient tombés, le *hoc erat in votis* invoqué devant les cadavres des condamnés se transformèrent en un métier aux profits rapides, dispensateur de hautes protections. Et un beau matin, assis devant le secrétaire dont la marqueterie représentait des scènes de Goya, il avait accepté un salaire pour diriger la préparation d'une certaine *Anthologie des Orateurs* et l'expédier par la poste. Lorsqu'on l'arrêta, le lendemain, près du café du marché où il se rendait toutes les fois qu'il sortait de chez Estrella, il comprit que la police n'avait à son sujet que de simples soupçons, sans indice précis puisque le récépissé du paquet recommandé était en lieu sû[r] et que le Préparateur s'était enfui de la ville en apprenant qu[e]

livre avait explosé dans les mains de son destinataire. uant au Haut Personnage, c'était le plus intéressé à se taire... se rappelait être passé sur le pont-levis de la forteresse; il evoyait les noires chatières d'où pendaient encore des chaînes ouillées; sa marche à travers couloirs et cellules, où la lumière estait toujours allumée, pour empêcher que les hommes, ouchés sur de méchants lits de toile tendue sur des tubes en er, ne s'accouplassent par terre comme des bêtes. Deux jours assèrent, oublié, privé de nourriture, d'alcool, — après avoir ant bu des mois durant; puis ç'avait été la lumière en pleine gure, les mains qui empoignaient des nerfs de bœuf, les oix qui parlaient de mettre à vif les racines de ses dents avec ne fraise de dentiste, et celles qui parlaient de lui frapper les esticules. L'idée d'un attentat contre son sexe lui parut ntolérable, hors de tout droit, de tout pouvoir. Il avait tué, on châtré. Et l'on allait, maintenant, l'amputer de son être, e dessécher vivant, le priver de l'axe sur lequel son corps avait lanté son héraldique, placé son orgueil le plus intime, fier de 'infaillibilité d'une force qu'il ne devait qu'à lui. Dans quelques ninutes, il serait mis sur le chemin de la vieillesse, privé de rémissements futurs, de possessions innombrables, mort pour l'autres chairs. Il serait brisé, déchiré dans son essence humaine, ous les lumières allumées au-dessus de son visage, comme dans ıne salle d'opération, tandis que s'élevaient des voix toujours plus proches, — épouvantablement enflées par la résonance le cette galerie de bas mur de forteresse, — qui parlaient de le frapper dans sa vigueur, de l'émasculer, de l'évirer. Les mains penchées sur son rictus, la sueur de ses membres exaspéraient son appréhension d'une douleur qui l'aurait moins atteint dans une autre partie de son corps. Maintenant surviendrait l'effondrement total; une mort antérieure à la mort, qu'il lui faudrait supporter au long d'interminables jours sans étreintes, sous le poids de son propre cadavre. La première morsure d'une pince lui arracha un cri de bête, si long et désolé, que les autres, le traitant de lâche, lui imposèrent silence avec un soufflet. Et lorsqu'il sentit de nouveau le métal sur sa peau contractée, il appela sa mère en un rauque vagissement qui

devint râle et sanglot au plus profond de sa gorge. Les yeux fixés sur les lumières qui emplissaient ses pupilles de cercles incandescents, les mains ouvertes sur son sexe, comme s'il eût voulu le récupérer, l'attirer à lui, le réintégrer dans sa chair, il se mit à parler. Il dit ce qu'on voulut; il expliqua la perpétration d'attentats récents, et, pour atténuer ses propres fautes, s'attribuant un rôle d'acolyte, de comparse, il prononça les noms de ceux qui, à cette heure, dormaient sur les divans de certaine villa des faubourgs, ou buvaient et taillaient les cartes sur la longue table de la salle à manger, les armes suspendues au dossier de leurs chaises. Comblés par tant de renseignements et de révélations, les interrogateurs acceptèrent qu'il ne sût rien de la préparation et de l'envoi du livre, cause de deux morts, les attribuant à l'activité collective de l'équipe. Et lorsque l'homme nu, accroché à son sexe, affirma qu'il ne savait plus rien, on le renvoya à sa cellule en lui donnant une cigarette pour prix de sa délation. Et, à nouveau, ce fut la claustration, l'oreille attentive au bruit des pas dans le long corridor, avec la peur atroce que tout ne recommençât. A l'aube, dans un message envoyé au Gouverneur, il demanda qu'on informât de son emprisonnement l'Homme du Palais. Une demi-heure plus tard il était mis en liberté, sur l'ordre d'un Chef de Cabinet... Il traversa le pont-levis et descendit lentement par la colline de la forteresse, étonné de son émotion devant l'éveil des rues, après son passage en enfer. C'était comme le début d'une convalescence; un retour à la terre des hommes. Il n'avait même pas faim; il n'éprouvait nul désir de s'approcher des grands comptoirs en acajou où les buveurs matinaux, avant de déguster leur petit verre d'alcool, en répandaient les premières gouttes en guise d'offrande aux âmes des défunts. Les ficus, sous une lumière doucement tamisée par la brume gazouillaient par toutes leurs plumes. La flèche de l'église du Sacré-Cœur, d'une blancheur estompée, opalescente, élevait sa Vierge de marbre au-dessus de la coupole campagnarde de Saint-Nicolas où, à cette heure, les vieilles négresses, couvertes d'épais cheveux blancs et pourvues de nombreux chapelets qui accomplissaient des promesses au Christ dans une rob

olette ceinte d'un cordon jaune, entendaient la messe. On oyait étinceler, dans le soleil du matin, les coupoles en osaïque rouge, les croix dorées, les campaniles cuivrés du armen, de Saint-François, de las Mercedes, tandis que s'éveillient les terrasses ourlées de balustres, où les lavandières endaient leur linge sur un fond de mer si enveloppant et élevé que les barques de pêche semblaient voguer au-dessus s toitures. Le libéré s'en fut à son logement, jouissant de la aîcheur des arcades, de l'odeur des fruits qu'on pesait, de la mée des brûloirs à café, découvrant, comme quelqu'un qui vient de l'hôpital, l'onctuosité du beurre, le craquement du in, le doux reflet du miel. Il dormit jusqu'à midi, heure à quelle il fut réveillé par les crieurs d'une édition spéciale. s journaux montraient des cadavres étendus sur un trottoir en connu de lui, des flaques de sang au milieu de meubles nversés, des agonisants sur des tables d'opération, et des nêtres — celle de la cuisine et celle de l'office — par où un tit nombre avait fui en se jetant dans un ravin. Le même ur, alors qu'il se dirigeait vers la demeure du Haut-Personage, — elle n'avait plus à présent que des murs de ténèbres — put s'abriter à temps derrière un pilier pour éviter une rafale balles tirées d'une auto noire, dont la plaque disparaissait us un fouillis de serpentins, car on était en carnaval.

Le chien se réveilla et, levant les yeux vers les ombres d'en aut, se mit à aboyer, sans hargne, d'une manière monotone, ochrone, s'interrompant pour tourner sur lui-même à la cherche des puces inaccessibles de sa queue pelée. L'homme aqué se leva lourdement et descendit par le passage des rouettes, entrant par le plafond dans le salon où l'on voyait dessiner encore, sales, délavés, les syrinx et les tambourins 'une allégorie pompéienne. Sur le seuil de la porte sans battant, chien l'attendait en jappant mollement. « Je ne vaux pas peine d'une morsure », pensa l'homme, en traversant le rdin hérissé de pieux. Après s'être enfoncé jusqu'aux chevilles ans une boue jonchée de plâtras, il atteignit la rue. L'idée de traverser la ville par les avenues plantées d'arbres et de olonnades, afin de regagner la lointaine maison d'Estrella,

lui parut inadmissible. Sa lassitude était bien plus que de la lassitude. C'était une dense torpeur de tous les membres, qui ne se mouvaient plus, semblait-il, que sous l'impulsion d'une énergie venue d'ailleurs. Il était résigné à abandonner la lutte, à s'arrêter une fois pour toutes et à attendre le pire; et cependant il continuait à marcher sans but, de trottoir en trottoir, perdu dans la rue qu'il connaissait le mieux. Il se serait laissé tomber au pied de cet arbre, sans ces aboiements obstinés, sourds, qui le poursuivaient, le talonnaient. Il se rappelait des terrains vagues, entre les buissons desquels il pourrait se cacher et dormir. Mais ils étaient trop loin pour sa fatigue. Le seul argent qu'il possédait était le billet faux qu'Estrella lui avait rendu, et il serait refusé partout, provoquant de dangereuses discussions. Son logement antérieur était surveillé par *les autres*. Dans les hôtels bon marché, il fallait payer d'avance; pour être admis dans les grands, avec l'intention de filer à l'anglaise le lendemain, son aspect était trop lamentable. Pourquoi les hommes d'aujourd'hui ne peuvent-ils bénéficier de l'ancien droit d'asile dont on parlait dans un ouvrage sur le Gothique ? Oh! Christ! Si tes Maisons au moins étaient ouvertes en cette nuit interminable; si je pouvais tomber sur leurs dalles dans le silence des nefs, et gémir, et me délivrer de tout ce qui m'oppresse le cœur! Oh! m'étendre à plat ventre sur le pavé froid, avec ce poids de pierre que je traîne, la joue collée contre la pierre froide, les mains ouvertes sur la pierre froide, ma fièvre calmée, ainsi que ma soif et l'ardeur qui brûle mes tempes, par la froideur de la pierre...

Une église entourée de figuiers sauvages et de palmiers s'illumina dans la nuit; elle étincelait par toutes les rosaces de son clocher blanc, qui semblait plus élancé au-dessus des lumières des réflecteurs surgies des pelouses. Ses vitraux s'incendiaient; les pourpres et les verts de la grande rosace paraissaient prendre feu. Et soudain les portes de la nef s'ouvrirent; à son autel, resplendissant de cierges, conduisait une allée couverte de tapis rouges. L'homme traqué s'approcha lentement de la Maison qui s'offrait à lui; il passa sous l'ogive

l'un des portiques latéraux, et s'arrêta, ébloui, au pied d'un ier d'où suintait une odeur d'encens. Ses mains recherèrent la fraîcheur de l'eau bénite dont il humecta son front sa bouche. Un orgue retentit, sans lourdeur, en un essai des uts registres. Là-bas, plantée sur un autel orné de dentelles, levait la Croix, dont la forme était dessinée en clair par le rps du Christ. La stupéfaction de l'homme était telle, devant réalité venue exaucer sa prière, que ses lèvres n'étaient pas pables de murmurer les oraisons apprises dans le petit livre. ne faisait que regarder, inlassablement, ce qui brûlait devant , hors de la nuit de la peur. Il avançait de pilier en pilier, mme auparavant d'arbre en arbre, s'approchant avec timié, à pas comptés, de la Sainte Table. Chaque étape, chaque tion le délivraient d'une tunique d'épouvantes. Il s'arrêtait, ulagé, aspirant avec délices l'air qui sentait la cire fondue, vernis d'une Dernière Cène récemment restaurée. Il laissait poser ses doigts sur la rampe de la chaire, sur le bois d'un nfessionnal, avec l'impression de palper une matière préuse. Pour la première fois il savait — il sentait — ce que uvait être une église, tandis qu'il conduisait son corps, de us en plus docile, le long de l'arche mystique, vers Celui qui gnait par ses pieds cloués et son front couronné d'épines des nappes jonchées de fleurs... « Vous êtes un invité ? » manda quelqu'un à voix basse, derrière lui. « Je suis un vité », répondit-il sans se retourner et entendant ensuite des s s'éloigner en sourdine. Mais un grand murmure, qui naissait le parvis, devenait de plus en plus sonore en arrivant sous voûtes. Il se trouvait près de la sacristie lorsqu'il perçut tte rumeur, soudain, comme si on lui eût rendu l'usage de uïe après une vertigineuse ascension sur les cimes de l'univers. s femmes entraient avec des robes claires, des hommes en bit de cérémonie, des fillettes portant des bouquets dans leurs ains ; ces gens ne le regardaient ni ne le voyaient pendant 'ils se déplaçaient sous les lumières en un chatoiement de bans et dans le remous des toilettes. L'homme traqué comprit urquoi les nefs s'étaient éclairées dans la nuit : à présent ndrait la mariée, on entendrait retentir des marches solen-

nelles, les treize monnaies seraient versées [1], des anneaux imposés, et le sanctuaire, de nouveau vide, retournerait aux ténèbres. Quand tout serait achevé il trouverait enfin quelqu'un pour l'écouter. Cette maison était un asile et un refuge. Le curé devait certainement connaître le Personnage dont la maison en démolition était si proche. Après avoir entendu les vérités abominables qui sortiraient de sa bouche, — il dirait tout, tout, comme il se doit devant Quelqu'un à qui rien ne peut être caché, — il trouverait peut-être une aide chez le confesseur. L'orgue joua une marche nuptiale, et il se fit un grand mouvement du côté du cortège qui se dirigeait vers l'autel. Enveloppé par la pénombre d'une chapelle, l'homme traqué assistait à la cérémonie, comme dans un rêve, suivant les gestes de l'officiant. Les rites et les lectures lui paraissaient interminables, bien qu'il se répétât cent fois que son impatience était un sacrilège et qu'il n'était pas autorisé à émettre un avis sur ce qui se passait sous les clous de la Croix. Les tuyaux de l'orgue firent entendre à nouveau leurs accords vibrants de triomphe. Puis ce fut la dispersion, par groupes qui tardaient trop à sortir. Les lumières peu à peu s'éteignirent; l'ombre envahit la nef principale, pendant qu'on refermait les portes élevées. Quelques silhouettes empressées se penchèrent pour enrouler les tapis, tandis que d'autres décrochaient des orne-ments et remettaient les bancs en place. Quand tous ces gens s'en furent allés, ce fut le silence; un grand silence au milieu duquel brûlaient les veilleuses qui éclairaient faiblement les saintes images : le Christ pendant l'Épiphanie, le Christ sanglant et le Christ assistant à la Cène avec ses apôtres, dont le vernis trop frais était jaspé de reflets... L'homme attendit longtemps sans oser entrer dans la sacristie, où une présence se manifestait par des armoires que l'on fermait et le léger heurt d'objets métalliques. Mais soudain la silhouette corpulente du curé, revêtu d'une soutane claire, se dressa dans l'encadrement d

1. Allusion à la coutume selon laquelle treize pièces de monnaie s[ont] versées par le mari à sa femme au moment du mariage. A la Hava[ne] les grands mariages sont célébrés la nuit, généralement entre six et [huit] heures. (N. du T.)

porte. « Qui va là ? » demanda-t-il d'une voix énergique, ut en prenant un bougeoir pesant. L'homme traqué sortit l'ombre, accablé par l'idée imprévue qu'il pouvait être pris ur un voleur. Dans un geste d'explication, il montra son re à la Croix de Calatrava. Le prêtre l'observait avec éfiance, un geste léger de défense en suspens. Quelqu'un sayait de lui parler, à présent, agenouillé, le petit livre mbre entre les mains crispées. Mais les sanglots entrecou-ient ses phrases qui n'arrivaient pas à avoir un sens, tandis ı'il revenait toujours sur les mêmes idées de faute et d'abomi-tion de soi-même. Stupéfait, le curé entendait, sans essayer comprendre, cette voix rauque, oppressée par les larmes, i s'accusait de crimes obscurs, de perpétrations infernales. Il nnaissait, par métier, les crises de ces gens qui pouvaient ster un jour entier avec les bras en croix, au pied de la Vierge s Douleurs, en implorant pour eux-mêmes les poignards foncés dans ses plaies; ou de ceux qui racontaient leurs sessions comme s'ils les eussent vécues, et recommençaient and ils étaient absous, se confessant tous les matins dans e paroisse différente, pour raconter la même chose; ou encore ceux qui se traînaient à genoux sur le pavé des églises avec ısieurs scapulaires sur la poitrine, empressés de façon irritante promener les *pasos* dans les processions ou à donner un coup main à ceux qui portaient celui du Christ ployant sous le ids de sa croix, avec d'excessives démonstrations de ferveur. étaient ceux-là mêmes qui, quand ils tombaient malades, dressaient aux Vierges Fausses, aux saints à visages noirs, xquels ils donnaient des noms barbares. « Demain », disait-il, pensant aux fidèles de cette espèce. « Demain. Viens te nfesser demain. » Et plus l'homme insistait, plus il répétait « demain, demain, demain », accentué par une impatience i se transformait en courroux. Son regard s'arrêta soudain r le petit livre à la Croix de Calavatra que l'homme agenouillé ait laissé tomber sur le pavé; malgré l'*imprimatur* paraphé bonne et due forme, ces livres étaient de ceux que l'on ndait en même temps que des poupées vêtues de rouge, des ırines marquées sacrilègement d'un JHS, et des têtes d'argile

avec des yeux faits de cauris, chez les marchands de sortilèges. Les prières étaient authentiques, mais on les récitait en pensant aux envoûtements des sorciers et en demandant des choses qu'on ne pouvait pas demander dans une église. La colère fit monter le sang au visage du curé. D'une poigne vigoureuse, il releva celui qui continuait à parler, et le mena fermement, à travers la sacristie garnie de grands coffres, jusqu'à la porte de derrière, dont sa forte corpulence interdit l'entrée. « Demain », dit-il, pour la dernière fois, en adoucissant sa voix. « Et souviens-toi que tu dois venir à jeun ; ne mange rien après minuit. » On entendit plusieurs tours de clé derrière la porte. Puis, on consolida la fermeture avec une barre de bois. Soudain, toutes les lumières de la façade s'éteignirent, les rosaces s'estompèrent et l'église se confondit avec l'ombre des palmiers et des figuiers sauvages subitement agités par un vent chargé d'odeur de pluie. « Ne mange rien, après minuit. »

Marcher encore, en titubant, en butant contre tout, — meurtri par les aspérités des trottoirs, par les racines, par une pierre placée là où son pied devait précisément la heurter, — une dernière idée en tête : les cierges devaient être encore allumés, là-bas, près du cercueil de la vieille. Et ils brûleraient jusqu'à l'aube, dans cette pièce où on l'avait déjà vu, où pa un visage nouveau n'apparaîtrait. Monter, serrer de nouvea les mains des parents, répéter le : « Je prends part à votr douleur », et se laisser tomber sur la paillasse du Mirado sans se préoccuper des coups d'épaules donnés de l'intérieu On le laisserait tranquille jusqu'après l'enterrement. L maison n'était pas loin, puisque la rue où il se trouvait étai celle de la bourrellerie au phaéton, de l'imprimerie de cart de visite. Il hâtait le pas, dans un nouvel effort, lorsque deu mains nerveuses le saisirent aux coudes. Une voix connu retentissait sur sa nuque résignée au coup fatal. « Je veu serrer un homme dans mes bras », dit le Boursier, le lâchan puis chancelant en allant de nouveau vers lui. Ivre, il mima l'étonnement en reculant son visage penché ; il parlait d'élev un monument à la gloire de ceux qui gardaient, en un tem

›mme le nôtre, un esprit héroïque. « Nous avons besoin 'associations scellées par le sang », criait-il sans faire cas de ·lui qui prétendait le faire taire, tandis qu'il réclamait bruyam-.ent les victimes et les châtiments nécessaires. Il demandait ı'on lui fît une place dans la prochaine entreprise, et il faisait geste de tirer à deux mains. Il voulut amener l'homme aqué vers les lumières crues d'une gargote pleine de monde. Apporte-moi de quoi manger », implora l'autre, tout en ·stant dans l'ombre d'un cyprès. (Il manquait encore du ·mps pour arriver à minuit; il voulait prouver à Quelqu'un . regardant sa montre, qu'il n'enfreignait pas la règle imposée ceux qui soupiraient après l'Eucharistie.) Le Boursier, ıbliant sa prière, revint avec une bouteille d'eau-de-vie. ›us deux se dirigèrent vers la mer qui limitait l'avenue et se ·isait dans un choc sourd contre une frange de récifs... Et ils ·aient assis maintenant côte à côte, à l'intérieur d'anciens .ins publics, dans les bassins desquels, creusés dans le roc, flot venait mourir par un étroit goulet que les oursins obscur-ssaient. La grande maison en bois, dont le toit s'était roulé là où les piliers manquaient, craquait par toutes ses anches déclouées sous les brusques poussées du vent. Une ıosphorescence pénétrait, soudain, dans la grande piscine, lle une flottante coulée verte, éclairant un fond rongé, carié alvéoles, où les murènes à l'affût montraient leur tête entre s glands de mer à dos de chenille. La fugace lueur s'éteignait tout retombait dans les ténèbres. Le Boursier battait la mpagne; « nous devrions revenir, disait-il, au sacrifice ımain, au teocalli où le prêtre exprime le cœur frais, tout gouttant de sang, avant de le lancer sur le pourrissoir où ımoncellent d'autres cœurs; nous devons revenir à l'horreur crée des immolations rituelles, au silex qui pénètre les chairs soulève les côtes... ». L'homme traqué connaissait les théories ı Boursier, depuis l'époque où ils avaient fait ensemble leurs udes dans le même lycée de province, formant de grands ojets pour l'avenir. « Nous sommes de ce monde », diva-ait-il à présent, la langue de plus en plus pâteuse. « Et il nous ıt retourner à ses premières traditions. Nous avons besoin

de chefs et de sacrificateurs, de Chevaliers-Aigles et de Chevaliers-Léopards, de gens comme toi. » Plusieurs éclairs se succédèrent et illuminèrent subitement la cabine en bois de sapin, au vert déteint, délabrée, rongée par les termites, dans laquelle ils étaient tous deux étendus, sur le bord de flaques qui puaient les algues échouées, les mollusques morts au soleil, la mer souillée par les déchets de la ville. « J'ai faim », murmurait l'homme traqué, le visage contre le sol. « Bienheureux celui qui a faim », déclara le Boursier, « dans cette ville de gens repus, de gens qui n'écoutent que leur ventre. » Et voici qu'il faisait à présent l'éloge de ceux qui se purifiaient par les privations, par les épreuves subies, et s'élevaient ainsi jusqu'aux ordres de chevalerie. La fatigue de l'autre était telle qu'il entendait parler l'ivrogne sans essayer de le suivre dans ses divagations ; il jouissait de la seule satisfaction qui lui restât dans sa misère : sentir près de lui la présence d'une voix qui n'était pas l'annonce d'un danger. Le Boursier lui présentait la bouteille. Mais l'idée d'avaler ce liquide brûlant, sans consistance ni densité, ni corps durs à mâcher et à racler la gorge lui donnait de telles nausées qu'il faisait semblant de s'emplir la bouche en claquant la langue, tout en bouchant le goulot avec la paume de sa main pour que l'odeur ne le fît pas vomir. « Le surhomme — disait l'autre — le surhomme... la volonté de puissance. » Ses idées étaient si brumeuses qu'il ne pouvait se suivre lui-même dans l'exposé d'une obscure théorie réduite à des lambeaux de phrases, entrecoupés de grognements de colère et d'insultes confuses, destinés à des gens indéterminés. L'homme traqué résolut de s'abandonner au sommeil : le Boursier, la bouteille une fois bue, finirait par s'endormir aussi, ou par s'en aller, sans se rappeler où il avait été ni avec qui. Il défit sa ceinture, desserra son col, mit par terre son revolver, trop lourd, et se laissa tomber sur le dos, les yeux fermés, tandis que les mots de l'autre se faisaient de plus en plus lointains, de même que les paroles d'une berceuse s'estompent et s'effacent pour l'enfant assoupi... Alors qu'il se plongeait dans un sommeil agité, l'autre le saisit par le bras, le dépelotonna brusquement. Près d'eux, un homme et une

emme étaient confondus en une seule et même silhouette. La
ête la plus élevée se penchait sur l'autre en une étreinte étroite
t enveloppante. Il leur parut, à la lueur d'un éclair, que
'étaient des nègres. Le vêtement de la femme vola sur le sol
ù il tomba les manches ouvertes, en exhalant une odeur de
étiver. L'homme la prit par la taille, la renversa sur un banc,
t un nouvel éclair illumina, l'espace d'une seconde, un corps
n métamorphose dont l'accouplement agité de sourds grogne-
aents ressemblait plutôt à l'accomplissement d'un rite sanglant
u'à une étreinte voluptueuse. Soudain, ces corps noués
oulèrent du haut du banc, s'écroulant sur le sol avec un bruit
'outre qui tombe, sans se séparer. « Voilà notre force ! »
'exclama le Boursier, « voilà notre force ! » Les ombres se
ressèrent. L'homme s'avança vers celui qui avait crié, dans
ne attitude agressive, pendant que la femme se blottissait
ans un coin en demandant sa robe. L'homme traqué s'éclipsa
u côté de la rue, tandis que le bruit d'une raclée donnée sur
n corps mou lui fit penser que le Boursier recevait des coups
e poing qu'il ne rendait pas. Tout à coup le tonnerre retentit
nguement et la pluie se mit à tomber. Une de ces pluies tièdes,
ompactes, rapides, qui balaient verticalement, laissant la
rre recouverte de caillots de poussière. Pris par l'averse, le
igitif se mit à courir vers la maison du Mirador. Mais l'eau
mbait si abondamment des avant-toits, débordant des
outtières, ruisselant sur les trottoirs, qu'il se précipita dans
1 café voisin de la Salle de Concerts : un scrupule instinctif
poussait à préserver ce que son complet sombre avait encore
décent. En le voyant, deux hommes se levèrent. L'homme
aqué comprit, par l'accord des regards, leur lente façon de se
esser, leur geste de la main sur la poche de poitrine, qu'ils se
vaient pour l'exécuter. Sa main chercha le revolver mais se
ispa sur le vide : l'arme était restée là-bas, sur le pavé des
ains publics. Une ambulance arrivait à toute vitesse, dans un
rlement de sirène; il se jeta devant elle, terrifié, courant
rs le hall de la Salle de Concerts. L'ambulance, freinée bruta-
nent, s'était arrêtée entre son corps et les gestes en suspens à
uteur de la poche de poitrine.

***

(... et les musiciens, avec ces instruments qui ressemblent à de grands ressorts, finirent de jouer leur musique de meutes bénies, leur messe de chasseurs; puis le silence, si souvent *écouté* dans la solitude terrible du Mirador — quand un simple fixateur de fils téléphoniques, hissé jusqu'à sa flore d'isolateurs verts, au niveau de ma terrasse, acquérait les pouvoirs de l'Ange de la Mort; après une pause, vient l'autre musique, sautillante, qui tient un peu de ces jouets des tout petits dans lesquels la mise en mouvement de baguettes parallèles fait décharger les marteaux de deux bonshommes alternativement sur une pièce de bois. Maintenant vont venir les valses coupées, les gazouillis de flûtes, et puis ce sera le tour des trompettes, les longues trompettes, comme celles qu'embouchaient les anges dorés de l'orgue de la cathédrale de ma première communion; des minutes, quelques minutes seulement; puis tout le monde applaudira et les lumières s'allumeront, toutes les lumières; et il faudra sortir par l'une des Cinq Portes; trois derrière moi, qui n'en feront qu'une seule; deux du côté du parc, qui n'en feront qu'une seule; eux, les deux hommes attendent dehors, en fumant, les mains prêtes. Sortir entouré de monde; mettre des corps autour de mon corps; mais ces corps se croiseront, déferont leur cercle dans leur hâtive dispersion; on ne verra plus la femme au renard; l'homme qui est là-bas traversera le parc, seul, inutile puisqu'il sera seul; le voisin de devant, dont je ne veux pas voir le cou, s'en ira celui de gauche aussi, avec sa respiration oppressée, et le grand aux genoux toujours en mouvement, et les fiancés qui écoutent les sourcils froncés, en se tenant par la main; je resterai seul sur le trottoir interminable de granit mouillé, glissant, où l'on ne peut courir; je resterai seul, à découvert, sans arme, devant ceux qui auront le temps, maintenant, de porter leur main à la poche de poitrine; de viser, d'appuyer sur la gâchette, sans hâte, de vider leurs chargeurs en une seule rafale. Oh! le hurlement, le regard de celui qui roulait devant nous, cette fois-là le cou marqué d'acné — cou si semblable à celui qui devait se trouver là, précisément, plus près que l'autre quand je l'amena

ans la mire de mon arme au canon écourté... Ceux de dehors, ux qui m'attendent, regardaient aussi du côté du cou marqué acné — ne pas le regarder, ne pas le regarder. « Enlève le an d'arrêt », dit le grand, celui qui n'oubliait jamais ce qu'il llait faire dans ces moments, dirigeant ensuite la fuite — la droite, toujours la droite », « double le camion », « à uche », « le tunnel, maintenant », « attention » — sans mais se heurter à un obstacle, à un poste de police, à la arrière d'une voie ferrée; le grand qui est dehors, attendant ne tous applaudissent et que s'allument les lumières, les yeux xés sur les trois portes qui n'en font qu'une, ou sur les deux ortes qui n'en font qu'une, au coin de la rue d'où l'on peut arveiller à la fois les cinq portes. « Enlève le cran d'arrêt », ra-t-il lorsque les applaudissements éclateront et que s'allu-eront les lumières, et que les ouvreurs écarteront les rideaux uges en faisant tinter les anneaux sur leurs tringles, comme des ches de jeu... Les loges tendues de rouge dans la pénombre; satin incarnat des sièges; le velours cramoisi des rampes; couleur lie de vin des tapis; loge comme une maison, comme ne chambre, comme un lit aux bords élevés; me coucher par rre, sur l'odeur de la poussière, la joue contre les clous à ste dorée du coin, la tête enfouie dans l'obscurité, les jambes ous les chaises, comme sous un plafond, comme sous un toit, ouge comme les tuiles de la boutique de mon père le tailleur; 'étendre comme un chien, sur quelque chose de doux, de oelleux, sur ce qui feutre le parquet; revenir aux cabanes de on enfance, faites de planches, de rapiéçages, de cartons, où me blottissais les jours de pluie, parmi les poules mouillées, uand tout n'était qu'humidité, gargouillis, gouttières — omme à présent — et que je ne répondais pas à ceux qui 'appelaient, car ne pas répondre lorsqu'on m'appelait, me avoir recherché là où je n'étais pas, me faisait jouir davantage e ma solitude dans la pénombre... Nous voici aux valses oupées qui n'arrivent pas à être de vraies valses, aux gazouillis es flûtes; bientôt on entendra les trompettes, les longues ompettes; la femme au renard prend son renard et se soulage 'une gêne sous la jupe, croyant que tout le monde regarde

l'orchestre; et c'est, dans le public tout entier, recueilli comme à l'église, un bruissement presque imperceptible de mains, de manches, de doigts rendus à la vie; on se lève, on rassemble ses affaires, comme au moment de l'*Ite missa est.* Je respire profondément, calme, très calme; j'ai enfin trouvé ce qui était si facile, si facile, de beaucoup le plus facile; la seule chose facile. Je ne sortirai pas. On applaudira, on allumera les lumières, et ce sera la confusion sous les lumières. Les gens prendront leurs affaires, les femmes remonteront leurs fourrures; elles auront soin d'étaler leurs bijoux; ils prendront congé par-dessus les rangées en déclarant que c'était magnifique, et ils formeront des groupes, des files lentes, en direction des diverses sorties; il sera facile de se cacher derrière les rideaux d'une loge, et d'attendre que tous s'en soient allés, d'attendre que les ouvreurs ferment les portes des loges après avoir regardé s'il n'est rien resté d'oublié sur les sièges. Les deux hommes croiront que je suis sorti avec le public, mêlé à lui, enveloppé par lui. Ils croiront qu'ils ont perdu de vue mon visage au milieu de tant d'autres visages, que mon corps s'est confondu avec de trop nombreux corps réunis pour qu'ils puissent le voir. Ils me rechercheront dehors, au café, sous les pergolas, derrière les arbres, derrière les colonnes, dans la rue de la bourrellerie, et de l'imprimerie de cartes de visite; ils croiront, qui sait ? que je suis monté à l'appartement de la vieille, afin de me cacher parmi les Noirs de la veillée funèbre; peut-être monteront-ils, verront-ils le corps ratatiné dans son cercueil de planches misérables, me chercheront-ils jusqu'au Mirador, sans soupçonner que mes affaires, celles d'avant la faute, comme mes boîtes de compas et mes premiers dessins, sont dans la malle. Ils ne penseront pas que je suis resté ici. Personne ne reste devant une scène vide, dans les ténèbres, là où il n'y a rien à voir. On fermera les cinq portes avec leurs verrous, avec leurs cadenas, et je me coucherai, roulé en boule comme un chien, sur le tapis rouge de cette loge, là-bas, où l'on voit déjà se lever ceux du dernier rang. Je dormirai jusqu'à l'aube, jusqu'après la clarté de dix heures, jusqu'après midi. Dormir, dormir d'abord. Au delà, commencera pour moi une autre vie

Après ce prodigieux Scherzo, avec ses tourbillons et ses armes, -ent le Finale, chant de joie et de liberté, avec ses fêtes et ses -inses, ses marches exaltantes et ses rires, et les riches volutes de s variations. Et voici qu'au milieu réapparaît la Mort, qui est -u-delà de la Victoire. Mais, à nouveau, la Victoire la repousse. t la voix de la mort est étouffée sous les cris de joie... Les cordes les bois du « Presto » descendaient maintenant en fortissimo -ur entamer des deux côtés un allègre concerto de cuivres. Puis-je ouvrir à présent ? » demanda l'ouvreur, en voyant -e le caissier fermait un livre d'un geste irrité, sans plus prêter -tention aux sons qui s'élevaient derrière le rideau en damas -imé. Tout l'exaspérait ce soir : la symphonie manquée, l'odeur : la pluie sur son unique complet, le corps palpé qui avait -issé une tiédeur dans ses mains; les frémissements du désir, dépit de ne pouvoir l'apaiser, les privations de sa vie obscure · « derrière la grille » — et la tristesse de la chambre en -sordre qui l'attendait pour rendre son insomnie encore plus -urde. Il s'en prenait à mi-voix à Estrella, la traitant de ce -'elle était. Ses jérémiades au sujet de l'Inquisition lui reve--ient en mémoire, ainsi que ce qu'elle avait dit quand on -vait menacée; pour sûr, elle avait dénoncé quelqu'un; -elqu'un qui s'était confié à elle, oubliant que la putain reste -tain, et que son nom est à jamais synonyme d'ordure; -ur sûr, parce qu'elle avait dénoncé, elle essayait de trouver -s excuses en s'étourdissant dans un flot de paroles : « Qu'elle -allait pas à la prison des femmes; qu'elle ne partait pas du -artier; que l'on voulait même savoir, maintenant, avec qui -e cherchait sa vie. » Il l'avait écoutée sans comprendre, -urd à tout ce qui n'était pas l'aiguillon de son désir. Il donna . coup de poing sur le tiroir de la caisse, en répétant sans se -sser l'insulte qui lui semblait la plus adéquate depuis qu'on -vait mis à la porte à cause de son impécuniosité. Sur sa -uche, près de « *Beethoven, les grandes époques créatrices* », -ait imprimé, sur un placard encadré de filets, l'article de la -glementation nationale des spectacles : *L'employé chargé la vente des places au public prendra en charge avec l'antici-*

pation requise les billets timbrés, en vue de leur révision et de la correction des erreurs ou des doutes possibles ; et il remettra le montant des sommes dues dans un délai qui n'excédera pas son horaire ; en conséquence il fermera le guichet une demi-heure avant la fin de sa journée. Il pleuvait de nouveau, et la rumeur de l'eau sur les arbres voisins, sur les trottoirs, sur le granit du grand escalier se confondait avec le bruit des applaudissements qui s'élevaient à l'intérieur du théâtre. « Ouvre », dit le caissier, tout en mettant la clé dans la serrure de la porte. « Le Chef d'orchestre est infect ; il l'a menée de telle façon qu'elle ne doit pas avoir duré ses quarante-six minutes. » Il regarda du côté de la terrasse de la vieille ; il irait bientôt s'assurer que ce n'était pas elle qui était morte. Le public se hâtait de sortir de la salle, de crainte que l'averse ne redoublât avec ces vents venus de la mer qui devançaient le mauvais temps annoncé ces jours-là par l'observatoire. On ferma les portes latérales ; seuls restèrent quelques indécis, en train de discuter l'interprétation, entre les glaces et les allégories du hall.

Alors, deux spectateurs qui étaient restés assis à l'avant-dernier rang se levèrent lentement, traversèrent le parterre désert dont les lumières s'éteignaient peu à peu, se penchèrent sur la rampe d'une loge déjà plongée dans l'ombre et tirèrent sur le tapis. Quelques musiciens sortirent sur la scène, le chapeau sur la tête, leurs instruments serrés dans leurs bras, croyant que les détonations pouvaient avoir été un effet singulier de l'orage car en cet instant un coup de tonnerre prolongé retentissait sur les toitures du théâtre. « Un de moins », dit l'agent de police qu'on venait d'appeler, en poussant le cadavre du pied. « Et puis, il passait de faux billets », dit le caissier en montrant celui du Général aux yeux clos. « Donnez-le moi », dit l'agent, en constatant qu'il était bon, « on mettra ça aussi au procès-verbal ».

Alejo Carpentier

(Traduit de l'espagnol par René-L.-F. Durand.)

Extrait d'un roman à paraître aux Éditions Gallimard.

Iarcel Péju.

RETOUR DE POLOGNE

Jamais nous n'avons été aussi libres que dans la Résistance. amais, sans doute, la Pologne ne connut le goût de la liberté omme en ces quelques mois qui précédèrent et suivirent les ournées d'Octobre. Et peut-être faut-il avoir eu vingt ans endant la guerre, peut-être faut-il, par une chance unique, voir vu coïncider l'absolu de l'adolescence et le néant de Ordre pour voir flotter encore, en ce printemps, dans les rues e Varsovie, les lambeaux de cet enthousiasme, la nostalgie de e mouvement fait d'intransigeance et de mesure où nous avons aisi, dans un éclair, le réveil de la Révolution.

Le visage même de la ville donne déjà une émotion étrange. Reconstruite aux trois quarts mais encombrée d'échafaudages, narquée de ruines jusqu'au cœur, Varsovie, avec ses longues venues vides, ses piétons pauvres, ses tramways d'un autre ge, évoque irrésistiblement les spectacles de 1944. Et tout les appelle en effet : les rendez-vous, les rencontres, mal dégagées ncore d'une semi-clandestinité, le ton de la presse, l'atmoshère des clubs, des théâtres, les « mots » qui courent, ou même ette rage de vivre qui jette garçons et filles vers le jazz, le ock-and-roll et l'Occident. Oui : quelque chose vient d'arriver ci dont tout porte témoignage et qui pourtant, insensiblement, lisse déjà vers le passé.

Tel est le sentiment qui frappe dès les premiers contacts : Octobre entre dans la légende. Les choses vont vite. Au soir e mon arrivée, le « numéro polonais » des *Temps modernes* assait de mains en mains comme un beau souvenir. Quelques ours plus tard, Tœplitz, le commentant, écrivait dans *Nowa Kultura : « Comme nous écrivions bien en ce temps-là!... »* aujourd'hui, ceux qui incarnèrent l'élan révolutionnaire, ceux n qui un peuple entier se reconnut, retournent un à un à la ttérature, à la poésie, aux études. Et la première surprise du

visiteur qui débarque plein de clichés, de formules, affûtant ses questions sur la bureaucratie, la démocratie directe ou les conseils ouvriers, c'est cette réponse ironique, irritée, qu'on ne tarde pas à lui faire : « Nous sommes las d'être le Christ des Nations. Nous en avons assez de jouer les messies. Nous n'avons pas de message à délivrer, pas de modèle à offrir, pas de solution exemplaire à proposer au monde. Nous voulons vivre, simplement. Tout ce que nous désirons, c'est être enfin une nation comme les autres... »

Mais ce n'est pas tout, bien sûr. Et la Pologne ni personne n'y peut rien si, en voulant simplement vivre, elle devient exemplaire, si en rêvant d'être un pays comme les autres elle est aujourd'hui le plus impossible qui soit, une sorte de miracle absurde où toutes les contradictions se trouvent réunies sans jamais éclater. Dans quelle autre démocratie populaire un chef communiste parle-t-il de l'U.R.S.S. comme Gomulka au dernier Comité central ? Mais le même Gomulka dénonce dans le « révisionnisme » son ennemi nº 1. Alors on passe au crible les informations, les échos, les articles. Il n'est pas un décret du gouvernement, une nomination de fonctionnaire qui ne suscite en Occident d'interminables exégèses. Les uns guettent l'embourgeoisement du régime, d'autres sa stalinisation. A la veille du voyage à Rome du cardinal Wyszynski, *Krokodil* publie un dessin figurant un minuscule Gomulka tenant la robe du primat. Titre : *La voie polonaise vers le socialisme* *. Mais au même moment, *Socialisme ou Barbarie*, toujours vigilant, condamne dans le « gomulkisme.» *La voie polonaise de la bureaucratisation*. Six mois après Octobre, six mois avant le Congrès du Parti, tentons donc, brièvement, de faire le point.

Les malentendus

« Nous sommes trop intelligents, me disait un ami polonais, pour notre situation géographique. » Mais que faire aussi, dans une telle situation, sinon être intelligent ? La Pologne ne s'en prive pas. Trois fois démembrée, toujours renaissante, déplacée vers l'Ouest, coincée aujourd'hui entre l'U.R.S.S. d'un côté, de l'autre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie, bastions

* Le numéro fut retiré de la vente à la suite d'une protestation polonaise.

du stalinisme, elle sait qu'une irréductible conscience de soi est sa seule chance d'exister. Parce qu'aucune nation ne vit à tel point sa géographie épouser son histoire, l'intelligence de la Pologne c'est d'abord, indissolublement, la hantise des impératifs géographiques et le refus passionné de leurs contraintes. Etre, pour elle, c'est résister. L'insoumission lui est naturelle. On ironise volontiers à Varsovie sur la docilité politique dont certains ont payé leur prospérité économique. « Les Tchèques, dit-on, ont vendu leur âme pour sauver leur corps; nous, nous avons sauvé notre âme, mais le corps va mal... » Bien sûr, il ne faut pas toujours prendre à la lettre ce genre de justification par l'humour où la Pologne excelle. Mais il est vrai qu'une double méfiance à l'égard de ses voisins l'a gardée d'un « alignement » trop brutal. L'occupation allemande, d'une part, Katyn et l'insurrection de Varsovie de l'autre, sont restés présents à toutes les mémoires. La question des frontières rapproche l'Église du régime. Et l'on ne comprendra rien à l'attitude du Parti Ouvrier depuis treize ans si l'on oublie que tous les chefs du P.C. furent massacrés en 1938 par Staline.

Bref, il n'est pas facile d'être polonais. D'où le rôle joué par les intellectuels dans la préparation des Journées d'Octobre. Octobre, pour l'observateur, c'est d'abord ce mouvement de réflexion, de discussion, de critique, cette prodigieuse remise en question dont nous avons essayé de donner une image dans un numéro antérieur. C'est l'époque où les textes passaient de main en main, de bouche à oreille, manuscrits, récités, polycopiés, où les conversations duraient toute la nuit, où les hebdomadaires littéraires s'arrachaient sitôt parus, où le *Poème pour adultes* d'Adam Wazyk était introuvable à cent zlotys l'exemplaire. Alors se produisit un phénomène extraordinaire : dans un régime où les structures staliniennes demeuraient largement en place, la presse tout entière passa à l'opposition [1]. Poètes, philosophes, écrivains, journalistes menèrent le combat, prêtèrent leur voix aux aspirations des masses, firent de Gomulka leur héros, donnèrent enfin au « printemps d'Octobre » son visage et sa vérité.

1. Un excellent spécialiste des questions polonaises, K. S. Karol, a bien montré ce phénomène (*L'Express*, 8 mars 1957).

Mais cette victoire, précisément, allait être pour les intellectuels la source d'un double malentendu : avec Gomulka d'un côté, avec les ouvriers de l'autre. Il faut s'y attarder un peu si l'on veut comprendre les déceptions, les frictions ultérieures et le débat qui s'est ouvert de Varsovie à Paris sur le rôle des intellectuels dans l'entreprise révolutionnaire [2].

Gomulka, dit-on parfois, est un militant, un tacticien, un homme d'État : il se méfie des intellectuels. Et dans une phrase qu'on lui prête : « Faisons beaucoup, parlons peu », on veut reconnaître l'éternelle raison des politiques, cette « sagesse » de l'homme du pouvoir qui risque d'égarer son action si la *parole* ne soutient pas son sens. Tout n'est pas faux dans cette crainte. Encore faut-il en voir les vraies données. Si Gomulka « n'aime pas » les intellectuels, ce n'est pas comme il aime — ou n'aime pas — les huîtres et la tarte aux myrtilles. Sa méfiance a un contenu que le passé, d'abord, explique. Gomulka sort de prison où il a passé huit ans. Lorsqu'il s'éleva, en 1948, contre le « tournant » de l'ultra-stalinisme, il resta pratiquement seul. Aucun écrivain ne se dressa pour le défendre : les « enragés » d'aujourd'hui étaient alors les plus staliniens, les plus véhéments à dénoncer sa déviation nationaliste et ses « concessions à la paysannerie ». Que les journalistes d'Octobre l'aient pris pour drapeau parce qu'il était le seul à avoir dit « non » quand il le fallait, n'empêche pas qu'à cette époque justement la plupart d'entre eux avaient dit « oui » ou s'étaient tus. Cet effondrement du front idéologique en 1949, Gomulka ne l'a pas oublié. Et il y a là, chez lui, plus qu'une motivation psychologique et personnelle : une appréciation fondamentalement différente des événements eux-mêmes. Résumons schématiquement le malentendu : les intellectuels considèrent que ce sont eux qui ont fait Octobre et Gomulka. Gomulka estime que c'est lui, — ou plus exactement une situation qu'il avait comprise dès 1949, et dont la classe ouvrière a fini par faire éclater les contradictions. Il n'a pas tort. Octobre, c'est peut-être le *Poème pour adultes*, mais c'est d'abord Poznan. Fera-t-on grief à Gomulka d'être plus sensible à la protestation ouvrière qu'à la fronde intellectuelle ? Or, cette différence d'attitude

2. Voir notamment : K. S. Karol, *Les intellectuels sont seuls au monde* (*L'Express*, 8 mars), et la réponse de Dionys Mascolo, *Trop de sagesse est une folie* (*L'Express*, 15 mars).

se marque jusque dans les détails. On déplore, dans certains milieux, l'isolement du Premier secrétaire : « Il ne voit personne », ajoute-t-on. Traduisons : il ne voit aucun de ceux qui s'institueraient volontiers ses conseillers idéologiques. Mais s'il est vrai qu'en Octobre il était aussi difficile à un jeune ournaliste qu'à un membre du gouvernement d'approcher Gomulka, il recevait aussitôt toute délégation ouvrière qui lui demandait audience.

Ce premier malentendu serait moins grave s'il ne se doublait d'un autre : entre la classe ouvrière, précisément, et les intellectuels. On en parle moins, et ses formes en effet sont multiples, complexes, plus difficiles à saisir — surtout dans un bref voyage — mais ses conséquences, s'il se développait, seraient nfiniment plus lourdes. C'est ici en tout cas qu'il faut se défier des clichés, des tableaux idylliques. « *Les intellectuels de Pologne*, écrit Mascolo, ... *se sont trouvés, sans l'avoir cherché, ni même prévu, de plain-pied avec le peuple, au même niveau de conscience, portant les mêmes exigences, parlant la même angue.* » Brève rencontre. La situation réelle, on s'en doute, est loin de cette harmonie exaltante des moments parfaits. Le peuple de Pologne n'est pas cette classe idéale qui se reconnaît dans ses intellectuels et parle le même langage. Il est divers, contradictoire, traversé de courants obscurs, avec des zones d'opacité, des îlots de lucidité, mais aussi de mystification. Marqué ici par l'Église, il est sensible, là, aux arguments staliniens, perméable à l'antisémitisme, facile à égarer, tenté par la fatigue. Plus proche des masses, Gomulka sent mieux que beaucoup d'intellectuels le vrai nœud du problème : les ouvriers ont fait une révolution mais ils ne le savent pas; le prolétariat manque de « conscience de classe ». Pour deux raisons : d'abord parce qu'une grande partie est mal dégagée encore de ses origines paysannes, ensuite parce que le stalinisme littéralement « dépolitisé » la classe ouvrière. D'où, aujourd'hui, dans ces lendemains qui ne chantent pas (car il n'est pas de miracle), une réaction mise à profit par la droite du Parti. Conservant de fortes positions au contact de la classe ouvrière, l'appareil stalinien les utilise pour attiser la mécontentement. D'autre part, les membres de l'appareil d'État, licenciés par nouveau régime, font de l'agitation : vous n'avez pas de pain t il y a du chômage, — c'est la faute des Juifs, des intellectuels

et de la démocratie. Ces « arguments » portent plus qu'il ne semble d'abord et contribuent à vicier l'atmosphère. Il n'est pas jusqu'aux événements de Hongrie qui ne servent paradoxalement aux staliniens polonais à renforcer leurs thèses. La crainte d'une intervention russe appuie leurs conseils de « prudence », leurs mises en garde contre les « enragés [3] ». Des réactions de « nationalisme » provincial ou d'antisémitisme sont utilisées de même contre des militants juifs ou venus de la capitale. Le stalinisme employait volontiers des Juifs comme policiers et tortionnaires : tous les tortionnaires deviennent juifs, et bientôt tous les Juifs tortionnaires. Et il y a les paysans à reconquérir, l'Église dont l'influence croît, le conservatisme social d'une nouvelle bourgeoisie, etc..., bref, l'héritage écrasant d'un stalinisme qui a tout brouillé et brouille tout encore en rassemblant contre lui des forces que rien d'autre n'unit. Ce sont là les problèmes concrets, quotidiens, prosaïques qu'affronte Gomulka et qu'on a trop tendance à négliger.

Raison de plus, objectera-t-on, pour ne pas faire taire les intellectuels : cet immense travail de clarification, de démystification, de remise en ordre, le régime sombrera s'il n'est pas fait, et qui le fera sinon eux ? C'est vrai : mais qui Gomulka réduit-il au silence ? Il souhaite seulement que ces intellectuels prennent exactement conscience de leurs responsabilités, ce qui n'est pas toujours le cas. Le même extrémisme verbal, la même outrance idéologique avec lesquels ils défendaient jadis la ligne stalinienne, ils les retrouvent aujourd'hui dans la critique du régime, — et cet homme qu'ils jugeaient « bourgeois », ils déplorent maintenant sa tiédeur. Qu'ils se soient trompés hier ne suffit pas à prouver, assurément, qu'ils s'égarent aujourd'hui. Mais parce qu'ils ont incarné, un moment, la grande révolte populaire, est-on sûr que leurs attaques portent toujours, qu'ils répondent à la volonté des masses ? Simplifions un peu : les ouvriers sont descendus dans la rue pour réclamer du pain et la liberté; certains journalistes croient qu'ils sont

3. Un de ces " enragés " précisément (généralement plus lucides que certains de leurs amis français), me citait cette réplique d'un ouvrier à un militant de la gauche, qui parlait d'une éventuelle résistance aux Russes : « Ceux qui nous poussent à la bagarre, ce sont les gangsters de l'intelligentzia, ceux qui ont leur passeport en poche ». L'origine stalinienne de l'argument est évidente : mais il trouvait un écho.

quittes avec le socialisme (et avec eux-mêmes) lorsqu'ils ont dénoncé, lorsqu'ils dénoncent, lorsqu'ils veulent dénoncer encore les crimes de Staline[4] et font interminablement leur examen de conscience. Voici le drame : les vrais problèmes (qui sont les rapports de la bureaucratie et du peuple, le rôle du Parti, des syndicats, la transformation du modèle économique, etc.) sont objectivement posés par les revendications ouvrières mais ne sont pas assez étudiés par les intellectuels.

Octobre a été pour eux une chance unique, une expérience inouïe qui les a marqués jusqu'au cœur. Ils parlaient et on les écoutait ; ils disaient ce qu'un peuple pensait ; leur voix ébranlait le pouvoir et soulevait les masses. Lorsque, au soir de l'arrivée de Khrouchtchev se tint le grand meeting de l'École Polytechnique, alors que toutes les voitures de la Radio, mobilisées, retransmettaient les résolutions, les discours, ces hommes de cabinet eurent une illumination. « C'était la première fois, me dit l'un d'eux, que je parlais devant 30.000 personnes. » Mais ces moments lyriques ont un danger : le temps les change en Ages d'Or, en Paradis perdus. Certains intellectuels polonais se tournent aujourd'hui vers Octobre avec nostalgie. Que la poésie était belle dans l'opposition ! Mais dans la situation tendue, difficile, complexe, qui succède à Octobre, ils n'arrivent pas toujours à trouver leur place. Non que la parole devienne « gênante », comme le croit Mascolo, lorsque le pouvoir est conquis : mais parce qu'alors, certains, littéralement, *ne savent plus quoi dire.* Attribuer à l'intellectuel une « fonction de dénonciation » qui resterait imperturbablement semblable à elle-même, quels que fussent le régime et les circonstances, pour se rappeler au pouvoir comme l'Œil à Caïn, témoigne d'un étrange idéalisme. On est en droit d'attendre au contraire que des intellectuels communistes, partisans d'une certaine politique communiste, n'oublient pas, lorsqu'ils

4. Une journaliste de *Po Prostu*, peu suspecte de complaisance envers le stalinisme, me rapportait un incident dont elle avait été le témoin au cours d'une tournée dans les provinces du Sud. Comme un jeune intellectuel de gauche attaquait violemment, dans une réunion, le régime des dix dernières années, un vieil ouvrier se leva pour protester : « Mes parents, déclara-t-il, n'avaient pas de chaussures. Moi j'ai dû entrer à l'usine au lieu de faire mes études. Qui donc a permis au camarade X... de faire tranquillement les siennes ? »

écrivent, que cette politique est au pouvoir [5]. Concilier le rôle de l'intellectuel et la responsabilité du militant, voilà leur problème, qui n'est pas facile à résoudre. Il l'est d'autant moins qu'ils disposent d'une influence, d'une audience considérables. D'où une situation paradoxale : ces hommes qui, depuis Octobre, n'arrivent pas toujours à s'insérer dans le réel, ces écrivains qui se cherchent, hésitent, doutent, leurs articles ont des répercussions, intérieures ou extérieures, difficilement prévisibles et parfois disproportionnées à leur objet. D'abord parce que le tirage de la presse politico-littéraire est relativement élevé. Ne parlons que des hebdomadaires : *Po Prostu* tire à 150.000 exemplaires, *Nowa Kultura* à 80.000, *Przeglad Kulturalny* à 70.000, l'ensemble des autres à plus de 100.000, — soit plus de 400.000 exemplaires pour une population inférieure

5. Ce n'est pas avoir des « complexes gouvernementaux » que de parler ainsi : simplement le sens des responsabilités. La politique d'un homme d'État, prise au jour le jour, peut surprendre, désorienter, choquer même, ses partisans les plus sincères, — sans pour autant les trahir. C'est qu'elle doit ruser, jouer, faire la part du feu, céder parfois à l'adversaire, — et qu'on n'en connaît pas toutes les données. Il faut savoir l'apprécier dans sa ligne générale au lieu d'en juger les diverses manifestations, *hic et nunc*, au nom de principes abstraits. J'entends bien que ce type d'arguments sert d'alibi facile à tous les hommes d'État. Cela ne signifie pas qu'il soit toujours faux, mais qu'il faut l'accueillir avec réserve et n'accorder que des sursis. Il est vrai que l'excuse des détours, des compromis nécessaires, le vœu du silence comme condition d'une action efficace, bref toutes les formes de la raison d'État, sont des arguments dangereux. Il est vrai qu'il y a une logique terrible du pouvoir, que cet engrenage a broyé les meilleurs et que Gomulka n'est pas miraculeusement préservé. Du moins doit-on commencer par lui *faire crédit*. Dans la mesure où l'on sait bien que tout ne peut pas être dit et où un doute subsiste sur le vrai sens d'un acte, on peut admettre de certains, pour un temps, ce qu'on n'admettrait pas d'autres. On discerne au contraire chez Mascolo une méfiance de principe à l'égard du pouvoir, une théorie de sa dégradation fatale, donc d'un conflit nécessaire entre l'intellectuel et l'homme d'État. C'est substituer au complexe gouvernemental un complexe d'opposition. « *Il existe*, dit-il, *une rivalité (et un jeu de remplacement) entre l'exercice du pouvoir et l'exercice de la parole.* » Rivalité : le mot est malheureux mais révélateur. La dialectique de la parole et du pouvoir, Mascolo la fige en contradiction radicale : « *Gomulka a le droit et peut-être le devoir* » de demander le silence; mais les intellectuels ne sont pas Gomulka : ils ont le droit et sans doute le devoir de parler. Non : mais dans tel cas Gomulka peut avoir tort de souhaiter le silence, dans tel autre ce journaliste peut avoir tort de parler. Il n'y a pas de règle générale. Exiger de Gomulka une publicité absolue est utopique, Mascolo le sait bien; réclamer des intellectuels une subordination systématique conduit, cela est vrai, au stalinisme. Mais on ne résout pas le problème en posant une dualité absolue : ou alors il n'y a plus d'intellectuel communiste possible.

le moitié à celle de la France et dont il faut défalquer toute la masse paysanne. Cela représente un degré de « saturation » exceptionnel. Il n'est évidemment pas question de le regretter intelligente, ardente, polémique, cette presse est la gloire de la Pologne et n'a pas d'équivalent en France. Mais cela crée des devoirs. Une seconde raison est l'écho qu'elle rencontre à Moscou : à la fois parce qu'on n'y aime pas beaucoup entendre certaines choses, et parce qu'on y a gardé l'habitude stalinienne de voir dans la presse un reflet des opinions gouvernementales. Gomulka se voit ainsi reprocher des textes dont il ignorait jusqu'à l'existence. Et lorsqu'un ministre assure qu'un article de *Nowa Kultura* fait plus de bruit au Kremlin que le retrait de Pologne de la moitié des troupes soviétiques, j'ignore si cela est vrai. Si cela l'est, c'est tout à l'honneur de *Nowa Kultura*; et il faudrait, d'autre part, qu'on s'habituât enfin en U.R.S.S. à l'existence d'une presse non gouvernementale. Mais comme tout ne se fait pas en un jour, reprochera-t-on à Gomulka de préférer le résultat à sa publicité ?

Or cette modestie, ce prosaïsme, cette conscience du temps, sont plus naturels à l'homme d'action qu'à l'intellectuel. N'étant pas « en prise » sur les tâches quotidiennes, celui-ci tend à l'impatience et tolère mal les délais. D'où le désenchantement qui a suivi Octobre. A la tension inhumaine de l'ère stalinienne, à l'intransigeance exaltante de la déstalinisation, succède une aube un peu grise. Ce régime qu'on avait voulu, on se rend compte brusquement qu'il ne fait pas de miracle et qu'on ne peut lui demander beaucoup plus que ce qu'il fait [6]. Alors tout reste en suspens. Répugnant à la littérature militante comme à la tour d'ivoire, partagés entre la fatigue et le désir de « vivre », certains communistes débouchent sur une sorte de nihilisme que traduisait assez bien l'un des plus brillants : « La situation est bonne, elle ne peut pas être meilleure, mais elle est absolument sans espoir... »

6. Ce « mot » d'un écrivain exprime bien ce sentiment : « Après le XXe Congrès, dit-il, nous avons été saisis d'une grande espérance : ce n'était donc pas ça le socialisme! Aujourd'hui, nous sommes accablés : c'était bien ça, le socialisme... »

Il y a quelque chose a faire...

Il faut répondre avec toute l'amitié qu'on leur porte : ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai, mais ils sont plus conscients des difficultés de la situation que nombre de leurs commentateurs français. « Pour construire le vrai socialisme, m'expliquait l'un d'eux, le socialisme dont nous rêvions, il eût fallu s'opposer à tout le monde : au conservatisme traditionnel, c'est-à-dire à la majorité de la population, et au nouveau conservatisme, c'est-à-dire à la bureaucratie du Parti. On a préféré se concilier la réaction de droite et la réaction stalinienne, mais on a sacrifié le socialisme. » Ce tableau trop noir est plus proche de la réalité que le lyrisme de Mascolo. Le 20 octobre au matin, quand Khrouchtchev repartit pour Moscou, tout était sauvé, mais tout restait à faire. La Révolution triomphait dans une véritable vacance du pouvoir. Cette vacance dura trois mois. D'octobre à janvier, il n'y eut pratiquement pas d'État en Pologne. Dans les villes, un appareil discrédité n'osait pas prendre de décisions et n'était d'ailleurs plus obéi; dans les campagnes les paysans dissolvaient les kolkhoses et cessaient leurs livraisons. Un seul pouvoir subsistait : l'autorité morale de Gomulka.

Ici, l'on peut rêver : imaginer la liquidation de la bureaucratie, l'avènement d'une démocratie directe, la prise en charge du pouvoir par des conseils ouvriers... etc... Mais c'est un rêve. Que la Pologne, en novembre 1956, tandis que l'U.R.S.S., aux frontières, écrasait la Hongrie, et que le peuple, à l'intérieur, emplissait les églises, pût s'engager dans une telle expérience, il n'est pas un Polonais qui fût assez fou pour le croire. La réalité, la seule réalité, c'est que la situation était grosse de tous les périls. L'unanimité d'Octobre ne doit pas faire illusion. Gomulka, dans le parti, restait un intrus pour bien des membres de l'appareil. Assez sages pour ne pas tenir tête aux masses, assez honnêtes pour ne pas jouer les Geroe, ils n'en avaient pas moins tenté d'abord d'en faire un homme d'État sans vrai pouvoir; les « natoliniens » guettaient ses défaillances et ses erreurs. Dans le pays, Gomulka symbolisait la résistance à l'U.R.S.S. et la fin d'un régime détesté plus qu'un socialisme assimilé, par beaucoup, au stalinisme. Équilibre

stable s'il en fût : mais que des troubles éclatent, le drame
ongrois montrait que l'U.R.S.S. n'hésiterait pas à intervenir.
Gomulka se fixa donc un double objectif et ne pouvait s'en
xer d'autre : asseoir son autorité dans le pays et dans le parti,
- dans le pays par des élections, dans le parti par un congrès.
elles-là furent prévues pour janvier, celui-ci pour avril. Mais
oici le drame : la réussite des premières impliquait des méthodes
fférentes de celles qu'exigeait le second, et même en contra-
ction avec elles. Les élections devaient manifester aux Russes
solidité du régime et l'unanimité nationale derrière Gomulka.
out échec, en effet, ou même un succès partiel, renforcerait
atolin, déchirerait le parti, et accroîtrait la pression soviétique.
a consultation tourna donc au référendum. Et comment l'orga-
ser, sinon avec l'aide des seuls cadres existant dans le pays :
ux du Parti et de l'Église ? La mobilisation de l'appareil
les consignes du clergé, couronnées par les appels de la
B.C., assurèrent la victoire. Mais Gomulka, pour l'obtenir,
ait dû s'appuyer sur l'appareil alors qu'il eût fallu, pour le
ongrès, en commencer l'épuration. Aussi cette victoire,
aradoxalement, rassura-t-elle la bureaucratie en inquiétant
gauche. On ajourna le Congrès tandis que les vainqueurs
Octobre, avec inquiétude, voyaient reparaître des hommes
u'ils avaient crus éliminés pour toujours.

Ces réapparitions ont fait du bruit, — d'autant plus que,
ans le même temps, certains leaders de la gauche devaient
uitter leurs postes. Ainsi annonça-t-on, coup sur coup, la
on-réélection de Staszewski au secrétariat du Comité de
arsovie, le limogeage de Matwin comme rédacteur en chef
Trybuna Ludu et la nomination de Klosiewicz, ex-président
alinien de l'Union des Syndicats, chassé après Octobre, à un
oste de vice-ministre... Il serait absurde de chercher à justifier
tout prix la moindre décision de Gomulka. Le danger d'une
ontre-offensive stalinienne est réel. Celui d'une paralysie
rogressive des forces d'Octobre par le mécanisme bureaucra-
que l'est plus encore. Au moins faut-il d'abord comprendre
s raisons du Premier secrétaire. Il ne peut se heurter de front
l'ensemble de l'appareil qui, par la force des choses, a été
rgement « stalinien » : où prendrait-il les cadres de rempla-
ment ? Face à l'opposition sourde de Natolin, il choisit donc
s armes classiques de la tactique. En nommant quelques

leaders déchus à des postes secondaires, il les neutralise politiquement, et, les satisfaisant à bon compte, divise le camp de ses adversaires. « Il faut bien, ironisait l'un de ses proches, montrer aux Russes qu'on ne brime pas leurs hommes. Et puis, quel progrès, n'est-ce pas, que de pouvoir s'offrir des vice-ministres sans autorité ! » Le geste, à vrai dire, va plus loin : « Du temps de Staline, m'expliquait un autre, il n'y avait pas d'autre alternative que le pouvoir ou l'échafaud. Gomulka fait un grand pas en décidant que les hommes sont récupérables. » Ces arguments, certes, sont à double tranchant. L'expérience, seule, peut confirmer les craintes des uns ou les calculs des autres. Or, six mois après Octobre, tous les postes essentiels sont entre les mains de la gauche. Les natoliniens « récupérés » n'ont aucune influence réelle. Et lorsque, au IXe Plenum du Comité Central, les staliniens tentèrent une offensive, ils essuyèrent un échec complet. Jacob Berman, responsable des excès de la police, fut exclu. Jerzy Morawski entra au Bureau Politique. Gomulka enfin, par une riposte brutale, montra à ses adversaires que sa souplesse tactique n'impliquait aucune concession sur l'essentiel [7].

La même prudence s'impose dans l'appréciation de certains départs. Staszewski, secrétaire du Comité de Varsovie, qui joua un rôle important en Octobre, dut en effet quitter son poste après des débats orageux auxquels des manœuvres natoliniennes ne sont probablement pas étrangères. Mais des questions personnelles ont aussi joué leur rôle : et il faut ajouter que Staszewski, loin d'appartenir depuis longtemps à la gauche du Parti, était considéré au contraire, avant Octobre, comme un des « propriétaires de la Pologne populaire ». Le déplace-

7. Le texte de cette intervention, peut-être en partie improvisée, n'a pas été, jusqu'ici, officiellement publié. On en connaît néanmoins les points principaux. Gomulka commença par répliquer à ses adversaires que leurs critiques semblaient avoir été écrites « avec de l'encre importée ». Observant avec ironie qu'un des discours qu'il venait d'entendre semblait le rapport d'un « deuxième Premier Secrétaire », il les accusa d'activité fractionnelle. Comme l'un d'eux avait parlé du rôle dirigeant de l'U.R.S.S. il ajouta : « Qu'entendez-vous par là ? Que les tanks soviétiques doivent marcher en tête, comme à Budapest ? » Il les pria, « quand nous sommes entre nous », d'avoir la pudeur de ne pas parler de la « contre-révolution » hongroise. Il précisa qu'il connaissait mieux que personne les véritables sentiments de la Chine, en ayant discuté avec Chou En-lai pendant une nuit entière. Enfin il remit violemment à sa place la stalinien Mihal qui avait parlé de l'activité des « agents d'Israël » en Pologne.

ment de Matwin est plus ambigu encore puisqu'on ne peut parler d'une élimination. S'il abandonne la rédaction en chef de *Trybuna Ludu*, c'est pour être nommé secrétaire du Comité de Wroclaw : or, si l'on songe à la situation dans le Parti, au rôle des provinces et à la préparation du prochain Congrès, on estimera qu'il est peut-être plus important de voir Matwin à Wroclaw qu'à la rédaction de *Trybuna Ludu* [8].

Les professeurs de révolution balaieront sans doute ces considérations d'un geste noble. Que viennent faire ces manœuvres, ces calculs, cette tactique, quand l'avenir du socialisme est en jeu dans le monde ? Et ne prouvent-ils pas, justement, la bureaucratisation du « gomulkisme », son absence de perspectives, son refus de la logique révolutionnaire ? Ce qui est en jeu, c'est d'abord le sort de la Pologne. Les Polonais ont trop souffert des « politiques galactiques » (les politiques planétaires elles-mêmes offraient des perspectives insuffisantes) pour prendre à la légère deux ou trois considérations très prosaïques : le niveau de vie de la population, par exemple, ou le danger d'une intervention soviétique. « On ne peut demander à des gens, me disait un militant de Varsovie, de détruire deux fois leur ville en l'espace d'une génération. » Ils se seraient battus en Octobre, s'il l'eût fallu, et jusqu'au bout, on peut le croire. S'ils peuvent l'éviter — au risque de ne pas changer tout de suite la face du monde — ils préfèrent. A cela très exactement se réduit l' « ab-

8. Il était nécessaire de s'étendre un peu sur ces déplacements et nominations étant donné la publicité qu'on leur a faite. Elles ont apporté notamment à Claude Lefort (cf. *Socialisme ou Barbarie*, n° 21) la triste confirmation d'une dégénérescence du gomulkisme, dont il n'avait, apparemment, jamais douté. Sa sévérité doctrinale s'accommode malheureusement d'une grande légèreté dans l'information. Prétendre que Staszewski est aussi populaire en Pologne que Gomulka est à peu près du même ordre que si on lisait sous la plume d'un journaliste roumain que Charles Hernu est aussi populaire ici que Mendès-France. Lorsqu'il traite Kassmann (nouveau rédacteur en chef de *Trybuna Ludu*), de « stalinien », on peut lui demander en quoi il l'est plus que Staszewski, leurs carrières se ressemblant beaucoup. Écrire enfin que « *se trouve replacé à la tête des syndicats un stalinien notoire, fortement détesté par les ouvriers* » (p. 54) est une fausse nouvelle pure et simple, qui n'a même pas l'excuse d'avoir été publiée quelque part : depuis le 18 novembre 1956, date de l'éviction de Klosiewicz, le président du Conseil Central des syndicats est Ignacy Loga-Sowinksi, héros de la Résistance, militant ouvrier irréprochable et courageux, vieux compagnon de Gomulka — qu'il fut à peu près seul à défendre au C.C. de 1949 — limogé d'ailleurs à l'époque et entièrement acquis à la « ligne » d'Octobre; il vient, à ce titre, d'obtenir un véritable triomphe au premier Congrès des Conseils ouvriers de Yougoslavie.

sence de perspectives » de Gomulka. D'une certaine manière, ce n'est pas lui qui manque de perspectives, c'est la situation. « Il n'est peut-être pas facile de construire le socialisme au milieu de l'encerclement capitaliste, dit-on à Varsovie.Mais au milieu de l'encerclement socialiste...! » Ce mot résume assez bien le problème. S'il est deux « pressions » auxquelles on est aussitôt sensible, en Pologne, presque physiquement, c'est d'abord celle de l'immense inconnue russe, ensuite celle d'impératifs économiques presque impossibles à satisfaire. L'U.R.S.S. n'est pas seulement présente aux frontières ou dans les interventions plus ou moins heureuses de l'ambassadeur Ponomarenko : elle est au cœur de tous les actes, dans la mesure où chacun sent que la clé dernière n'est pas à Varsovie mais à Moscou et que Moscou même ne sait pas où il va. Quant au drame économique qui provoqua Poznan et, depuis deux ans, frôle la catastrophe, on se doute qu'il ne se résoudra pas en un jour. Ainsi la double nécessité de rester dans le « camp » et de ne rien faire qui compromette l'équilibre précaire de la situation économique, limite à l'extrême le champ d'action de Gomulka, à l'extérieur comme à l'intérieur. Il n'y a donc rien à faire ? dira-t-on. Il y a quelque chose à faire et il y a des hommes qui le font, mais on les entend moins. La première conséquence d'Octobre, c'est d'avoir ôté la parole aux poètes pour la donner aux économistes.

Il n'est pas question, dans le cadre de cet article, de dresser un tableau, même sommaire, de la situation économique en Pologne ou des discussions actuellement en cours sur la transformation du « modèle ». Les études que nous avons publiées dans notre numéro spécial montrent assez bien le mécanisme et les résultats de l' « économie lunaire » instaurée par un certain délire planificateur. L'article qu'on lira plus loin donne une idée de la gigantesque remise en ordre à laquelle on procède aujourd'hui, et des débats théoriques qui l'accompagnent [9]

9. Son auteur, Czeslaw Bobrowski, ancien Directeur de la Planification et adjoint au ministre Hilary Minc, dut quitter son poste en 1948 par suite de son opposition au Plan sexennal alors en cours d'élaboration. Réfugié en France, il publia notamment un important ouvrage sur la *Yougoslavie socialiste* (Éd. Armand Colin). Il rentra en Pologne après Octobre et fut nommé vice-président du Conseil Économique. dont le président est le professeur Oskar Lange.

Mais on peut insister sur certains points, plus ou moins bien connus. Deux facteurs, par exemple, compliquent au départ toute solution : la baisse du rendement et l'ampleur des « vols ».

La première n'affecte pas seulement le travail industriel mais, phénomène typique de l'époque stalinienne, le travail des cadres administratifs et techniques par suite d'une fuite générale devant les responsabilités. Une activité parfois fiévreuse dissimule une perte de temps considérable qui se traduit, depuis 1948, par une augmentation des effectifs d'environ 50 % et une baisse d'efficacité de même importance [10]. Un exemple entre cent le fera comprendre : dans toute réunion de travail, chaque participant se considère comme tenu de prendre la parole, même s'il doit se borner à répéter presque mot pour mot le discours de l'orateur précédent. C'est que l'important n'est pas de faire progresser la discussion ou d'obtenir un résultat, mais de préciser sa position personnelle en défendant telle ou telle thèse dans les termes qu'il faut : on assiste, à la limite, à la naissance d'une véritable conduite magique. Quant aux « vols », leur envergure est telle qu'ils sont devenus un facteur économique non négligeable. Plus que le vol, il faudrait parler d'ailleurs d'un véritable détournement de la production vers un circuit parallèle au circuit officiel : il va du vol classique dans les usines, au travail « noir » du chauffeur d'administration qui se transforme en taxi à ses moments perdus. Or toutes ses formes sont connues, tolérées, entrées dans les mœurs et même prévues par les économistes dans leurs calculs. On le considère comme une sorte de supplément officieux permettant de compenser l'insuffisance des salaires. Mais comme il ne reste pas ce qu'il devrait être, un phénomène marginal, — on débouche sur un cercle vicieux : on tolère les vols parce que les salaires sont trop bas; mais en raison des vols la production reste stationnaire et on ne peut relever les salaires.

Tous ces problèmes sont d'autant plus délicats que le bas

10. Une autre cause de cette baisse d'efficacité est tout simplement l'ampleur d'une paperasserie qui finit par se dévorer elle-même. Pour soulager les organismes centraux, on a pris récemment un décret destiné à accroître les pouvoirs de décision des directeurs d'usine. Mais pour que ce décret puisse entrer en application, il faut abroger tous les décrets antérieurs qui tendaient précisément à limiter ces pouvoirs. Or, me disait un économiste, « il nous faudra au minimum six mois pour simplement recenser ces décrets... »

niveau de vie de l'ensemble de la population conduit à réduire au minimum les risques d'erreurs ou de faux pas. Malgré une augmentation du pouvoir d'achat (depuis Octobre) évaluée à 12 %, on en reste à un point de tension dont quelques chiffres peuvent donner une idée. L'éventail officiel des salaires va de 500 à 5.000 zlotys. Une femme de ménage gagne environ 500 zl.; la masse des ouvriers de 1.000 à 1.500 zl.; l' « aristocratie ouvrière » (mineurs, ouvriers de l'automobile) atteint 3.000 zl.; députés et journalistes gagnent de 3 à 4.000 zl., un professeur d'Université 5.000 zl., un ministre 8.000 zl. Seuls quelques intellectuels, en cumulant un traitement universitaire, des droits d'auteur, des « piges » journalistiques et des traductions parviennent à des revenus, considérés comme très élevés, de 10.000 zl.

Or une paire de chasssures coûte en moyenne 600 zl. et un complet ne devient décent (selon des normes occidentales) qu'à partir de 4 à 5.000 zl. Encore ces traitements ne valent-ils que pour les grandes villes. Dans les campagnes ou les petites villes, le tableau est plus noir encore, surtout si l'on considère le revenu familial. Alors que le minimum vital officiel est 400 zl. par personne, le revenu moyen par tête dans une famille tombe, dans certaines régions, jusqu'à 120 zl. Les prix des services, des denrées alimentaires et des logements (mais il y en a peu) sont, il est vrai, très bas [11]. Cela atténue mal une semi-pauvreté que seule rend supportable une égalité réelle. Ni par le vêtement, ni par le logement, ni par le mode de vie, les ministres polonais ne se distinguent de la moyenne de leurs compatriotes. Et Gomulka symbolise assez bien le nouveau régime, qui vit dans un appartement modeste de Saska Kepa : il n'a voulu accepter qu'un traitement de 4.000 zl. et causa récemment une manière de scandale lorsqu'il remplaça ses lunettes cerclées de fer par une monture plus moderne...

Or c'est dans cette conjoncture que s'engage une transformation du modèle économique qui aboutit, de proche en proche, à réexaminer tout le fonctionnement d'une économie planifiée sans avoir de véritable marge d'expérience. Il est indispensable, par exemple, de refaire jouer, au moins partiellement, la loi de

11. De même la plupart des biens « culturels » : journaux, livres, places de cinéma, de théâtre et même de cabaret. D'où une absence assez frappante de barrières de classe. L'aspect d'une salle de théâtre à Varsovie n'a aucun rapport avec celui d'une salle parisienne.

la valeur. Mais on en était arrivé à un tel point d'« économie lunaire » que le dollar-charbon était à un prix tout différent du dollar-blé ou du dollar-locomotive, qu'il pouvait arriver que le produit fini coutât moins cher que les matières premières et qu'il est presque impossible, aujourd'hui encore, dans de nombreux secteurs, de calculer les prix de revient réels. Résultat : si l'on rétablit imprudemment la loi de la valeur, tout le système se trouve bouleversé. Nécessité de cette transformation, difficulté d'y procéder sans catastrophe, exigence d'une séparation entre l'appareil du Parti et l'appareil d'État, telle est la toile de fond du grand débat économique.

Parler maintenant des Conseils ouvriers en oubliant ces réalités concrètes, dénoncer à grands cris la prudence gouvernementale comme une dégénérescence bureaucratique, c'est allier l'utopie à la mauvaise foi. Il n'est pas un économiste en Pologne, pas un membre de l'équipe Gomulka, qui ne reconnaisse le rôle des Conseils dans les Journées d'Octobre et ne désire accroître leur pouvoir. Il n'en est pas un qui ne voie en eux le seul moyen d'éviter les erreurs de la planification, la seule défense contre le mal bureaucratique, la seule chance d'instaurer une véritable démocratie socialiste. Mais il n'est personne, même parmi les théoriciens de la gauche, qui critiquent la loi actuelle sur les Conseils Ouvriers, pour souhaiter leur remettre, dans un avenir prévisible, le pouvoir économique et politique. Imaginer, dans l'état actuel de la Pologne, qu'une pyramide de Conseils Ouvriers pourrait se substituer tout à la fois à l'État, au Parti et aux organismes de planification est une plaisanterie. Reste à préciser les fonctions de ces Conseils de manière à leur donner un pouvoir réel et non un rôle simplement décoratif. Ou plus exactement : à les amener progressivement au rôle qui devra être le leur sans compromettre l'équilibre économique. Il n'est pas douteux qu'une certaine méfiance à l'égard des Conseils peut se dissimuler ici derrière des arguments d'ordre technique ou les « leçons de l'expérience ». Certains responsables assurent par exemple que les Conseils, dans certaines usines, freinent la production, sont impuissants à lutter contre le gaspillage et entravent la rationalisation du travail [12]. Plus grave encore

12. C'est notamment le cas lorsque cette rationalisation comporte des mesures de licenciement dans un personnel pléthorique. Les Comités d'en-

serait leur carence dans le domaine capital de la modernisation. Mais là encore l'argument est discutable puisque l'économie socialiste planifiée n'a pas donné à ce problème de réponse vraiment satisfaisante. Le vrai drame est que le capitalisme a un régulateur intérieur : les lois économiques, tandis que le socialisme n'en a pas. Et alors que la modernisation de l'outillage, par exemple, est imposée à l'industriel capitaliste par le seul jeu du marché, il faut jusqu'ici en régime socialiste qu'elle soit imposée de l'extérieur, c'est-à-dire d'en haut, par la bureaucratie. La solution, alors, serait indépendante des Conseils Ouvriers et consisterait dans le rétablissement partiel des mécanismes du marché, comme dans le système yougoslave.

Ajoutons enfin qu'on ne peut donner de véritables pouvoirs aux Conseils ouvriers qu'en procédant d'abord à une décentralisation économique, ce que l'on fait précisément aujourd'hui.

Mais l'important, à la vérité, n'est pas seulement dans ces problèmes techniques : il est dans une question plus générale. En Octobre une classe ouvrière majeure, ardente, courageuse, a pris conscience de ses responsabilités et de sa force. De sa combativité, de son sens révolutionnaire dépend l'avenir du socialisme en Pologne [13]. Rien ne serait plus grave que de la décourager, que de grignoter ses conquêtes au lieu de les étendre. Mais la bonne volonté — incontestable — des dirigeants actuels, leur résolution de tenir compte des « signaux d'alarme », de ne pas se couper des masses, ne suffisent pas. Si ces signaux d'alarme ne sont pas intégrés au système, si les nouvelles responsabilités de la classe ouvrière ne sont pas institutionalisées, — et elles ne peuvent l'être que par les Conseils Ouvriers —, la dégénérescence bureaucratique sera inévitable.

treprise tournent les mesures prévues en licenciant non les plus mauvais ouvriers, mais les meilleurs. Ceux-ci, se disent-ils, retrouveront facilement du travail. Ils en retrouvent, en effet, de sorte que l'effet des licenciements est annulé. Mais l'exemple n'est pas très concluant, en ce qu'il témoigne surtout de la persistance de réflexes de défense ouvrière.

13. Plusieurs mois après Octobre, cette combativité de la classe ouvrière reste intacte. Un exemple entre d'autres : il y a quelques semaines, lors des discussions sur le « modèle », les Conseils ouvriers furent invités à soumettre leurs propositions au Conseil Économique, ce qu'ils firent. Une entreprise de Nowa Huta n'ayant pas reçu de réponse en temps utile constitua aussitôt un Comité de grève. Un ministre fut envoyé pour apaiser le malentendu. Les ouvriers acceptèrent ses explications mais décidèrent de transformer leur Comité de grève en Comité de vigilance jusqu'à ce que leur projet ait été pris en considération.

L'intelligentzia polonaise, après Octobre, conserve ici toutes s chances. Un crédit à peu près intact lui assure auprès des .asses une large audience. Tous les renseignements qu'on ›ut recueillir le confirment : une véritable confiance en chaîne .lie les ouvriers aux techniciens, les techniciens aux intellec- ıels. Dans bien des Conseils Ouvriers, où la loi recommande de › pas nommer plus de 30 % de membres non ouvriers, la ›rportion de ceux-ci, spontanément élus, atteint souvent 50% ettre cette liaison en forme, prendre conscience des problèmes ›ncrets, donner aux aspirations du prolétariat, autrement que ar des mots, leur sens révolutionnaire, telle est désormais la iche des intellectuels d'Octobre.

Révisionnisme ?

Qui peut mener cette tâche à bien, sinon le Parti Ouvrier ? on noyau de cadres, de militants, trop isolés souvent dans un .ays qui les comprend mal, ces hommes qui ont cru voir dans stalinisme un terrible moyen de brûler les étapes, de sauter s marches de l'Histoire, ils représentent en Pologne, aujour- 'hui, la seule force qui porte l'avenir du socialisme [14]. D'où s efforts de Gomulka non pour refaire artificiellement, comme n l'a dit, l'unité du Parti, mais plus profondément, pour ›donner à ce Parti un sens, pour rendre sa signification au ıot de « communiste ». C'est dans cette perspective d'abord u'il faut comprendre sa politique, même si on n'en approuve as toutes les formes. Ici comme ailleurs, le bilan de l'époque talinienne est une extraordinaire confusion idéologique. La aison de l'appareil du Parti et de l'appareil d'État, la dépoliti- ation des masses, la bureaucratisation du système avaient fini, ans un certain nombre de cas, par donner aussi peu de portée l'adhésion au Parti qu'au baptême catholique. La liquidation u stalinisme n'a fait qu'acroître le désordre. Et la question

14. Sur le rôle du Parti, le danger bureaucratique et les conditions 'une politique révolutionnaire en Pologne, je reviendrai dans un pro- hain article. Mais puisque ce problème est posé en termes extrêmes par laude Lefort et Pierre Chaulieu (*Socialisme ou Barbarie*, nº 21) je dirai que º subordonner une politique révolutionnaire à la destruction du Parti ommuniste paraît proprement dément; 2º oser parler, comme le fait haulieu, du « gomulkisme » comme de la « voie polonaise de la bureau- ratisation » est politiquement une ignominie.

du « révisionnisme », autour de laquelle tourne aujourd'hui le débat idéologique, est aussi mal posée que possible. Que les « révisionnistes » comptent parmi eux tout ce qu'il y a de vivant dans la pensée révolutionnaire, me semble incontestable. Qu'ils n'aient pas encore réussi à définir les fondements et les limites de la révision qu'ils souhaitent ne l'est pas moins. Les uns réclament surtout une plus grande liberté de discussion au sein du Parti et la fin de tous les dogmatismes. D'autres en arrivent, de proche en proche, à remettre en cause ce qui fonde l'existence même d'un Parti communiste. Chacun d'entre nous peut citer, au hasard, cinq ou six écrivains, poètes, journalistes, membres du Parti, et qui n'ont plus guère de communiste que le nom. Ni leur talent, ni leur probité intellectuelle ne sont en cause. Et je ne veux discuter ici ni la légitimité de leurs démarches, ni la valeur de leurs conclusions. Mais que peut-on reprocher à Gomulka s'il les invite à en tirer les conséquences ? Si cet avertissement préludait, comme autrefois, à la persécution ou à la mort, on comprendrait et on approuverait l'émotion affichée par certains. Mais qui est menacé, poursuivi, inquiété ? Pour la première fois depuis cent cinquante ans, il n'y a pas en Pologne un seul prisonnier politique. Si l'on excepte certaines questions de politique extérieure, la presse est plus libre qu'elle ne l'a jamais été. Les articles censurés eux-mêmes sont affichés au vu et au su de tous dans la cour de l'Université. Et l'on pourrait, après tout, sans témoigner d'une grande rigueur, estimer qu'un journal communiste peut publier autre chose que Koestler, qu'un journaliste communiste a mieux à faire que de collaborer à *Preuves*. Mais voyez le sectarisme de Gomulka : il n'est même pas allé jusque-là. Quand il a voulu combattre des tendances qu'il estimait dangereuses, ce taciturne, ce bureaucrate, cet ennemi des intellectuels, cet homme qui ne disposait même pas d'une tribune où se faire entendre, il s'est contenté de permettre à ses amis de fonder un journal...

Marcel PÉJU.

zeslaw Bobrowski.

LE MODÈLE ÉCONOMIQUE POLONAIS

Le problème du changement de « modèle économique » a été ›sé en Pologne dans des conditions particulières et — j'en suis ›nvaincu — très favorables. Chez nous, les décisions relatives ı processus de modification de ce modèle ne viennent pas d'en ıut, comme s'il s'agissait de trancher un nœud gordien : elles ırgissent d'une large discussion publique ou même de l'initiative › la base, comme dans le cas des conseils ouvriers. La discussion › se limite pas au cercle des spécialistes ; elle gagne des milieux › faible formation économique, sans doute, mais qui peuvent apporter une contribution précieuse, puisqu'ils participent irectement au procès de la production.

Les discussions sur le modèle économique semblent assez avan- ›es pour qu'on puisse tenter de résumer les résultats déjà acquis. est incontestable — selon moi — qu'au cours de la discussion, s divers points de vue se sont considérablement raffermis. Évi- emment, tout le monde n'est pas d'accord sur tous les points ›e qui serait d'ailleurs inquiétant) ; mais les points de vue de la *ıajorité* des économistes concordent, lorsqu'il s'agit de *l'essentiel* ›es problèmes fondamentaux.

Avant de tenter ce bilan de la discussion, et d'évaluer les consé- uences qui en découlent pour nos travaux futurs sur le modèle, me semble nécessaire de rappeler ce que j'entends par la formule : hangements à apporter au modèle.

Il s'agit de modifications du système de planification et de estion de l'économie, réalisées dans le cadre du régime socialiste, ›quel n'est pas modifié dans son essence. Jusqu'à présent, la otion de « modèle » n'a pas fait l'objet d'une définition précise t je ne prétends pas en donner une parfaite. L'utilité de cette otion, par contre, est de souligner nettement que les changements ont il s'agit doivent constituer une certaine variante technique u régime socialiste, — lequel, dans ses dispositions fondamentales, e subit aucun changement.

Les discussions sur le modèle sont donc — si l'on peut dire —

des thèmes de la vie quoditienne de l'économie socialiste, et ne remettent pas en cause les grands principes de cette économie. Au nombre de ces grands principes figure évidemment celui de la planification. Lorsque l'on parle des modifications à apporter au modèle, si fondamentales soient-elle, dès lors qu'elles s'effectuent dans le cadre du régime socialiste, il est évident que le principe de la planification subsiste.

I

1. — La première phase de la discussion sur le modèle a été caractérisée par un esprit critique très prononcé, par une violente opposition à l'égard du passé. Plus précisément, cette phase représenta une attaque générale contre le système administratif de planification et de gestion.

Les attaques visaient aussi deux autres points :

a) L'élaboration de plans qui ne tenaient pas suffisamment compte des critères économiques et de la comptabilité économique, mais reflétaient des décisions administratives arbitraires et « volontaristes »; *b*) la transmission par voie administrative des tâches du plan, alors qu'on aurait pu utiliser efficacement l'action économique du plan sur l'entreprise qui l'exécute. La conséquence logique de cette attaque sur deux fronts fut — d'une part — la « réhabilitation » de la loi de la valeur et — d'autre part — la tendance à recommander une plus grande autonomie des entreprises.

Compte tenu du résultat de nos discussions sur le modèle, on peut affirmer que, dès le début, les attaques ont été dirigées là où il le fallait; que les problèmes mis au premier plan étaient précisément ceux qu'il fallait examiner et résoudre avant tous les autres.

Cela n'empêche pas de reconnaître qu'au cours de la première phase de la discussion, la réaction contre le système administratif de planification et de gestion a été — pour des raisons compréhensibles — poussée trop loin par certains. Par « trop loin » j'entends tout simplement des opinions qu'aujourd'hui ne soutiennent parfois même plus ceux qui les avaient avancées à un certain moment. En vertu de la loi de réaction, la juste tendance à élargir l'autonomie des entreprises a revêtu chez certains une forme indéfendable : celle de l'indépendance absolue de l'entreprise. On avait oublié — de façon très momentanée d'ailleurs chez la plupart des participants à la discussion — que même une entreprise capitaliste ne peut être tenue pour entièrement indé-

endante, sinon dans le schéma des premiers tenants de l'éco- omie libérale; que dans le capitalisme contemporain, les entre- rises indépendantes (en ce sens que leurs décisions ne dépendent ue d'elles-mêmes ou du marché), constituent l'exception. On vait oublié que, dans une économie planifiée, même les entre- rises qui ne reçoivent pas directement d'ordres planifiés ne sont as indépendantes, mais seulement plus ou moins autonomes, ant donné qu'un plan économique efficace définit (ou devrait éfinir) les conditions de leur fonctionnement de façon parfois édiate, mais préjugeant — en règle générale — d'une grande artie des décisions des entreprises socialistes considérées une à une.

Pour des raisons psychologiques analogues, la réaction contre arbitraire de notre système des prix, contre l'arbitraire du choix s variantes d'investissements, contre l'insuffisance de notre éthode d'analyse, contre la « fétichisation » de certains prin- pes de répartition du revenu national entre les investissements la consommation, ou entre les différentes branches de l'indus- ie — a revêtu également des formes extrêmes. De même, on ut qualifier d'extrême la thèse selon laquelle l'ensemble du oblème des prix peut être résolu correctement, simplement en spectant la loi de la valeur. On oublie ici combien est complexe passage de la conception théorique de la loi de la valeur à la ation des prix dans la pratique. On oublie qu'il est infiniment us facile de dire dans quelles conditions le système des prix viole façon flagrante la loi de la valeur, que de fixer des prix nformes à cette loi. Ce n'est qu'après que l'un des participants la discussion (le professeur Lipinski, dans *Zycie Gospodarcze*) fut rendu compte que le prix d'équilibre pouvait être établi plusieurs niveaux différents, selon la façon dont on manipule ffre, qu'on cessa de placer un signe d'égalité entre les deux stes thèses que sont : d'une part, l'établissement des prix, (sauf constances exceptionnelles) à un niveau d'équilibre — d'autre rt, le désir de fonder le système des prix sur le respect intégral la loi de la valeur.

Cependant, comme l'orientation initiale de l'offensive était ste, le caractère extrême des énonciations — caractéristique la première phase de la discussion — non seulement ne lui nuit s, mais contribua au contraire à définir une attitude correcte, finalement à asseoir l'opinion des spécialistes.

Tout le monde a conscience aujourd'hui que l'hypothèse d'une

économie qui reposerait sur des entreprises comportant une seule usine, et sans lien organique entre elles, est illusoire. Tout le monde a conscience aussi que la notion d'entreprise est — jusqu'à un certain point — conventionnelle (une centrale électrique constitue-t-elle une entreprise ? N'est-ce pas plutôt un ensemble de centrales reliées entre elle par une ligne à haute tension ?); par contre, la thèse tendant à accorder aux entreprises une autonomie aussi large que possible, afin d'accélérer le rythme du développement économique, ne s'est pas trouvée affaiblie, mais renforcée, après le rejet des positions outrancières.

Nous avons compris aussi, grâce à cette discussion, que la superstructure d'organisation coiffant les diverses entreprises (organismes dirigeants), embrassant trois ou quatre, une dizaine ou des dizaines d'entreprises de la même branche (ou groupées selon un autre critère), est nécessaire la plupart du temps, mais ni partout, ni toujours : il y a place pour un certain nombre d'entreprises ne relevant pas de cet organisme.

De même, en ce qui concerne l'application de la loi de la valeur, le rejet de l'attitude outrée, le refus d'une « déification » des prix d'équilibre, etc., n'a pas compromis, mais renforcé au contraire l'idée que — dans des limites déterminées par la situation concrète — il faut absolument chercher à atteindre le prix d'équilibre; qu'au moyen de tâtonnements et d'erreurs il faut établir un système des prix respectant autant que possible la loi de la valeur; et que dans une série de cas et de domaines, l'économie socialiste planifiée peut s'appuyer sur l'action directe de cette loi.

Je me suis arrêté un peu longuement sur cette première phase de la discussion relative au modèle économique, pour plusieurs raisons. Il m'a d'abord semblé équitable de rendre justice à ceux qui ont puissamment contribué à animer la discussion, notamment par les attitudes extrêmes qu'ils avaient adoptées au départ. Je vois ensuite dans la façon dont cette discussion s'est déroulée une preuve évidente que, dans notre régime, une large discussion, publique et sans entrave a toutes les chances d'aboutir de façon naturelle au rejet des conceptions extrêmes et erronées, et de consolider les attitudes réalistes, conformes aux thèses fondamentales du socialisme.

2. — L'analyse ci-dessus m'autorise, je pense, à souligner un trait caractéristique de l'évolution des conceptions au cours de l'année écoulée.

En un sens, la phase préliminaire de la discussion sur le modèle conomique comportait le danger qu'un dogme *a priori* ne fût emplacé par un autre dogme. Or voilà qu'au cours de la discussion, ce qu'on avait voulu d'abord considérer comme une solution *bsolue* se transforma en *tendance*. Même si cette discussion ne nous vait rien apporté d'autre, cela constituerait déjà un immense rogrès dans notre mode de pensée économique.

Dans cette économie compliquée qu'est celle des pays édifiant socialisme, il n'est — j'en suis convaincu — que très peu de lace pour des formules rigides, ne souffrant pas d'exceptions, our des formules dont la justesse serait indépendante des conditions de temps et de lieu.

Dans l'état présent de notre connaissance des réalités économiques, dans l'état présent de notre arsenal intellectuel, dans état présent de notre économie enfin, l'abandon de pseudo-érités absolues et le passage à la définition de tendances ou 'orientations me semblent un élément particulièrement précieux.

Le second point acquis — et non moins important — c'est la rise de conscience qu'une série de problèmes soulevés dans les iscussions ne sont pas liés aux principes de l'économie socialiste. l s'agit de simples questions pratiques que l'on ne peut résoudre u moyen d'hypothèses déductives, mais en partant de l'analyse le la réalité : des solutions très diverses peuvent donc, à un degré gal, être conformes aux principes fondamentaux de l'économie ocialiste, puisqu'elles ne diffèrent que par une plus ou moins rande adéquation aux besoins pratiques.

Ainsi détruit-on la mythologie qui entoure certains problèmes e planification et de gestion économiques, rangés à tort au nombre es questions de doctrine, quand il ne s'agit que de questions echniques. Soit, par exemple, le problème de la forme et de la phère d'action des organismes dirigeants de l'économie socialiste : npossible de chercher une solution autrement que sous l'angle du onctionnement correct des entreprises.

Un troisième point, à mon sens, est acquis : l'accent a été mis rès nettement sur la nécessité de tenir compte des exigences écoulant tant du caractère et de la grandeur de l'entreprise ue des caractéristiques de la branche dont elle relève — exigences ui se répercutent sur les méthodes de planification et de gestion. 'acquis de la discussion, en ce domaine, nous garantit non seulement contre le schématisme de la planification administrative

qui — on le sait — avait instauré en Pologne un seul système d'organisation industrielle : des offices centraux conçus à l'image des cartels capitalistes d'une branche donnée de la production; mais aussi contre le schématisme inverse dont la Yougoslavie, par exemple, fut un moment la victime. La façon schématique dont ce pays avait appliqué le principe du morcellement maximum de toute organisation économique en entreprises indépendantes, non seulement retarda d'environ deux ans la création des organismes de direction indispensables, mais aboutit à des solutions qu'il est difficile de ne pas qualifier de fictives et qui découlaient simplement de l'application dogmatique des thèses anticentralistes. (Exemple : au point de vue formel et juridique, les chemins de fer, en Yougoslavie, ne constituent pas une seule entreprise, mais la réunion d'un nombre considérable d'entreprises soi-disant indépendantes).

Le quatrième point acquis dans cette discussion sur le modèle, je l'appellerai volontiers « principe de l'assymétrie » dans la solution des divers problèmes de planification et de gestion. On peut, par exemple, considérer comme universellement admis que la planification des investissements exige une autre échelle de centralisation des décisions que la planification de la production. On ne peut réaliser davantage une concordance parfaite entre les prérogatives des entreprises dans le domaine, — disons : de la planification de l'assortiment, d'une part, et dans celui de l'établissement des prix, de l'autre.

Alors que les quatre points ci-dessus exposés se retrouvent de façon plus ou moins nette dans la majorité des réponses portant sur les changements à apporter au modèle, la question sur laquelle je veux maintenant m'arrêter n'a sans doute été clairement posée par personne, bien qu'on l'entrevoie dans plus d'un raisonnement.

Toutes ces considérations, selon moi, nous ont encore appris une chose, qui n'a pas — il est vrai — le caractère d'une thèse économique, mais qui me semble avoir une signification de premier plan pour toute solution correcte relative au modèle économique.

Au cours de la discussion, nous avons pris conscience de ce que le nombre des certitudes sur quoi nous nous basons dans l'étude du modèle et de la politique économique en général, est assez restreint; que nombre de décisions doivent être prises à partir de bases insuffisantes; que bien des éléments de la décision ne sont

pas faciles à analyser, ne serait-ce qu'en raison de leur complexité ou de l'imperfection de nos instruments d'investigation. D'où s'impose la nécessité de respecter ce que l'on pourrait appeler — selon la formule du professeur Kotarbinski — les règles du bon travail.

Exemple de ces règles : le nombre des décisions prises par un organisme quelconque de planification ou de gestion influe, par la force des choses, sur leur qualité; l'existence de conditions suffisantes pour que surgisse une décision judicieuse ne préjuge pas toujours de l'existence simultanée des conditions de sa transmission efficace.

De ce genre de considérations découlent d'importantes conséquences, touchant une série de problèmes, notamment celui de la planification centrale. Ainsi, la seule affirmation que la centralisation de la décision serait souhaitable (pour tel ou tel problème ou dans tel ou tel domaine) ne peut pas — si l'on respecte les règles du bon travail — préjuger automatiquement de la centralisation de ladite décision : il peut apparaître en effet que la quantité de décisions que l'organisme central serait appelé à adopter au total, dépasserait le seuil au-delà duquel il ne serait plus possible de respecter les règles du bon travail. Il peut également se faire qu'alors qu'on augmente, par la centralisation, les chances d'adopter des décisions correctes, on affaiblisse du même coup les chances de leur exécution correcte, etc.

Aucune conclusion précise ne découle évidemment de ce type de considérations et c'est peut-être pourquoi on ne les a pas explicitées jusqu'à présent. Elles me semblent pourtant constituer une étape importante pour ceux qui doivent édifier le nouveau modèle polonais; d'autre part, le déroulement même de la discussion indique que l'on prend de plus en plus conscience de la signification de ce que j'ai appelé les règles du bon travail.

Les cinq points que je viens d'énumérer n'épuisent pas à ce jour l'acquis de la discussion sur le modèle; mais l'accord réalisé sur ces problèmes-là permet — j'en suis sûr — de considérer comme close une certaine phase de la discussion. Il est impensable, en d'autres termes, que l'on revienne sur ces questions et que, dans les prochaines étapes, on oublie ou néglige ce qui a été résumé ci-dessus.

3. — La question de la vitesse de modification du modèle a été soulevée par tous et ce, avec la très nette intention de l'accélérer.

Il est donc un peu paradoxal que le résultat final de la discussion soit la thèse d'une transformation progressive — ni brutale, ni effectuée d'un seul coup. C'est là la conséquence directe de l'évolution des conceptions sur le fond même de l'affaire, dont j'ai parlé plus haut. Les thèses sur l'assymétrie et le respect des caractères spécifiques des diverses branches de la production aboutissent en effet inéluctablement à une transformation progressive du modèle. Un changement brutal n'est possible que s'il s'appuie sur un schéma entièrement homogène, n'introduisant pas de différenciations dans les modes d'organisation des divers groupes d'industries, ne comportant pas de différences méthodologiques selon la catégorie des problèmes soulevés.

Enfin, l'élément décisif en faveur de la modification progressive du modèle fut la révélation que la transformation du système des prix devrait, hélas, traîner pendant un certain temps. Or la condition unanimement reconnue comme nécessaire de l'accroissement de l'indépendance des entreprises et d'une décentralisation notable de la planification, est la transformation préalable du système des prix.

Il apparaît clairement à tous que les équivalents qui reviendraient à la classe laborieuse à la suite de la révision du système des prix, ne sauraient être, dans la situation acteuelles, établis au niveau de la perte moyenne, mais à un niveau assurant à chacun une pleine compensation — autrement dit sous forme de paiements additionnels, de hausses de salaires supérieures à la hausse des prix.

Cela étant, il devient clair que si le changement de modèle est nécessaire à l'élimination des facteurs de freinage des forces productives (afin de mieux utiliser les réserves qui existent dans notre économie) — il n'en est pas moins vrai que, pour effectuer ces changements, des réserves sont également nécessaires. Ces « réserves » peuvent évidemment être constituées soit par des stocks de biens de consommation, soit par la perspective d'un accroissement extrêmement rapide de l'offre de ces marchandises. Si le rapport entre le pouvoir d'achat et la masse des marchandises n'était pas aussi tendu qu'il l'est actuellement, on pourrait, (non sans risques, évidemment) admettre que le changement de modèle crée à lui seul des « réserves » en quantité suffisante, sous forme d'un accroissement suffisamment rapide de la masse des marchandises. Dans les conditions présentes, et compte tenu surtout

ıne forte pression en faveur d'une révision des salaires dans les :teurs où cette révision n'a pas encore eu lieu, de telles hypo-èses seraient illusoires.

La question de la vitesse des changements à apporter au modèle ıne résonance politique : il n'est pas douteux en effet que cer-ns éléments, pour des raisons extra-techniques, poussent soit l'accélération, soit au ralentissement du rythme des transfor-ıtions. C'est pourquoi la loyauté politique et intellectuelle mmande d'affirmer que, de façon absolument indépendante du ı de ces éléments, les résultats acquis jusqu'à présent tendent ıs à une transformation non point brusque, mais bien pro-essive, du modèle.

Il n'en est pas moins nécessaire de se hâter, dans les limites s possibilités objectives; il ne faut négliger aucune occasion effectuer les changements déjà mûrs. Alors seulement on par-ndra à maintenir dans l'opinion le sentiment que le caractère ogressif des changements et leur rythme assez lent ne signifient s qu'on renonce au principe même d'une profonde transforma-n du modèle, à condition que cette transformation s'opère *ıstamment*, même si elle est lente.

II

Les résultats de la discussion sur le modèle ne se limitent pas x questions ci-dessus énumérées, qui sont essentiellement de ture méthodologique. De façon peut-être moins unanime et oins nette, l'accord est intervenu également sur toute une série problèmes de fond. Mais avant de les aborder, il me semble cessaire de définir de façon plus précise la manière dont les angements apportés au modèle peuvent jouer en faveur du ogrès technique.

Le problème n'est pas facile, si l'on veut dépasser des affirma-ıns générales, assurément justes mais qui ne permettent pas apprécier le degré de répercussion des changements du modèle. cemple de ces affirmations : la thèse selon laquelle des méthodes terminées de gestion et de planification qui, pour un certain veau des forces productives, peuvent agir comme un stimulant, viennent inéluctablement un frein lorsque les forces produc-'es ont atteint un autre niveau de développement.

Je crois qu'au seuil de l'industrialisation, le problème du volume

des investissements est si totalement décisif, et le risque d'un choix totalement faux dans l'orientation des travaux d'investissement, si minime (tout simplement parce que les moyens déjà investis sont devenus infimes) qu'en définitive, le trait essentiel du modèle employé à ce stade est de permettre une mobilisation efficace d'une part notable du revenu social aux fins d'investissements.

A un stade plus poussé de l'industrialisation, le choix des orientations est déjà plus complexe, tout simplement parce qu'il existe davantage d'orientations possibles et que les décisions les plus incontestables en matière d'investissements doivent en principe être déjà non seulement prises, mais réalisées. Une autre alternative se présente aussi, en regard de l'augmentation des investissements : c'est le désir de mieux utiliser le potentiel existant.

Le modèle qui, dans ce cas-là, ne peut répondre à ce qu'on en attend, est celui qui favorise l'augmentation du taux d'accumulation, sans faciliter pour autant la solution rationnelle du problème des proportions; c'est aussi celui qui, par exemple, favorise de par sa nature les grands investissements nouveaux au détriment d'investissements moins importants, mais complémentaires ou représentant des éléments de modernisation.

Ce n'est pas là une façon abstraite d'aborder la question du modèle : le lecteur, en effet, n'est pas sans remarquer que tout cela touche de près le problème des modifications à y apporter non seulement chez nous, mais également en U.R.S.S.

Cependant, si ce raisonnement indique l'orientation générale de ces modifications, il ne dit rien quant à leur degré d'utilité. D'autres thèses tout aussi justes comportent encore moins de conclusions. Celle-ci, par exemple : la centralisation de la décision, « dans une mesure convenable », et l'indépendance donnée aux entreprises — dans la même mesure — fournissent les meilleures chances d'un bon fonctionnement de l'économie et de son essor optimum. On ne peut donc apprécier les conséquences des changements à apporter au modèle sans tenir compte de problèmes qui ne se rattachent pas directement à celui du modèle, mais lui sont néanmoins liés.

Le premier de ces problèmes est celui du facteur humain. Notre modèle d'hier possédait sa discipline spécifique. Je n'ai pas l'intention de porter sur elle un jugement politique ou moral; je me borne à constater que, pendant une certaine période, cette disci-

ine a porté. Aujourd'hui, elle a cessé d'être efficace et ne peut us être restaurée sous sa forme ancienne.

Si nous tentions de revenir au modèle de la planification admistrative ou si, tout simplement, nous n'allions pas assez loin ns sa transformation, notre système de gestion et de planificaon resterait suspendu dans le vide : il lui manquerait en effet discipline indispensable au fonctionnement des organismes de ansmission qui assurent la répartition des impulsions du plan. système d'hier autorisait en outre une initiative *sui generis*, nue non d'en bas, mais d'en haut. Peut-être même facilitait-il op certains aspects de cette initiative — les ambitions techques, par exemple. Ces ambitions, avantageuses par elles-mêmes, viennent dangereuses lorsque le responsable économique renonce son droit de choisir les orientations justes et tolère la coexistence in trop grand nombre de projets techniques audacieux et rivaux, 'il s'agisse du savoir technique, des matières premières déficires ou des moyens d'investissement. Impossible aujourd'hui de mpter sur une initiative vivante venue d'en haut : ou elle se it compromise par les fautes qu'elle a commises; ou — et c'est une magnifique preuve de maturité — elle refuse de se manister si elle n'est pas soutenue par une initiative venue de la base assurée d'arrières solides, constitués par une analyse éconoque approfondie.

Notre nouveau modèle doit s'appuyer sur les formes de discine et d'initiative les plus capables de se développer aujourd'hui, 1957, et au cours des années suivantes.

Cela signifie, comme chacun sait : initiative venue d'en bas et cipline créée spontanément dans le cadre des entreprises et de rs conseils ouvriers. En ce sens, les effets positifs des changents apportés au modèle peuvent, dans les conditions présentes, e tenus pour remarquables, puisqu'ils conduisent non seulement ine meilleur utilisation des fonds fixes et des fonds de roulement, is à une utilisation incomparablement meilleure du facteur main.

Un autre facteur peut renforcer puissamment ou limiter au ntraire l'efficacité des changements. Dans un cas seulement la estion des modifications à apporter au modèle épuiserait la alité des problèmes de la politique économique, à savoir : si, nous içant sur le terrain d'hypothèses illusoires, nous affirmions que quilibre entre les diverses entreprises équivaut automatique-

ment à l'équilibre de l'économie; que le désir des entreprises de réaliser des profits maxima équivaut en définitive à porter le revenu social à son niveau maximum; qu'il n'y a pas lieu de tenir compte des préférences collectives; que l'orientation générale du plan doit découler tout simplement de la somme des préférences individuelles.

A quelques exceptions près, aucun économiste polonais ne nourrit de pareilles illusions et peu nombreux même sont les économistes des pays capitalistes à rester fidèles à ces échos du vieux libéralisme économique.

Les changements à apporter au modèle n'épuisent donc pas les problèmes de la politique économique. En d'autres termes, une modification heureuse du modèle ne préjuge pas de l'orientation heureuse de cette politique.

Qu'entends-je ici par politique économique ? Un ensemble de « macro-décisions » prises au nom de la collectivité par des organismes habilités pour ce faire. Les décisions de ce genre sont nombreuses. Elles ne résultent pas seulement de la prise en considération de préférences collectives déterminées — ce qu'accepte même tout libéral moderne. Elles découlent du fait que les problèmes qui surgissent ne peuvent pas être résolus, dans tous les cas, par le centre planifiant ou par l'entreprise, au moyen d'un calcul économique précis, étayé sur des données chiffrées empruntées à l'extérieur, — disons au marché. En même temps, pour toute une série de problèmes, nous manquons soit de bases théoriques, soit, vraiment, de certains instruments d'analyse.

L'analyse de l'élasticité de la consommation a fait, du moins à l'étranger, d'assez sérieux progrès; personne n'affirmerait, cependant, qu'elle soit allée assez loin pour nous fournir des instruments capables d'apprécier les modifications de la structure de la consommation pendant les périodes d'accroissement rapide du niveau de vie.

On peut certainement fouiller davantage l'analyse des effets des investissements, et c'est ce que l'on fait chez nous. Mais les méthodes appliquées ne permettent des comparaisons assez précises qu'entre investissements d'une branche donnée; elles ne nous mettent pas à même de comparer avec rigueur les investissements effectués dans diverses branches. D'autre part, les travaux d'investissement s'amortissent, en règle générale, plus lentement que ne vieillissent les installations techniques. Cela signifie que les calculs

e portent pas sur ce qui est finalement l'essentiel — du fait de impossibilité de prévoir le rythme du progrès technique dans les verses branches.

Ajoutons-y le caractère conventionnel des données statistiques ui, en régime capitaliste (et chez nous, en ce qui concerne le cteur privé) sont généralement déformées par la crainte de mpôt (ou des livraisons obligatoires) et sont faussées, en régime cialiste, par l'extrême difficulté d'éviter une confusion entre s données statistiques et les comptes-rendus d'exécution du plan es derniers entraînent telle ou telle responsabilité administrative a une prime).

Tout en exigeant une extension de l'analyse et un calcul éconoique plus largement conçu, nous n'avons pas le droit de nous ire des illusions et de croire que nous pouvons ainsi éviter de courir à des « macro-décisions » économiques, étayées sur des émisses économiques fragiles et des données sujettes à caution.

Mais on peut aboutir de diverses façons à des décisions de ce nre. Elles peuvent porter le sceau du dogmatisme, reposer sur s bases pseudo-scientifiques au lieu de fondements scientifiques, courir à de soi-disant canons. Elles peuvent être caractérisées ar l'arbitraire administratif. Mais on peut également y parvenir respectant les règles du bon travail. Seul, évidemment, ce rnier cas nous intéresse. Là où il est impossible de procéder à des lculs, il faut se garantir contre les erreurs.

Il existe à mon avis un certain nombre de méthodes, dont ucune n'est suffisante, mais qui, toutes ensemble, peuvent donner uelque chose. Certaines ont un caractère purement technique utilité par exemple, d'élaborer le plus grand nombre possible variantes du plan, de façon que les conséquences des choix acroscopiques fondamentaux apparaissent avec le maximum clarté). Une autre méthode est la limitation consciente (dont i parlé plus haut, à une autre occasion) du nombre des macrocisions afin, précisément, d'en accroître l'efficacité. Une autre core — c'est une discussion large et publique des choix effecés par le planificateur, non seulement avec l'espoir que cette scussion apportera quelque chose, mais afin que le planificateur amine par deux fois les motifs de son choix.

Il existe encore toute une série de moyens, déjà plus techniques, opres à réduire le risque de macro-décisions hâtives et erronées. un des principaux est sans conteste le respect du principe de la

rentabilité des entreprises et des initiatives de toutes sortes, non pour que cela préjuge d'un revenu social maximum, mais parce que cela constitue une excellente protection contre l'inexactitude de la comptabilité en économie nationale. Des garanties institutionnelles entrent égalcment en jeu. On peut ainsi tenir pour juste la thèse selon laquelle les macro-décisions — les plus importantes tout au moins — ne peuvent être le privilège d'un corps technocratique, mais doivent revenir aux corps représentant la société toute entière.

Si l'on respecte les règles du bon travail, si l'on s'en tient au bon sens, si l'on utilise l'expérience sociale accumulée au cours de l'histoire du pays, les macro-décisions, en dépit d'une absence de bases théoriques, et malgré l'imperfection de leurs fondements statistiques, ne seront pas obligatoirement frappés du sceau de l'arbitraire.

Inutile de cacher que ce genre de macro-décisions — compte tenu de l'état présent de nos connaissances — est indispensable en économie socialiste; il ne faut pas voir là une faiblesse de l'économie planifiée, à condition, toutefois, que l'on s'entoure du maximum de garanties pratiques assurant la justesse des macro-décisions. Sinon, les changements de modèle ne sauraient préjuger de rien. Le modèle et la politique économique vont de pair. L'efficacité des changements que l'on apporte au modèle peut être paralysée, ou — au contraire — magnifiquement renforcée, par une évolution parallèle de la politique économique.

III

Il me reste à résumer ce que, personnellement, j'estime être le plus important des résultats acquis, touchant le fond même du problème du modèle. Je m'en tiendrai à trois points, qui me semblent décisifs.

Il s'agit du « domaine utile » de la planification centrale, du principe de « l'économie des ordres » et de celui de la « diversité organisationnelle ». Ces trois termes, forgés au cours de la discussion, je vais les expliciter ci-dessous.

1. — La planification ne nous intéresse pas à des fins de prognose économique, ni en tant qu' « exercice d'état-major », préludant à une intervention immédiate dans la vie économique. Nous proposons une autre tâche à la planification : celle de diriger l'en-

emble du développement économique et ce, de façon efficace. Mais ce terme demande à être complété; il faut dire en effet uels sont les éléments indispensables à l'efficacité du plan. Ce roblème concerne tout autant la question de l'élaboration des lans, que les méthodes de transmission de ses ordres, que la uestion enfin, des modifications éventuelles à lui apporter n cours d'exécution (ce dernier point n'a d'ailleurs pas été mise n lumière au cours de la discussion).

Par « élaboration du plan », je comprends à la fois les questions e méthode (analyses, approximations, macro-décisions) abou-ssant aux conceptions générales du plan, et la question du choix éfinitif de cette conception. C'est à ce niveau, précisément, u'apparaît le problème du rôle du plan central, de sa place dans ensemble du système de planification et de gestion de notre conomie.

Or, si nous appliquons à ce problème les « règles du bon avail », nous aurons le droit de dire : la planification centrale st un facteur indispensable et irremplaçable en économie socia-ste— il n'existe pourtant qu'un certain domaine où cette plani-cation est utile et il peut se faire que l'on en franchisse les limites. e domaine d'utilité et ces débordements, il est aisé de les définir n se référant à des cas extrêmes.

Il est clair, par exemple, qu'au niveau de la planification cen-ale seulement peuvent se manifester des préférences collectives, 1 genre : limitation consciente de la liberté du choix du consom-ateur; part plus ou moins importante des investissements dans revenu social; degré — enfin — de l'effort collectif. Inversement, planification centrale est incontestablement inutile pour toutes s décisions qui ne comportent aucun élément de choix et peuvent re prises sur la seule base d'un calcul économique fondé sur des onnées « de l'extérieur ». En dehors de ces cas extrêmes, la tuation est cependant plus complexe. Qu'est-ce qu'une macro-écision d'importance primordiale ? Que faire dans les cas où édominent les éléments de calcul, mais où apparaissent aussi - dans une certaine mesure — des éléments de choix non influencés ar le calcul ?

On n'a pas le droit, je pense, d'oublier un principe déjà deux is énoncé, — à savoir que les décisions ne sont efficaces que rsque l'organisme compétent n'en prend pas un trop grand ombre.

Aussi peut-on dire — (ce n'est pas une vérité absolue, car on n'arrivera probablement pas à en établir une, mais une tendance, une orientation) — que la planification centrale devrait embrasser un registre suffisamment large comportant : *a*) toutes les macro-décisions de portée générale; *b*) les choix, de caractère plus restreint, où — en raison de l'absence d'éléments de calcul — un rôle particulièrement important est joué par les prévisions à long terme portant sur le sens du développement d'ensemble de l'économie (investissements fondamentaux).

Il semble superflu, en revanche, de surcharger la planification centrale et d'affaiblir son efficacité, en dépassant les limites au-delà desquelles elle perd son utilité, en chargeant l'organisme planificateur central de tout ce qui, soit peut être résolu exclusivement sur la base de calculs (fondés sur des données relatives au marché, ou sur des décisions antérieures et logiques du plan central), soit présente tous les caractères d'un choix fragmentaire et à court terme.

2. — Le terme utilisé ci-dessus de « planification efficace », je le considère comme synonyme d'une expression plus fréquemment employée : directives de planification, où — évidemment — « directives » est pris au sens large. Il ne faut en aucun cas confondre les notions de directives et d'ordres.

Cela signifie-t-il que nous devions *éliminer* les ordres ? Tout au contraire. Même le capitalisme ne peut éviter le recours aux ordres dans certains domaines déterminés. Les rapports entre le trust et ses parties constitutives ne sont pas fondés sur le recours aux stimulants économiques, mais sur le recours aux ordres. Les interdictions et les ordres de l'État — même en régime capitaliste — n'existent pas que sur le plan militaire. Il est assurément impossible de se passer d'ordres. Mieux vaut y recourir ouvertement, ne pas créer l'illusion que seuls agissent des mécanismes économiques, là où en fait ce sont les ordres qui dirigent (ce qui se produit parfois dans le système yougoslave); mais il n'en découle pas que les ordres soient une façon heureuse de transmettre les tâches du plan.

Au cours de la discussion sur le modèle, je me suis heurté à une thèse que je peux difficilement admettre, à savoir : « si l'on doute de l'efficacité des ordres, il est possible de renforcer leur action par des stimulants ». Si l'on double les ordres de stimulants, ou bien ces stimulants sont efficaces et les ordres sont inutiles, ou

ien ils sont inefficaces — autrement dit ils ne renforcent pas les :dres.

D'autre part, recourir à la fois aux stimulants et aux ordres)outit fréquemment, dans la pratique, à placer les entreprises ı face de deux facteurs qui agissent en sens contraire. Je ne vois ı'une justification au recours aux ordres : le cas où l'activité dépendante de l'entreprise risque de s'écarter de la ligne tracée ır le plan, et lorsque l'on est incapable de trouver des instruments ı des stimulants capables de faire concorder cette activité indé- ·ndante et le plan. Le recours aux ordres signifie, dans ce cas, ıveu franc et honnête que l'on use d'un moyen assez primitif, ırce qu'il n'en existe pas de meilleur; parce que le plan — en nt que tout — n'a pas été en mesure de définir les conditions activité de cette entreprise de telle sorte que son indépendance ïncide avec la ligne du plan.

Il faut considérer en outre les dangers inhérents au caractère solu des ordres, c'est-à-dire, au fait qu'ils exigent l'accomplis- ment d'une tâche déterminée du plan sans aucune possibilité comparer les résultats obtenus aux résultats que l'on obtien- ait en exécutant d'autres ordres. Quelle est l'entreprise qui a le ıeux exécuté les ordres relatifs au plan ? Celle qui dépasse nota- ɜment les normes en matière de production générale, mais ·xécute visiblement pas le plan en matière de prix de revient — celle qui réalise tout juste le plan de production, mais exécute la perfection les tâches, en ce qui concerne les frais généraux ? usieurs ordres simultanés, envoyés à une même entreprise, uvent ne concorder pleinement que par hasard. Et lorsque cette ncordance fait défaut, une économie dirigée à coup d'ordres outit, en dernière analyse, soit au choix arbitraire par la direc- n de l'entreprise de ceux des ordres qu'elle est le mieux à même ·xécuter, soit — ce qui est d'ailleurs le plus fréquent dans la atique — à ce qu'elle accorde à l'un des éléments de ces ordres e priorité par rapport aux autres, alors qu'ils sont en principe mportance égale. Longtemps, nous le savons, l'indice tenu pour entiel était, en fait, celui de la production globale, alors que st celui qui traduit le moins le véritable rendement de l'entre- se.

C'est pourquoi, sans rejeter de façon absolue le recours aux lres, en matière de planification, dans les cas où cela est néces- re (recours qui ne doit évidemment pas perturber la compta-

bilité économique des entreprises), il me semble juste de mettre aussi fortement que possible l'accent sur la thèse de « l'économie » des ordres.

3. — Enfin, le principe de la diversité des formes d'organisation. Je ne suis pas sûr qu'en cette matière on soit parvenu à un accord, ou même à un compromis momentané. Il subsiste des adversaires décidés de l'existence d'autres types d'organismes de direction que des groupements d'entreprises librement rassemblés. Même cela, certains ne le voient pas d'un œil favorable. Parmi les partisans d'organismes de direction — conçus comme forme assez générale, mais non universelle, de groupement des entreprises socialistes — certains prennent pour exemple la concentration horizontale (type des offices centraux existant jusqu'à présent), et d'autres, le trust vertical. Il en est dont les sympathies vont nettement à l'entreprise ne comportant qu'une seule usine, et d'autres qui désirent faire un seul tout d'entreprises aujourd'hui différenciées, mais qui coopèrent étroitement entre elles, — et, notamment, rattacher aux grandes entreprises les petites usines qui en sont les fournisseurs.

Partant d'un autre critère, on peut distinguer plusieurs tendances simultanées, quant à la forme d'organisation des entreprises. L'une d'elles adopte pour critère principal l'importance de l'entreprise, consentant par exemple une très grande liberté d'action aux petites entreprises locales, et une très faible aux grandes. (Il est difficile de comprendre pourquoi ce n'est pas le contraire, alors qu'on a toutes chances de trouver une direction plus capable dans les grandes entreprises que dans les petites). L'autre prend pour point de départ le critère de la branche de production — compris comme critère exclusif ou, à la rigueur, comme l'un des critères, à condition que l'autre soit, par exemple, le degré de satisfaction des besoins du marché dans le domaine de la production considérée.

Il est donc difficile de savoir si tous les partisans de la thèse sur la diversité des formes d'organisation du secteur socialiste en sont de vrais partisans, ou s'ils ne la considèrent que comme un compromis momentané, en espérant qu'au cours de la réalisation, prévaudra la forme d'organisation qui leur est sympathique, les autres restant en marge.

Quant à moi, je suis un partisan authentique et absolument sincère du principe de la diversité des formes. Il n'existe — j'en

uis convaincu — aucune forme générale d'organisation qui soit arfaite : l'organisation des entreprises à un échelon unique ou un double échelon ne comporte pas de préférence *a priori* ; ni le ritère de la branche, ni celui des proportions de l'entreprise ne euvent être dans tous les cas considérés comme essentiels. Et si ıême, à un moment quelconque, en examinant le problème dans oute sa complexité, on peut considérer que telle ou telle forme 'organisation est la meilleure possible, cela ne veut pas dire ncore qu'elle le restera dans l'avenir.

En outre, il me semble juste de tenir compte — en plus de prin-pes assez abstraits du genre de : « organisation rationnelle » — e principes plus terre-à-terre, mais non moins importants. Par xemple, dans le cas où la capacité de diriger les entreprises socia-stes ne se serait pas développée au même rythme que le secteur ocialiste, une certaine forme — à d'autres égards séduisante — ourrait aboutir à un gaspillage du savoir technique et des capa-tés de direction. Dans certains cas, ce facteur devient absolument écisif. Il est difficile d'admettre, par exemple, la tendance à onfier, systématiquement, la direction des petites entreprises ocales aux Conseils populaires, qui ne disposent pas encore d'un ppareil qualifié, apte à les diriger, alors que dans les industries-és, on a déjà des hommes parfaitement capables de diriger non ulement les entreprises placées sous leurs ordres, mais deux ou ois autres petites entreprises liées à ces premières.

Enfin, un argument non moins important en faveur de la diver-té des formes d'organisation, c'est la possibilité, dans ce cas-là, e tenir compte des préférences des personnes intéressées — c'est-dire des directeurs et des conseils ouvriers d'un groupe donné 'entreprises. Cela ne veut pas dire que je me prononce en faveur 'associations volontaires d'entreprises : tout au contraire, j'estime ue la décision devrait appartenir à l'État, avec cette restriction ue je crois non seulement indiqué, mais indispensable, de demander avis des intéressés, et d'en tenir compte dans la mesure du pos-ble. Un sentiment de routine, la conviction que les formes d'orga-isation existant jusqu'à présent se sont bureaucratisées — voilà ui est devenu une véritable obsession pour nombre de groupes d'individus qui dirigent des entreprises. Les nouveaux or-anismes de direction ne parviendront certainement pas à gagner la onfiance, si l'on n'a pas recours à une large consultation. Or on 'a pas le droit de sous-estimer le fait que les hommes travaillent

mieux au sein d'une organisation qu'ils estiment juste, même si — dans l'abstrait — ce cadre n'est pas meilleur qu'un autre.

La diversité ne consiste pas seulement à tenir obligatoirement compte du nombre si important des prémisses objectives; elle est aussi un moyen propre à assurer au nouveau modèle davantage de compréhension et un soutien plus actif de la part des cadres techniques et des conseils ouvriers.

*
* *

Je voudrais soulever une dernière question : les modifications à apporter au modèle, telles qu'elles se sont précisées jusqu'à présent dans la discussion, peuvent-elles être considérées comme définitives, — en ce sens qu'une fois mises en application, le problème cesserait de se poser pendant longtemps ?

Je considère comme très probable que les changements du modèle qui se produiront cette année et l'an prochain seront loin d'épuiser la question. La transformation du modèle, en effet, s'opère en Pologne dans des conditions assez particulières. En l'état actuel des choses, nombre de facteurs que l'on peut considérer comme transitoires ont une grande influence; ils pèsent sur la juste solution du problème du modèle. L'un de ces facteurs est le phénomène bien connu d'une démoralisation — hélas — extrêmement générale, qui fait que la grande majorité des stimulants et des ordres n'agit absolument pas dans le sens voulu par l'organisme de planification.

Nous savons bien que l'ancien système des primes aboutissait à une réduction consciente des tâches du plan. On oublie plus facilement que la création des fonds d'entreprise a joué, dans certains cas, un rôle analogue. Aussi, dans le système des stimulants que nous devons constituer, un souci joue aujourd'hui un grand rôle : celui que ce système ne crée pas un terrain, ou — encore moins — un encouragement à la fraude. Cet élément est si important que c'est précisément lui, et nul autre, qui doit décider de la primauté accordée à une certaine catégorie de stimulants. Mais demain il pourra en être autrement.

La question de la centralisation des investissements me semble devoir recevoir une solution temporaire différente de la solution permanente. En principe, je considère que la grande majorité des entreprises nouvelles doit être créée en vertu d'une décision cen-

ale, et que la quasi totalité des dépenses d'investissement doit sser par le plan central. J'estime qu'il est normal que seuls les vestissements complémentaires et de modernisation — c'est-dire une faible part du plan — doivent être décentralisés et ıancés par des crédits payant intérêt. Mais on ne peut arriver cette situation en empruntant une route droite. Momentanément, qui prédomine dans le plan, c'est l'achèvement de grandes treprises depuis longtemps mises en chantier : il y a tout lieu craindre qu'on ne parviendra pas tout de suite — vu la réducon des fonds d'investissement — à réserver des sommes suffintes pour les investissements décentralisés. Or il est dès mainıant incontestable qu'une disproportion existe entre les invessements massifs pour les nouvelles entreprises et les investisments complémentaires et de modernisation, qui sont, eux, spersés. Étant donné que, ni aujourd'hui, ni sans doute demain, us ne serons en mesure d'obtenir les justes proportions entre investissements centraux et les investissements décentralisés, faudra, sans doute, à un moment donné, augmenter l'envergure s investissements décentralisés, quitte à revenir ensuite à une ntralisation un peu plus importante.

Je n'ai pas l'intention de multiplier ces exemples, qui n'avaient ı'un objet : souligner le caractère spécifique et momentané de rtaines circonstances présentes, particulièrement importantes ıand on les considère sous l'angle du modèle. Il faut aussi tenir mpte de la nécessité de corriger les erreurs que nous commettrons rtainement, et que l'expérience nous permettra de redresser. ıfin, l'accroissement des forces productives qui se produira dans prochaines années nous placera devant des problèmes que nous mmes encore incapables de prévoir correctement aujourd'hui.

Nous avons évidemment le droit de supposer que les modificaons du modèle, au cours des années à venir, n'auront pas l'enverre qu'elles prennent pour la période 1956-1958. Néanmoins le it est que, sous risque de sclérose, aucun modèle — à commencer ır celui que nous édifions par étapes en Pologne — ne peut être nsidéré comme éternel.

Czeslaw Bobrowski

(*Traduit du polonais par Anna Posner*)

Cet article a paru dans *Zycie Gospodarcze*, n° 19 — 12 mai 1957.

UNE ENQUÊTE SUR LA JEUNESSE POLONAISE

Le 16 février dernier, le quotidien de Varsovie Sztandar Mlodych, *ancien organe des Jeunesses Communistes, lançait parmi ses lecteurs une « enquête » sur l'état d'esprit de la jeunesse polonaise. Le 23 mars suivant, il en publiait les résultats : statistiques d'ensemble et choix de réponses caractéristiques. Il est bien évident qu'une telle enquête, menée sur un plan journalistique, ne présente pas le caractère scientifique d'un sondage d'opinion publique fait par un institut spécialisé. Aussi ses résultats ne peuvent-ils être exactement tenus pour « représentatifs ». Le ton même de cette enquête, comme le contenu des réponses, nous paraît cependant assez significatif des attitudes d'une partie de la jeunesse polonaise d'aujourd'hui. C'est pourquoi nous publions, à titre documentaire, le questionnaire de* Sztandar Mlodych, *son analyse des résultats et quelques lettres particulièrement caractéristiques.*

T. M.

NOUS, LA JEUNESSE DE L'AGE ATOMIQUE

Il vaut parfois la peine de se poser des questions plus ou moins essentielles. Nous vivons en effet à l'âge atomique. Au siècle de la bombe à hydrogène et des projets de voyages interplanétaires. Nos pensées, nos sentiments sont certainement un peu différents de ce qu'ils étaient pour les générations du temps des diligences.

Nous nous adressons donc à vous, en vous demandant de répondre sincèrement, et d'une façon aussi complète que possible, aux questions ci-dessous. Nous voulons, par cette enquête, entreprendre la publication, dans notre journal, d'articles traitant des problèmes de notre génération.

Voici ces questions :

1. Estimes-tu qu'il vaille la peine de croire à un idéal, quel ı'il soit ? Essaies-tu de réaliser cet idéal ? T'y consacres-tu ?

2. Cela vaut-il la peine, au XXe siècle, d'être un héros ?

3. As-tu trouvé un but dans la vie ? Lequel ?

4. Quel est ton plus grand rêve ?

5. Quelle est la passion de ta vie ?

6. Qu'est-ce qui a le plus marqué ta vie ?

7. Et quelles sont tes plus grandes difficultés (dans le passé ou tuellement) ?

8. Quels sont les livres que tu lis le plus volontiers ? (Explique urquoi, cite quelques titres.)

9. As-tu ton héros (dans la littérature, l'histoire ou l'actualité) ?

10. Quels films et quelles pièces de théâtre vas-tu voir le plus lontiers ? (Donne-nous en quelques mots les impressions les plus rtes qu'ils ont provoquées chez toi.)

11. Te souviens-tu du film français *Avant le déluge* ? Que penses- du comportement de ses héros ?

12. Quel genre de musique estimes-tu répondre le mieux à sprit du XXe siècle ? Pourquoi ?

13. La politique t'intéresse-t-elle ?

14. Il y a cinq ans, Albert Einstein avait dit que le monde se ouvait au bord de l'abîme, en raison de la fabrication des armes omiques... Partages-tu le pessimisme d'Einstein ?

15. Que penses-tu des derniers événements qui se sont produits ns le monde ? T'emplissent-ils d'optimisme ou de pessimisme ?

16. Nous n'énonçons pas la dernière question. Ajoute ici à tes ponses ce que tu estimeras convenir.

Écris maintenant ton nom (si tu le désires, nous ne le publierons s). Indique où tu habites, ce que tu fais, quel est ton âge. Envoie réponse à l'adresse suivante : Rédaction de *Sztandar Mlodych.* ırsovie, Wspolna 61 (Enquête atomique).

En dépit du titre de l'enquête, nous ne prévoyons pas de récom- nse atomique sous forme d'avion à réaction. Nous publierons réponses les plus intéressantes et nous tirerons des prix au sort rmi leurs auteurs. Quels seront ces prix — pour l'instant, c'est mystère. Nous attendons vos lettres.



ANALYSE DES RÉSULTATS

Le 17 février, nous avons publié le questionnaire d'une enquête intitulée « Nous, les jeunes de l'âge atomique ». En un mois, nous avons reçu 510 réponses.

La majorité de nos correspondants sont des hommes (421 réponses). Peu de femmes ont participé à l'enquête : 80 à peine.

Les différences d'âges sont très grandes : de 13 à 45 ans. La majorité de nos correspondants ont entre 17 et 25 ans. Le plus grand nombre de lettres vient de jeunes gens de 18 ans (50).

Qui a répondu ?

En majorité des élèves des grandes classes du secondaire : 100. Ensuite, des étudiants : 84; des soldats : 75; des travailleurs intellectuels : 40; des ingénieurs et techniciens : 28; des instituteurs : 27; des ouvriers : 26; des paysans : 25; des artisans : 9; des chômeurs : 8; des marins : 5. Nous avons également reçu des lettres d'artistes peintres, d'acteurs, de géologues, d'économistes, de mathématiciens, de musiciens.

Les Varsoviens prédominent; ils nous ont envoyé 104 lettres. De province, le maximum provient de la voïévodie de Wroclaw : 53 lettres. En tout, les chefs-lieux de voïévodie, Varsovie exclue, ont envoyé 73 réponses; la campagne : 75; les petites villes : 255.

Les résultats de l'enquête montrent que l'immense majorité des participants sont des jeunes qui ont déployé une grande activité dans la période qui vient de s'écouler ou même encore aujourd'hui, qui s'intéressent à la politique, qui lisent beaucoup. On ne peut donc estimer — à notre sens — que ces réponses reflètent totalement les idées et les sentiments de l'ensemble de la eune génération.

Il faut ajouter que nos correspondants sont, dans leur grande majorité, des lycéens, des étudiants, des intellectuels ou des techniciens. Nous avons reçu relativement peu de réponses de jeunes ouvriers et paysans (10 % environ), — ce qui ne signifie pourtant pas que parmi les participants à l'enquête il n'y ait pas de nombreux enfants d'ouvriers ou de paysans.

Il n'est pas moins important que la moitié des réponses pro-

vienne d'habitants de petites villes; 15 % à peine viennent de la campagne, et 15 % des chefs-lieux de voïévodie.

1. — *CELA VAUT-IL LA PEINE DE CROIRE EN UN IDÉAL ?*

Cette question n'ayant pas précisé de quel idéal il s'agissait, les participants l'ont comprise, *grosso modo*, de deux façons différentes : idéal d'ordre social, ou idéal personnel, lié aux problèmes de leur propre vie. On a d'ailleurs fréquemment identifié l'idéal et le but.

Il est difficile de donner une statistique précise. On peut cependant souligner que 312 de nos correspondants sont partisans de la « croyance en un idéal ».

« *Non seulement cela vaut la peine de croire à l'idéal, mais il le faut* », écrit l'un d'eux. Et il explique : « *Un homme qui ne croit à aucun idéal est un infirme.* »

Parmi ce groupe, il en est pourtant qui formulent des restrictions (72) :

« *Cela vaut la peine, mais l'idéal est souvent trompeur, et alors un triste désenchantement nous en reste pour la vie entière.* »

Contre la « croyance en un idéal », 196 réponses sont enregistrées :

« *Non et encore une fois non*, écrit A. M. de Varsovie; *j'y ai cru pendant douze ans, et ensuite tout a crevé.* »

Parmi ce genre de réponses, la plupart expliquent leur attitude par le désappointement que leur ont apporté les idéaux politiques et sociaux à la lumière de la pratique stalinienne.

2. — *CELA VAUT-IL LA PEINE, AU XXe SIÈCLE, D'ÊTRE UN HÉROS ?*

Réponses. — oui : 269; non : 240.

Dans les deux cas, diverses réserves. Elles portent sur la question de savoir quel genre de héros il vaut la peine d'être de nos jours.

L'un des participants écrit, par exemple : « *Le héros, c'est une notion assez large. Cela vaut la peine d'être un héros, mais que l'on ne mettra pas sur un piédestal. Mieux vaut ne pas être un héros politique.* »

Un autre, se demandant comment définir le héros moderne, fait la remarque suivante :

« Le héros du XXe siècle, c'est un homme qui pense, un chercheur qui livre la récolte de sa vie, non pour la gloire mais pour l'humanité. »

C'est ce dernier avis qui est le plus répandu chez nos correspondants.

Réfléchissant à la notion même du héros, nombreux sont ceux qui en soulignent le caractère instable, et qui préfèrent chercher des exemples non sur les champs de bataille ou dans les bureaux des hommes politiques, mais dans les laboratoires des savants, chez ceux qui ont le courage de dire la vérité, etc.

3. — *AS-TU TROUVÉ UN BUT DANS TA VIE ?*

Réponses par l'affirmative : 367 ; par la négative : 119 ; cherchent un but : 24.

Parmi ceux qui ont répondu par l'affirmative, 301 ont choisi un but « personnel ». Ils le comprennent comme le désir de fonder une famille (70 réponses), d'étudier (104), de travailler et d'obtenir un avancement professionnel (70).

Voici certaines de ces réponses :

« Vivre, être logé, travailler — comme un être humain. » — « Acquérir une qualification. » — « Je veux avoir un appartement et gagner davantage. » — « Avoir une compagne qui m'aime, un fils et des amis. »

66 ont reconnu avoir un but plus vaste. Voici certaines déclarations :

« Bien vivre cette vie, en apportant ma contribution, si faible fût-elle, au bonheur des autres. » — « Vivre et travailler pour les simples gens. » — « Me consacrer de toute mon âme à la société. »

Et voici des réponses caractéristiques de ceux qui se sont prononcés contre :

« Dans notre époque, nous sommes les esclaves et non les auteurs de notre destin. » — « Je ne suis pas toujours le forgeron de mon propre bonheur. » — « Merde. » — « Vivre afin de travailler et travailler afin de vivre ? C'est ridicule et stupide. »

Ces résultats confirment l'opinion que même parmi les jeunes les plus mûrs, prend corps une attitude de « minimalisme vital ». Ceci est lié à la crise de confiance dans les idéaux généraux, dont il a été déjà question, ainsi qu'à notre bas niveau de vie.

4. — *QUEL EST TON PLUS GRAND RÊVE ?*

Les réponses se partagent en deux types : les premières associent les rêves à la vie personnelle, les secondes à des considérations d'ordre plus général.

Cette distinction est pourtant assez formelle. Nos correspondants, ou du moins la plupart d'entre eux, ont le sentiment que la réalisation de leur rêve personnel est étroitement liée à la réalisation des rêves sociaux.

Rêves personnels : 424; rêves généraux : 75.

Parmi les rêves liés à la vie privée, on a énuméré : améliorer son niveau de vie : 105 fois; voyager : 67 fois; acquérir un métier : 41 fois; trouver un logement : 39 fois.

Voici certaines réponses :

« *Avoir mon propre pavillon.* » — « *Savoir où mettre mon lit.* » — « *Avoir de l'argent et une voiture.* » — « *Obtenir mon diplôme et du travail.* » — « *Avoir une amie, un logis agréable et du travail.* » — « *Voir le monde, ne serait-ce qu'un peu.* »

Quelques réponses liées à des rêves généraux :

« *Se donner de tout son cœur à la cause de la Pologne populaire, et la défendre.* » — « *Adapter en pratique et sur une grande échelle des principes du socialisme à l'homme, et non le contraire.* » — « *Que la Pologne connaisse le bien-être, la paix et le bonheur.* » — « *Je rêve d'un véritable et profond humanisme parmi les hommes.* »

5. — *QUELLE EST LA PASSION DE TA VIE ?*

Des passions, il y en a presque autant que de réponses.

Énumérons. — Les livres : 87; le sport : 58; le cinéma : 44; les voyages : 29; la science : 28; la musique : 24; la politique : 18; la connaissance de la psychologie d'autrui : 17; le théâtre : 12; écrire (vers et prose) : 11; la lecture des journaux : 7; le bridge: 7; la philatélie : 6; les excursions : 7; la technique : 8; la poésie : 5; les langues étrangères : 4; la lutte contre le mal : 4; l'aviation : 3; le désir de calme : 4; la correspondance : 3; les échecs : 4; les filles : 3; avoir un appartement : 3; la peinture : 3; le chant : 2; les rêves : 2; veiller à la paix : 2; tout faire par bravade : 2; dire la vérité, discuter, poursuivre les criminels, les mots croisés,

l'espéranto, le désir de gloire, la danse, « le travail parmi les jeunes », collectionner des cactus, faire le ménage, l'argent, la forêt, la philosophie orientale, une voiture, les actrices, le rock and roll : 1 fois. — 38 personnes n'ont aucune passion.

6. — *QU'EST-CE QUI A LE PLUS MARQUÉ TA VIE ?*

Grande diversité, ici encore. La plupart du temps, ce fut une histoire d'amour; 56 correspondants en parlent. Ensuite :

Les Journées d'Octobre : 31; la guerre : 29; la fin des études: 20; un deuil dans la famille : 16; une maladie : 14; la prison : 11; le XXe Congrès : 9; la tragédie hongroise : 8; le service militaire : 6; les événements de Poznan : 7; le Festival : 5; l'échec à l'examen d'entrée dans une grande école; 4; l'accouchement : 4; une épreuve sportive : 4; la Libération : 3; le baptême de l'air : 3; le mariage : 3; les examens : 5; l'interrogatoire par l'U.B. (police de sécurité) : 2; l'antisémitisme : 2; la misère : 2; un voyage à l'étranger : 2; un refus d'embauche : 2; le divorce : 2; un incendie : 2; la mort de Staline : 2; l'athéisme : 3; la faillite des idéaux : 2; la dissolution de l'Union de la Jeunesse polonaise : 2; l'insurrection de Varsovie : 2; l'admission au Parti : 2; la « Grande Improvisation » (dans *Les aïeux* de Mickiewicz), désillusions quant à l'Union de la Jeunesse socialiste, larmes de sa mère, premier jour de travail, la première communion, une soûlographie, un bal, les montagnes, l'internement à Auschwitz, la vie de partisan, la mort de Bierut, l'exclusion du Parti, l'exclusion de l'Union de la Jeunesse polonaise : 1. — 51 correspondants estiment n'avoir été marqués par rien.

7. — *QUELLES SONT TES PLUS GRANDES DIFFICULTÉS ?*

A vrai dire, la réponse à cette question était déjà inclue dans les questions précédentes. On peut diviser en deux catégories les réponses à l'enquête : les premières émanent de ceux qui ont déjà leur propre maison, une famille et sont indépendants; les autres proviennent de ceux qui sont encore à la charge de leurs parents.

Les premiers comptent au nombre des difficultés les plus graves : les difficultés financières, de logement, les difficultés à trouver du

travail. Le second groupe considère comme essentielles, avant tout, les difficultés liées aux études (examens, difficultés d'admission dans un établissement d'enseignement supérieur); il en existe également — et ce ne sont pas des cas isolés — qui estiment que le plus important, ce sont les soucis « de cœur ».

8. — *QUELS LIVRES LIS-TU LE PLUS VOLONTIERS ?*

Romans policiers et littérature fantastique : 156 réponses. Les auteurs les plus fréquemment cités sont : Conan Doyle, Agatha Christie, Lem (auteur de romans d'anticipation).

Récits de voyages : 98 réponses.

Les livres historiques ont un très grand nombre de partisans.

Littérature polonaise classique: H. Sienkiewicz: 148 voix; ensuite, par ordre d'importance : I. Kraszewski, Boleslaw Prus, S. Zeromski.

Littérature polonaise contemporaine : Marek Hlasko : 39 voix; J. Meissner : 31 voix; Maria Dabrowska, A. Fiedler, Adolf Rudnicki : plus de 20 voix chacun.

Littérature étrangère classique : Balzac : 61; Stendhal : 30; Victor Hugo, Dickens, Emile Zola, Alexandre Dumas, Romain Rolland, Guy de Maupassant : plus de 20 voix chacun.

Littérature étrangère contemporaine : Ernest Hemingway : 53; Françoise Sagan : 36; Thomas Mann, E.-M. Remarque, Alexis Tolstoï, Vercors, Steinbeck, Ilya Ehrenbourg, Cholokhov, Erskine Caldwell : plus de 20.

5 % de nos correspondants ne s'intéressent pas aux livres.

Il est caractéristique que de nombreux participants à l'enquête se contentent tout simplement d'énumérer les livres qu'ils viennent de lire. Ce qui est frappant, c'est une juxtaposition tout à fait fortuite de noms et de titres, et en même temps une façon rapide de saisir la « mode » de la saison. A noter, le nombre de livres lus.

9. — *AS-TU TON HÉROS ? (dans la littérature, l'histoire ou l'actualité?)*

143 correspondants n'ont pas de héros. Les autres ont fait un choix entre des héros vivants, morts, littéraires, légendaires. Les voici, par ordre alphabétique :

Arsène Lupin : 1.

Byron : 2; M. Brzeska des « Émancipées » de Prus : 2; les héros de Westerplatte : 2; les héros de « La jeune garde » de

Fadeiev : 1; Beethoven: 1; le roi Batory : 3; Baryka de « L'avant-printemps » de Zeromski : 4; les combattants de la liberté : 1; Beniowski (explorateur et aventurier polonais du XVIIIe s., héros d'un poème de Slowacki) : 2; Beloyannis : 1; Reth Butler de « Autant en emporte le vent » : 1; le général Bem : 2; Bierut : 1.

Cyrankiewicz : 1; Tchkalov (aviateur russe, explorateur du Pôle Nord) : 1; Churchill : 1; Chaplin : 2; l'homme du XXe siècle : 1; Chou En Lai : 1; Marie Curie-Sklodowska : 1; le Christ : 1; le comte de Monte-Christo : 1.

L'esprit du Désert : 1; Dabrowski : 1; Deltchev Goce : 1; Dostoïevski : 1; Don Quichotte : 2; Dzierzynski (révolutionnaire polonais, premier chef de la Tchéka en 1917) : 1.

Martin Eden : 17; Einstein : 3; Engels : 4.

Gorki : 1; Gomulka : 30; Garibaldi : 3,

Hamlet : 3; Sherlock Holmes : 2.

Judym des « Hommes sans toit » de Zeromski : 4.

Iwaszkiewicz : 1.

Kosciuszko : 24; Jean Christophe : 3; Anna Karénine : 1; Knicic, héros de Sienkiewicz : 9; Kostrzewa (dirigeante du Parti Communiste Polonais) : 4; le prêtre des « Clés du Royaume » de Cronin : 1; Korchagine de « Et l'acier fut trempé » d'Ostrovski : 1; Kordian, de Slowacki : 1; Kubus Puchatek (héros de livres d'en fant) : 1 ; Kleie du « Fils du pêcheur » : 1; Kotarbinski (célèbre logisticien polonais, actuel président de l'Académie Polonaise des Sciences) : 1; l'équipage du Kon-Tiki : 1; Kraszewski : 1.

Lollobrigida : 1; Jack London : 3; des hommes moraux : 1; Lénine : 4; les médecins : 1.

Marius des « Misérables » : 1; Mickiewicz : 12; Yves Montand : 4; Mazeppa : 1; Meissner (pilote et écrivain polonais) : 1; Mao Tsé Toung : 1 Miersiéev (l'aviateur soviétique amputé des deux jambes, héros de « Un homme véritable ») : 4; Maïakovski : 1; Marc de « L'âme enchantée » : 1; les missionnaires : 1.

Nehru : 4; Kostka Napierski (héros de l'insurrection des montagnards du Podhale au XVIIe siècle) : 1; Napoléon : 11; Newton : 1.

Onassis : 1; les aiglons de Lwow (lors des combats contre les Ukrainiens en 1919) : 1; Rafal Olbromski de « La Cendre » de Zeromski : 1; Olenka du « Déluge » de Sienkiewicz : 2.

Petöfi : 1; Picasso : 1; Paramonow (bandit jugé à Varsovie en 1956) : 1; Pilsudski : 1; le docteur Pierre, héros de Zeromski : 1.

Le docteur Rawick de « L'arc de Triomphe » de Remarque : 2; eymont (écrivain polonais, prix Nobel) : 1; le prince Rainier e Monaco : 1.

Le brave soldat Schveik : 4; Hanka Sawicka, jeune héroïne e la Résistance polonaise : 1; Spychalski : 1; Szczesny de « Cellu- ›se » de Newerly; Sartre : 1; Slowacki : 1; Sienkiewicz : 2; lonimski : 1; Socrate : 1; Szerczen (« Le Frelon », héros du oman de Voynich) : 14; Swierczewski (le général Walter des rigades Internationales en Espagne) : 4; Sikorski : 2; Julien Sorel : ; Skarga, prêtre luttant contre l'anarchie nobiliaire au XVIIe siècle n Pologne : 1; Staline : 4; Skrztuski, héros de Sienkiewicz : 2; okole Oko (« Œil de Lynx » de F. Cooper) : 1; Sidlo (champion olonais du lancer du javelot) : 1; Sowirdzal (Till l'Espiègle) : 1.

Toscanini : 1; Traugutt : 2; Tito : 10; Tania, dans la pièce 'Arbuzov : 1; Messire Thadée, de Mickiewicz : 1; Tuwim : 1.

Washington : 1; Wokulski (héros de B. Prus) : 3; Waldorff : 1; Varynski (révolutionnaire polonais du début du XXe siècle) : 1; es prisonniers politiques : 1; Winnetou (héros d'un roman de harles May) : 4; les révolutionnaires hongrois : 4; Wolodyjowski héros de Sienkiewicz) : 12; Wilczur : 2; Valineau des « Miséra- ables » : 1.

Zawisza le Noir : 2; Zatopek : 1; Zagloba (héros de Sienkie- wicz) : 9; Zoska (nom d'un bataillon de l'A.K. pendant l'Insurrec- ion de Varsovie) : 1; Zeromski : 3; le hetman Zolkiewski : 1.

10. — *QUELS FILMS ET QUELLES PIÈCES DE THÉATRE VAS-TU VOIR LE PLUS VOLONTIERS ?*

Impossible de faire ici de statistiques. En général, les réponses énumèrent les films et les pièces vus récemment. Une partie des correspondants, du reste, ne va pas du tout au théâtre. Les films italiens et français sont ceux qui ont le plus de succès. Mais ici, plus nettement encore qu'en ce qui concerne les livres, c'est le hasard qui décide. Des navets à côté de chefs-d'œuvre. Les films polonais n'ont guère de succès.

C'est le théâtre romantique polonais (Mickiewicz, Slowacki, Fredro) qui a le plus de partisans.

11. — *TE SOUVIENS-TU DU FILM « AVANT LE DÉLUGE », ET QUE PENSES-TU DU COMPORTEMENT DE SES HÉROS ?*

Très peu de nos correspondants avaient vu le film. Certains ne s'en souviennent pas. Parmi ceux qui ont vu le film, prédomine l'opinion que le comportement des héros de « *Avant le déluge* » était conditionné par leur situation personnelle, par la psychose de guerre et par le fait que leurs aînés ne s'étaient pas occupés d'eux comme il l'eût fallu.

12. — *QUEL GENRE DE MUSIQUE ESTIMES-TU RÉPONDRE LE MIEUX A L'ESPRIT DU XXe SIÈCLE ?*

Le jazz et la musique de danse ont 381 partisans. Là-dedans, le rock and roll a été proclamé par 135 correspondants comme étant le genre de musique qui correspond le mieux au XXe siècle.

La musique sérieuse n'a que 28 adeptes; la musique populaire : 10.

Les autres correspondants, ou bien ne s'intéressent pas à la musique (8 personnes le reconnaissent) ou sont incapables de faire un choix.

Comment se justifient-ils ? « *J'adore ce qui est frénétique.* » — « *J'aime le jazz, car il est fou, tout comme notre monde.* » — « *Le rythme, la vitesse, la mélodie, c'est le XXe siècle.* » — « *Ce n'est que le commencement.* » — « *Rythme furieux, on oublie tout.* »

13. — *LA POLITIQUE T'INTÉRESSE-T-ELLE ?*

Réponses. — Oui : 449; non : 56.

« *Je m'intéresse à la politique, car c'est d'elle que dépend notre vie* », lisons-nous dans une réponse. C'est la raison la plus caractéristique que l'on nous ait fournie. Nombre de nos correspondants indiquent qu'ils n'ont commencé que dernièrement à s'intéresser à la politique. Certains rattachent d'assez près ce changement aux événements d'Octobre. En gros, on peut affirmer que le regain d'intérêt pour la politique a été influencé par le réveil des polémiques dans la presse, par la véracité des informations, par une façon plus objective de présenter les événements internationaux.

Il est significatif que les correspondants, dans leur ensemble, aient adopté une attitude d'observateurs à l'égard de la politique, qu'ils s'intéressent à ce qui se passe mais ne manifestent aucun désir de participer activement à la vie politique. On peut signaler à titre d'exemple qu'il n'est généralement pas fait mention des organisations politiques ou sociales existant actuellement.

14. — *PARTAGES-TU LE PESSIMISME D'EINSTEIN ?*

Il y a cinq ans, Albert Einstein avait dit que le monde se trouvait au bord de l'abîme, en raison de la construction des armes atomiques. Partages-tu le pessimisme d'Einstein ? — tel était le texte complet de cette question.

Réponses. — Oui : 260; non : 240.

Réponses-types. — « *En effet, le monde est au bord de l'abîme.* » — « *La menace atomique pèsera sur le monde aussi longtemps que n'aura pas disparu la division du monde en deux camps opposés.* » — « *Je suis convaincu que triomphera le bon sens politique de l'homme et que l'énergie atomique, libérée par l'esprit humain, n'apportera pas de nouveaux Hiroshima et de nouveaux Nagasaki, et sera mise au service de l'homme.* »

Même ceux qui partagent le pessimisme d'Einstein sont nombreux à penser que le monde parviendra tout de même à éviter la tragédie atomique. Un argument se retrouve fréquemment : le fait que les deux camps possèdent les armes atomiques interdira leur emploi.

15. — *QUE PENSES-TU DES DERNIERS ÉVÉNEMENTS MONDIAUX ?*

T'emplissent-ils d'optimisme ou de pessimisme ?

Réponses. — D'optimisme : 156; d'optimisme mitigé : 32; de pessimisme : 259; divers : 62.

Le fait qui, le plus fréquemment, emplit nos correspondants d'optimisme, c'est l'Octobre polonais (42 cas).

Au nombre des événements qui provoquent le pessimisme, les lettres citent essentiellement la tragédie hongroise (84 fois) et la politique des grandes puissances (55 fois). On retrouve également des craintes liées à la menace du militarisme allemand et à la situation dans le Proche-Orient.

Les opinions exprimées sont, la plupart du temps, catégoriques. C'est une série de faits qui provoque l'optimisme des uns, le pessimisme des autres.



UNE ÉTUDIANTE DE VARSOVIE : « *NOUS, LES JEUNES, NOUS PERMETTONS RAREMENT D'ÊTRE SINCÈRES...* »

Ça ne vaut pas la peine de croire à un idéal. On doit cependant tous passer par cette maladie, ce qui se produit le plus fréquemment entre 14 et 16 ans.

Pourquoi à cet âge-là, au juste ? On est encore loin, alors, du seuil de la vie. Vient pourtant le moment où se produit avec elle le premier corps-à-corps. Tout d'abord j'ai été émerveillée, ouvrant tout grand les yeux. Mon idéal me semblait plus beau encore, encore plus digne de foi. Ensuite, ayant fait connaissance de sceptiques, je l'ai enfoui au fond de mon cœur, par crainte du ridicule. Puis ce furent quelques succès, quelques échecs, beaucoup de désillusions. Une année ne s'était pas encore écoulée, que j'avais cessé à jamais de croire à l'idéal. Et si parfois un faible écho s'en fait entendre — je le combats, sévèrement, sans merci. L'idéal n'existe pas. C'est une invention humaine. Plus tôt l'homme cessera d'y croire, et mieux cela vaudra — autant de désillusions d'épargnées.

Lorsque des gamins ont un idéal, rien d'extraordinaire. On doit tous en passer par là. Mais combien d'adultes, d'hommes sérieux ont donné leur vie pour leur idéal ! Je ne les condamne pas et même je les comprends. Mais des hommes de ce genre, selon moi, sont des « pestiférés », des « surhommes ». A mon avis, croire à un idéal, ce n'est pas naturel, mais cela mérite l'admiration. Les « idéalistes » sont même nécessaires : ils parviennent, à l'aide de leur foi, à enflammer les autres, à éclairer la grisaille de la vie, à éveiller de nobles sentiments, à éduquer. Mais c'est croire à quelque chose qui n'existe pas.

Je suis heureuse de ne pas avoir d'idéal. Je me guiderai sur ma seule raison, et si je me permets d'avoir des sentiments, de petites croyances momentanées, je le ferai consciemment : je ne serai ni « possédée », ni « pestiférée ». Je ne veux pas de désillusions, je ne veux pas connaître des exaltations et des chutes — je veux vivre normalement, avoir le maximum d'influence sur ma propre vie. Je veux que ce soit *moi* qui dirige ma destinée.

J'estime que si quelqu'un veut être aujourd'hui un héros, ce 'est pas seulement pour l'idéal. Dans le désir d'héroïsme se issimule toujours un second désir — le désir de gloire. « Si je ais quelque chose d'extraordinaire, de grand, on parlera de ıoi, on écrira sur moi, on se souviendra de moi, on me donnera n exemple... »

J'estime que c'est tout à fait naturel. Tout homme veut laisser ne trace derrière lui, il ne peut pas admettre que tout, un jour, ombera en cendre. Et tous ne croient pas à la vie de l'au-delà.

Je n'ai pourtant pas répondu à la question : cela en vaut-il la eine ?

Oui, si l'on a conscience que son héroïsme peut véritablement, t dans une grande mesure, influer sur le cours des choses. Cela n vaut la peine, mais pour quelque chose de véritablement imporant (pour défendre la patrie, pour sauver de nombreuses vies umaines).

J'ai encore une fois oublié que je ne dois parler que de moi. insi donc, ai-je un but dans l'existence ? Probablement oui, j'en i trouvé un. Je veux connaître la vie sous ses différents aspects t transmettre aux autres mes connaissances et mon expérience. Iais je ne suis pas persévérante dans mes efforts. Les échecs ont ite fait de me décourager. Je rêve cependant de réaliser mon but.

Mais voilà, j'ai peur de reconnaître devant moi-même que je *êve*. Je préfère dire : je *désire* quelque chose. En quelque sorte, n désir peut être quelque chose de plus tangible à accomplir, e plus facile à atteindre.

Quels sont donc mes rêves — ou plutôt mes désirs ? Je ne veux as vivre vieille, je peux donc associer l'avenir au présent. Pendant e court laps de temps (trente ans environ), je veux écrire. (Autres ésirs — avoir une vie pleine d'attraits, gaie, intéressante.)

Je n'ai sans doute pas de passion vitale déterminée. J'ai des assions, mais elles sont plutôt momentanées, elles changent ouvent. Ce qui me passionne le plus, c'est de découvrir les caracères humains. Peut-il exister quelque chose de plus intéressant ?

Ce qui m'a le plus marquée ? Que sais-je... Sans doute mon preıier amour. Je puis dire davantage de choses sur mes difficultés. e me suis toujours heurtée (et je continue de me heurter) aux plus randes difficultés chaque fois que j'ai voulu avoir le droit de liriger ma vie à mon gré. Même après ma majorité. C'est là le fait le mes parents et de ceux qui considèrent que j'ai trop peu d'expéience pour agir de la sorte. Les pauvres! Quant à moi, je pense ue j'ai plus d'expérience que ma maman (sauf sur le chapitre le la cuisine).

Je lis beaucoup. J'ai une passion pour Prus et Nalkowska (je peux lire et relire *Pharaon* et *Les lettres*). Les ouvrages modernes m'intéressent beaucoup (il est malheureusement si difficile de se les procurer), en raison de la vérité parfois effrayante avec laquelle ils recréent la vie, en raison dans leur audace dans la peinture de la réalité (Hemingway, Sagan, Hlasko). Ce qui m'intéresse dans ces livres, c'est le nouveau style (pour la description de la vie d'aujourd'hui, la forme qui convient le mieux, selon moi, c'est la nouvelle). La façon dont les vieux écrivains ne cessent de « réprimander » ces livres et leur style m'agace prodigieusement.

Je vais voir de préférence les films français et italiens. Chaque problème qu'ils posent est intéressant, toute tranche de vie est digne d'attention. Et quel jeu!

Les films qui m'ont le plus impressionnée sont : *Avant le déluge*, *Fanfan la Tulipe*, *Rome, 11 heures*, *Les miracles n'ont lieu qu'une fois* (impression immense). Les films mexicains et argentins m'intéressent également. En sortant de *Après le déluge* j'étais à demi étourdie, et mon camarade a dû me ramener chez moi en taxi. Voilà qui est éloquent quant à l'effet produit.

Je vais plus rarement au théâtre. Je préfère les pièces sérieuses, même celles qui bouleversent...

La musique ? — le jazz, évidemment! XXe siècle — mouvement perpétuel, vie au rythme rapide, au pouls fiévreux, impressions brèves et fuyantes, réactions-éclairs à tout! Le jazz, c'est comme un fidèle tableau de cette vie. Et quelle puissance de rythme — nous en devenons, que nous le voulions ou non, les esclaves. Et dire que les ennemis du jazz ne peuvent pas le comprendre! Mais il y en a et il y en aura de moins en moins. Nous « les jeunes de l'âge atomique », nous adorons le jazz!

La politique m'intéresse beaucoup. Mais seulement maintenant, depuis que la presse publie la vérité, depuis que l'on peut discuter et même se disputer furieusement. A l'école secondaire, je dormais pendant les exposés politiques; maintenant je stupéfie ma famille et mes amis par l'intérêt que je porte à la politique. Cette année, j'ai voté pour la première fois de ma vie. Comme c'est bien, que les élections aient été réellement libres!

Je suis avec un intérêt plein de sympathie la lutte des peuples coloniaux pour leur libération. Cependant, je ne peux pas me faire une opinion sur certains événements (par exemple la question de Suez). Je veux être objective dans mes jugements, mais souvent je ne suis pas très au courant de la question (je suis prête. par exemple, à reconnaître la position égyptienne, mais les droits des

anciens propriétaires du canal ne me semblent pourtant pas si négligeables).

Qu'est-ce que je pense des événements de Hongrie ? Je me pose sans cesse la question : « Les Hongrois ont-ils obtenu ce pour quoi ils ont lutté ? » Or, il me semble que non...

Un phénomène me rend pessimiste : c'est le réarmement continuel de l'Allemagne occidentale. Ce pessimisme s'accompagne toujours de la vision d'une soldatesque armée jusqu'aux dents, portant la mort et l'extermination. Cette vision m'a tourmentée dans mon enfance et elle continue de le faire. Je ne sais si je parviendrai un jour à m'en libérer.

« De moi-même », je voudrais ajouter que les problèmes et les idées de la jeunesse sont si éloignés et si incompréhensibles pour la génération aînée, qu'il est douteux qu'un accord puisse un jour se produire entre elles. Selon moi, un tel accord est tout à fait impossible.

J'estime, quant à moi, que celui qui veut d'une façon ou d'une autre porter un jugement sur la jeunesse, doit prendre connaissance, dans les détails, de sa façon de vivre, sentir parfaitement quelle est sa situation, comprendre « l'esprit jeune ». Et faire le moins de comparaisons possibles. Des comparaisons du genre « De mon temps, lorsque j'étais jeune... » ne donneront jamais rien. Ceux qui ont recours à ces procédés à chaque instant, n'ont pas la moindre idée combien ils semblent ridicules aux jeunes.

L. J.
(*Varsovie.*)

P. S. — J'ai 18 ans. Je suis étudiante. J'ai essayé dans mes réponses d'être aussi sincère que possible, bien que cela m'ait été très difficile. Nous, les jeunes, nous nous permettons rarement d'être sincères; nous sommes plus volontiers renfermés, méfiants. La sincérité ne paye pas — c'est la conviction générale. Il faut gagner notre confiance.



UN ÉTUDIANT COMMUNISTE :

« *LA PASSION DE MA VIE, CE SONT LES LIVRES* »

1. Il y a quelques années, à cette question j'aurais répondu brièvement : oui. Aujourd'hui cependant, bien que j'estime qu'il est nécessaire de croire en un idéal et de lutter pour sa réalisation, il m'est difficile de prendre totalement à cœur un idéal et encore

moins de m'y consacrer. Votre question me contraint à me demander comment j'en suis venu là. J'ai adhéré à l'Union de la Jeunesse polonaise en 1948; peu après, j'y ai assumé des responsabilités. Au cours des années 1950-52 j'ai été permanent de l'appareil de l'Union de la Jeunesse polonaise (instructeur de district). En 1951, j'ai adhéré en outre au Parti. Je puis aujourd'hui dire sincèrement qu'aucun désir de faire une carrière ne me stimulait dans mon travail. On ne peut certes pas parler de carrière quand on gagne 600 zlotys par mois. Et ce n'est sans doute pas pour faire une carrière que j'ai passé plus d'une nuit blanche, malgré un début de tuberculose, que je n'ai pas tenu compte de mon état de santé lorsque, quel que soit le temps, je roulais pendant des kilomètres dans une « Baltyk » démantibulée jusqu'à des villages perdus. Je croyais alors sincèrement à l'avenir socialiste de la Pologne, je me sentais un soldat de la grande armée des bâtisseurs du socialisme. Je fermais les yeux sur le fait que les gens, au lieu de vivre de mieux en mieux, vivaient de plus en plus mal; je me l'expliquais et je l'expliquais aux autres par la nécessité de certains sacrifices afin que les lendemains soient plus clairs. Je ne savais pas alors combien de mensonges, de faux clinquant, de crimes se cachaient derrière les mots d'ordre officiels. Lorsque après le XXe Congrès, et, plus tard, lors du VIIIe Plénum, une partie de la vérité sur le passé fut connue de tous, je sentis comment les bases de mon activité commencèrent à chanceler, combien de notions auxquelles j'avais cru jusqu'alors, subirent une dévaluation. Aujourd'hui, je crois que les fautes de la période écoulée n'étaient que des excroissances sur le corps du socialisme; je crois dans la justesse de cette idée; dans les discussions avec mes collègues, je défends (dans la limite de mes modestes possibilités) les bases théoriques de l'idéologie marxiste-léniniste, mais je ne puis comme jadis, travailler avec acharnement à sa réalisation. A la question : est-ce que je parviendrai encore un jour à me consacrer à un idéal — je ne puis vraiment pas trouver aujourd'hui de réponse, car immédiatement de nombreux doutes m'assaillent : est-ce que ce que je dois faire est vraiment juste, est-ce que les méthodes employées pour réaliser cet idéal ne dissimulent pas à nouveau quelque machination cachée ?

2. Dans l'immédiat, mon but dans la vie est de finir mes études. Plus tard, je veux devenir un bon ingénieur-géologue dans l'industrie minière, acquérir une certaine situation sociale et un niveau de vie convenable (je n'ai pas d'exigences excessives).

3. Lorsqu'un rêve est accompli, les hommes rêvent toujours à d'autres choses. Aujourd'hui, je rêve de visiter de nombreux pays, de découvrir la vie et les mœurs d'autres peuples. Mon

second rêve, qui restera sans doute un rêve à jamais, c'est de faire partie d'un équipage qui partira de notre globe à la découverte d'autres planètes.

4. La passion de ma vie, ce sont les livres. Je lis vite, beaucoup, et à vrai dire de tout. Ma seconde passion, c'est le bridge. Je jouais au bridge alors qu'officiellement on le condamnait. Je continue à y jouer.

5. Un certain nombre de choses m'ont marqué, au cours de la vie, mais il m'est difficile de dire ce qui a compté le plus. En y songeant, j'en viens à penser que toutes les « grandes » expériences pâlissent en quelque sorte avec le recul; peut-être, du reste, l'avenir me réserve-t-il cette expérience vraiment capitale.

6. Je lis actuellement le plus volontiers des livres où l'action est vivante et diversifiée, mais qui comportent en même temps un certain contenu philosophique et qui cherchent à porter un jugement sur le caractère des personnages. Je ne choisis un roman policier que lorsque je ne veux que me reposer, mais à haute dose, ces livres m'énervent. Mon auteur favori est Ilya Ehrenbourg; j'aime en particulier *La tempête...*

Il est aussi des livres qui, par leur insipidité sentimentale, provoquent mon dégoût...

7. Je n'en ai pas.

8. Je ne sais pas répondre à cette question. Je vais en moyenne une fois par mois à des concerts symphoniques. J'aime le jazz (je l'aime même beaucoup). Le rock and roll m'intéresse, mais ne m'en impose pas. Mais il est certain que je suis incapable de dire quelle est la musique qui répond le mieux à l'esprit du XXe siècle. Du reste, nous n'en sommes qu'à la moitié du siècle, et le rock and roll sera certainement démodé très rapidement.

9. Oui. Il me semble que c'est actuellement le problème qui intéresse tous les Polonais. Après les événements d'Octobre, nous sommes devenus une nation de politiques. On peut se risquer à affirmer qu'un citoyen sur deux ou sur trois a sa propre conception (parfois en partie empruntée) quant à ce que la Pologne ou même d'autres États devraient faire.

10. Je ne partage pas le pessimisme d'Einstein. Il est vrai que le monde compte beaucoup d'aventuriers, mais il y a davantage de gens raisonnables et le bon sens empêchera sans doute l'humanité de se jeter dans l'abîme.

11. Les derniers événements mondiaux m'emplissent d'optimisme. Tandis que pendant les combats en Hongrie et en Égypte,

on entendait fréquemment des menaces lancées dans telle ou telle direction, il semble qu'actuellement ont la prédominance les voix qui désirent atténuer les litiges et qui espèrent la détente dans les rapports internationaux.

Étudiant, 25 ans,
Cracovie.



UN EMPLOYÉ DE 23 ANS :
« *NOUS FUMES UNE ÉTRANGE JEUNESSE, — SANS JEUNESSE...* »

L'idéal, question difficile. On nous en a proposé bien des sortes. Les uns se révèlent être des mensonges purs et simples; d'autres, l'œuvre d'une imagination maladive, aboutissant à un fiasco. Qu'est-ce que l'idéal ? La lutte pour la paix dans le monde ? La lutte pour l'édification, chez nous, du socialisme ? Pendant tant d'années, tout cela n'était que de grandes phrases vides, sans la moindre signification. Depuis notre tendre enfance, on s'est efforcé de nous inculquer que nous devions être de bons élèves, et ensuite, que nous devions travailler utilement pour la Patrie.

Nous apprenions. Nous avons appris le mensonge, l'hypocrisie, nous avons appris à ne pas montrer notre véritable visage parce que l'ombre d'un soupçon, donnant à supposer que nous « ne pensions pas bien », pouvait briser « la carrière de toute une vie », rayer d'un trait de plume les plans, ou plutôt les rêves des jeunes gens.

Notre jeunesse fut grise, sans couleurs. L'Union de la Jeunesse polonaise, bien que ses slogans sonnassent bien à l'oreille, ne parvint pas à les réaliser. Nous fûmes une étrange jeunesse — sans jeunesse.

Je ne sais pas ce que peut être un idéal auquel on puisse croire. Et peut-on vivre sans savoir pourquoi ? Quel cercle vicieux! Car il ne s'agit sans doute pas de nos propres rêves ?

Lorsque l'on n'a aucun idéal élevé, le but que l'on s'efforce d'atteindre n'est pas de ceux qui permettent de s'en glorifier particulièrement. Mes plans sont des plus prosaïques : je voudrais bien gagner ma vie, être bien logé, connaître tous les mois un certain nombre d'« impressions » culturelles — c'est tout, pour le moment.

Alors — me direz-vous — tu veux bien gagner ta vie, être bien

›gé et tu veux que cela te tombe du ciel, que d'autres travaillent our toi, et tu ne veux que recueillir les fruits de leur travail ?
– Non, moi aussi je voudrais travailler, mais montrez-moi omment ?

J'ai totalement échoué. Il y a quatre ans, trois ans encore, je ıe guidais sur un idéal (et peut-être est-ce une illusion que c'était n idéal ?). Je travaillais, je m'efforçais de lutter... Maintenant, ne me reste rien de tout cela. Mais il me semble pourtant que si uelqu'un me poussait, je parviendrais peut-être à sortir de on engourdissement.

Je lis au hasard. En ce moment, je lis assez peu, par manque de mps. Je viens de finir hier *Les beaux quartiers* d'Aragon. Comme livre m'a intéressé! Je l'ai fini en un temps record : un jour et emi. Mais j'ai mis près de trois semaines à lire *Anna Karénine.* aime les romans policiers. J'allais écrire « j'ai honte de le reconıître », mais je me suis heureusement souvenu que ce genre de ttérature a enfin conquis droit de cité chez nous.

Un employé, 23 ans,
Varsovie.



UN JEUNE COMMUNISTE :
LES YEUX DE STALINE SE SONT FERMÉS TROP TARD»

1. Oui, si cet idéal est propre et non mensonger. Pas du genre ceux que nous avions au cours des dernières années. Je pense évidemment au nouveau régime social, au « socialisme ». ouloir réaliser de tels idéaux, s'y consacrer ? Et regretter ensuite, acher de dégoût, hein ? Il m'a malheureusement été donné de nnaître ce que cela signifie que croire, que se consacrer à une use — et après ? Non, il ne faut pas regretter, parce que c'est op tard pour le faire — mais il est quelque chose de pire, et c'est urquoi j'estime que cela n'en vaut pas la peine.
2. La question est stupide. J'aurais demandé si cela vaut la ine d'être communiste au XXe siècle.
3. Devenir meilleur, et par là même être plus utile à la société.
4. Guérir.
5. Mon travail dans les organisations de jeunesse.
6. Comment je suis devenu un petit permanent de l'Union de Jeunesse polonaise et comment je suis devenu tuberculeux.

7. Aujourd'hui, les difficultés matérielles; inutile de parler du passé.

8. Actuellement, les romans policiers — et, le plus volontiers *La Comédie humaine*. Pourquoi ? Les romans policiers, parce qu'en tant que militant des organisations de jeunesse qui avait répudi ce genre de littérature, je dois me rattraper. *La Comédie humain* de Balzac, parce qu'il n'en existe pas sur les temps modernes. S trouvera-t-il un Balzac de nos jours, qui décrive notre coméd humaine d'aujourd'hui ? J'attends.

9. Ai-je mon héros ? Dans l'histoire, j'en avais quatre; on le peignait toujours ensemble. Quant à aujourd'hui, nous somme tous, sans doute, des « héros ».

10. Quelque chose de plus furieux que le rock and roll, parc que ce genre est encore trop calme pour l'âge atomique.

11. Oui, je partage son pessimisme. Aussi longtemps qu'existe la coexistence « pacifique » des deux systèmes.

12. Ce que je pense des derniers événements : m'emplissent-i d'optimisme ou de pessimisme ? De peur.

13. A la question n° 16, vous ne demandez rien et je n'ai rien ajouter non plus.

Je ne vous donnerai pas mon nom. A quoi bon ? En tout ca mon nom ne vous dirait rien et vous pouvez attribuer cet réponse à votre enquête à un militant stalinien quelconque do les yeux se sont ouverts le jour où ceux de Staline se sont fermé Toute la tragédie vient de ce que ceux de Staline se sont ferm trop tard.

En sanatorium, 28 ans
Jelenia Gora.



UN SOLDAT DE 21 ANS :
« *JE VIS AU JOUR LE JOUR* »

1. Dans la période actuelle, ça ne vaut pas la peine de cro à un idéal quel qu'il soit, en raison des conséquences — ce d nous avons suffisamment d'exemples dans la période écoulée, même aujourd'hui — après les changements d'Octobre. Car ce qui, dans le passé, critiquait nos mesures économiques ou p tiques, était considéré comme un ennemi; et si quelqu'un, pa

l y croyait et en toute conscience exécutait alors ce qu'on lui nnait, on le traite aujourd'hui de valet stalinien. Mais si qu'un possède un idéal, il doit absolument chercher à le ser, car autrement il serait en contradiction avec lui-même.

Il n'y a aucun espoir de devenir un héros au XXe siècle, car urd'hui on est un héros et le lendemain un traître à la nation. exemples ? Staline, Tito; des hommes qui furent tantôt des s et tantôt des traîtres.

Pour l'instant, je n'ai trouvé aucun but essentiel dans la vie, crois que je n'en trouverai pas de sitôt. Ce que sera demain t indifférent; je vis au jour le jour; du reste, je fais mon service aire.

Mon plus grand rêve est de faire le tour du monde, ce qui est este impossible dans les conditions actuelles, parce qu'il faut cela des masses d'argent et le moyen de se les procurer; or, ai pas envie de me lancer pour l'instant dans le kidnapping.

Ma présente passion est la lecture : je lis tout ce qui me tombe les mains, sans égard au contenu, peut-être parce que c'est eilleur moyen de tuer l'ennui qui me ronge. En outre, depuis nnées, je collectionne les timbres-poste, chose dont je ne me pas encore lassé.

Je lis le plus volontiers des livres d'histoire et des romans iers. Des livres d'histoire, parce qu'on oublie la réalité et l'on peut rêver hardiment. Les romans policiers, parce que une véritable distraction et qu'ils donnent le maximum de 'action; en les lisant, on peut véritablement se reposer.

C'est sans doute la musique sérieuse qui devrait le mieux spondre au XXe siècle, en raison de tout ce que l'humanité ffert au XXe siècle, mais le mieux c'est pourtant le rock and car on peut alors tout oublier.

La politique commence à ne plus m'intéresser et elle devient yeuse, car elle se répète tout le temps.

Je ne partage pas le pessimisme d'Einstein, car j'estime que ion publique du monde entier sera assez forte pour interdire loi de la bombe atomique.

Rien à dire sur cette dernière question, si ce n'est que cette te est stupide et sans queue ni tête, tant et si bien que je emande pourquoi j'ai répondu à ces questions.

Un soldat (21 ans)
Bydgoszcz.

UNE INSTITUTRICE :
« *UN HÉROS ? QUESTION INATTENDUE...* »

1. Évidemment, que cela en vaut la peine. Un homme sans idéal est en général très vil et bon à rien. Je ne m'imagine pas, quant à moi, de vie sans idéal. Le mien est assez modeste : je veux être bonne et noble.

2. Un héros ? Je ne sais pas, cette question est vraiment assez inattendue. J'associe le mot « héros » au XVIIIe siècle. Mais, malgré tout, cela en vaut plutôt la peine.

3. Oui et non — pour autant que le but dans la vie, ce puisse être la beauté, la gloire et l'argent. Mais je me rends parfaitement compte qu'environ 90 % des jeunes ont un tel but. Du reste, pour moi, pour une mère, le but de ma vie, c'est mon fils.

4. Auparavant je n'avais jamais quitté la ville pour plus longtemps que les deux mois de vacances, mais depuis un an je suis institutrice à la campagne. Je soupire après la ville, après ma famille. Mon rêve, c'est de revenir auprès d'eux.

5. Tout faire par défi. Cela ne semble pas sérieux, mais c'est ainsi; je ne me souviens pas de passion plus grande.

6. Mon accouchement.

7. Actuellement, comprendre mon mari. Dernièrement, nous nous disputons et nous heurtons trop souvent. En dehors de ça, je veux avoir beaucoup d'argent, mais alors des masses (dix mille zlotys).

8. Un roman du genre de *Nuits et Jours* de Dabrowska. Je lis volontiers des ouvrages en plusieurs volumes ayant pour sujet une famille; j'aime suivre la destinée de leurs héros, tout en connaissant l'histoire de leurs mères et aïeules. En outre, je lis volontiers (très volontiers) les livres d'Agatha Christie et, évidemment, de Conan Doyle.

12. Dixieland. Je pense que nous ne devons plus danser la polonaise — la valse elle-même est démodée.

13. Un tout petit peu.

14. Non.

15. De pessimisme. Si quelque chose d'important ne se produit pas (je ne sais pas ce que « ce » doit être), nous aurons une troisième guerre mondiale.

Je voudrais ajouter que dernièrement, mon plus grand rêve c'est de retrouver Bohdan Piasecki et de toucher les 400.000 zlotys de récompense.

Une institutrice, 22 ans.
Ostrowiec.

UN CHIMISTE DE 21 ANS :

« *L'ÉVÉNEMENT QUI M'A LE PLUS FRAPPÉ...* »

6. C'était lorsque les armées hitlériennes en retraite abandonnaient la Lithuanie. J'habitais alors Vilno, ma ville natale. Nous sommes descendus dans quelque chose qui ressemblait à un refuge. C'était un trou creusé dans la terre, recouvert de branches sur lesquelles on avait répandu du sable. Devant l'entrée pendaient un édredon et une couverture qui la dissimulaient. A l'intérieur, une lampe à pétrole à la flamme tremblotante dissipait un peu les ténèbres. Un instant plus tard, la tenture s'écarta et mon oncle maternel, accompagné d'un inconnu, pénétra dans l'abri. L'inconnu commença à dire quelque chose à voix basse. La seule chose que je compris, c'est que les Russes étaient entrés dans la ville et chassaient les Allemands. Le bruit de la fusillade était déjà tout proche.

Soudain, la tenture fut arrachée et je fus aveuglé d'un éclair de lumière brutale. J'eus le temps d'apercevoir une haute silhouette maigre en uniforme allemand noir. L'Allemand grommela quelque chose, puis il regarda derrière lui, cacha son revolver et sortit de sa poche une grenade. L'Allemand en retira une sorte de fil de fer et leva le bras. Au même moment, j'entendis un roulement bref et rapide, comme le bruit d'une machine à coudre. L'Allemand eut l'air surpris, ensuite il plia les jambes et tomba par terre. A l'entrée de l'abri se tenait à présent un soldat, mais ce n'était pas un Allemand. Il avait une capote grise et sale, à la main une mitraillette. Les adultes, dans l'abri, se levèrent tous et voulurent se précipiter vers lui. Alors j'entendis un fracas effroyable. Un appel d'air me plaqua contre le mur. Le trou était plein de poussière et d'odeur de cendre.

... Nous étions tous vivants, mais à l'endroit où gisait le soldat allemand et où se tenait le soldat soviétique, on voyait un petit entonnoir. Je remarquai à côté de moi une casquette avec une étoile rouge émaillée. Je la dégrafai et la cachai. Depuis, je l'ai toujours sur moi.

Un technicien-chimiste, 21 ans.



ANONYME :

« *AU NOM DES ESPRITS BORNÉS...* »

1. Pas la peine. Dans l'ère atomique, les illusions se dissipent rapidement. Vous me direz : mais l'amour, la joie de vivre, le bonheur personnel ? Je vous répondrai : nous vivons sur la terre, non sur Mars, et dans l'ère atomique, encore. C'est tout.

2. Oui. Négatif.

3. Non. Je ne vis que depuis vingt ans.

4. Mon plus grand rêve ? Question indiscrète. Je répondrai pourtant. Je veux ardemment sortir du monde — sans illusions et sans idéal.

5. J'en ai quelques-unes : la littérature et son histoire, le bridge, les échecs et les femmes.

6. Mon premier amour (je n'en ai pas eu encore de second. Commentaire inutile).

7. Finir mes études et conquérir le cœur de ma bien-aimée. Dans les deux cas, des difficultés objectives.

8. Nalkowska avant tout, pour la façon calme et humaine qu'elle a d'observer le plus profond de l'homme. Tuwim, pour sa passion de dénonciation, pour son dynamisme digne de l'homme du XXe siècle, mais avant tout pour son lyrisme — c'est le miel de la poésie. De la littérature « importée » — Shakespeare et Fielding. Dans le premier, je vois un homme qui connaissait l'âme humaine, un homme qui a su rendre toute l'intelligence, la noblesse et le courage des hommes de ce temps-là dans leur lutte contre le crime et la tyrannie. Le second (Fielding) est un grand penseur, mais lorsqu'on le lit, la façon dont il sait être simple et naturel est presque « imperceptible ». Son *Thomas Jones* en est un bon exemple.

9. Zagloba, Mickiewicz, Byron, Gomulka. Je ne donne pas mes raisons.

10. Je vais au théâtre dans les grandes occasions. Au cinéma, un peu plus souvent (manque de temps : j'étudie).

12. Le jazz. Le jazz et encore le jazz. Peut-être parce que je ne comprends pas la musique de MM. Amadeus M. et Jean-Sébastien B. En effet, on comprend la musique lorsqu'elle domine nos sentiments. Et le jazz n'a pas d'influence que sur mes jambes... Vous direz : petit-bourgeois et snob. Je ne m'en étonnerai pas. Je suis déjà parvenu à me familiariser avec ce genre d'épithètes. Le jazz correspond sans doute le mieux à l'esprit du XXe siècle en raison de la force dynamique de son rythme et de son tempérament.

13. Beaucoup. En particulier : le Proche-Orient, l'Algérie, Chypre, l'Oder-Neisse et l'obtention d'une aide occidentale par la Pologne, ce qui comporte des aspects politiques (afin qu'il n'y ait pas de malentendu, j'ajoute : une aide économique).

14. C'est une question effroyablement difficile. Il faut se rappeler qu'avant la seconde guerre mondiale, la jeunesse remplissait des enquêtes semblables (elles n'étaient pas encore « atomiques ») et qu'on l'a pourtant envoyée dans les tranchées. Une chose est certaine. La technique d'aujourd'hui — en cas de conflit — c'est l'anéantissement de la civilisation. Einstein n'était pas le seul à le penser; même les revanchards les plus fanatiques y pensent et le savent. C'est pourquoi je réponds à cette question : tout dépend de la grandeur de l'humanisme de l'homme, ou, pour parler plus clairement, de son intelligence et de son cœur.

15. Mes sentiments, dans cette question, sont complexes. Je ne puis, certes, me réjouir de l'extension des divergences entre les U.S.A. (doctrine Eisenhover) et l'U.R.S.S. (affaire hongroise). En effet, c'est de ces deux puissances que dépend le sort du monde, Je ne peux pas non plus me réjouir de l'attitude d'Israël envers l'Égypte, de l'Angleterre envers Chypre et de la France envers l'Algérie. D'autre part, nous autres, Polonais, nous nous réjouissons profondément de voir combien la cote de la Pologne a remonté dans le monde. Aucune de ces questions n'est cependant isolée : lorsque nous songeons aux possibilités de développer notre commerce avec les U.S.A., nous devons également nous souvenir du général Speidel qui vient de réapparaître sur l'arène politique... Ainsi donc, la politique n'est pas le lieu des prophéties, comme l'a dit un jour Churchill...

16. Me voilà parvenu à la fin de l'enquête. Ouf! Qu'ajouter ? Il y avait tant de questions, en vérité, que toute ma réserve de franchise impulsive s'en trouve épuisée. Si j'avais attendu, pour répondre, ne serait-ce que le lendemain du jour où j'achetai le journal, mes réponses auraient été des phrases toutes faites, du genre : ce qui m'a le plus marqué, c'est le XXe Congrès, etc. J'ai peur, connaissant plus ou moins la mentalité de mes camarades, qu'ils ne consultent plutôt livres et brochures que leur âme, pour répondre à l'enquête. D'où vient cette méfiance ? direz-vous. Je répondrai par une banalité : de l'observation de la vie. Je vous souhaite des résultats intéressants dans votre enquête et un travail fructueux pour le plus grand bien de la Pologne populaire. Au nom des esprits bornés (des petits-bourgeois).

Anonyme (Lodz).

Henri Lefebvre.

LE MARXISME ET LA PENSÉE FRANÇAISE

A la fin de l'année dernière, la revue polonaise Tworczosc, *préparant un numéro consacré à la France, désirait un article sur la situation de la pensée marxiste dans notre pays. Question délicate à laquelle il n'était pas possible de répondre sérieusement sans engager un double débat : contre les adversairez du marxisme, empressés à le déclarer en faillite — et contre les dogmatiques du marxisme, toujours satisfaits d'eux-mêmes ou se croyant obligés à le paraître.*

L'hebdomadaire France-Observateur *vient de publier quelques fragments de cet article. Aussitôt de nombreuses lettres ont réclamé le texte intégral. Où serait-il mieux à sa place que dans* Les Temps Modernes *qui ont donné sous le signe du* socialisme polonais *un remarquable ensemble?*

Cela ne signifie pas que je me rallie à toutes les positions défendues dans Les Temps Modernes *et à tous les thèmes traités dans cette revue.*

Cet article fut écrit pour les lecteurs polonais de Tworczosc, *Ils connaissent par expérience (dure, cuisante) certaines choses mieux que nous. J. Berman, qui vient de se voir exclu du P.O.U.P. pour trois ans, fut l'un des agents d'exécution les plus redoutés de la politique « des deux camps », dans tous les domaines. Or il fut aussi l'un des premiers à indiquer ses dangers, qu'il connaissait mieux que personne, en philosophie, dans les sciences, en littérature. Nos amis et camarades polonais savent ainsi que les dogmatiques ne tiennent pas tant à leurs dogmes qu'au pouvoir et à l'autorité que permet le dogmatisme.*

Écrit pour les lecteurs français, cet article aurait mieux montré les caractères de la situation nouvelle dans laquelle nous entrons, non sans difficultés. Bientôt, demain peut-être, un regroupement démocratique *pour des objectifs* socialistes *(c'est-à-dire révolu-*

onnaires) sera la seule possibilité pour la politique intérieure ançaise de quitter l'ornière immobiliste. Encore faut-il lever rtaines hypothèques (dont la première, chacun le sait, se nomme : lgérie) en les transformant, de causes d'immobilité et d'enlise-ent, en raisons de mouvement. Dans cette conjoncture, le marxisme mme science et guide d'action aura un rôle essentiel.

Pour les lecteurs français, cet article aurait montré que le ilosophe marxiste diffère de l'homme d'État marxiste. Il a son le propre. La différence peut aller jusqu'au conflit, sans que ce ilosophe renonce au marxisme, ni à l'action politique. Le arxisme se développe contradictoirement (ce qui ne peut étonner 'un non-marxiste). Éléments négatifs, éléments de déclin, crises, renouvellements, conflits, font partie de ce développement ntradictoire et en indiquent la complexité, la richesse, l'ampleur.

On m'a déjà dit : « Tu abandonnes les positions de classe et parti. Tu n'es qu'un opportuniste... » J'ai déjà répondu et réponds encore : « Non. Les dogmatiques collent l'étiquette portuniste *sur ceux qui leur déplaisent, pour couvrir leur opre opportunisme. Dans son contenu et son sens, ma critique une critique de gauche ; je le dis, je le maintiens et le montrerai. essaie surtout de lutter contre la platitude et la bêtise suffisante ».*

En relisant ces pages, après quelques mois, un aspect tendu, rté de l'expression m'étonne. Que le lecteur y voie l'effort d'une nsée meurtrie pour retrouver son rythme et son unité...

H. L.

Juin 1957.

l va de soi que la situation du marxisme en France, aujourd'ui, ne peut se séparer de la situation philosophique générale, celle-ci de la conjoncture économique et politique.

Jn marxiste voudrait ici pouvoir écrire et proclamer que dans lente mais fatale désagrégation de la pensée bourgeoise, la nsée marxiste tranche hautement, qu'elle éclate par sa ueur, sa tenue, sa clarté, qu'elle se détache sur le fonds du sèchement général, et qu'enfin et en résumé elle montre rement l'avenir.

l n'en est malheureusement rien. Et la thèse officielle sur point, du côté marxiste, est aussi fausse et illusoire que la se officielle de l'autre côté, du côté de l'idéologie bourgeoise. ique « camp » chante ses éloges et sa gloire; chaque camp

dénigre systématiquement l'autre. A entendre les anti-marxistes il n'y a plus de pensée marxiste en admettant qu'il y en ait eu jadis une. Par contre, à lire les revues officiellement « marxistes », il n'y a rien, plus rien, de l'autre côté, que cadavres en décomposition.

L'amusant, le ridicule, c'est que les deux « camps » admettent, soit implicitement soit explicitement, la théorie des deux camps, avec ce qu'elle a de simplificateur, et ce qu'elle ajoute à la réalité. Il est vrai qu'il y a dans la pensée française, comme dans le reste du monde, deux orientations, deux tendances opposées : l'une marxiste — l'autre extérieure au marxisme et plus ou moins dirigée contre le marxisme, mais inégalement suivant la conjoncture, et non sans lui emprunter des thèmes, problèmes et notions. Lorsque certains pseudo-marxistes ont théorisé cette situation complexe, il y a quelques années, ils ont taillé dans le vif, coupé les ponts. Ils ont introduit idéologiquement et logiquement une cassure dans un mouvement d'ensemble qui comporte à la fois des contradictions et une certaine unité. En schématisant, en repoussant au loin et en mettant dans le même « camp » les hommes et les penseurs qui ne prenaient pas parti — expressément, et à la fois politiquement et idéologiquement — pour le marxisme-léninisme et son prolongement stalinien, ils ont accompli une opération désastreuse. La clarification apparente a donné une confusion inextricable. D'un côté, tout irait bien, tout serait bon, ascendant, fécond, éclatant (et ce mensonge officiel parmi tant d'autres fait aussitôt sourire). De l'autre, tout serait en décadence, en faillite (et cette affirmation gratuite soulève aussitôt l'inquiétude).

L'on voudrait ici partir d'une analyse plus solide et plus saine de la situation.

Jetons pour commencer un coup d'œil rétrospectif sur ce qui s'est passé depuis douze ans dans ce domaine.

La Libération a transformé les données fondamentales de la vie intellectuelle en France : les thèmes de réflexion, les problèmes, les concepts et les attitudes.

En nous bornant à la philosophie (considérée comme clef de voûte de la calture, comme résumé condensé de l'idéologie) des courants de pensée qui eurent avant la dernière guerre une importance considérable ont depuis lors pratiquement disparu.

La guerre les a brutalement interrompus, et ils n'ont pas pu ensuite retrouver leur vigueur. Et cela pour des causes et des raisons multiples. Les protagonistes de ces courants philosophiques ont disparu (Léon Brunschvicg, Bergson et un peu plus tard Alain), mais surtout les attitudes qu'ils définissaient n'ont pu ni supporter le choc des événements, ni affronter les problèmes nouveaux.

L'intellectualisme de M. Léon Brunschvicg ne manquait ni de tenue ni de grandeur. A l'origine, il traduisait en langage philosophique l'indignation qui souleva les intellectuels français contre l'injustice, le mensonge, l'oppression, au moment de l'affaire Dreyfus. Ces sentiments profonds furent également la racine et le fondement d'autres recherches philosophiques et littéraires (et notamment de l'œuvre extrêmement importante de Roger Martin du Gard). Ce courant rationaliste opposait à toute intrusion de la force brutale l'indépendance et la liberté de *jugement* individuel. Il s'opposait donc aux philosophies du concept, aux philosophies de l'histoire (donc à la dialectique hégélienne comme au matérialisme dialectique marxiste). Il n'abandonnait d'ailleurs pas le jugement individuel à l'individualisme pur et simple; il s'efforçait de lui donner un fondement dans l'étude du développement de la connaissance et des sciences, avant tout dans les mathématiques et la physique mathématique.

Alain prenait une attitude analogue en ce qui concernait la primauté du jugement individuel (de fait ou de valeur); mais il s'appuyait beaucoup moins fortement sur la connaissance et les sciences, en s'orientant donc vers l'essayisme dans son œuvre et vers l'individualisme pur et simple. D'où un succès et une influence plus larges, mais aussi une fragilité beaucoup plus grande de la doctrine.

Ces deux philosophes, politiquement, représentaient le radicalisme : l'attitude des classes moyennes souhaitant sincèrement la conservation et même l'approfondissement de la démocratie, mais se tenant « impartialement » dans le juste milieu, entre la droite réactionnaire et le mouvement ouvrier révolutionnaire d'extrême-gauche.

L'intellectualisme d'Alain ne résista guère à la pression des événements; il fléchit déjà avant la guerre; bien que ce ne fût pas une nécessité interne de la doctrine, elle n'avait ni la

consistance ni la base sociale indispensable pour se maintenir. Les partisans d'Alain et leur directeur de conscience capitulèrent trop souvent devant les ennemis de la démocratie, acceptèrent (sous prétexte de pacifisme et de non-violence) des compromis, ne se réservant que leur liberté intime et le secret de leur conscience.

L'attitude de M. Léon Brunschvicg et de ses disciples fut dans l'ensemble très digne et très courageuse. L'intellectualisme étayé par la science leur permit de ne pas céder; et l'on compte parmi les héros de la résistance deux philosophes des mathématiques, Cavaillès et Lautman, élèves de M. Brunschvicg. Cependant cet appui de la doctrine sur les sciences les plus abstraites la coupait des sciences historiques et sociales. Une telle limitation lui enleva, après la Libération, une grande partie de son influence. L'instrument d'analyse, devant les problèmes nouveaux amenés au jour par l'histoire, manquait à l'intellectualisme et au rationalisme individualiste. Son rejet de la dialectique lui fut fatal.

Quant à la philosophie de Bergson, fondée sur l'intuition et la méfiance vis-à-vis de l'intelligence, elle pâtit de son obscure parenté avec l'irrationalisme allemand, avec la « Lebensphilosophie ». Elle s'en releva difficilement. Et même l'irrationalisme a dû depuis lors chercher en France des formes nouvelles d'expression.

C'est ainsi que l'histoire de la pensée française révèle, pendant cette période, une originalité profonde. Elle diffère radicalement de cette « destruction de la raison » que Lukàcs a décrite et analysée en ce qui concerne l'Allemagne, mais en généralisant peut-être exagérément à toute la pensée non-marxiste les résultats de son analyse. Nous ne voulons pas dire ici que le rationalisme ancien (individualiste, bourgeois) se soit développé et approfondi spontanément, en assimilant la dialectique, et en passant au matérialisme dialectique. Ni que la tendance à l'irrationalisme ait disparu spontanément. Loin de là. Les développements de la philosophie et de l'idéologie ne sont jamais si simples. Cependant il faut souligner que des positions unilatérales ont disparu en raison de leur unilatéralité. Et que la résistance profonde du peuple et des intellectuels à ce qui venait les entamer ou les compromettre, a sauvé les « valeurs » et le fonctionnement de la Raison.

Avant guerre, un petit groupe de jeunes philosophes se nissait autour d'un traducteur et commentateur de Hegel, A. Kojève. Ce groupe comprenait : M. Merleau-Ponty, Sartre, M. Hippolyte, le Père Fessard, etc. Il devait prendre ès la guerre une importance considérable. La raison s'en rçoit vite. L'hégélianisme, refoulé avant guerre en tant que losophie des contradictions, allait prendre sa revanche. membres de ce groupe devaient assimiler — de façon plus moins unilatérale ou profonde, en l'interprétant de façons erses — la *dialectique*. Et cette attitude nouvelle allait rquer la philosophie française de l'après-guerre.

Mais ne schématisons pas. Trois courants principaux allaient dehors du marxisme) se confirmer, se préciser, s'imposer attention :

) Le *personnalisme* (représenté par Emmanuel Mounier et groupe de la revue *Esprit*). Cette doctrine se définit comme philosophie de la *personne*, opposée à l'individu individuae, mais le dépassant et prolongeant sur une base plus large léfense des droits et la détermination des devoirs de l'indiu. Le personnalisme, exprimant les aspirations de la gauche holique, affirmait hautement qu'il recherchait les conditions ne communauté humaine. Il définissait ainsi une attitude ique (morale). A ce titre il n'hésitait pas à reprendre les mes d'une critique de la société bourgeoise. Il se trouvait illeurs devant une série de problèmes difficiles : théoriment devant les problèmes de la dialectique — pratiquement ant les positions du mouvement révolutionnaire de la sse ouvrière.

) La *phénoménologie*, tentative pour reconstruire un rationae plus large et plus cohérent que l'ancien intellectualisme — ır reconstituer l'idéalisme à la fois par en bas et par en haut r l'ontologie et par la gnoséologie, comme dit Lénine). En t que méthode rigoureuse de description, de prise de conmce, de détermination des significations et structures dons, la phénoménologie a eu et a encore beaucoup d'influence France. Elle se heurte aussi à des difficultés considérables. description ne remplace pas longtemps l'analyse (même si prétend en éviter les risques). De plus, la phénoménologie, stitutionnellement, et dans son esprit même opposée à la

dialectique, se voit obligée d'assimiler la dialectique, et d
donner à ses descriptions un contenu.

c) L'*existentialisme* en tant que philosophie faisant place au contradictions dans la conscience (et dans la réalité) — au contradictions les plus déchirantes, considérées comme défini tives, fondamentales, sans issue, définissant ainsi « l'existence » L'existentialisme ne retenait de la contradiction hégélienn qu'un côté : le côté douloureux, le malheur de la conscience le côté statique également. Il en rejetait le côté dynamique e optimiste : le mouvement qui traverse et résout les contra dictions, toutes les contradictions et tous les conflits. Il s situait ainsi dès son origine en retrait par rapport au marxisme et même par rapport à l'hégélianisme, plus proche de Schelling que de Hegel et de Marx. (Ces analogies historiques et philo sophiques sont ici volontairement indiquées, soulignées; ca nous affirmons que la philosophie moderne non marxiste, en assimilant mal la dialectique, ne représente pas exactement une déchéance de l'hégélianisme; bien plutôt elle reste sur de positions pré-hégéliennes, celles de Fichte et de Schelling. Ell tourne encore autour des problèmes de l'hégélianisme et de la transition au marxisme.)

Ce bref tableau ne doit pas faire oublier qu'entre les diffé rentes tendances ainsi résumées, il y a eu et il y a encore des interférences, des transitions, des mélanges. Et aussi des contradictions (l'existentialisme se trouvant par exemple divisé en une branche « athée » avec M. J.-P. Sartre — et une ten dance acceptant la foi religieuse, la discipline traditionnell de l'Église, et finalement la société existante, avec M. Gabriel Marcel).

Quelle était l'attitude de ces diverses directions philosophiques vis-à-vis du marxisme ?

Dans l'ensemble (mis à part l'existentialisme religieux) ce fut une attitude d'attention bienveillante, souvent de sympa thie compréhensive, bien que non dépourvue d'esprit critique.

Chaque tendance philosophique, et peut-être même chaque penseur, cherchait difficilement sa voie, et avançait pénible ment sur le plan de la philosophie comme sur le plan politique. Chacun se trouvait devant des problèmes multiples. De plus, après la Libération, il n'y avait plus, il ne pouvait plus y avoir — il n'y a pas encore — de pensée *bourgeoise* se disant telle,

uant telle. Ce fait, qui aurait pu devenir le point de départ ; avance décisive, a donné par la suite de nouvelles ifications. Quoi qu'il en soit, pendant plusieurs années, ensée réactionnaire, l'individualisme et le nationa- bourgeois n'eurent plus de représentants officiels ou ent que des représentants disqualifiés. La vie intellec- ; alors participait directement à la vie politique de la ce libérée, de la démocratie cherchant sa voie et son ir. Bien entendu, pour chaque philosophe comme pour ue intellectuel, son attitude envers le marxisme se déter- it aussi en fonction de son attitude vis-à-vis du socialisme, Union soviétique et du P.C.F. Cependant, l'on peut dire pendant des années et même jusqu'à une époque récente, y a pas eu parmi les représentants les plus brillants de ntelligentsia » française d'hostilité envers le marxisme. rité critique et hostilité ne doivent pas se confondre.

ans ces conditions, les marxistes auraient pu accepter et tenir le *dialogue.* Ils auraient pu répondre courtoisement critiques courtoises, souvent bienveillantes, parfois sévères souvent aussi fondées, qui leur étaient apportées.

tte attitude du *dialogue* ne pouvait ni se prendre ni se onger sans d'autres mesures corrélatives. Il fallait distin- (sans les séparer, bien entendu) la philosophie ou l'idéo- , et la politique. Il aurait fallu non pas confondre polé- ue avec discussion et dialogue, et savoir s'arrêter à un ain point, sans passionner le débat, sans le politiser bruta- nt et sans prendre les injures pour des arguments. Il it fallu ne pas introduire ou introduire prudemment sur lan idéologique et philosophique, le but que se propose imement la politique révolutionnaire : écraser l'ennemi classe. Il aurait fallu ne pas confondre l'écrasement fictif llusoire par des épithètes avec l'écrasement réel par des ıments. Enfin et surtout, il aurait fallu travailler, produire, poser par des recherches sérieuses, sur des sujets déter- és. Ce qui supposait une politique d'investissements à g terme, du côté des marxistes, dans des travaux non nédiatement rentables. Ce qui supposait que l'on préférât vre à l'article polémique, le travail difficile à la conférence rovisée, l'élaboration théorique approfondie à l'argumen- on hâtive pimentée de grossièretés...

Le dialogue était facile à maintenir et à entretenir. En effet, le terrain commun existait.

On peut évidemment se demander si ce terrain commun, sur lequel pouvait et devait se situer et se dérouler le débat, était vraiment solide. Non-marxistes et marxistes étaient sûrs, chacun à leur façon, d'avoir laissé loin derrière eux Hegel et l'hégélianisme, et les problèmes ouverts (même quand il crut les avoir résolus dans son système) par Hegel, et la transition historique de Hegel à Marx. Un analyste attentif de la pensée contemporaine, s'il est doublé d'un historien tant soit peu informé, serait beaucoup moins catégorique sur ce point capital. On peut juger que les doctrines philosophiques contemporaines tournent encore autour des attitudes prises pendant la période préhégélienne : l'ontologie de Schelling, le moralisme subjectif de Fichte. On peut même aller jusqu'à dire que beaucoup de marxistes, loin d'avoir dépassé Hegel, ne l'ont même pas compris, encore moins assimilé; ils restent des hégéliens sans le savoir, et d'autant plus qu'ils l'ignorent et rejettent véhémentement Hegel. Ils ont simplement remplacé l'Idée hégélienne par l'État en général, et en particulier par l'État soviétique et son incarnation Staline. Mais n'anticipons pas. Au surplus, cette thèse (l'existence d'un hégélianisme stalinien) réclamerait de longs développements, qui viendront à leur heure.

Depuis dix ans, curieusement, la dialectique devient une mode philosophique, une « tarte à la crème » de nos philosophes. Les marxistes sont singulièrement dépassés dans ce jeu, dans ces exercices de virtuosité. D'autant plus que pendant ce temps-là leur agilité dialectique s'est singulièrement raidie; ils n'ont gardé — en le durcissant, en le fétichisant — qu'un aspect de la dialectique matérialiste, la fermeté objective, aux dépens de la souplesse. Tout le monde dialecticien, tel est le mot d'ordre général de la pensée française. Et l'on jongle dialectiquement avec les concepts ou pseudo-concepts, avec les faits et les événements, avec les thèmes et les idées. L'on manipule dialectiquement les termes les plus banals ou les plus bizarres : la vie et la mort, le rêve et la veille, le sacré et le profane, le normal et le pathologique, le masculin et le féminin, le jour et la nuit, la prose et la poésie, le total et le partiel, l'amour et la haine, la condensation et l'explosion,

n-soi et le pour-soi, le hasard et le déterminisme, etc. Une thologie de la dialectique dans la pensée française contem-raine se rapprocherait tantôt d'une anthologie de l'humour ir, tantôt d'un poème léger à la Prévert ou d'une chanson rodique montmartroise. La dialectique, comme il est à évoir, comme les classiques — de Hegel à Lénine — l'avaient évu, ne se distingue guère de la sophistique et permet les ectismes les plus étonnants, dans lesquels les termes (les ots!) joints dialectiquement hurlent d'être accouplés.

Devant cette orgie dialectique, le marxiste peut protester ec violence. Il peut dire : « Faussaires! Malfaiteurs intellec-els! Parasites! Escrocs!... A travers cette confusion inextri-ble et falsificatrice, à travers vos dialectiques subjectives, us embrouillez les problèmes fondamentaux, idéologiques politiques. Vous voulez exproprier la classe ouvrière de son ode de pensée et l'approprier à vous, c'est-à-dire à la classe nemie. Vous voulez arracher au prolétariat ses armes; vous ursuivez avec vos moyens idéologiques une vaste opération litique de trahison... »

Ce marxiste, objectivement — en jugeant à l'échelle de istoire, sur des siècles — n'aura pas tort. Cependant, à chelle de la vie individuelle et de la quotidienneté, — de ujourd'hui — simplement il ne sera ni écouté ni compris. ne soulèvera que des ricanements. Et quand il répétera pour seconde fois son appréciation, on se détournera en haussant épaules, en disant : « La chanson est connue. »

Mais il peut aussi poser courtoisement des questions précises, chacun des interlocuteurs possibles, en attendant poliment réponse, sans montrer sa supériorité historique, et même ns être tout à fait sûr de sa supériorité. Par exemple les estions suivantes : « Êtes-vous bien sûr, cher dialecticien, ne pas avoir introduit avec la dialectique des contradictions tenables dans votre propre doctrine ? D'où vient à votre is votre dialectique ? De vous, ou de quelque chose d'autre ? elle vient de vous, ne serait-elle pas un traitement individuel subjectif d'un certain contenu réel que vous ne reconnaissez s ? Si elle vient d'autre que vous, vous reconnaissez par là 'elle vient du contenu, et qu'elle doit déboucher vers l'objec-vité, vers l'histoire, vers la pratique sociale, pour y trouver source et son fondement ! — Etes-vous bien sûr que le

phénomène et sa description phénoménologique ou existentielle ne découvrent pas une ou des essences cachées ? — Comment la description de structures fixes s'accorde-t-elle avec vos dialectiques ? — Comment pouvez-vous passer de votre conscience, de votre vécu existentiel, à la situation historique ? Comment envisagez-vous ce passage ? — Comment situez-vous dans l'actuel la personnalité, votre personnalité ? — Quelle est votre attitude vis-à-vis de la logique, de l'analyse, etc. »

Il en va de même pour d'autres notions et catégories philosophiques connues, comme celle d'*aliénation*. Elle est devenue aussi un thème courant, un lieu commun philosophique. Chacun décrit à sa manière l'aliénation de l'homme en général, ou celle du travailleur, ou celle de l'intellectuel, ou sa propre aliénation individuelle. Chacun, y compris les métaphysiciens idéalistes les plus avérés, y compris les théologiens. Chacun y ajoute sa propre théorie de la « désaliénation ». Le thème est passé de la philosophie dans la littérature, et les écrivains emploient fantastiquement la notion parfois sans employer le terme, en l'ignorant et en ignorant son contenu philosophique. Ici encore le marxiste peut s'indigner et se raidir. Il peut rejeter le concept d'aliénation comme entaché de métaphysique, souillé par l'idéalisme, utilisé par la pensée bourgeoise. Mais il peut au contraire le considérer comme un concept valable, important ou même décisif dans le développement de la pensée humaine et du marxisme, et devenu un lieu commun — donc un lieu de rencontre et de discussion. Il peut en même temps le considérer comme un thème abstrait, valable comme tel, qu'il importe donc de rendre concret et vivant en le disputant à la spéculation métaphysique.

Si l'on examine la question sous cet angle, on s'aperçoit vite que l'on se trouve — que l'on se trouvait déjà il y a plusieurs années — sur un terrain solide malgré son apparence mouvante (et que le terrain apparemment solide du sectarisme est en réalité incertain et mouvant). En effet, la confusion philosophique n'arrive pas à dissimuler un fait capital. L'événement philosophique décisif de cette période fut (avec la redécouverte de la dialectique et de l'hégélianisme) la publication et l'étude des *œuvres de jeunesse de Marx*.

Ces œuvres de jeunesse, peu connues avant la dernière guerre en France, et même non traduites sauf quelques fragments,

ont soulevé un intérêt immense dans tous les milieux intellectuels, sauf chez la plupart des marxistes, qui les ont en majorité longtemps traitées par le mépris!

Les penseurs non marxistes les ont étudiées, interprétées; ils se sont situés par rapport à elles; ils en ont intégré à leur propre doctrine des éléments plus ou moins importants et plus ou moins déformés. A l'assimilation unilatérale et déformante de la dialectique, ils ont ainsi superposé une assimilation unilatérale et déformante des thèmes de la philosophie marxiste. Et ce fut ainsi que la notion de *praxis* (pratique sociale) et celle d'*aliénation* (encore elle) passèrent au premier plan des thèmes philosophiques disputés entre divers courants idéologiques.

Cette vaste opération s'est accomplie sous le regard sévère — et impuissant — des marxistes. Ils n'arrivaient pas à intervenir efficacement dans le débat, puisque pour la plupart d'entre eux, il n'y avait même pas problème. L'ennemi de classe faisait ce qu'il avait à faire; il suivait sa nature. Pourquoi chercher à intervenir *efficacement* ? Les appréciations globales sur l'ennemi de classe suffisaient.

Alors qu'il y avait occasion et lieu de travaux décisifs, ces travaux n'ont pas été entrepris. Ils ont même été découragés. Parce que les thèmes en question sont abstraits, et historiques, et qu'ils exigent de longues recherches — sans lien immédiatement visibles avec l'actualité — leur examen semblait inutile.

On entrevoit ici les grandes questions méthodologiques qui se posent et qui n'ont pas été posées mais éludées. Le dogmatisme, le schématisme, eux-mêmes abstraits, affectent le plus grand mépris pour l'abstraction. Ils ont ainsi oublié tout simplement qu'il y a une abstraction scientifique, et qu'il n'y a pas de connaissance sans abstraction (sans mouvement de l'immédiat vers l'abstrait et de l'abstrait vers le concret). De même, le schématisme et le dogmatisme n'ont jamais cessé de se croire « vivants », et liés avec la vie, parce qu'ils soumettaient la recherche scientifique ou philosophique aux exigences (apparentes souvent) de l'actualité immédiate. Ce qui réduisait la philosophie et la science au journalisme philosophique et à la vulgarisation idéologique, sous prétexte de « lutte » et de « réalité concrète ».

Pendant un court intervalle (1945-1947) régna cependant dans l'ensemble des marxistes un autre état d'esprit. L'impulsion donnée à la pensée marxiste par les organismes se réclamant ouvertement de la doctrine (avant tout les éditions, publications, organismes culturels du P.C.F.) fut satisfaisante. On demandait aux « intellectuels marxistes » avant tout de travailler, de produire dans leurs spécialités. Et certes on tendait déjà à les cantonner dans ces spécialités, à les décourager des recherches ayant une incidence politique (par exemple les recherches historiques) ou à les contrôler sévèrement s'ils s'aventuraient dans ce domaine. On tendait aussi à se méfier des recherches philosophiques, en réservant donc au Parti comme tel la recherche dans ce secteur (ou l'absence de recherches). Cependant on ne proposait pas, ou l'on ne proposait que discrètement aux intéressés des modèles préfabriqués. On prenait — et même parfois exagérément — la défense des traditions et des particularités « spirituelles » nationales dans la culture. On ne blâmait donc pas tel ou tel d'être spontanément imprégné d'esprit cartésien ou de socialisme français. En fait, la liberté d'expression — dans le cadre du matérialisme dialectique largement conçu, laissant place à la recherhche, et dans le sens d'un ralliement à la défense des intérêts fondamentaux de la classe ouvrière — cette liberté paraissait précisément un élément acquis de la tradition nationale. On estimait généralement qu'il n'y aurait pas de coupure absolue entre la révolution démocratique bourgeoise et le socialisme. On espérait généralement que cette relative continuité (non sans accidents, mais sans cassure) définirait la voie française vers le socialisme. Même non officiellement exprimée, cette conviction n'en était que plus profonde, implicitement.

Alors furent écrits et publiés un certain nombre d'ouvrages ouvrant des champs nouveaux de recherche pour la pensée française en général et pour la pensée marxiste française en particulier [1]. D'autres travaux qui n'ont jamais vu le jour, furent commencés. Les livres n'étaient certes pas irréprochables. Leur examen critique, généralement poursuivi avec une

1. Notamment : Gaston Casanova : *Matérialisme dialectique et mathématiques*. — A. Cornu : *Karl Marx et la pensée moderne*. — R. Garaudy : *Sources françaises du socialisme scientifique*. — H. Lefebvre : *Logique formelle, logique dialectique*. — H. Mougin : *La Sainte Famille existentialiste*.

dialité fraternelle, mettait l'accent sur leurs aspects positifs tôt que sur leurs défauts. Ce fut le temps du dialogue courtois c les non-marxistes.

Et puis, en 1948-1949, vint la coupure, avec une extraordire brutalité. Ce fut un stupéfiant changement d'atmosphère, ıt ceux qui l'ont vécu s'étonnent encore en se demandant mment ils l'ont supporté.

Nous n'avons pas ici à juger la théorie politique des deux ıps, avec l'analyse et l'appréciation de la situation mondiale elle comportait. Nous pouvons cependant rappeler qu'elle déjà, sur le plan politique, poussée jusqu'à ses plus extrêmes séquences : campagne contre les neutralistes, rejetés dans amp de l'adversaire — violentes attaques contre Tito et les ıgoslaves, considérés non seulement comme des ennemis, is comme les pires ennemis. L'axiome politique ainsi posé transporté sans précautions aucune dans le domaine idéologue et culturel. Le jdanovisme ainsi défini fut à son tour posé en France avec une brutalité sans exemple. Nous pçonnons aujourd'hui qu'à une situation réelle furent ainsi ajoutées une série de superfétations à caractère tranchant outré, qui aggravaient la situation sous prétexte de la définir de la clarifier.

Du jour au lendemain ou presque, il fut admis que chaque e, chaque œuvre, chaque homme de culture se classait parmi adversaires ou bien parmi les partisans. Une coupure absolue sidait, avec une logique imperturbable, à cette classification de. On posa comme principe le « tout ou rien » le plus décidé. 'en déduisait que les gens qui se disaient proches, qui cherient le contact et le dialogue, étaient précisément les plus ıgereux, les pires adversaires : les plus insinuants, les plus ocrites, les plus démoralisants, les plus dissolvants. On ait leur opposer la critique la plus dure.

Du jour au lendemain (ou presque) la science et la philosophie iétiques furent proclamées comme inconditionnellement érieures. On les promut au rang de prototypes, de modèles mplaires dans tous les domaines. De telle sorte que la tâche ncipale sinon unique consistait à imiter, à citer. Le traducteur int, avec le publiciste voué à l'actualité polémique, un sonnage éminent. Il bénéficiait d'un préjugé favorable en portion inverse de la suspicion qui frappait le chercheur,

celui qui pensait que tous les problèmes n'étaient pas résolu
en Union soviétique (ou qui réfléchissait sur d'autres problème
que ceux des soviétiques). Staline fut acclamé non seulemen
comme le principal penseur et philosophe de notre temps, mai
comme l'unique : le coryphée de la science, de la pensée, de l
philosophie. Il n'y avait plus qu'à commenter Staline, à déve
lopper miette par miette les richesses inépuisables contenue
dans la moindre de ses phrases. La question de formulatio
d'un contenu de pensée déjà existant devint primordiale; o
se pencha avec une attention inquiétante sur les « formulations
On s'engagea ainsi sur le chemin d'une scolastique et d'u
byzantinisme d'autant plus ridicules qu'ils se donnaient pou
nouveaux, vivants, ardemment novateurs (expérience éclai
rante : il a dû arriver plus d'une fois dans l'histoire que l
scolastique se croie ardemment novatrice et qu'elle s'impos
précisément ainsi !). On en vint à mettre en doute la possibilit
de publier et d'étudier d'autres ouvrages théoriques que ceu
de Staline. L'histoire du P.C. (*b*) devint une sorte de bréviair
pâture quotidienne de chaque bon communiste, bientôt appri
par cœur par les meilleurs, les plus zélés.

La théorie des deux camps aboutit à une reprise outrancièr
en philosophie et en histoire de la philosophie, d'un thème q
avait déjà tendance à se scléroser : celui de l'opposition entr
le matérialisme et l'idéalisme. Il fut dès lors entendu que l'o
pouvait et que l'on devait mettre sur chaque penseur et su
toute idée, dans le passé comme dans le présent, l'étiquett
matérialiste ou bien l'étiquette *idéaliste*. La classification rigid
s'étendait à l'histoire entière. Par exemple le devoir de l'hist
rien marxiste de la philosophie, c'était de montrer en Descart
un matérialiste; ou bien — en renversant la question, mais e
la conservant dans l'ensemble — de montrer pourquoi Descart
ne parvenait pas au matérialisme mais s'embourbait dans l
marécage idéaliste.

Le but de l'historien, c'était de montrer le conflit, toujou
clair et distinct, lié à des luttes de classes elles-mêmes conçue
comme conscientes, des deux camps en philosophie. L'histoir
de la philosophie devait ressembler au compte rendu d'u
partie de football : les équipes, les bons joueurs, les poin
marqués (avec la victoire finale absolue du matérialisme pa
un nombre énorme de points contre zéro). Plus d'obscurit

de transitions, plus de développement complexe et contra-
›ire de la connaissance. Plus d'élaboration à travers l'idéa-
› lui-même des concepts et catégories de la philosophie. Le
é s'éclairait entièrement à la lumière d'un présent lui-même
le, clair, évident.

en entendu, l'idéalisme n'avait jamais été et n'avait
is pu être qu'un mensonge réactionnaire avéré. Il n'avait
is eu de racines réelles ni dans le développement de la
aissance, ni dans celui de la société. Il n'avait jamais pu
› la moindre fécondité dans aucun domaine. Il se réduisait
essément aux mensonges de classe, à la défense des intérêts
classes dominantes, mensonges dissipés comme une fumée
le marxisme et le prolétariat.

ı coup, la totalité de la philosophie et de son histoire
ait de ces définitions et classifications. La philosophie ?
arme de classe, une idéologie au service — dans le passé —
classes dominantes. Un rideau de fumée! Le matérialisme,
ui seul, pouvait avoir eu dans le passé comme dans le
ent, un rôle positif, clarificateur. Or, le matérialisme
iste simplement à voir le monde comme il est. Avec le
érialisme de Marx, la philosophie traditionnelle s'effondre.
c la philosophie elle-même disparaît. Son histoire se rédui-
à celle des erreurs et mensonges de classe, que pouvait-il
ester ? La philosophie devenait suspecte. Le philosophe,
ne se disant marxiste, ou surtout se disant marxiste,
araissait comme un communiste hésitant, posant des
stions réticentes, gardant des illusions idéalistes — et
ıt tout un respect superstitieux pour le passé idéologique
et cherchant à introduire son attitude réticente parmi les
es marxistes. Que pouvait-il rester de la philosophie ?
théorie de la connaissance, la théorie de la dialectique se
ıvaient chez Staline, parfaites, achevées. Le philosophe
enait un idéologue dangereux — à moins qu'il ne se subor-
nât à l'action politique immédiate, comme un simple
naliste et propagandiste.

a théorie des deux camps, étendue à l'histoire, produisait
c de singulières et regrettables conséquences. Elle introdui-
partout des coupures absolues. Y compris dans l'histoire
marxisme et de sa formation. Le marxisme se séparait
talement de ses sources, de ses origines, du processus de sa

formation. Hegel ? Rejeté dans les « poubelles de l'histoire ». Et avec lui les socialistes français, ou les économistes anglais. On ne connaît que trop la fameuse définition de l'hégélianisme comme philosophie de la réaction allemande au début du XIXe siècle et arme idéologique contre la révolution française. Dans la formation même du marxisme, au cours de la vie de Marx et d'Engels, il fallait dès lors trouver une date décisive : la date avant laquelle il n'y avait pas encore de doctrine marxiste — et le lendemain de laquelle la doctrine était enfin là. On se mit, certes, à discuter sur cette date (pour les uns, le *Capital*; pour d'autres, le *Manifeste*; pour d'autres, l'*Idéologie allemande*). Ainsi les scolastiques, les byzantins ont de profondes discussions et disputent sur les thèses. Ils ne s'aperçoivent même pas qu'ils ont en commun le postulat qui rend pédante et scolastique toute leur pensée. Le marxisme portant une date — apparu brusquement un jour J, — ce qui avait été dit et écrit avant cette date, fût-ce par Marx, tombait aussi dans les « poubelles de l'histoire ». On peut imaginer à quel point l'étude des œuvres de jeunesse de Marx pâtit de cette attitude. Ceux-là mêmes qui rejetaient les œuvres de jeunesse comme entachées d'hégélianisme ne cessaient de louer Staline et Jdanov pour avoir enfin montré l'originalité radicale, la nouveauté absolue du marxisme.

Enfin, la théorie des deux camps devait aussi s'appliquer à l'actualité, à la lutte idéologique présente, au domaine de la culture. Ici, elle prit une forme si absurde que l'on a honte, rétrospectivement, d'en parler, et de n'avoir protesté que par un silence obstiné au moment où fut lancée telle absurdité. Mais combien d'absurdités, ou combien de réalités et d'idées pires que des absurdités n'ont été dans ce passé combattues que par le silence réticent de ceux qui se refusaient à devenir complices, mais se voulaient fidèles à la révolution, au marxisme, à eux-mêmes ? On leur reprochait même ce silence. On s'efforçait, avec une singulière habileté dans le rôle de directeur des consciences, de donner mauvaise conscience aux silencieux. On leur demandait de faire encore un petit effort sur eux-mêmes, et d'accepter, et de parler. Passons ici rapidement sur cette époque affreuse, dont malheureusement les conséquences ne sont pas épuisées. Ce fut le moment en France de la trop célèbre théorie de la *science prolétarienne*, fondamentalement

ɔposée à la *science bourgeoise*. Théorie qui a provoqué des égâts presque irréparables dans le domaine scientifique ou ıilosophique. En quoi consistait la science dite prolétarienne ? n quelques citations de Staline, de Lyssenko et des pavloviens viétiques. Quant à la science bourgeoise, elle comprenait ɪtamment Einstein et la théorie de la relativité, la physique omique et nucléaire, avec le problème de l'indéterminisme. ırce que Einstein se prononçait pour un certain idéalisme, ırce qu'il se disait plus ou moins nettement disciple de Mach, suspicion s'étendait à sa physique entière. Parce que la éorie des quanta posait le problème du déterminisme, on ndait à la condamner globalement. On jetait tranquillement, ès tranquillement, l'enfant avec l'eau du bain. Au lieu de ɔntrer les contradictions internes entre l'idéologie et la science, amalgamait la science — considérée comme superstructure avec l'idéologie. On cessait d'analyser, de différencier déologie et la connaissance, pour constituer des ensembles giques à approuver ou à rejeter globalement.

Chacun sait que les excès dans cette voie furent tels que aline dut réagir. Ainsi, et plusieurs fois, Staline combattit rtains effets et résultats des attitudes prises ou déterminées r lui; ce qui ne simplifie pas l'histoire et le bilan de cette re période. La théorie de la science prolétarienne, après ɔir ravagé le champ de la recherche théorique, fut donc andonnée un beau matin. Il y eut quelques phrases sibyllines, nt le sens n'était perceptible qu'aux initiés. Jamais on n'a océdé sur ce point à une autocritique approfondie, dégageant implications et les conséquences de cette fatale théorie. ı l'a considérée comme liquidée, et l'on s'est lavé les mains. ılheureusement, dans ce domaine, il n'est pas d'actes ıgiques. Les conséquences d'une fausse position n'en étaient s moins des faits accomplis, et n'en ont pas moins continué se dérouler inexorablement.

Examinons rapidement les conséquences lointaines et pro- ıdes de la théorie des deux camps. Il y eut intrusion brutale ns la science et la philosophie d'une conjoncture politique terminée et momentanée, de son appréciation politique. diquons bien que nous ne mettons pas ici en doute le caractère marxisme en tant que prise de position et position de parti; us ne mettons pas en question la discipline nécessaire. Nous

mettons en doute et en question le caractère brutal, autoritaire *non démocratique*, de cette discipline. Ainsi que la simplificatio brutale des problèmes théoriques au nom de l'esprit de parti

Essayons, très rapidement, de donner un bilan des dégâts Essayons de saisir pour les extirper quelques-unes des racine réelles de ce phénomène multiforme : le dogmatisme. Nou disons bien : racines *réelles*. Car le dogmatisme excelle à s dissimuler, à montrer de fausses racines ; il sait même organise la lutte contre le dogmatisme de façon à sauver l'essentiel d dogmatisme avec les dogmatiques. Il sait organiser des discus sions, voire des autocritiques superficielles qui ne vont jamai au fond des choses.

En résumant ces dégâts, nous laisserons de côté les drame subjectifs et personnels : travaux arrêtés définitivement o provisoirement, hommes découragés ou brisés, trop vit convaincus de leurs « erreurs », ou bien au contraire voués à l rébellion contre des décrets leur imposant une « vérité » inaccep table par eux. Ce sont là des thèmes romanesques qui seron un jour certainement traités, dès que les écrivains révolution naires abandonneront réellement les schémas préfabriqué du héros positif et du bilan toujours positif.

En premier lieu, méthodologiquement, la théorie des deu camps a mis en péril sinon brisé — effectivement, dans l réalité vivante — la pensée dialectique. Elle a remplacé l dialectique (en tant que méthode d'analyse et mouvement d pensée à travers les contradictions saisies et conçues) pa une logique imperturbable. Comme nous l'avons soulign les transitions, les intermédiaires, les continuités (relative disparurent de l'histoire comme de l'actualité. Partout, dan tous les secteurs et domaines, on créa par décret du muphti d coupures, des séparations, des cassures absolues. Partout, o jugea selon des dilemmes : « *Tout ou rien — Ou bien l'un* o *bien l'autre*. » On revint ainsi à une sorte de métaphysique o plutôt de morale traditionnelle : d'un côté le bien, le bon, l beau — de l'autre le mauvais, le mal, la laideur. La capacit d'analyse dialectique disparut rapidement. Cette détérioratio de la pensée eut quelque chose d'effarant par sa rapidit D'autant plus que le zèle moral pour soutenir les affirmatio absolues et les dilemmes de principe remplaçait avantage sement l'analyse dialectique réelle, considérée comme suspect

ut donc l'époque d'une promotion extraordinaire de la ue et du moralisme, au moment même où l'on rejetait une horreur affectée la métaphysique, la morale, la logique tionnelle dans les trop fameuses « poubelles de l'histoire ». schéma extérieur, imposé du dehors — politiquement — préoccupations d'ordre scientifique ou esthétique, déter-it les attitudes et prises de position. La théorie de l'exté-é du marxisme par rapport à la spontanéité se transformait par une extraordinaire superfétation, en théorie de ériorité de la position politique par rapport aux marxistes nêmes. Et cela en dehors de l'analyse concrète des situa-et des problèmes, avec leur complexité, leurs interactions, contenus réels. Il suffisait d'appliquer le schéma pour en re logiquement les applications à tel problème, les prises sition, les attitudes militantes. Quant à ces applications, se donnaient pour des devoirs d'ordre moral à l'égard de sse ouvrière, du marxisme, du Parti. Celui qui s'en dispen-u s'y opposait relevait donc d'épithètes infamantes aussi sur le plan moral que sur le plan intellectuel et politique. héma politique imposé — et imposé politiquement — se formait dans la pratique en un moralisme. Le zèle seul guait les individus les uns des autres. Avec l'analyse ète disparurent le talent et le caractère comme distinction les individus. Le critère politique devint en fait un e moral : dévouement, sacrifice. Sacrifier jusqu'à ses nces intellectuelles, jusqu'aux exigences spécifiques de la issance humaine, passa pour un test de fidélité. Le *tivisme* moralisateur remplaça donc à la fois les exigences iques de la connaissance *objective*, et l'élément intellectuel *tif* normal chez le philosophe, chez le savant, chez l'artiste. seudo-communauté dans l'ordre moral se substitua ainsi peu à la communauté vivante dans la connaissance et n.

se trouvait en fait (mais nous y reviendrons inlassable-ramené à une position éthique prémarxiste et préhégé-. Pour y résister, il fallait d'autant plus de courage que e voyait disqualifié moralement dans l'esprit de ceux à ne desquels on continuait à tenir. Les problèmes étant léviés et transportés sur un autre terrain, un terrain faux lui de la morale et du moralisme, de la fidélité et du

sacrifice — la lucidité intellectuelle ne servait plus. Elle s'éteignait. La mauvaise conscience, ou la révolte, la remplaçaient. Le culte de la personnalité couronnait cet ensemble, cette détérioration effarante. Il les consacrait; il en était à la fois cause et effet. Il n'en constituait pas l'essentiel.

Les polémiques de plus en plus acerbes se substituant au travail producteur comme au dialogue, l'injure devenait un argument très apprécié. Les polémistes se distinguaient par leur zèle dans l'invention des injures. D'où un fléchissement rapide dans le niveau intellectuel — et moral — des publications. Les travaux approfondis, mûris, sérieux, disparurent au profit des articles de circonstances, hâtivement écrits sur un ton de fausse violence et de fausse bonne conscience. On se figurait que le *ton* de l'affirmation outrancière et de l'injure *ad hominem* dissipait l'adversaire comme un vent salubre dissipe la fumée. Et l'on s'étonnait, et l'on s'indignait, qu'il n'en fût rien. L'adversaire de classe avait cette audace insigne et cette vitalité absurde, de ne point s'effondrer sous les coups qu'on lui portait. On ne s'apercevait pas, on feignait de ne pas s'apercevoir qu'on avait frappé dans le vide.

L'élément subjectif normal (exigences de la pensée subjective, correspondant chez l'homme de culture et de réflexion aux exigences objectives et spécifiques du savoir) se vit donc éliminé au profit du subjectivisme de parti. L'un dissimulait l'autre, ou le justifiait, selon la conjoncture. Ce subjectivisme multiple se dissimulait à son tour sous l'apparence de la position politique objectivement déterminée (alors qu'il n'en était qu'une exagération, une excroissance, une superfétation extérieure aux raisons réelles de la position politique, par exemple au danger de guerre réel pendant cette période). Cependant cette couverture d'objectivité politique permettait de reprocher à toute hésitation et à toute réticence son caractère subjectif, tout en lui substituant un autre subjectivisme beaucoup plus grave parce que justifié. D'où une complication infernale dans la détérioration du pouvoir d'analyse et des exigences de la connaissance.

La soumission inconditionnée aux exigences de la politique internationale définie par Staline réagissait donc ainsi sur les fondements de la connaissance et de la philosophie (dans la mesure où ces mots gardaient un sens). La connaissance objec-

ve approfondie et la recherche se voyaient donc éliminées, ecouvertes, atrophiées, par l'idéologie elle-même alignée sur ı propagande et ramenée à la propagande sur le plan culturel. a pensée marxiste, devenue idéologie d'État, et idéologie de État — d'un État déterminé — se transformait en organe de ublicité politique : publicité des réussites et camouflage des chees. La raison d'État et le mensonge officiel commandaient savoir, l'utilisaient, se justifiaient par son moyen.

Ce n'est pas tout. De loin.

L'attitude dogmatique ainsi définie s'engageait dans des ontradictions inextricables.

Première série de contradictions. Ce dogmatisme était fonda-ıentalement faux, et d'abord parce qu'il n'était *même pas* n dogmatisme. Il n'avait que l'apparence d'un dogmatisme. corce vide, coque sèche et creuse, il n'avait pas de contenu. e dogmatisme résidait essentiellement dans la méthode de irection, d'imposition, d'introduction allant du dehors au edans, de telle ou telle affirmation. Il pouvait donc imposer 'importe quoi et n'importe où et n'importe quand. Il changeait ı gré des circonstances, imposant tantôt le « point de vue » ational, tantôt le « point de vue de classe ». Le sectarisme était qu'apparent, comme le dogmatisme. Ils couvraient us une enveloppe illusoirement rigide les fluctuations, les ésitations, les oscillations, en un mot l'opportunisme.

La contradiction immanente à cette attitude entre le dogma-sme et le non-dogmatisme devait se résoudre illusoirement, ar une superfétation nouvelle. L'ultradogmatisme ne tenait aucun dogme, critiquait le dogmatisme, mais se réservait droit d'imposer les dogmes les plus divers, selon les circons-nces. Il savait organiser, et même ritualiser des discussions rmelles, destinées à amener les hésitants sur des « positions » éfabriquées et d'ailleurs changeantes. Le subjectivisme fonda-ental se transformait ainsi en un « ultrasubjectivisme » estiné à rendre l'apparence d'objectivité aux décisions prises en haut par la personnalité dirigeante.

Deuxième série de contradictions. Couper le marxisme de ses urces, le dater comme un résultat absolu et radicalement ouveau de l'histoire, affirmer ainsi son originalité, aboutissait ı rejet de ce qui l'avait précédé. Les « poubelles de l'histoire »

étaient pleines, et pleines de trésors : les traditions culturelles nationales, les œuvres antérieures au marxisme, Descartes ou Pascal en France, Hegel en Allemagne, etc. De temps en temps il fallait aller les repêcher dans les poubelles où on les avait jetées. On s'engageait ainsi dans une contradiction toujours aggravée : entre l'ancien et le nouveau, entre les précurseurs et le marxisme, entre l'acquis culturel et la révolution socialiste. Le « nouveau » était censé échapper aux contradictions; en fait, il se trouvait aussitôt en proie à celles que créait la théorie métaphysique du « nouveau » absolument nouveau!

Mais alors, *troisième série de contradictions*, comment comprendre, comment expliquer le marxisme lui-même ? et sa fulgurante apparition dans l'histoire ? Comme les idéologies dans les idéologies (antérieures au marxisme) il restait en l'air! D'où sortait-il donc ? De la tête de Marx et d'Engels ? Pourquoi ? et pourquoi ceux-là plutôt que d'autres ? Superstructure de la société ? De quelle société ? De la société bourgeoise ? Expression de la classe ouvrière ? de ses intérêts ? Mais alors pourquoi ces études subtiles et profondes, d'une subtilité « théologique » comme l'a dit Marx à propos de la valeur d'échange ? Et pourquoi cette introduction dans la lutte de classes de thèses formées dans et par la pensée d'intellectuels venus de la bourgeoisie ?

Parce que ces questions ne pouvaient que rester sans réponses, on ne les posait pas. On n'aimait pas ceux qui les posaient. On en venait, on devait en venir à définir un marxisme simplifié par le désir de servir la classe ouvrière. Ce qui remplace la science et l'objectivité par le critère éthico-politique, par le subjectivisme. L'analyse critique des concepts est éliminée au profit d'une forme moralisante de conscience.

Autre manière de poser ces questions indiscrètes. Le marxisme relève-t-il de ses propres catégories et concepts ? Comment ? S'il en relève, il doit *devenir*, et se transformer, et cela à travers des contradictions. Où sont ces contradictions ? Et ne sont-elles pas produites ou reflétées précisément par et dans les attitudes des dogmatiques ou pseudo-dogmatiques ? S'il n'en relève pas, quel est son rapport avec ses propres catégories ? Comment les transcende-t-il ? Où se situe-t-il ? Dans quelle sphère ?

Quatrième série de contradictions. En fait, la sphère de l'État, et Staline comme dirigeant d'État, et le Parti conçu comme

organisme d'État, s'érigeaient ainsi en critères du vrai. Ils s'érigeaient en analogues de l'Idée hégélienne : but, terme, sens de l'histoire, dominant sans contradiction interne l'enchaînement historique des contradictions.

En devenant philosophie absolue de l'État, et idéologie d'État, le marxisme s'aplatissait jusqu'à l'hégélianisme. Et cela — ô ironie — au moment même où on rejetait l'hégélianisme dans les poubelles de l'histoire. Le marxisme perdait une dimension précieuse : la critique de l'histoire, la critique de l'État.

Ceci d'ailleurs se relie historiquement aux thèses fondamentales émises par Staline dès les débuts de sa carrière politique, notamment à la thèse du *retard de la conscience*. Si toute conscience retarde, la science et l'action doivent lui être imposées du dehors. Si toutes les consciences individuelles retardent, la vérité doit venir d'une sphère supérieure, transcendante aux individus : celle de l'État, doté des privilèges de prévoir, de pouvoir, de savoir. Lorsqu'il émettait cette thèse, dans *Anarchisme et Socialisme*, Staline savait-il qu'il reprenait une théorie hégélienne ? Savait-il que pour Hegel la connaissance suit la réalité comme la chouette de Minerve s'éveille lorsque le jour disparaît ? Sans doute que non.

Cinquième série de contradictions. En rejetant l'acquis antérieur, il fallait rejeter au profit de la méthodologie marxiste (tombée du ciel, ou montée bizarrement du sol prolétarien dans la tête de Marx, un beau matin historique) les méthodologies antérieures. Et notamment la logique, la vieille logique formelle, si bien mêlée historiquement à la métaphysique, aux idéologies des classes dominantes dans la société esclavagiste, féodale et même bourgeoise.

Ou bien on gardait la logique. Et même il fallait la garder, sous peine de voir les militants eux-mêmes déraisonner et émettre des discours peu cohérents sous prétexte de dialectique (ce qui d'ailleurs n'a pas manqué d'arriver). Il fallait la conserver, ne fût-ce que pour la pédagogie. Mais c'était incompatible avec la théorie générale sur l' « ancien » et sur les superstructures idéologiques comme instruments des classes dominantes, etc.

Ou bien on rejetait en bloc la vieille logique. Ce qui n'allait pas sans difficultés au moment où fonctionnait, imperturba-

blement, inexorablement, une logique démesurée. Et puis, il fallait la remplacer. Ce qui obligeait à créer une « logique prolétarienne », ou une « logique socialiste ». Les uns confondaient cette logique nouvelle avec la dialectique; les autres cherchaient à les distinguer. Solutions contestables, dangereuses (pratiquement, pédagogiquement) d'un problème réel, celui du perfectionnement de l'instrument logique et conceptuel de la connaissance...

Approfondissons encore, essayons de saisir d'autres racines du dogmatisme (et de ses contradictions internes), d'aller jusqu'à son essence.

Si nous étudions sérieusement l'œuvre de Marx, nous sommes frappés par l'absence de travaux spéciaux consacrés à la théorie de la connaissance *prise isolément*, à la méthodologie considérée *à part.*

Généralement on considère cette absence comme due au manque de temps. Marx n'a jamais pu accomplir son projet : résumer en quelques dizaines de pages sa méthodologie, sa conception du monde et de la dialectique. Cette argumentation, sans être complètement fausse, ne résiste pas à l'examen. Si Marx avait attaché une importance primordiale à cet exposé, s'il lui avait paru indispensable pour son propre travail, n'aurait-il pas trouvé, coûte que coûte, le temps nécessaire ?

Et cependant Marx a clairement défini sa méthodologie. Dans l'*Introduction à la critique de l'économie politique* comme dans des lignes de la préface du *Capital* voisines, mais rarement citées, de celles qu'on ressasse indéfiniment sur le « renversement » de la dialectique hégélienne.

Marx définit sa recherche comme l'*appropriation* (intellectuelle) d'une « matière », d'un contenu, donnés historiquement. Il faut en analyser le développement. Puis vient l'exposition du mouvement d'ensemble, du devenir total.

Dans l'*Introduction*, il précise en montrant quelle « matière » est donnée à l'analyse économique et sociale. La donnée, c'est une population déterminée, dans un pays déterminé. L'analyse s'aperçoit que ce donné immédiat reste abstrait, si on laisse de côté les classes dont se compose la population. Mais les classes à leur tour deviennent des mots vides, si l'on n'atteint

s des éléments et rapports plus profonds : échanges, division travail, prix et valeurs, argent, salariat et capital, etc.

Le mouvement dialectique se détermine, dans ces textes ıdamentaux, toujours comme le mouvement d'un *contenu*, nt l'analyse atteint les éléments pour ensuite reconstituer exposer synthétiquement le devenir. Elle se sert, pour ce ıvail d'analyse et de synthèse, d'un instrument au moyen :ellectuel privilégié, que la pensée individuelle s'approprie : *concept*, l'abstraction scientifique, la catégorie (économique ıns le cas de l'économie politique). Marx procède par *approfon-ssement critique* des concepts et catégories élaborés par ses édécesseurs.

Retourner, renverser la dialectique de Hegel, ces mots neux ne signifient-ils pas notamment que le marxisme — à ıverse de l'hégélianisme — doit se défier de la dialectique se à part, élaborée indépendamment d'un contenu concret ? 'elle ne se détermine pas « en soi », mais à partir des contenus?

Marx reçoit ainsi de ses prédécesseurs un certain nombre de égories et concepts fondamentaux : concepts *économiques* oduction, travail social, valeur, revenu,etc.) — concepts *toriques et sociaux* (nation, classe, etc.) — concepts *philo-ɔhiques* (aliénations, devenir, contradiction, matière, e, etc.) — concepts *politiques* (État, etc.).

Il les considère comme expressions objectives de la société ırgeoise, c'est-à-dire du développement général de la for-tion économique sociale, et d'un certain degré de ce déve-ppement.

Il ne sépare pas ces concepts de leur contenu réel, objectif, torique. Il procède par *approfondissement critique* des ıcepts, en fonction de leur contenu et du contenu total de la iété à ce moment historique déterminé. Donc en fonction la lutte de classes, de l'existence du prolétariat, de son acti-é et de son sens dans le devenir de la société bourgeoise et ıs le développement de la société.

La « gnoséologie » proprement dite de Marx tient en peu de ges. Notamment dans les brèves mais profondes et énigma-ues *thèses sur Feuerbach* dont le sens authentique a été ement cherché. Par exemple, la thèse XI ne dit nullement : l'idéalisme est une interprétation du réel, alors que le térialisme ne serait pas une interprétation. Il apparaît au

contraire, en étudiant cette thèse, que le matérialisme et l'idéalisme sont, ou plutôt ont été, des interprétations philosophiques du monde. Lénine écrira : des *postulats*. La transformation pratique du monde ne supprime pas les interprétations. Elle les met à l'épreuve de la pratique. Et c'est tout. Dans cette épreuve, l'idéalisme périclitera, le matérialisme se transformera (thèses VIII, IX et X). L'erreur de l'ancien matérialisme fut de considérer l'objet hors de la praxis, non comme activité humaine sensible, non *subjectivement* (thèse I). Et voilà pourquoi, pendant une longue période historique, le côté actif de l'homme ne fut développé que par l'idéalisme, qui d'autre part — et contradictoirement — ne connaît pas l'activité réelle et sensible comme telle.

Les thèses sur Feuerbach ne considèrent pas la gnoséologie en dehors de son contenu historique déterminé.

Or, depuis Marx, les marxistes — et les plus audacieux, les plus combatifs — se sont consacrés principalement au développement de la gnoséologie.

Nous devons penser qu'il y eut à cela de profondes sources historiques. Le marxisme relève de ses propres catégories. Donc il ne peut se développer absurdement, hors de l'histoire, même et surtout si ce développement comporte des contradictions.

Des raisons pratiques, pédagogiques, polémiques, politiques, expliquent ce développement de la gnoséologie. Il s'agissait d'enseigner le matérialisme dialectique, de le rendre accessible à de larges masses ; et pour cela de le mettre en forme. Il s'agissait aussi de l'utiliser comme idéologie : comme instrument dans la lutte de classes.

On a donc été conduit par ces préoccupations à définir d'une manière simple, claire, évidente, la matière et l'esprit, le matérialisme et l'idéalisme, etc. Dans ce sens, on n'a pas pu éviter une simplification croissante, et surtout une absence de référence à un contenu déterminé.

Lorsque Lénine a traité la question d'abord dans *Matérialisme et Empiriocriticisme*, il l'a exposée avec une extrême prudence philosophique et scientifique. Il a déterminé le matérialisme comme un *postulat*. Pour lui, le postulat matérialiste s'est formé et formulé historiquement, en même temps que le postulat contradictoire, à savoir le postulat idéaliste. Ils se déterminent l'un par l'autre, l'un contre l'autre. Ils se sont

ıtement dégagés, au cours de l'histoire de la connaissance, travers toutes sortes de confusions, de mélanges, de transi-ns. A travers l'élaboration complexe de toutes les catégories la connaissance et de la philosophie. A travers enfin la lente ise de conscience des problèmes philosophiques fondamen-ıx. Le philosophe peut et doit donc étudier historiquement aque postulat et chaque catégorie dans leur développement, :te histoire étant inégale, accidentée, contradictoire.

La matière ? Cette catégorie philosophique ne dit pas ce 'est la matière. Elle s'en garde bien. Elle affirme seulement e la matière *est* avant la connaissance, la pensée, l'esprit, la ınaissance. Et c'est ainsi qu'elle peut avoir quelque chose ıniversel et d'absolu — de philosophique — alors que toutes connaissances déterminées sur la matière sont relatives, ›visoires, approximatives. Et contradictoires. Étant histo-ues et historiquement déterminées, ces connaissances sont à virtuellement niées par le développement de la connais-ıce : déjà en voie de dépassement. Mais non point les caté-ies philosophiques. Quant aux postulats, ils vivent ou urent, s'enrichissent ou dépérissent. Le postulat idéaliste u sa croissance, son sommet; il dépérit. Et cette affirmation : partie du postulat matérialiste, lequel seul permet de ›indre l'histoire réelle, la pratique sociale, les luttes de sses, donc l'*objectivité approfondie*.

Cependant deux postulats, deux interprétations du monde .tinuent — jusqu'à nouvel ordre — à se proposer à l'adhé-ı. C'est pourquoi il faut *prendre parti*. Cette prise de parti représente ni un choix arbitraire, ni une option morale, ni sorte de pari existentiel. Il s'agit d'une prise de position le parti qui retentit de proche en proche sur la connaissance la vie entière; elle est déjà en principe, virtuellement — is non point encore explicitement, sur le plan philosophique ıme tel, — une prise de position *politique*.

Ces propositions très rigoureuses et très prudentes de Lénine été par la suite comprises et transformées en sens contraire leur inspiration première. Le postulat matérialiste s'est ngé en une vérité absolue, inconditionnée, intemporelle, ra-historique. Le postulat idéaliste a été taxé d'erreur ou mensonge absolu, en tous temps, en tous lieux. Quant à la essité de prendre parti, elle a été conçue et présentée comme

vérité du parti (du parti politique comme tel) c'est-à-dire selon le schéma du subjectivisme de classe et de parti.

La pensée de Lénine a été privée par les commentateurs staliniens de sa richesse, de sa complexité dialectique.

En allant sans réserves dans ce sens, ces commentateurs ont abouti à une systématisation gnoséologique non seulement simplifiée mais achevée, définitive. Dans les manuels cosmopolites du matérialisme dialectique (cosmopolites, oui, parce qu'indifférents à l'histoire, aux héritages philosophiques, aux exigences spécifiques!), la dialectique s'expose en quatre points et le matérialisme en trois points. Et c'est fini. Il est entendu que ce sera ainsi pendant l'éternité des temps. Pédagogues et disciples se rencontrent dans cette satisfaction : tenir bien en main des vérités éternelles.

L'on aboutit ainsi à une théorie de la connaissance qui présente d'un côté la chose (bien définie, bien isolée, bien « réelle ») et de l'autre son double, son décalque dans la tête des hommes : son reflet. Et tout est dit dans ce domaine, jusqu'à la fin des temps. On ne se donne même plus la peine de distinguer la réflexion au sens classique du mot, du pâle reflet mutilé et déformé que « les choses » envoient dans le cerveau des êtres humains.

Le matérialisme dialectique s'est ainsi desséché jusqu'à perdre toute profondeur, jusqu'à perdre la poésie de l'ancien matérialisme (celui de Lucrèce par exemple). Il est revenu en deçà de Hegel, en deçà de Feuerbach. Il plaque du dehors des considérations dialectiques sur la platitude du matérialisme vulgaire, le matérialisme de la chose isolée, de l'objet extérieur. Cette gnoséologie a rejeté dans l'oubli la signification concrète de la dialectique chez Marx : l'appropriation et l'approfondissement d'un contenu mouvant, dans son devenir objectif, par une intelligence active munie de ses instruments propres, les concepts.

Situation étrange. Loin de nous l'idée de rejeter en bloc la gnoséologie, la théorie générale de la dialectique dans la nature, avec ses problèmes multiples et non résolus. De temps en temps les spécialistes de la gnoséologie, pris de scrupules, s'efforcent de ne pas exposer « en soi » la dialectique, puis le matérialisme. Ils cherchent dans la nature un peu plus que des exemples : un fondement objectif de la dialectique. Ils semblent mal voir

ı'ils s'obligent ainsi à donner une signification déterminée concept à la fois suprêmement abstrait et suprêmement ncret de *matière*. Et que de nouvelles difficultés naissent. ıoi qu'il en soit, leurs efforts en ce sens sont méritoires. L'idée ın néo-révisionnisme en ce qui concerne la dialectique ne it pas nous effleurer. Comme nous le disions plus haut, ypertrophie des recherches ou des exposés dogmatiques sur théorie de la connaissance, sur les lois universelles de la ılectique, a certainement des raisons profondes. Il n'en reste s moins que l'armature, le squelette du matérialisme dialecque devient l'essentiel. On a fait du matérialisme dialectique monstre à la fois effrayant et morne. La chair vivante s'est luite à très peu. Autour de ce qui subsiste de chair il porte il exhibe son énorme squelette desséché.

Et c'est ainsi qu'a triomphé dans le marxisme-léninisme sprit simplificateur, systématique, pédagogique, polémique, bjectiviste de Staline :

« *Le marxisme n'est pas seulement une théorie du socialisme, st une conception du monde achevée, un système philosophique.* » rivait-il au début d'*Anarchisme et Socialisme*. Maintenant us voyons comment ces formules qui paraissaient autrefois x esprits critiques un peu rudes et un peu rebutantes seuleent, et que beaucoup d'autres ont admises comme fortes et oureuses, contenaient en germe les erreurs futures. Le ınovisme et la théorie des deux camps y étaient implicitement ntenues, sur le plan de la gnoséologie. De plus, le système, mme tel, se liant à la position du parti, devient le bien du rti comme tel, comme unité supérieure à ses membres.

Pour raviver et revigorer la pensée marxiste, de quoi a-t-elle ésentement besoin ? Avant tout d'une sorte de bain d'***histo-ité***. Sans tomber dans l'historisme, qui la réduirait à l'hisre, il lui faut se replonger dans les études historiques, c'estlire dans l'étude et l'appropriation de *contenus concrets erminés*. Des études sur les rapports sociaux concrets, interédiaires dans la formation économique-sociale entre l'économique et le politique, pourraient ainsi avoir à notre avis un et salutaire.

Les postulats fondamentaux doivent aussi se reconsidérer toriquement, dans leur développement contradictoire et égal, avec leurs maturations, leurs enrichissements, leurs

échecs et victoires, leurs rapports concrets (faits de conflits et de transitions, de problèmes multiples auxquels les philosophes cherchèrent des réponses cohérentes). Il en va de même pour toutes les catégories de la pensée, philosophique et scientifique (formation des catégories philosophiques parmi les autres, avec étude de leurs connexions). On n'abandonnera ainsi ni le côté *catégorique* du développement de la philosophie et de la connaissance, ni le côté *problématique.*

En bref, parmi les points cruciaux et névralgiques sur lesquels doit se concentrer l'attention, nous indiquons :

a) *Le rôle, le sens, la nature de la philosophie.*

Est-elle morte ? A-t-elle terminé son rôle ? Si oui, pourquoi et comment ? Est-ce parce qu'elle s'est terminée avec la philosophie classique ? Ou avec la systématisation stalinienne ? A qui délègue-t-elle ses pouvoirs ? A la personnalité dirigeante ? ou au parti comme tel ? ou à la classe ouvrière comme telle ? ou à la lutte de classes ? ou à la pratique en général ? Est-elle dépassée, et devenue impersonnelle, par exemple parce que le parti comme instance supérieure, détenteur du marxisme-léninisme, remplace le philosophe ? Comment ? Le philosophe, ou plutôt l'intellectuel dit philosophe, est-il voué à la propagande, ou au journalisme philosophique, ou à la vulgarisation, ou à la répétition indéfinie des mêmes formules ? Pourquoi ? De quel droit ? Comment peut-il y avoir « marxisme créateur » dans ces conditions ? Est-ce seulement sur le plan politique, sur le plan de l'État, que de nouvelles affirmations peuvent s'avancer au nom du marxisme-léniniste ?

Si non, quel est le rôle, quelle est la fonction du philosophe ? Sur quel plan se situe la recherche du philosophe, son action, son efficacité spécifique ?

b) *Idéologie et connaissance.* Toute la systématisation aboutit à fusionner des deux termes. Le marxisme-léninisme en tant qu'instrument dans la lutte de classes coïncide avec le marxisme-léninisme comme science. Et cela n'est pas faux. Mais est-ce vrai pour la recherche marxiste ? Et surtout cette identité est-elle vraie toujours et partout, dans le passé ? N'y a-t-il pas eu rapports dialectiques complexes entre les idéologies comme moyens dans la lutte de classes — et la connaissance dans son développement ? L'unité de ces deux termes est-elle même vraie aujourd'hui sans réserves ? Est-ce une identité

ogique ? Ne faut-il retenir de la connaissance que ce qui sert mmédiatement à l'action ? Et faut-il généraliser de la praique, immédiatement, ce qui semble aussitôt pouvoir se théoriser » ? Ne risque-t-on pas de confondre l'accidentel t l'essentiel, le momentané et le nécessaire, le tactique et stratégique ?

c) *Objectivité et esprit de parti.* La prise de position ou de parti boutit-elle comme cela s'est vu à la liquidation de l'objectivité istorique ? Ou conduit-elle, comme Marx, Engels et Lénine ont montré, à une objectivité approfondie bien que jamais bsolue ? Si oui, comment ?

d) *Le marxisme et l'État.* Le marxisme-léninisme est-il une léologie de l'État ? Ou comporte-t-il d'autres aspects ? éveloppe-t-il la critique de l'État contenue précisément dans s œuvres des classiques ?...

On a réussi à créer en France, en quelques années, une tuation aussi pénible que paradoxale.

Il y a un marxisme « officiel », orthodoxe, ou passant pour l. Et froid, et ennuyeux à pleurer, et surtout stérile. Les pages e Roger Garaudy sur la connaissance, ou de Besse et Caveing ır la philosophie, ont le triste vernis luisant des affirmations éfinitives, que peu de jours suffisent à ternir. Mais qu'ajouter ces manuels ? Rien, rien, pour l'éternité des temps. Tout est it. Et l'on peut saluer ces efforts du « marxisme créateur ».

Seulement, les « adversaires », les esprits malveillants (en occurrence M. Merleau-Ponty dans *les Aventures de la dialecque*, M. Sartre dans ses articles des *Temps Mdernes*) viennent ire à haute voix, sans aucune gentillesse, ce que trop de gens ensent et disent tout bas. Le marxisme meurt d'ennui, dans ennui, par l'ennui.

Alors on se dépêche d'improviser quelque chose. Ainsi parut y a quelques mois le livre de J. T. Desanti sur Spinoza. e premier livre marxiste « officiel », et officiellement approuvé soutenu, depuis longtemps. On ne saurait mieux le comparer u'à un gâteau composé avec quelques très bonnes amandes beaucoup de mauvaise pâte. L'auteur a pris quelques nalyses pénétrantes (d'ailleurs insuffisamment étayées et pprofondies) sur les conditions historiques du système de pinoza. Il leur a ajouté un ensemble de considérations banales, ommunes — et qui passent à cause de cela pour intégrées à

l'esprit de parti — sur la lutte du matérialisme et de l'idéalisme. Sans renouveler la question, sans même envisager les problèmes posés par les catégories, leur développement historique, problématique et théorique...

A peu près en même temps l'on apprenait l'existence de travaux périphériques, extérieurs au marxisme « officiel ».

L'un de ces ouvrages, celui de M. Naville, rejette la philosophie marxiste entière, et réduit le marxisme à un positivisme scientiste : quantification des phénomènes économiques et sociaux (par exemple mesure des temps d'apprentissage considérés comme éléments de la valeur de la force de travail). Une telle recherche prétend se placer *à gauche* du marxisme « officiel » : elle se veut plus audacieuse, plus négative, plus révolutionnaire [1].

Un autre de ces ouvrages, la thèse de M. Goldmann sur *Pascal*, considère au contraire le marxisme comme une pure idéologie, comme une vision ou conception du monde. A ce titre, il la confronte avec d'autres visions ou conceptions, attachées à d'autres classes ou fractions de classe; et notamment avec le jansénisme, considéré comme idéologie de la noblesse de robe au XVIIe siècle. Une méthode purement idéologique, non historique sous l'apparence d'histoire des idées, arrive à brouiller les contours. Elle compare les idées les plus différentes, sans analyser les conditions et les contenus historiques concrets. L'auteur en vient à dériver le marxisme de saint Augustin et de la *Cité de Dieu*, en le considérant comme une eschatologie, une foi et un pari sur l'avenir. Il présente d'ailleurs sa méthode comme plus large, plus compréhensive, moins sectaire que celle du marxisme « officiel ».

Ces deux tentatives ont attiré l'attention du public cultivé beaucoup plus que le livre de Desanti, qui leur est pourtant supérieur malgré ses défauts. Car sa qualité n'apparaît pas clairement, ne s'impose pas, ne se dégage pas des banalités qui la cachent.

Paradoxe dernier : les travaux les plus considérables, publiés ces derniers temps sur le marxisme lui-même, sont signés de

1. M. P. Naville a soutenu deux thèses en Sorbonne, dont l'une seulement a été publiée jusqu'à ce jour, sur l'apprentissage professionnel. L'autre, la thèse principale, sur la théorie de l'aliénation chez Marx, est connue par la soutenance de thèse.

ésuites : le père H. Chambre (*le marxisme en Union soviétique*) t le père Y. Calvez (*la pensée de K. Marx*). Ce sont des ouvrages normes, admirablement informés où la polémique se recouvre dmirablement de cette information « objective » et apparemment compréhensive...

Et voilà où nous en sommes. Crise du marxisme ? Crise finale u crise de croissance ? Ni l'un ni l'autre. Une situation nouvelle.

On nous avait promis une belle maison. Elle n'a pas été onstruite. On nous a montré seulement l'image d'une maison chevée, énorme et sombre. Il y a eu des gens pour croire que ur esprit pouvait habiter l'image d'une maison. Les classiques u marxisme nous ont laissé des plans, des matériaux, des erres taillées, des pans de murs. Ceux qui sont venus ensuite nt démoli un ou deux pans de murs, dispersé ou au contraire is en tas informes quelques-uns des matériaux. Peut-être nt-ils ajouté quand même quelques blocs ou quelques bas-liefs. A nous maintenant de reprendre l'ouvrage et de construire un palais ouvert de tous côtés à la lumière, à l'air, aux uples. Chaque génération future, chaque pays pourra ajouter ce palais sans fin une aile ou un bâtiment.

Il est évident qu'ici je parle surtout pour ce que je connais, our la France et le marxisme et les marxistes en France. Mais ne parle pas en leur nom; et je ne crois pas non plus parler niquement pour eux.

Henri Lefebvre

Paris, décembre 1956.

G. M. Mattéï.

JOURS KABYLES

(Notes d'un rappelé.)

Sur nos méthodes de « pacification » en Algérie, un certain nombre de témoignages ont déjà été publiés, notamment par le Comité de Résistance Spirituelle, par la revue Esprit *et par nous-mêmes, dans notre dernier numéro. Ces textes étaient d'ordinaire anonymes, pour des raisons aisément compréhensibles, leurs auteurs, souvent, se trouvant encore mobilisés. Ceux-ci ne s'en déclaraient pas moins prêts à assumer leurs responsabilités et à porter témoignage devant toute juridiction compétente. Notre gouvernement, dont l'amour de la vérité est si exclusif qu'il ne tolère pas de se voir partagé, s'est soigneusement gardé de le leur demander. Allons donc plus loin. Le document que nous publions ci-dessous est signé par son auteur, un jeune soldat récemment démobilisé. Le texte original comportait tous les noms des officiers, sous-officiers et soldats mis en cause. Comme il n'est pas d'usage de publier de telles précisions, nous les avons rayés. Mais comme les faits rapportés sont d'une gravité exceptionnelle, nous avons adressé un exemplaire du texte intégral à la « Commission de sauvegarde des droits et libertés ». L'auteur, accompagné de plusieurs de ses camarades, est prêt à témoigner devant elle. Nous ne doutons pas qu'il sera entendu ; et nous ne manquerons pas de tenir nos lecteurs au courant des résultats de l'enquête.*

T. M.

Avec la voix, nous aurions perdu la mémoire s'il avait été aussi facile d'oublier que de nous taire.

TACITE

Marseille, 27 juin 1956.

Nous sommes des milliers à attendre un numéro symbolique, acé à la craie sur le casque neuf.

A quoi penser ce jour-là, si ce n'est que demain, il ne sera us possible de revenir en arrière, que demain ce sera..... Algérie.

Là-bas, inconsciemment, chacun sait qu'il devra se taire.

C'était une chaude journée : à dix-huit heures, l'*Athos II*, même navire qui servit à l'embarquement des renforts pour ndochine, s'éloignait lentement des côtes de France.

Trois mille hommes silencieux... Il y en a qui ne sont pas venus.

La « Pacification »

Les événements qui suivent ont eu lieu entre le mois de juin le mois de décembre 1956.

Le bataillon dont je faisais partie était composé principa-ment de jeunes appelés, encadrés par des officiers et sous-ficiers d'active, ayant tous un an d'A.F.N. La compagnie je fus affecté, était à l'époque la plus éprouvée : trois morts une vingtaine de blessés. Des embuscades cruelles avaient éparé le terrain à cette psychose de haine que j'ai vue naître se développer *crescendo*, au cours de ces six mois.

Lorsque nous sommes arrivés, mes camarades et moi, il istait un décalage profond entre ces jeunes soldats que la ur, le racisme, l'esprit de vengeance et le mythe du « barou-ur » entretenus par le capitaine B... avaient transformés véritables soudards et nous autres, qui n'avions pas encore alisé dans quel bouillon de culture on nous avait jetés. Ces unes Français de vingt ans s'étaient installés dans la guerre : rvées, opérations, fouilles, « gestapisme », escortes, travaux terrassement, ivrognerie et citations aux plus méritants. ous étions des bouche-trous et des suspects. Les rappelés aient mal vus en A.F.N. Une fâcheuse réputation nous avait écédés, tous les officiers ayant en tête les événements de ai 1956, où des centaines de jeunes gens avaient soutenu uu ge en règle contre les C.R.S., dans une caserne du Nord de

la France. Les « rappelés » c'était, pour eux, synonymes de... pauvres types, lâches, « cocos ». Une erreur de plus du gouvernement qui les employait. Surtout : le « rappelé », c'était la brebis galeuse capable de sortir de leur torpeur ces jeunes gars, influençables, qu'ils avaient bien en mains. Respect de la hiérarchie, course aux galons (un caporal-chef touchait 80.000 F par mois, un caporal 18.000 F, un deuxième classe 10.850 F, au-dessus de la durée légale, c'est-à-dire 18 mois.)

Hélas! Le travail avait été bien fait : peu de ces jeunes paysans ou ouvriers de France étaient récupérables. Hors de cette atmosphère pourrie, peut-être ? Là-bas, non!

L'homme de troupe était harcelé, au point de ne pouvoir lire autre chose que les bandes dessinées des journaux de gosses, *l'Echo d'Alger*, les revues pornographiques et le journal du « Combattant d'Algérie », *Le Bled.*

Nous étions espionnés, nos propos rapportés et malheur aux communistes détectés. L'adjudant G... me déclara un jour, que s'il avait un communiste dans sa section et si ce dernier essayait de faire du mauvais esprit, il n'hésiterait pas un instant à le descendre, à la première occasion. Et c'était relativement facile!...

Le capitaine commandant notre unité était aimé de ses hommes : il les avait tous intégrés, même les fortes têtes qu'il avait su gagner, par le culte de la violence : « l'esprit choc ». Les durs étaient sous pression, en quête de citations, les autres, pour ne pas avoir l'air de lâches, suivaient, ce qui fait que la première compagnie était la meilleure compagnie opérationnelle du bataillon. Le commandant P... connaissait les tares de son meilleur officier. Il menait sa compagnie comme une bande. Il semblait ignorer les mythes de la pacification. Les seuls contacts qu'il avait avec la population étaient assez violents. Mais l'ordre ne régnait-il pas relativement, dans son secteur ? Ne fournissait-il pas une foule de renseignements utiles ? Ne travaillait-il pas pour son avancement ? C'était la première compagnie qui avait pris deux drapeaux aux rebelles! P... fermait les yeux sur son officier d'élite. C'est ainsi que, toutes les semaines, une escorte accompagnait le commandant d'unité à T...-O... Les hommes allaient au bordel et le commandant rejoindre sa maîtresse. Des hommes sont morts, pour une bouteille de bière et pour que le capitaine puisse tirer son coup!

*
* *

Le pays où se sont passés ces événements est la Grande ıbylie.

Si on relit les journaux du mois de juin, la pacification a rté ses fruits dans cette région. Au mois de juin, Lacoste rle déjà d'élection!

Je suis arrivé au mois de juin dans le Haut-Sebaou, à trente omètres d'A..., dans le triangle constitué par F... N..., M... A... Les routes étaient coupées, les arbres abattus, les teaux électriques sciés, mais une idée prenait corps, l'isole-nt de la Grande Kabylie. Il fallait faire de la Z.O.K., une ıe de pacification en vase clos. (Le blocus économique ne nmença qu'en novembre.) Là, tout ce qui se passait ne uvait sortir de ces montagnes. Le 12 novembre, un village rasé, après évacuation de ses habitants, par l'aviation et rtillerie. Du poste, cela faisait un joli feu d'artifice. Je ne ›is pas pouvoir trouver dans les journaux du mois de vembre un communiqué relatant ce bombardement. Il y a victoires qu'il faut taire... Isolement du pays, isolement de population, isolement du soldat. Le type qui avait des léités de révolte, se retrouvait la nuit, seul, tondu, avec ux grenades, à cinq cents mètres du camp.

Les méthodes gestapistes avaient faussé à tel point l'esprit hommes vivant dans ce poste, qu'un jeune soldat de ıxième classe, R..., qui s'était battu avec un sous-icier fut passé à tabac par les gradés du camp et enchaîné e journée entière à un arbre.

C'est ici que l'on peut voir le processus : d'abord, on frappe, is on torture par nécessité l'ennemi, c'est-à-dire tout ce i n'est pas français, puis on torture au petit bonheur, ;ulièrement.

Tous les soirs, un secrétaire tape à la machine les rensei-ements obtenus.

On a derrière soi l'excuse du devoir!... Puis, c'est la torture lexe, tout suspect est cuisiné. Un jour, un militaire se révolte, st le passage à tabac — réflexe. Le pas est fait. Ce n'est ıs une torture raciste, c'est la torture de l'état établi, contre ıt ce qui ne s'intègre pas à lui.

En Algérie, depuis le stade de la torture « pratique » de gros progrès ont été réalisés, c'est le temps des bourreaux!

* * *

29 juin. — Au petit jour, Alger.

Ceux qui, naïvement, regardaient la ville, un appareil photographique en bandoulière, virent une cité géométrique et moderne, mangée sur la droite par un chancre, sombre et hérissé, la « Kasba ».

Là, encore, le silence de mes compagnons, la tristesse de la jeunesse de France. Une délégation des étudiants d'Alger nous attendait, six ou sept jeunes filles, souriantes, bras et jambes nus, sous des robes d'été claires.

Elles nous achetèrent avec un paquet de bonbons et quelques brioches, que personne ne refusa.

Premier contact avec l'*Écho d'Alger*. Des « sciuscias » de 10 ans nous tendaient le journal en braillant. La police municipale vint interrompre leur commerce, à grands coups de matraque. Protestations, acquiescements, indifférence. Il se forma dans ce matin de juin un peu moite, les trois clans qui s'opposèrent pendant les six mois de cette fausse aventure, que fut notre guerre d'Algérie.

Première séparation. Les officiers d'un côté, les sous-officiers d'un autre, les hommes de troupe, et j'en étais, prirent au petit matin le chemin de T...-O....

Fin juin, l'État-Major avait compris qu'il avait tout intérêt à scinder les détachements de rappelés et à les utiliser par petits paquets de cinq ou six, comme « bouche-trous ».

Je fus donc, avec une vingtaine de mes camarades, expédié au N^eme^ B.C.A. — Bataillon de chasseurs alpins, stationné dans la région d'A..., à 70 kilomètres de T...-O... — Je fus affecté avec mes cinq compagnons, à la première compagnie de ce bataillon.

Aucun d'entre nous n'était « chaud ». Le rappel, pour eux, comme pour moi, fut catastrophique, sur le plan social et affectif. Sur les cinq rappelés de la compagnie, deux étaient mariés. L'un d'eux, M..., avait un petit garçon de huit mois, dans la vie civile, il était chauffeur de poids lourds.

Quant à la guerre d'Algérie, aucun n'y avait bien songé avant

'our. « La guerre d'Algérie..., moi je m'en fous, tant qu' « ils » emmerderont pas. »

Le 3 juillet, notre chef de bataillon, le commandant P..., is fit appeler un par un. Pour cet officier de chasseurs, en ue d'été impeccable, nous étions une bande de « cloches ». débraillé de nos tenues était pour lui le reflet de notre riotisme. (Il y avait treize jours qu'on nous avait déguisés soldats. Comme « bouche-trous » nous n'avions pas encore rmes.)

e commandant P... nous expliqua que nous étions en e opérationnelle, que son bataillon était le plus beau de nce : « fourragère rouge avec olive verte ». Il profita qu'en mois de juillet 1956, les montres officielles marquaient ure Clemenceau, pour nous rappeler que « le Tigre » en sonne avait jadis... décoré de la Légion d'honneur le bataillon anti dont nous faisions aujourd'hui partie.

'ous allâmes avec lui sur un petit terre-plein, d'où il nous liqua la topographie des lieux. Il y avait cinq compagnies bataillon, « quelques morts », « quelques blessés »; il eut moins l'honnêteté d'oublier « la pacification » et de nous qu'ici, on faisait la guerre. La seule faiblesse de son dis-rs : il oublia de nous dire « quelle sorte de guerre ».

e jour-là, vers 14 heures, je serrai la main des camarades ctés aux autres compagnies, et j'embarquai sur un G.M.C. dé, sans fusil, avec mon sac marin, ma tenue de combat, non casque neuf.

es gosses à l'uniforme en guenilles, les yeux rouges, les es noirs, nous escortaient. Les semaines précédentes, des nents de la 1er compagnie étaient tombés dans une embus-. Bilan : deux morts et sept blessés, dont plusieurs très vement. Les camions roulaient à vive allure sur la piste, hommes d'escorte, pour braver leur peur, nous montraient eu des dernières embuscades, en ricanant. C'est ici que mença, pour mes camarades et moi, notre guerre d'Algérie. ces de coupures sur la route, arbres abattus. Une présence sible s'installait à côté de nous.

'est ici, sur un G.M.C., que je compris que nous n'avions pas ement contre nous quelques bandes rebelles, mais tout un s.

e lieutenant C..., jeune officier d'active, nous accueillit

dans sa baraque, amical, derrière sa table, la pipe aux lèvres. Il nous prévint : « Vous n'êtes pas en vacances, il y a eu un peu de casse dans la compagnie, ces temps derniers. Il ne s'agit pas de savoir si notre cause est juste, il s'agit de savoir qui est le plus fort. »

Un quart d'heure après, nous avions touché un fusil américain, 90 cartouches, et nous étions à plat ventre dans l'herbe à tirer sur un rocher. « Peu importe la position, ici, on tire pour tuer ! »



Nous quittâmes sans pépins la « colonie de vacances » du col de T... et son confort relatif pour un piton anonyme : S.P. 86.079. Nos compagnons étaient presque tous originaires de la 8e région militaire, c'est-à-dire Lyon et Haute-Savoie, quelques Lyonnais dissimulateurs, et surtout de solides Savoyards.

Le capitaine commandant la compagnie nous boudait. C'est là que je le vis pour la première fois. Il est aimé de ses hommes : « C'est un dur, il ne nous emmerde pas. » Quelques sous-officiers d'active, fats et racistes; les événements qui suivent les feront sortir de l'anonymat. Ici, deux races : le militaire et le bougnoule. Comme je m'en aperçus plus tard, « tous des bougnoules » et le mot n'avait plus rien de péjoratif. C'est-à-dire, il n'y avait plus d'hommes en Kabylie, rien que des « bougnoules » qui se bouffaient entre eux. (Il y avait tout un vocabulaire raciste que je livre aux ethnologues : le raton, le « tronc », le « bicot », les chacals — s'emploie toujours au pluriel — les « sales chiens puants » — même remarque — et enfin, le « bougnoule », roi.)

La compagnie emménageait; nous avions le temps de prendre contact avec nos compagnons. Les embuscades entre A... et T... prenaient corps. Les types qui s'y trouvaient nous contaient avec forces détails :

« Ils étaient une trentaine... j'y étais quand « Malick » est descendu vers la route en se tenant le ventre. A quinze jours de la quille. On en a descendu cinq ce jour-là, avec les « dragons ». Il y en avait deux dans une grotte. C'était presque la nuit : pour les avoir, on a versé de l'essence, en montant au-des-

de la grotte. Ils sont sortis en tirant, ça crâmait dur. On ous tiré en même temps. Il y en a un qu'avait la peau dure, ι dégringolé du rocher, il était blessé, il a encore essayé de r. Les dragons l'ont rattrapé, qu'est-ce qu'ils lui ont passé, :oups de pied, à coups de crosse. Comme il a pas voulu ler, ils l'ont fini sur le moteur de l'A.M.X. Il devait avoir ıud. Les « dragons » voulaient venger les copains. Il était du... c'est marrant, ils étaient tous tondus... Il avait une ue de combat comme la nôtre .»

Jn maintenu de la classe 54 2-A, R..., me montra une ›to, sur laquelle on voyait un homme torse et pieds nus, sur noteur d'une A.M. On apercevait les impacts d'un nombre ez important de balles. L'homme était tondu.

Iais enfin, tout cela, ce n'était que les racontars de l'*Écho lger* rapportés par les acteurs de ces drames, que le journal M. de Sérigny transformait en « faits divers ».

'était à qui nous épaterait : « Mon vieux, la nuit, pas yen de dormir avec le mortier de 120 mm. Quand « ils » ıs emmerdaient, on balançait des « pelos » sur le village, tous les quarts d'heure. Ça devait être leur fête. »

: Un jour, tout le village, les hommes d'un côté, les femmes l'autre. T'aurais vu leur gueule, quand « ils » nous voyaient ter de l'eau à leur femme. Tu parles si je me suis régalé. :s puent comme des chèvres, mais la main au cul, rien que .r les entendre gueuler, je me suis pas privé. »

'est à cette époque qu'on me rapporta que, quelques mois nt notre arrivée, une section de la 1re compagnie était allée ıuit, sur ordre du capitaine, couper les arbres qui bordaient oute entre un village dont j'ai oublié le nom et le poste de Ceci dans le but de déclencher une opération de repré- les. La route coupée, une opération de représailles était ifiée. Au cours de la nuit, après le départ de la section, les ›itants du village déblayèrent la route. Le capitaine fut déçu. J'avais des difficultés à croire tous ces « exploits » on me vantait... On me parla aussi de « passage à tabac », « téléphone », en échangeant des regards complices. Ce qui frappa, surtout, ce fut ce manque total de pudeur de la t de ces jeunes soldats, tous plus jeunes que moi, appelés uis un an, certains depuis deux ans. Je fus stupéfait de voir ıment tous « ces braves petits paysans de France » étaient

dans le coup. Apparemment, ils évoluaient dans cet atmosphère, sans en ressentir l'horrible. De véritables soudards. Les cadres d'active avaient fait du « bon boulot ».

***

Avant tout, nous sommes désormais des flics.
Colonel BIGEARD
(*Echo d'Alger*, 16 février 1957.)

S.P. 86.079.

Quelques baraques, une murette de pierre, cinq ou six oliviers faméliques, une sorte de falaise derrière laquelle se trouvait un petit village appelé T... En face de nous la piste serpentant vers I..., notre P.C., d'où gouvernait notre distingué commandant P.... Au bord de la piste, la surplombant, deux villages, A..., M..., bien visibles, avec leurs toits rouges. Plus loin, à droite, sur un piton boisé, un village que nos compagnons surnommaient « le petit Paris », à cause de sa propreté... I... B....

C'était le soir du 13 juillet, une dizaine de types contrôlaient les Kabyles qui circulaient sur la piste venant d'A... (Notre poste était situé à la rencontre de trois pistes.)

Les hommes et les jeunes gens des douars voisins ont l'habitude de descendre de leur village, sur leur bourricot, chapeaux de paille enfoncés sur les oreilles ou battant leur dos. Je pensais aux films mexicains, aux *peones* silencieux.

Ce jour-là, j'avais été d'escorte. Fatigué, j'essayais de lire un peu pour échapper à l'abrutissement de cette vie. Levé cinq heures. Escorte sur la piste, ocre de poussière, sueur, peur, la montagne hostile, au retour, charrier des pierres, un casque d'eau pour la journée... Un copain me montra le soleil et me dit « qu'il devait se coucher vers la gare de Tizi Ouzou ».

— J'amène des clients !

Le caporal-chef A... entra dans le poste, poussant devant lui deux Kabyles, précédés de leur mule.

Mouvements divers dans le poste.

— Qu'est-ce que c'est ? Où les as-tu piqués ? Pourquoi ?

Le caporal-chef, un grand blond, veule, nous montra un paquet de chaussettes kaki, en riant. (Depuis quelques mois le port du vêtement kaki est interdit en A.F.N.)

ɹes deux Kabyles, sous la menace d'un P.M., déchargèrent
: mule. Les hommes de garde éparpillèrent paquets de
re, café, semoule, boules de gomme. Je regardais cette scène,
loin, je pensais que nous faisions un boulot de flic. Des
ıts de voix me tirèrent de mes réflexions. Des hommes se
ɔutaient autour des deux prisonniers. Le caporal-chef
é d'un deuxième classe, D..., une petite frappe qui
ıffe du bougnoule (un an d'A.F.N.), le type du tueur. Ils
ɔoignèrent un des deux hommes, le poussèrent vers le
ador et se mirent en demeure de le ligoter. C'était le plus
ıe des prisonniers. Il tenta de s'expliquer.

— C'est pas la justice, j'ai rien fait !

ɹ'autre lui cloua le bec d'une gifle. Le Kabyle se tut, puis
tinua de se lamenter : « C'est pas juste... » Un cercle s'était
né. Pas un responsable ne se montra. C'était l'heure de
éritif au mess. Chacun donnait son avis :

— C'est dégueulasse.

— Ça se voit que vous débarquez, vous ne les connaissez pas.

— Nous ne sommes pas des flics.

— Tous des salauds.

— Enfin, devant les deux prisonniers qui avaient compris
: la compagnie s'engueulait à cause d'eux, ce fut le début
ne altercation. Les prisonniers furent malmenés, quelques
ps de poing furent échangés entre les militaires de différents
s. L'affaire se termina par l'intervention de l'adjudant
., qui élimina l'hystérique D..., par un K.O. specta-
aire. Comme punition, D... fut affecté à l'escorte personnelle
commandant P...

)uelques jours plus tard, au cours d'une fouille, celui-ci
ıttait un homme caché dans un buisson. Ce dernier était
ıs arme et immobile.

[e ne crois pas qu'il y ait eu enquête à la suite de cette
:cution sommaire. Le Kabyle abattu était du village
... (Tentative de fuite... c'était classique.)

)uant aux deux suspects de cette soirée, ils furent libérés,
endemain matin, après un contact avec la gendarmerie. Le
ıs vieux m'a serré la main :

— Mon fils va être content, me dit-il simplement.

*
* *

Ifighia, 16 juillet.

A 7 heures, je prenais un thé à la menthe au café maure du village. Une demi-heure plus tard, nous étions à A... A notre retour, longues colonnes d'hommes kabyles en rang par trois, encadrés par quelques militaires, nous saluant du bras. Sur la place du village, les hommes étaient accroupis par terre, le chapeau de paille sur le crâne, silencieux. Des rouleaux de barbelés les entouraient. Un Kabyle, debout dans un coin, le visage taché de sang, s'affaissa. Un militaire le releva à coups de crosse. Les hommes étaient énervés. Nous ne savions rien, le G.M.C. s'arrêta. « Que s'est-il passé ? » — « Ils » ont fait les cons ! »

A 9 heures, ce matin, au village d'I..., deux militaires, fusils en bandoulière, un caporal et un caporal-chef, entrent dans la boulangerie qui fait face au campement du P.C. Les deux hommes viennent acheter du pain, pour l'ordinaire de leur compagnie. Le caporal, tourné vers le patron, fouille dans sa serviette pour y prendre quelques papiers, son compagnon est près de lui. Il y a quelques clients dans la boulangerie. En face, à 20 mètres, une sentinelle, les deux militaires ont le dos tourné à la porte.

« Haut les mains ! » Des mains nerveuses ont arraché les fusils, les appuient sur les reins des deux hommes. Les militaires sont neutralisés avec leurs propres armes. Le caporal-chef se dégage, le rebelle tire à bout portant, la balle siffle aux oreilles des miliaires. Un client musulman tombe, frappé à mort. Les rebelles s'enfuient. Il est 9 heures du matin, la sentinelle n'a rien vu. Un groupe de femmes traverse la rue, empêchant une poursuite immédiate. « Les rebelles viennent de récupérer deux fusils de guerre. » Hier I... était un village tranquille, on sciait les poteaux électriques, on coupait les routes, les militaires faisaient leurs achats chez les épiciers locaux avec confiance, aujourd'hui, les hommes sont parqués, on vérifie leur identité, les suspects seront passés à tabac; brimades, énervement, des deux côtés, cette région a perdu son calme relatif. Les jeunes soldats un peu niais ne caresseront plus les têtes brunes

enfants kabyles. Ceux-ci les regarderont avec crainte et
: haine. Un geste équivoque déclenchera une rafale de
olet mitrailleur. Des jeunes hommes de vingt à vingt-cinq
s'installent dans la violence. L'homme au visage ensan-
ıté, les bras tendus vers le ciel, s'affaisse, un coup de crosse
les reins. (Il a attaqué des militaires à coups de fourche,
n s'occupera de lui ce soir »). Les hommes fouillent les
sons, menus larcins, qui déclencheront des haines solides.
femmes apeurées, criant, se démènent; des militaires font
r les jupes sous la menace de leurs armes, et caressent les
s.

e soir, les habitants gratteront les tuiles des mechtas, avec
fourche, taperont sur leur vaisselle — les sentinelles tireront
s la nuit sur l'invisible. — Demain matin, les routes seront
pées, les poteaux électriques sciés.

Il ne s'est rien passé. Personne n'a rien vu. »

***

out commença pour moi avec cette histoire de fusils.

'était un dimanche d'août 1956. Les camarades charriaient
cailloux pour construire la baraque du capitaine et des
-officiers du camp. Le convoi allait partir pour A...

e vis venir trois véhicules sur la piste, et me préparais à
m'allonger sur mon lit, lorsqu'une explosion sourde me
ela à la piste et au convoi. Une fumée noire s'élevait,
euxième véhicule, un Dodge 4 × 4 avait sauté sur une
e. Dans la matinée trois mines de fabrication locale avaient
ommagé trois véhicules du bataillon, une mine sur chaque
e.

a mine avait été posée à la hauteur d'A... Le capitaine
, deux mètres, charpenté comme un catcheur, le visage
ı aristocrate décadent, deux séjours en Indochine, alcoolique
ornicateur. Le capitaine B... prit ses jumelles, observa,
commanda de mettre en batterie le mortier de 80 mm,
dis que deux sections se préparaient. Il avait fait son plein
cool. J'assistais à la première opération « Cognac ». D'abord
lques obus sur le village; ce fut chose faite. Ensuite, ce fut
ıarche sur A... La progression de la première compagnie
Neme B.C.A. se suivait aux colonnes de fumée qui grim-

paient le long de la montagne, dix colonnes de fumée, dix maisons qui brûlaient. (Sur le rapport, on mettrait : découverte de dépôts d'effets militaires.)

Violentes fusillades... Un fuyard abattu. Les G.M.C. firent la navette. La compagnie récupérait les tuiles des mechtas brûlées, que les femmes furent invitées, par notre galant capitaine à porter jusqu'à la route.

Ensuite, tous les hommes et les femmes valides furent embarqués jusqu'au camp. Là, un « parc à buffles » les attendait; les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Les femmes gémissantes... Une formidable plainte, monotone et ininterrompue. Les hommes, accroupis et silencieux, tremblaient de peur. Au mirador, la sentinelle, la mitrailleuse braquée sur cet étrange bétail humain, veillait.

Ils passeront plusieurs jours ainsi, souffrant du soleil dur d'août, et de l'humidité des nuits kabyles.

On avait jeté le cadavre d'un fuyard dans le fossé, devant le « parc à buffles » — « Ça les fera réfléchir », déclara l'adjudant B... Ce fut la nuit. Des chèvres que certains avaient récupérées bêlaient. C'était l'excitation rétrospective de l'opération punitive. Tous ces « braves petits paysans de France », gonflés par les cadres d'active, se défoulaient dans un flot de pensées sadiques. « Je suis entré avec mon F. M. Elle puait un peu le bouc, mais je lui ai mis deux doigts dans le con, histoire de me marrer. La mère gueulait, je lui ai fait fermer sa gueule » — « Putain, j'ai tué au moins cinq ou six moutons, histoire de dérouiller mon canon ! »

Je m'endormis difficilement... Vers deux heures du matin, un cauchemar m'éveilla, qui se continua hors de mon sommeil. J'eus peur ! J'entendis un râle, un long *hô !* douloureux, je pensai brutalement que la sentinelle qui était près de la baraque s'était fait égorger. Je me levai d'un bond, et j'allai devant la porte, j'entendis un copain tousser : « Laisse tomber », dit-il — « Qu'est-ce que c'est ? »

Un râle énorme me glaça. Je vis contre la murette la lueur d'une torche éclairer un groupe d'hommes accroupis. Alors, tout s'expliqua : c'était le « jeu de la question » comme me dit plus tard le sergent-chef B..., 26 ans, médaille militaire, plusieurs citations, fait prisonnier à Dien-Bien-Phu.

— Où est ton fusil ?

- Ma parole...
es coups sourds, des râles.
- Pardon, chef, je sais pas.
- Va chercher le téléphone.
e caporal-chef A..., jeune appelé, de la classe 54 2-B
ıpressa. (En dehors du sergent-chef B..., du capitaine, l'adjudant G..., de l'adjudant B... occasionnellement, autres sous-officiers et le jeune cyrien, C..., apparem-t ne goûtaient pas ce genre de « surprise-party », mais me tous ceux qui n'étaient pas d'accord avec ces méthodes, e taisaient.)
e jeu du téléphone consiste à appliquer les deux fils d'un phone de campagne sur les parties les plus sensibles du s humain (les testicules par exemple). Lorsque le corps est ıide, le rendement est meilleur. Ainsi, toute la nuit, ce fut succession de gémissements, de cris, de hurlements.
ette nuit-là, les tortionnaires démocrates de l'armée çaise se payèrent le luxe de faire crier à un de ces pauvres oles « Vive la France! »
es hommes étaient des suspects... J'insiste. Cette opération représailles fut spontanée, nous n'avions aucun rensei-nent sur le village. Les hommes « questionnés » ont été sis au hasard. Aucun d'entre eux n'a parlé. Le lendemain, tre loques humaines se tenaient couchées contre le mur, en n soleil, visage déformé par les coups, djellabas sales de g, les yeux mangés par les mouches. Ce fut ma première on, au petit jour. La seconde, ce fut celle du cadavre omposé dans le fossé, puis les femmes et les hommes, transis lencieux dans le « parc à buffles ». Épuisées, les femmes ne issaient plus. Le sergent-chef L..., que je n'ai jamais mêlé à ces histoires, m'interpella et me donna l'ordre de ıdre mon arme, de choisir trois types, et d'enterrer le acchabée ». Trois jeunes hommes furent volontaires, et un nge convoi se forma. Trois hommes portant le cadavre i et moi, suivant, mon fusil sous le bras. Je leur dis de ser un trou sous les oliviers; les trois Kabyles avaient peur, royaient que j'étais là pour les tuer. Le soleil se levait, les lles des oliviers encore humides brillaient dans le matin yle, des « fumées domestiques » grimpaient, au-dessus des ırs. Un copain qui était en train de déféquer m'interpella :

« Alors vieux, tu commences ta journée par un enterrement ? » Il essaya de rire, mais le cœur n'y était pas. Quand ils eurent fini de creuser, gauchement, je me recueillis un instant, je leur dis qu'ils pouvaient prier, dire quelque chose, que c'était « leur mort ». Mais la Kabylie était dans ce matin d'été 1956, le pays de la peur : « Je le connais pas. » Nous repartîmes vers le poste, il y avait entre les figuiers et les oliviers un rectangle de terre fraîchement retournée, à vingt mètres des W.C. (réservés aux hommes de troupe), la hiérarchie des cabinets... Trois autres hommes moururent, ce jour-là. Vers midi, le capitaine essaya sa carabine U.S., en compagnie de ses sous-officiers.

Auparavant, les caporaux-chefs s'offrirent une petite fête. Du lieu où se trouvaient ce qui avait été des hommes, au W.-C. (réservés aux officiers, sous-officiers) il fallait monter une vingtaine de mètres. Les trois suspects montèrent les derniers mètres de leur vie, sous les coups haineux de jeunes appelés et d'un rappelé. (A l'exception d'un seul, le caporal-chef A..., les autres ne s'en vantèrent pas.) Je sais que L..., rappelé avec moi, ne se montra pas tellement fier, le soir, lorsque je lui exposai mes dégoûts — « Tu comprends, c'est le seul moyen de savoir quelque chose. » (Combien de fois l'ai-je entendue cette fausse explication.) C'est le seul rappelé du camp qui se soit laissé aller à ces extrémités.

Comment cette histoire sordide se transforma-t-elle en victoire des forces de l'ordre ? Il y avait quatre suspects qui devaient mourir ce matin-là, les trois premiers furent abattus, sans rien dire et pour cause : il fallut les appuyer contre un arbre, car ces trois loques humaines n'étaient plus capables de réagir et encore moins de parler. Le quatrième, moins abîmé, voyant les autres cadavres, « cracha le morceau » : c'était un « supplétif » il indiqua où il cachait son fusil. Trois vieux fusils de chasse, récupérés lors d'une opération antérieure donnèrent le change.

Quatre rebelles abattus, quatre fusils récupérés... Victoire des forces de l'ordre.

*
* *

Les spécialistes de la torture furent : le sergent-chef B..., l'adjudant G..., le caporal-chef A..., jeune appelé, et notre

taine. Occasionnellement, quelques hommes de troupe, curiosité, venaient donner la main à ce petit travail quoti- et nocturne, accompagnés des sous-officiers d'active qui ient, eux, pour se distraire. Je me souviens que, de temps emps, lorsque le cinéma ambulant du bataillon venait projeter un film, et qu'il ne plaisait pas à ces messieurs, levaient, et allaient tranquillement passer la fin de la e en compagnie des prisonniers... Les cris étaient en partie erts par la musique du film.

ı des sous-officiers du camp avait un berger allemand; ent, il s'amusait à confier un des suspects à sa bête. Ceci ıssait sous les yeux des hommes de sa section, qui exci- t la bête, de la voix, en riant. Ces jeunes garçons sont, ou nt, prochainement libérés.

« cuisinage » durait jusque vers les 3 heures du matin. e souviens avoir recueilli les doléances du tortionnaire n° 1, rgent-chef B...! « J'ai encore passé la nuit, j'en ai mal aux ures, enfin il a parlé celui-là. » Étant secrétaire à la compa- à cette époque-là, il était commun qu'il vienne me réveiller recevoir les aveux spontanés d'une de ses victimes. Il t difficile d'établir le nombre de « suspects » qui lui pas- t dans les mains, de tous les âges, de tous les douars envi- ants. En principe, ces suspects étaient choisis au petit eur, au cours d'opérations de ratissage. Le gros des nniers, pour la gendarmerie, et quelques-uns, pour l'officier nseignements de la compagnie. On ne pouvait faire un lans le camp sans rencontrer, tassé dans un coin, un s « protégés ». Un jour que le gros de la compagnie parti- t à une opération, le nombre des « suspects en réserve » upérieur au nombre de militaires restant pour la garde, quarantaine pour trente-cinq militaires.

*
* *

;tait une chaude journée, à l'heure de la sieste. La senti- sur le mirador, vidait une bouteille de bière... Un crépi- nt sec nous tira hors du lit. Le Dodge 6 × 6 qui était parti ı piste d'Ait-Aïcha chercher du sable était tombé dans une ıscade. Ce jour-là, le capitaine B... était fin saoul. Il fut incapable d'entreprendre quoi que ce soit. Une vingtaine

d'hommes sautèrent en hâte dans un G.M.C. Alors ce furent de longues rafales, puis là-bas, sous le village rallié de Tifrit Ait ou Malek, un violent incendie allumé par les balles explosives. Deux Kabyles qui travaillaient près de la piste furent tués. Les cinq fellaghas qui avaient fait le coup passèrent la fin de l'après-midi et la nuit au village de T.... Ce n'était pas nous qu'ils attendaient sur la piste, mais l'officier S.A.S. et la harka de T.... Une vieille querelle entre quelques isolés de Quamhane et le caïd de T..., qui avait eu son père égorgé par les fellaghas. Le village de T... A... ou M... s'était rallié pour échapper à cette vendetta et pour, à l'occasion, exercer sa vengeance sur les assassins du vieux caïd.

La moitié de la compagnie stationnait à T...

Ce jour-là, nous l'avions su par le service de renseignements du sergent-chef B..., cinq rebelles armés de P.M. voulaient descendre l'officier S.A.S. et le fils du caïd. L'arrivée inopinée de ce véhicule militaire isolé précipita l'événement. Une mechta qui se trouvait près du lieu de l'embuscade fut brûlée par un ancien militant communiste, que la compagnie avait intégré. Son désir d'action avait été le plus fort. L'incendie, les coups gratuits, les petits larcins dans les villages contrôlés faisaient partie des réflexes de mes compagnons.

C'est quelque temps plus tard que je fus volontaire pour une opération locale, dans un village situé près d'A...

Je passerai sur le contrôle du village, comment on fait sortir femmes, enfants, vieillards des mechtas et qu'on les pousse, en gueulant et en les insultant vers la « djemma ».

J'étais chargé de récupérer les cartes d'identité. Un camarade tenait en respect les hommes du village qui se trouvaient là; d'un autre côté, un compagnon essayait vainement de faire taire les femmes. Je palpais les corps poisseux, ouvrais les portefeuilles, violant les petits secrets : lettres des enfants, certificats de bonne conduite, diplômes de médailles. Je comptais les sommes d'argent (une grosse somme d'argent est suspecte). Des vieillards blessés dans leur honneur me disaient, ironiques : « Tu crois que, moi, j'ai de l'argent ? Si j'avais de l'argent je retournerais à Marseille pour travailler aux sucres Saint-Louis. Tu connais ? »

Un humoriste me dit un jour :

— Ici, c'est pas l'Afrique du Nord, c'est l'Afrique des morts

: dégoût de sa propre peau. J'avais dans les poches de ma e de combat toutes les cartes des hommes présents au ge. J'étais un flic!

est ce jour-là que je vis également une scène qui me força ;, car elle fit perdre beaucoup de sa dignité à un sous-officier rbe. Alors qu'il gueulait pour faire taire une femme, celle-ci allaitait un enfant, saisit un de ses seins, le pressa, en yant à notre sous-officier, interloqué et humilié, une giclée iit chaud en plein visage.

jour-là, on me confia la surveillance d'un Kabyle qu'on : raflé dans le village, mais qui n'était pas originaire de -ci. Il était du village de T..., et, à cette époque, on arait une petite opération-surprise sur ce village qui héber- régulièrement une des sections de Ouamrane. On avait réuni pas mal de renseignements et il était pratiquement ssible d'en avoir d'autres. Tout type interrogé ne pouvait dire que ce que nous savions déjà. L'homme marchait :é de moi. il avait peur, il m'expliqua que c'était la vie, aurait pu prendre un autre chemin, mais qu'il voulait re ses figues, qu'il avait une femme et des enfants, quatre, avait été prisonnier des Allemands. Ensuite, il me parla Libération... Moi, je savais qu'il était « choisi ». Ce soir, ait « questionné ». Alors, tout doucement, avec mauvaise :ience, je lui dis, que lui et moi nous étions les couillons, fallait penser à lui, à sa femme, à ses gosses qui l'atten- it. Enfin l'absurde de sa situation (on allait le torturer pour pour entendre la même chose, une fois de plus), me fit ire doucement : « Écoute, tout à l'heure? le chef va te ionner, on sait tout sur le village de T... .... »

ıvais honte, mais je voulais qu'au moins celui-ci passe à rs, puisque lui je pouvais le prévenir... Ça ne vaut pas up de jouer les héros!... Souffrir et mourir... Je devenais j'essayais de lui expliquer que tout était truqué, que l'on tous les deux prisonniers, et que l'important, en somme, lui, c'était que ses quatre gosses puissent manger, pour lemain!... Mais quoi demain! Puisque je l'avais invité à r.

:it jours, Mokram fut torturé.

soir que j'étais de relève, j'entrai dans la salle de torture. s une ombre tassée dans un vieux fauteuil, venant de je

ne sais où, une corde autour du cou, les poings liés, il gémissait. J'avais parlé avec cet homme, il m'avait parlé. Je n'osai rien lui dire. J'avais peur qu'il ne reconnaisse ma voix. Pour lui j'étais aussi un tortionnaire. Je sortis en silence.

— Alors, Mattéi, on vient se faire la main ? Rien à faire, il ne parlera pas, celui-là !

J'avais mon P.M. sur le ventre, l'envie de tuer ce chien cynique. Mais la bonne sagesse des lâches !...

— Ça m'étonne qu'il ne parle pas, mais vous manquez d'imagination. Parlez-lui de sa femme, de ses gosses, il n'y a pas que la force, il y a la psychologie !...

C'est moi qui avais parlé ainsi. Je voulais qu'ils arrêtent de cogner ce pauvre type, c'est tout.

— Rien à faire, celui-là, c'est un « bon » !

— Il ne parlera pas, c'est comme ce salaud, qui a gueulé toute la nuit : « Vive les soldats de l'armée de libération nationale ! »

Mokram.... Comme il devait penser à ses fils en se taisant.

***

1er octobre. — Rentrée des classes. Quelque part, au pied du Djurjura, près du village A... M..., des enfants kabyles sont appelés à venir à l'école par une rafale de mitrailleuse.

Huit heures, les enfants ne sont pas là.

Huit heures un quart, une rafale au-dessus des mechtas. Les enfants viennent tristement, sans comprendre.

Il n'y a que la haine que l'on sait, sans apprendre. Si les enfants tardent, la sentinelle tirera sur les tuiles.

Le capitaine P... faisait volontiers les discours aux Kabyles.

— Si vous faites les cons, je transforme votre village en terrain de football. Rompez, bandes de chacal !

Le capitaine était un « vieil Africain ».

Le 11 novembre 1956.

Depuis quelques semaines, on raflait dans les villages environnants les hommes valides que l'on expédiait sur la piste en aménagement d'A... A...-T...

Ait Aïcha était le fief de la Neme compagnie et de l'officier

S. du secteur, le lieutenant G... Là, les ruines d'une
e que les fellaghas avaient brûlée, aux premiers jours de la
llion, servaient de chambre de tortures. Des camarades
elés, affectés à cette compagnie, me rapportèrent des faits,
ous points identiques à ceux que j'ai pu voir dans ma compa-
. Le cadre, seul, changeait, non les méthodes. Les hommes
nt prisonniers d'un vice. On comprend que les fellaghas
t eu quelques comptes à régler avec la S.A.S. d'A.. A...,
xerçaient quelques tortionnaires kabyles. J'ai parlé avec
ils se vengeaient. Les fellaghas avaient assassiné un
ıbre de leur famille, eux-mêmes étaient condamnés.
armée française était le refuge et le moyen de réaliser leur
eance. J'ai vu toute la cruauté et le fanatisme de ces
mes dans le personnage d'un caporal fellagha qui déserta
e section de Ouamrane. Son frère avait été exécuté pour
faute grave. Il vint se rendre, un matin de novembre, et
is exerce sa vengeance... De toutes façons, tous ces types
foutus, ils n'ont pas la confiance des Français, et ils sont
res aux yeux de leurs frères de race.
néralement, on les utilise, puis on les abat.
coste, avec l'automne, avait lancé l'idée des chantiers,
tructions de bordjs, de pistes, d'écoles. Autant de coups
âton dans l'eau. La pacification n'était pas ce qu'il croyait,
e qu'il voulait. Personne n'acceptait de travailler sur les
tiers, les fellaghas menaçaient d'un côté et de l'autre,
rançais venaient avec leurs G.M.C., et leurs jeunes soldats
s et cruels. Ils faisaient le plein : cent, deux cents, trois
, plus il y avait d'ouvriers, plus le gouvernement général
geait d'argent. Ainsi, on déclarait trois cents ouvriers,
éalité, l'on avait récupéré avec peine et par la force
cents pauvres types, tremblants de peur, que l'on par-
et nourrissait aussi mal que la troupe. Un bon bénéfice.
st un de ces chantiers que surveillait une section d'éclopés
oste de T..., et une vingtaine de types de la harka.
ıttaque fut rapide et sournoise. Leur coup fait, les fella-
poursuivis par la harka décrochèrent et se réfugièrent dans
lage, que mes compagnons surnommaient le « Petit Paris ».
opulation du village s'interposa entre la harka et les
es. Les hommes de la harka, qui voulaient venger leurs
, se replièrent. Un camarade, blessé mortellement, attendit

quatre heures l'hélicoptère qui devait l'emmener à l'hôpital de T...-O... On entendait les nouvelles que communiquait le poste radio, à peine voilées. Ces morts nous faisaient mal. Je savais que je devais quitter l'A.F.N. dans un mois environ, je voyais ces jeunes gars inconscients, immobiles sur les cailloux de la piste. J'avais mal, car leur mort était injuste.

Et cet hélicoptère qui ne venait pas ! Tout le monde était volontaire pour venger les copains.

« Haine pour haine .» A quoi sert de penser, puisque tout se termine comme cela. « Violence pour violence. » Les tièdes s'échauffaient en pensée.

L'ombre ridicule de l'hélicoptère qui arrivait trop tard...

« Ils s'en foutent, eux, à T...-O... C'est comme les fellaghas, il faudrait les buter, tous des bougnoules... »

« Demain ! disait la radio,... le village de.. appelons-le « Petit Paris »... serait évacué par sa population. Les avions viendraient le raser, le rayer de la carte. »

Le lendemain, désœuvré, je vis arriver le bombardier, je m'assis sur un rocher, pour mieux voir de larges cercles concentriques — il aurait tout aussi bien pu nous prendre pour cible.

Deux heures de l'après-midi, 12 novembre 1956. Les nuages bas, c'était raté, un quart d'heure après, l'artillerie de Yakuren s'en donna à cœur joie. Cent obus ! Le lendemain matin deux sections de la première compagnie allèrent achever le travail des obus.

« Détruire pour détruire. »

Iril Boukaissa, petit village kabyle, n'existait plus.

* * *

Je peux affirmer que le principe des tortures était appliqué dans les cinq compagnies qui composaient le bataillon.

Des amis qui se trouvaient rappelés, à la même époque, dans d'autres parties de l'Algérie, m'ont rapporté des faits identiques.

« A Orléansville, les légionnaires enfermaient les suspects dans un frigo, puis leur chatouillaient le nombril avec une baïonnette. »

Mais le plus grave, c'est ce qu'étaient devenus, après douze

s d'A.F.N., ces jeunes appelés avec qui j'ai passé six mois : véritables mercenaires !

n Algérie, 700.000 jeunes Français ont été prisonniers d'un he : la pacification. Sous cette couverture, tous ces soldats mocrates » ont été installés dans une guerre sans honneur. se bat, on accepte certaines concessions avec notre dignité, e honneur. On voit certaines tortures, on se tait, car derrière cela, il est également question d' « Algérie Française » — a est chez nous, ici ! »

risonniers d'un mythe, leur honneur de Français les oblige taire, alors que leur honneur d'homme devrait les obliger arler.

es jeunes qui se battent aujourd'hui en Algérie ont vingt ans ; eront tous dix-huit mois d'A.F.N. Quelle génération nous are-t-on, dans ce bouillon de culture qu'est aujourd'hui gérie ? C'est la nazification de mes compagnons que l'on are. Ils sont à l'âge où la violence sert volontiers de cataır, l'apprentissage du racisme-réflexe, de la toute-puissance ı force, ce que les officiers parachutistes appellent : *l'esprit-* — la haine de l'intellectuel, le mépris de la pensée humaine : *hilosophie du pistolet mitrailleur.*

y a actuellement en Algérie une vaste entreprise de déshuisation de la jeunesse française.

est le temps des bourreaux et des assassins !

G. M. Mattéi.

JOURNAL DE CAMPAGNE

Des confins de la Kabylie et du Constantinois où depuis une semaine je bivouaque, au bas d'un village. Qu'en avril il puisse faire si froid je ne m'en serais jamais douté! L'Algérie des images serait-elle ailleurs qu'où je passe ? Toujours la même froidure, les mêmes plateaux venteux, les mêmes champs d'un vert sale et la pluie. Nous couchons dans de vieilles guitounes si percées qu'y dormir tourne vite au supplice. Nous y dormons peu. Pas une nuit jusqu'à présent qui n'ait été coupée de gardes, de patrouilles, d'embuscades. Nous en revenons trempés jusqu'aux os, claquant des dents. Les rebelles sont là, leur présence se manifeste tous les jours autour de nous, si près de nous que leur audace et nos insuccès plongent nos soldats dans la plus profonde vergogne, dans la rancœur la plus féroce. Ils se vengent par des insultes, des brimades, des saccages : on piétine les cultures, on rapine. Comme nous n'avons pas encore essuyé de coup de feu et qu'il leur faut une raison d'exister, ils arrêtent le premier venu, le sacrent fellagha, l'embarquent sans ménagement. Déja les paris sont ouverts : qui ramènera la première paire de couilles. Ils continuent ici l'aventure d'Indochine : leurs désirs, leurs colères, la crainte et la haine qu'ils avaient des peuples de là-bas, ils les transfèrent sur celui-ci. Jusqu'au vocabulaire qui reste inchangé : la brousse, ce sont les champs de blé; les rizières, les fèves et les jardins; ils expliquent la pluie par le système des moussons et le vêtement des femmes par je ne sais quelle divinité. Hier il a été tiré sur un enfant qui faisait mine de s'enfuir (on lui a fracassé le bras) parce qu'en Indochine, c'est des enfants qu'il fallait se méfier le plus. Leurs rêves, leurs projets tiennent du

. Il y a ceux qui s'en vont le rasoir dans la poche, ceux qui : les foules et savourent à sec le plaisir de tuer, ceux qui gnent qu'on n'ait pas droit au pillage lors des perquisitions. emier coup de feu qui leur donnera carte blanche, ils vont le er un jour ou l'autre. Ils ont le courage et la rouerie qu'il Il y a peut-être aujourd'hui 20.000 fellaghas et l'approbation e des indigènes. Six mois de travail et les gosses, comme d'Indochine, tireront sur des ficelles et des mines sauteront.

***

autres nettoyaient leurs armes, je cherchais dans mon sac ıoi écrire. Une rafale. Un copain tombe. Nous sommes le n et le premier matin s'achève dans notre base arrière de 'aurais dit certainement que nous n'avions encore ni blessé ort. Ce n'est plus vrai. A chaque heure ici rien n'est vrai que c'est pire. Il ne faudrait pas que j'écrive maintenant. quand ? Demain peut-être nous serons partis. Écrire pour étendre...

début j'ai cru qu'il serait utile, qu'il serait possible de tout er, le blâme, les brimades, la ruine, la mort. Dérisoire! De station en protestation tous les échelons je les ai montés. ut on m'a ri au nez. Le nombre est trop grand, les forces bien coordonnées et unanimes dans leur frénésie, dans leur on. Que faire quand un bataillon entier met à sac des villages, torture, massacre, que faire quand les officiers eux-mêmes èrent, l'encouragent, donnent l'exemple ? Il y a ce que j'ai ce qu'on me racontait lorsque je retrouvais les autres. « Enfan-s », me disait-on. Mais ces curées sur des cadavres, ces res pour leur arracher leur montre, leur porte-feuille; et qui tirent dans les jambes des femmes pour jouir de les voir ler, crier, ramper à leurs genoux, les embrasser; et celui qui, ant sa main dans la poitrine du premier Arabe qu'il venait ttre, cherchait à lui arracher le cœur... « Enfantillages, me on, écoute plutôt. » J'allais au bord d'un fossé et je pleurais,

contingent, les appelés. Certains me disaient en débarquant avaient honte, que ça les emmerdait de tirer sur les Arabes. ngrène a vite gagné. Devant la misère, la crasse, les regards iés, ils ont connu le plaisir d'être les forts, d'être les maîtres, cru à cette virilité qui commande un langage et impose une

conduite. Nos héros reviennent d'Indochine, racontent des exploits, ont des couilles. Eux aussi ont voulu avoir des couilles. Et nos semaines de solitude dans la montagne, les sommets à gravir sous un soleil atroce, les oueds à traverser l'eau jusqu'au cou, les nuits à grelotter sur les pitons, roulés dans nos seules toiles, à qui les faire payer ? « Le premier que je vois je le bute ! » Le premier qu'ils voyaient roulait dans le ravin. Plusieurs l'avaient vu à la fois. Parfois c'était un homme. Parfois un mulet. Les chèvres, non. On les mangeait. Au premier village. D'où la population avait fui.

La guerre d'Algérie ne réveillera pas le pays. Elle le pourrira Ce n'est pas vrai qu'on meure ici. C'est pire. On tue, lâchement, sans risque, n'importe qui. Dans ma compagnie les consciences intactes... intactes ? Ça meurt vite une conscience. Je ne vois rien qui puisse encore nous sauver. Il faut haïr ou déchoir. Ceux qu'on envoie ici ? Ils reviendront en France avec les mêmes rancœurs, les mêmes idées, les mêmes désirs que ceux qui les ont corrompus ont ramenés d'Indochine. Un jour nous les trouverons sur notre route, liés à ceux qui les ont faits ce qu'ils sont du lien du sang répandu ensemble et de la complicité dans l'horreur. Et qui ne ferait confiance à ces braves petits ?

*
* *

« *Pitonner* » : au début, gravir les pitons, pour ratisser. Puis piller en ratissant. Puis piller, torturer, massacrer. Maintenant, tuer, simplement, mais avec dans la voix une nuance d'ironie et de délice qui laisse entendre ce qui accompagne cette mort. Pitonner un poulet, un mouton, un Arabe.

*
* *

F..., 20 juin, 20 heures. — Partis de M. à 4 heures vers l'est. Même route qu'il y a deux mois. Gorges de St... qui me paraissent plus courtes, moins impressionnantes sous la brume. Entre St... et F... les champs ont perdu leur couleur verdâtre que je n'aimais pas. Sécheresse. Les blés sont mûrs et pour la plupart en gerbes. Voyage pénible. Trop serrés dans les camions. Chaleur accablante. Arrêts trop nombreux et trop longs, au soleil, sans pouvoir descendre.

ous campons aux portes de F..., dans un champ de tir. Nuée osses qui viennent nous offrir leurs services, vendre des bières, : des commissions.

rès de M..., 21 juin, 18 heures. — Levés à 5 heures, embarqués heures, partis à 10 heures et demie. Comme toujours lorsque ; logeons près d'une ville, les Arabes sont là, surtout des nes et des enfants, en foule, pour ramasser ce que nous aban-ıons : trognons, quignons de pain, boîtes, épluchures, bois. ›ord ils sont chassés, contenus. Puis leur nombre est si grand, obstination si forte que mètre par mètre, ils ont vite fini vahir le camp.

e F... à M... tout est blanc à force de chaleur, le ciel, les champs. un arbre, pas une touffe d'herbe sur des km. Nous nous instal- dans un miraculeux petit bois de pins. Un puits d'eau fraîche, sale. Une grande ferme dévastée. Au loin, collines mauves. Je asse des brins de paille pour me coucher. Hier la nuit a été le.

'aison forestière d'N-M..., 22 juin, 14 heures. — Nous coupons lauts-Plateaux sur une piste droite et poussiéreuse. Visages es. Pays d'une ahurissante platitude, sur 50 km environ. Des ts dont les bords asséchés laissent apercevoir le sel. Végé-ın de steppe. Des salicornes. Quelques champs de blé et de ; chaumières au début et à la fin. Le reste désolé, monotone, z grandiose. Avant R... nous prenons une vallée vers l'intérieur. s aboutissons dans une cuvette où se dresse une école neuve, aire et transformée en un imposant fortin. Notre section s'est tée près de trois chaumières. Ce ne sont en effet que des rochers uverts d'un toit. Minuscules champs de blé que nous ravageons es traversant. Une vieille qui ne cesse de geindre comme un n malade. A quelques pas je découvre deux autres chaumières ées.

heures. — Avons avancé de 10 km environ dans les bois. la piste, deux petits ponts coupés. « Faut faire comme en Indo, er les dix maisons les plus proches et tuer les dix premiers gènes rencontrés. »

›rêt des O... K..., 23 juin, 12 heures. — A 8 heures nous avons dé le flanc de la montagne au pied de laquelle nous avions

couché. Traversé des garrigues, des pins; sur les hauteurs plu que des pâturages et des cèdres énormes. A 40 km du désert l pays est plus frais, plus touffu que dans les montagnes du nord De l'herbe jusqu'au ventre. Au sommet nous découvrons tou l'Aurès. Des bois à perte de vue. Vers 10 heures nous nous arrêton sur un piton couvert de cèdres morts, couleur de vieil os et d calcaire. Assis à l'ombre nous attendons. A côté des vaches paissent Dans le ciel un grand déploiement d'avions et d'hélicoptères. De troupes sur toutes les hauteurs.

20 heures. — A 14 heures l'opération continue. Nous nous déployons sur un seul front pour fouiller la montagne. Nous n trouvons rien. L'ordre nous vient de récupérer le bétail. Nous rentrons à la tombée de la nuit poussant devant nous une cinquantaine de vaches et douze chevaux à demi sauvages. Au camp quatre Arabes trouvés dans une grotte. Un cinquième a été abattu. Ils ont le visage tuméfié à force de coups, l'air égaré. Vêtus de loques et de peaux.

24 juin, 10 heures. Camp près de la Maison forestière de N-M... Nous attendons de partir depuis 6 heures. Les chevaux sont embarqués dans des camions avec quatre ou cinq vaches. Le reste est parqué dans un pré, à 200 mètres. Puis, à coups de fusil, d'ici on les abat. Le spectacle de ces animaux qui paissent, ne bougeant presque pas, puis tout à coup roulent sur la pente. Certains , blessés, tournent sur eux-mêmes. D'autres font quelques pas, très vite la gorge au ras du sol, puis s'abattent. Lorsqu'ils sont tous tombés, la troupe se précipite pour les dépecer. Je n'aperçois maintenant que des monceaux de charognes sanglantes, informes. D'énormes beefsteacks grillent près de moi.

11 heures. — Une dizaine d'Arabes encadrés par des soldats se dirigent vers nous. Hier ils étaient passés entre nos maillons. Ils venaient récupérer leurs troupeaux. Peu après arrivent trois femmes en hurlant. Devant les charognes et les bêtes embarquées elles se roulent par terre. Les hommes sont emmenés. Elles les suivent. Je les entends encore crier.

J'ai goûté aux beefs. Viande trop fraîche, fade, forte, dure. Failli dégueuler. Le lieutenant photographie une section au milieu des quartiers.

19 heures. Avant-hier, pas un mais deux morts. A 17 heures partis en camions. Près du camp, une mechta flambait.

A..., 25 juin, 19 heures. — Notre section est détachée pou
nonter la garde à l'autre bout de la ville. Nous arrivons à
;rosse tour carrée au bout d'une arête rocheuse domi
ontrée. Au bas A..., puis la plaine jaune avec un seul
ontinu : la route. On monte à la tour dont la port
m de hauteur par une échelle branlante, amovibl
:tirer la nuit. Nous couchons au sommet, sur la
:ntinelles montent la garde au pied du bâtime
)ifficile à comprendre.

R..., 26 juin, 9 heures. — Nuit fraîche sur
; chacals, punaises. Quand nous revenons a
compagnie est déjà partie. Nous restons j
.masser les papiers et embarquer les chev
... Notre compagnie opère quelque part,
›nnes affaires qui nous passent sous le

R..., 27 juin, 8 heures. — Alerte cett
.. et R... racontent à qui veut les e
mechta située à quelque 500 mètr
.e fillette. Autrefois je ne les aur
'efforce de ne pas les croire.

R..., 28 juin, 19 heures. — A 11
terrain à 1 km de la ville. Jusqu
›uvé une boîte de poudre. L'occ
/enir fouiller le coin vers 4 heure
Vérification faite, la poudre était
Revu M... qui m'apprend que lo
›nière en Kabylie) il a vu torture
ın camion. Il n'a pas parlé. Je
classique téléphone (courant da
... en visite dans notre secti
ouvert une grosse somme (20
tendait aller acheter un cha
he, l'Arabe a « tenté de s'év
tir de quelle somme un Aral
)ans les propos outranciers de
.on. Le malheur c'est que v
tent exactement comme ils l

émasquer les traîtres, les défaitistes, ceux qui n'applaudissent
que la réflexion la plus anodine ils préviennent : « Pour moins,
pays e. tu passais en Conseil de guerre ou tu étais de corvée
De l'her.
l'Aurès. De
sur un piton, *midi.* — Rien. Chaleur. Cette opération est de
calcaire. Assis bien différente des autres (Arquebuse, Espérance,
Dans le ciel un nous partions pour une semaine environ, à pied,
troupes sur toute une étape par village. Les camions nous lais-
20 heures. — donné, nous reprenaient 50 km plus loin. Ici
déployons sur un de gros bourgs, nous filons au matin dans la
trouvons rien. L'ons le soir. La région semble peu peuplée. En
rentrons à la tombée n avait son douar. Hier la première section
taine de vaches et rnée sans rien apercevoir. Quelques champs
quatre Arabes trouvés onne. Ont-ils fui ? En Kabylie nous trou-
Ils ont le visage tuméfis déserts : deux ou trois vieillards, du
loques et de peaux. is. Les habitants étaient partis à notre
'en rencontrer réfugiés dans des grottes.
24 juin, 10 heures. Cam tion était venue la veille et les avait
Nous attendons de partir ur qu'on les tue. On brûlait sur le
embarqués dans des camions orté, puis on les embarquait. Avec
est parqué dans un pré, à 2(s d'hommes enchaînés ! « Ça c'est
on les abat. Le spcetacle de c s ! Pourquoi qu'on les abat pas ! Mes
presque pas, puis tout à c ! ». Le lendemain matin quand nous
blessés, tournent sur eux-n oir mis à sac, les mortiers tonnaient
très vite la gorge au ras du tournions, en descendant, pour voir
tous tombés, la troupe se pré
maintenant que des monceau
D'énormes beefsteacks grillen * * *
11 heures. — Une dizaine A M..., je n'arrivais pas à écrire.
se dirigent vers nous. Hier il le papier les événements terribles
Ils venaient récupérer leurs t abylie. Ils devenaient invraisem-
femmes en hurlant. Devant les s-nous ? Ces gens sont les maîtres,
elles se roulent par terre. Les it, qui torturent, qui massacrent,
suivent. Je les entends encore omme une preuve de culpabilité.
J'ai goûté aux beefs. Viande ssi ouvriers et paysans appelés.
Failli dégueuler. Le lieutenant ph Européens de la ferme, ils riaient
des quartiers. , félicitaient, offraient des bou-
19 heures. Avant-hier, pas un glace. Rien de comparable à
partis en camions. Près du camp. Il semble que nous nous pro-

ıenons pour faire étalage de notre force. Peu de coups de ma
lus de ces ratissages monstres et meurtriers qui ne laissaien
.ort, ruines, humiliations et dont nous revenions avec des
ents de butin, des caravanes de mulets et des tro
ebis. Avec nos camions, nos chars, l'aviation, le
ous sommes, c'est comme si nous attendions u
ıtaille.

*
* *

Sr..., 2 juillet, 4 heures. — Départ au
rsé A..., remonté vers le nord le lo
couvert de sel. Chaleur. Incendies de
rtaines flambent encore. Sr... vers
es fraîche. Casse-croûte et siest
Dans la montagne, au nor
20 heures de Sr..., roulé phar
ons dans les champs. Je
s 4 heures nous attendo
ner sur notre lieu d'opéra
ur atterrir ici. Pays abru
blé dans les vallons. Bou
i vont suivre le reste du b
montagne marchera vers n
ıde de deux à trois cents
Sur notre tête des falaises
nement. Une espèce de
ites lames pointues.

juillet, 13 heures. — Nui
jour. Dès 8 heures la terri
demie notre section se dé
heure de marche nous a
che, l'eau resurgit par en
laurier-rose en fleur. Le t
s, striées, profondément b
rocaille et arbustes. Aut
n est moins abrupt, nous t
ule. En sortent une quinza
doivent nous suivre. Peu à
ubsistent plus qu'au somm

inextricable d'ajoncs, de lentisques. Le sac, l'armement, le soleil sur le dos. Nous atteignons le sommet vers midi. Nous y restons jusqu'au crépuscule. Autour de nous des chaumières flambent embrasant les taillis. Nous descendons dormir dans un méandre de l'oued à odeur de verveine et de laurier. Des vivres nous sont parachutés.

D... U..., 6 juillet. — Grasse matinée, lever 8 heures. Bain dans l'oued.

Nous nous ébranlons à 2 heures. Chaleur. Une dizaine de kilomètres par les sentiers. Le bataillon se regroupe à M'... Une compagnie a pris un Arabe en uniforme, abattu un suspect. L'Arabe est interrogé, derrière un mur à la vue de tous, selon les méthodes habituelles. Une dizaine de civils amenés près de lui. On cherche à le faire parler sur leur compte.

6 heures. — Nous montons en camions. Une piste défoncée sur 30 km vers le sud. Couchons dans un champ.

D... V..., 7 juillet. — 8 heures corvée d'eau. Entrevois le prisonnier et l'un des civils d'hier attachés ensemble. Visages bouffis.

Ce sentiment de frustration, dont les anciens d'Indochine font étalage et auquel ils se réfèrent, a vite gagné tout le monde. Ils reviennent de là-bas avec la certitude d'avoir été dépouillés d'une victoire. Faiblesse des uns, trahison des autres, ingratitude d'une nation mal informée, indifférente, hostile entre les mains de saboteurs. Ainsi, pleins d'amertume, résolus cette fois à ne pas échouer, ne trouvant pas ici les fastes de là-bas mais décidés à ne rien perdre, ils entretiennent une sorte d'émulation vers laquelle nous poussent les fatigues extrêmes à quoi nous sommes soumis, nos résultats dérisoires, l'impression de force et de sécurité qui est la nôtre, les plaisirs monstrueux et faciles qu'exceptionnellement on peut se permettre. Les rebelles existent et nous n'en trouvons pas. Comment les déceler dans la population, qui est complice ? Ils se valent tous, ils se foutent de notre gueule, il faut bien que ça finisse sinon on est ici pour combien ? C'est pour ces gueules qu'on est rappelés ! C'est pour ces tronches qu'on est maintenus ! La pacification je vais leur en foutre ! On tue tout, mon lieutenant ? Sourires.

A R... on nous a lu, au garde-à-vous, les félicitations du général pour notre conduite et les résultats des opérations précédentes.

Puisque ça finira comme en Indo (ça finira pas comme en Ind cette fois-ci! — justement si! — justement non!) on tombe d'accor sur le massacre et le paiement en nature. On la gagne, l'Algéri C'est pas des salauds qui la vendront. Faudra qu'ils compten avec nous.

8 juillet. — Départ à minuit vers L..., D... Tombons en pann et nous perdons. A 9 heures après de nombreux détours nou retrouvons notre compagnie dans des garrigues au sud du village Dominons une cuvette où la semaine dernière dix Français on trouvé la mort. Le pourtour est couvert de troupes.

A 12 heures nous apprenons par radio qu'en face de nous che les nôtres il y a déjà un mort et cinq blessés. Le canon tonne longueur d'après-midi frappant le creux de la cuvette. Des ma sons brûlent. Nous arrêtons huit Arabes qui moissonnaient quelques pas de nous depuis le matin et nous les chargeons d foin pour notre litière.

20 heures. Six hommes en armes signalés. Le mort et les bless d'en face : ce serait l'aviation.

9 juillet, 10 heures. — Pendant ma garde, cette nuit, je comp dix foyers d'incendie au loin, qui ne sont pas éteints quand no nous réveillons.

Les prisonniers amenés au P. C. du bataillon.

Corvée d'eau à la mechta d'en bas. L'eau : deux gars pun et moi. Le reste se disperse dans les chaumières d'où sortent e pleurant femmes et vieillards. Pour m'apprendre à me taire : u poste au soleil. Tout ce qui va se faire aujourd'hui sera soulign par défi.

Cette angoisse qui m'étreint quand nous abordons un villag une maison, un groupe, un homme. Cette honte. Puis cette rag

Rien qui vaille : ni suppliques, ni arguments, ni menaces. Comm ils prennent le silence pour une approbation (les supérieurs qui les flattent pas se taisent), l'attitude de qui leur résiste ils narguent, pour pouvoir l'ayant poussée à bout s'en servir comm preuve. Tous les sert qui ne les détruise.

19 heures. — Nous avons passé l'après-midi sur le versant la cuvette, près d'une maison forestière dont il ne reste que carcasse. A 200 mètres une école dans le même état. Quelqu

hommes sont partis fouiller une chaumière. Ils reviennent avec un mouton et des poules qui sont mangés.

A 5 heures un détachement de la *n*e compagnie nous croise, encadrant cinquante paysans (nous avons ordre d'arrêter tous les hommes de quinze à cinquante ans). Ils viennent d'en face. Deux des blessés sont morts. L'aviation est hors de cause. Ils ont été abattus au fusil d'une mechta qu'ils allaient fouiller.

Sur le tard d'autres sections viennent déposer chez nous des prisonniers. Nous les gardons jusqu'à ce que des camions les embarquent. Un vieillard, sa femme et son gosse dans une chaumière à proximité. Lui est resté toute la journée prisonnier avec nous. Il demande à pouvoir rassurer les siens. On le lui accorde contre deux moutons, des poules et divers ingrédients. Sa femme s'est enfuie. Nous avions passé le temps à tirer sur des rochers. L'enfant rapporte qu'elle a cru que nous exécutions le père.

10 juillet, 10 heures. — Couché à l'abri du vent, qui s'est levé très fort sur le soir, sous les charpentes nues de la maison forestière. Sitôt levés partis en patrouille jusqu'à la demeure du vieillard. Intérieur saccagé. Débris de pain, d'assiettes, chiffons déchirés. Il nous donne du sucre en poudre, ce qui lui reste. Une demi-heure plus tard il vient nous offrir son cheval, qui est refusé car nous sommes déjà encombrés de mulets. Sa bonne volonté et sa soumission sont telles qu'il sera abandonné à son sort.

Il pleut légèrement. Nous attendons de partir. L'opération est terminée.

18 heures. — A G..., dans une sorte de halle fermée par des grillages, les prisonniers entassés. Environ 2.000, les uns sur les autres. Pris à la moisson.

S... B... Z..., 11 juillet. Vu M... et G... Ils ont passé une journée de cette opération inoccupés, au bord d'un cours d'eau. Un paysan travaillait à proximité. Sur le tard ils s'avisent de l'arrêter, puis comme ils s'ennuyaient, de le faire parler. Ils le plongent dans l'oued (la baignoire). Affolé, l'Arabe se débat, s'échappe. Abattu de plusieurs volées de mitraillettes.

Domaine E. K... près M..., 14 juillet. — Fatigue, maux de tête.

16 juillet. — Consultant. Mon cœur bat la campagne. Demain je vais à l'hôpital de O...

O..., 28 juillet. Mieux. Les autres doivent repartir en opération ce soir ou demain. Je n'en serai pas.

*
* *

Ce qui manque au récit au jour le jour de la dernière opération : une description plus poussée du pays. Ces chaumières dispersées de l'Aurès et du Constantinois au lieu de l'habitat très dense et très groupé de la Kabylie. Demeures de torchis, bâties jusqu'à 1 mètre, 1 m 50 du sol, le reste de paille et de bouse, où vivent mêlés bêtes et gens, avec pour seuls ustensiles de ménage des jarres et des terrines. Les femmes sans voile, aux couleurs vives, les cheveux teints. Les hommes vêtus de jupes courtes et légères mais le buste généralement couvert d'une veste européenne en loques où ils gardent épinglés dans une poche intérieure leurs papiers d'identité. Civilisation rudimentaire à base de grain et d'élevage. Les Kabyles semblaient plus riches : maisons de pierre géométriques, bien construites, au toit de briques ou de cannes, à la charpente bitumée. Un souci d'ordre et de décoration : exposition murale de plats et de vases que dans certaines régions on retrouvait au pied des tombes. Urnes géantes, parfois décorées, réserves de céréales. Beaucoup parlaient français, qui avaient travaillé dans la métropole, à Lyon et Saint-Étienne notamment, ou servi dans l'armée.

Cette dernière opération a été moins meurtrière que les précédentes, paraît à côté anodine. Les scènes de pillage n'avaient pas changé de style : mêmes acteurs. Seulement elles n'avaient pour objet que des mechtas isolées au lieu de ces gros villages kabyles où elles prenaient l'envergure d'une folie collective et d'une gigantesque curée. De même les massacres. Ici nous prenions les gens aux champs, sur l'aire, dans leurs lits. En Kabylie l'aviation souvent nous avait précédés, mitraillant ou jetant des tracts. Nous arrivions dans des villages abandonnés. Prétexte pour tirer sur tout ce qu'on rencontrait, massacrer ceux qu'on découvrait, terrorisés, dans les grottes et les fourrés. C'est là que j'ai vu les choses les plus monstrueuses; le récit que j'ai tenté d'en faire criait l'invraisemblance. Il aurait fallu le regard incontestable d'une caméra. Expérience de la parole incroyable.

Dans quelle mesure la conduite des autres corps occupant l'Algérie est-elle comparable à la nôtre ? Nous, déplacés sans

d'un point à l'autre du pays, au gré des besoins, régiment contingent est noyé dans la masse écrasante des engagés, ıajorité de retour d'Indochine. Peu d'appelés parmi les s : deux sergents dans notre compagnie et attachés aux :asses. Nous « travaillons » généralement de concert avec arachutistes, dont le style ne le cède en rien au nôtre. Que udrais que nous ne soyons qu'une funèbre exception!

ger, j'y ai passé une journée et dans la rue, au restaurant, les magasins, aux kiosques j'écoutais les conversations, je ıscitais. Voyage en pays étranger loin de l'Algérie et de sa é aveuglante. Ces gens ne semblaient pas avoir dépassé les des faubourgs ou l'opulent jardin d'une Mitidja très fran- Pour eux les Arabes : un bloc monolithique ennemi paré de incurables : sournoiserie, cruauté, veulerie, ambition, cupi- paresse... Et leur réponse à tout : notre expérience, la promis- quotidienne.

s armes! Français avant tout! Qu'on nous mobilise tous! Au n de café je parle de négociations, peut-être. Négociations ? nous monterions à Paris! Nombreux défilés. Acclamations. les trams les Européens se lèvent pour que nous nous ons. Sourires et préséance. Encouragements. A l'hôpital les s des bonnes œuvres nous tourmentent de bonbons, de ıts, de fruits, de sourires. Je songe aux récits émerveillés me fait souvent mon grand-père de ses passages à Paris, ı'il était militaire en 14. Ils nous mettraient des fleurs au

X...
(rappelé en Algérie)

Isaac Deutscher

TROTSKY PENDANT LA RÉVOLUTION D'OCTOBRE

Trotsky arriva à Petrograd le 4 mai. La Révolution avait alors dix semaines; et pendant ces semaines les événements étaient allés si vite que la capitale semblait une image de rêve, même pour un homme qui avait conservé avec amour depuis 1905, le souvenir de ses rues et de ses foules. La Révolution avait commencé là où elle s'était arrêtée en 1905; mais elle avait déjà laissé très loin en arrière son point de départ. Le Tsar et ses ministres étaient toujours prisonniers d'État mais, pour la plupart de leurs anciens sujets, ils étaient comme les fantômes d'un passé révolu. Les splendeurs des temps anciens, les terreurs et les fétiches de la monarchie semblaient s'être évanouis avec la neige du dernier hiver.

Lénine, qui était rentré exactement un mois avant Trotsky, décrivait la Russie qu'il venait de retrouver comme le pays le plus libre du monde. Sa liberté, à vrai dire, n'était que la liberté d'expression; mais de cette liberté le peuple profitait largement, comme s'il espérait découvrir dans des discussions passionnées un nouveau mode d'existence, puisque l'ancien avait conduit au bord de l'abîme. Cette recherche fervente de nouveaux principes, de nouvelles formes et d'un nouveau contenu de la vie sociale — une recherche à laquelle la masse des humiliés et des opprimés participaient avec une dignité impressionnante — caractérisait le climat moral de Petrograd en ce printemps de 1917. Aucune autorité ni aucune vérité n'étaient plus tenues comme admises. Seule subsistait la croyance vague que le bien était ce qui pouvait promouvoir la Révolution et aider à rétablir la justice envers les opprimés.

caractère social du soulèvement se reflétait même dans ect de la ville. Les rues et les places des quartiers élégants centre étaient envahies par les habitants des banlieues uses. Ouvriers et soldats assistaient en masse aux réunions se tenaient jour et nuit sur les places, dans les usines et les casernes des environs. Le drapeau rouge, emblème de ébellion, naguère encore interdit, flottait sur les édifices classiques des quais de la Néva. On pouvait saisir, au hasard rues, dans chaque scène et dans chaque incident, le rôle minent dans la Révolution des ouvriers et des soldats. uffisait au nouveau venu d'un coup d'œil sur la capitale sentir l'incongruité de la présence du prince Lvov me premier ministre de la Révolution.

peine eut-il déposé sa famille et ses rares bagages dans un l meublé, que Trotsky se rendit à l'Institut Smolny, siège Soviet de Petrograd. Juste à ce moment là, son Comité cutif, successeur de celui dont Trotsky avait été l'anima- en 1905, tenait séance. L'homme qui le présidait alors Chkheidze, son ancien compagnon, qu'il venait d'atta- dans *Novyi Mir*. Chkheidze se leva pour recevoir Trotsky son accueil fut tiède. Un moment de gêne suivit. Les Men- iks et les Socialistes Révolutionnaires, qui étaient en majo- ne savaient pas si le nouveau venu était leur ami ou leur mi — d'ami de vieille date il paraissait s'être transformé nnemi. Les membres bolcheviks du Comité Exécutif firent arquer que le chef du Soviet de 1905 devrait être invité à r parmi eux, au cours de cette réunion. Perplexes, Men- iks et Socialistes Révolutionnaires se consultèrent à mi- . Ils tombèrent d'accord pour admettre Trotsky comme rvateur, sans droit de vote. Il ne demandait rien de plus : ui lui importait, ce n'était pas d'avoir le droit de vote mais pouvoir se faire entendre, du haut de cette tribune a Révolution.

éanmoins, la réception assez fraîche qu'on lui avait réservée ouvait manquer de lui être pénible. Angelica Balabanov, étaire du Mouvement Zimmerwald, écrivait même que, lui, si les chefs du Parti n'étaient pas intervenus avec plus

d'énergie pour le faire libérer de son internement en Grande-Bretagne c'est qu'ils n'étaient pas pressés de le voir faire sa rentrée sur la scène politique. « Mencheviks et Bolcheviks le considéraient avec une certaine rancœur et une certaine méfiance... en partie parce qu'ils redoutaient sa concurrence... » Quelle que soit la vérité, un fait est certain, c'est qu'entre le mois de février et le mois de mai, les positions politiques s'étaient précisées; les partis et les groupes avaient rassemblé leurs troupes et défini leur attitude, les chefs avaient assumé leurs responsabilités et choisi leurs positions. En 1905, Trotsky avait été le pemier émigré à revenir. Cette fois, il était le dernier. Et aucun poste vacant ne paraissait devoir s'offrir, qui pût convenir à un homme doué de ses qualités et de son ambition.

La situation était telle à ce moment, que tous les partis, à l'exception des Bolcheviks, avaient des raisons de redouter toute influence nouvelle et imprévisible. Pour la première fois, le régime issu de l'insurrection de Février avait perdu son équilibre précaire; il essayait de le retrouver dans des combinaisons et des manœuvres délicates. Le premier gouvernement du prince Lvov avait cessé d'exister. En son sein, seules la petite noblesse et la grande bourgeoisie étaient représentées, la première par les Conservateurs qui appuyaient Guchkov, la seconde par les Cadets de Miliukov. Les Mencheviks et les Socialistes Révolutionnaires, dont l'influence était prépondérante au sein du Soviet, avaient promis leur appui au gouvernement mais sans y participer. Celui-ci, pourtant, n'aurait pu tenir un seul jour sans l'appui du Soviet, pouvoir *de facto* créé par la Révolution. On avait maintenant atteint le moment où les Socialistes modérés ne pouvaient plus accorder leur appui au gouvernement sans y participer.

Les partis qui avaient formé le premier gouvernement du prince Lvov s'efforçaient de limiter la révolution au renversement du tsar Nicolas II et, si possible, de sauver la monarchie; ils souhaitaient également continuer la guerre et rétablir la discipline sociale et militaire sans quoi cette poursuite était impossible. Les ouvriers et les soldats qui soutenaient les

oviets espéraient, au contraire, un « approfondissement » e la révolution et la conclusion rapide d'une « paix démocra- que, sans annexion ni indemnités ». Les Socialistes modérés ntaient de concilier ces politiques et ces exigences contra- ctoires. Inévitablement, ils s'enfermaient eux-mêmes dans es contradictions éclatantes. Ils essayaient d'aider le gouver- ement dans la poursuite de la guerre et de flatter en même mps les désirs populaires de paix. Ils disaient à leurs parti- ns que le gouvernement avait écarté les buts de guerre impé- alistes du Tsar — la domination russe dans les Balkans, conquête de la Galicie et de Constantinople — pour ne chercher qu'une chose, la conclusion d'une paix juste et émocratique. Le prince Lvov essayait de remettre en marche vieille machine administrative héritée du tsarisme, tandis ue pour les ouvriers et les soldats, les Soviets constituaient véritable administration. Les Mencheviks et les Socialistes évolutionnaires espéraient que le nouveau système de gouver- ement permettrait d'associer l'ancienne administration et les oviets. Le gouvernement s'efforçait de rétablir la discipline ans une armée fatiguée de la guerre et bouleversée par la évolution, une armée dont les soldats refusaient d'obéir à urs officiers pour n'écouter que les comités qu'ils avaient eux- êmes élus. Les Socialistes modérés s'engageaient à aider le uvernement à rétablir la discipline; ils faisaient néanmoins pel aux soldats pour défendre leurs droits nouvellement nquis, formulés dans le fameux Ordre N° 1 du Soviet ntre les officiers et les généraux tsaristes. Le gouvernement uhaitait assurer la sécurité de la propriété terrienne tandis ue la paysannerie réclamait le partage des biens de la blesse. Les Mencheviks et les Socialistes Révolutionnaires ntaient d'ajourner la solution de ce problème essentiel jus- u'à la convocation d'une Assemblée Constituante qui, à son ur était indéfiniment ajournée.

Inévitablement, cet immense édifice, construit sur l'équi- que et le mensonge, devait s'écrouler un jour sur la tête de ux qui l'avaient construit. Le premier craquement se produisit avril. Incapable de rétablir la discipline dans l'armée,

Guchkov donna sa démission de ministre de la Guerre. Peu après, Miliukov dut quitter à son tour le Ministère des Affaires Étrangères. Dans une note adressée aux alliés occidentaux de la Russie il avait déclaré que le nouveau gouvernement poursuivrait fidèlement les objectifs de guerre de son prédécesseur tsariste. Cela provoqua un tel mouvement d'indignation populaire que le premier gouvernement du prince Lvov ne put rester plus longtemps au pouvoir.

La logique implacable de la révolution commençait à se manifester. En deux mois elle avait discrédité, usé son premier gouvernement et les partis qui l'avaient formé. Peu de temps auparavant, dans les derniers jours du régime tsariste, Gaston Doumergue, président de la République Française, était venu en visite officielle à Petrograd. Il avait alors pressé les leaders des Cadets d'user de patience pour aplanir leurs différends avec le Tsar. « A ce mot de « patience » Miliukov et Maklakov éclatèrent : « Assez de patience ! Nous avons épuisé toute notre patience ! De toute façon, si nous ne nous dépêchons pas d'agir, les masses ne nous écouteront plus !... » Ces paroles devaient devenir un des leitmotive favoris de la Révolution ; et Miliukov en fut la première victime. La majorité socialiste modérée du Soviet n'avait pas l'intention de demander sa démission. Mais quand il engagea ouvertement le gouvernement et le pays à poursuivre les objectifs de guerre tsaristes, les Mencheviks et les Socialistes Révolutionnaires protestèrent : « Assez de patience ! Nous avons épuisé toute notre patience ! De toute façon, si nous ne nous dépêchons pas d'agir, les masses ne nous écouteront plus... » Les masses ne les auraient plus suivis s'ils avaient abandonné toute la responsabilité du gouvernement aux leaders de ces classes qui avaient profité de la Révolution de Février, mais ne l'avaient pas faite.

Ainsi se réalisa la première coalition entre les Cadets et les socialistes modérés. Quand Trotsky apparut à la session du Comité Exécutif du Soviet, les nouveaux partenaires étaient précisément en train de se partager les sièges du gouvernement. Il devait y avoir « dix ministres capitalistes et six ministres socialistes ». Les Cadets étaient les partenaires prin-

paux; aussi le programme du nouveau gouvernement était-il, ›ur l'essentiel, exactement semblable à celui du précédent. ›s six ministres socialistes pouvaient seulement l'atténuer pour rendre plus acceptable par le Soviet. Kerensky, qui était en pport avec le parti socialiste révolutionnaire, succéda à ıchkov comme ministre de la Guerre. Tseretelli, le leader ›nchévik le plus remarquable de cette période, ancien député condamné aux travaux forcés, devint ministre des P.T.T. hernov, chef des Socialistes Révolutionnaires, qui avait pris rt à la Conférence de Zimmerwald, fut nommé ministre de ıgriculture. Skobelev, ancien élève et adjoint de Trotsky, vint ministre du Travail.

Le 5 mai, au lendemain de l'arrivée de Trotsky, les ministres ›ialistes se présentèrent devant le Soviet pour lui demander soutenir le gouvernement de coalition. Quand Trotsky parut, de vifs applaudissements l'accueillirent et Skob lev salua de « cher et bien-aimé maître ». De la salle, on lui manda de donner son avis sur l'événement du jour. Il « était iblement inquiet de ce premier contact, sous les... regards ›ieux d'un groupe d'inconnus et les coups d'œil hostiles › « social-traîtres ». Circonspect, il procéda avec prudence. ›ommença par exalter la grandeur de la Révolution et décrivit telle manière l'impression très forte qu'elle avait faite dans monde qu'il réduisit l'événement du jour à de modestes ›portions. S'ils avaient pu, dit-il, comme il l'avait fait à ranger, voir et mesurer les répercussions mondiales de la volution, ils auraient compris que la Russie « avait ouvert › ère nouvelle, une ère de fer et de sang, non plus une lutte re nations, mais la lutte des classes malheureuses et oppri- es contre leurs maîtres ». Ces mots choquèrent les illes des ministres socialistes, qui s'étaient engagés à pour- vre la guerre et à apaiser les « enragés » de la Révolution. ›e ne peux pas cacher, poursuivit Trotsky, que je désapprouve ement ce qui se passe ici. J'estime que cette participation gouvernement est dangereuse... Le gouvernement de coali- ı ne nous épargnera pas l'actuel dualisme du pouvoir; il ›nsférera simplement ce dualisme au sein du ministère lui-

même. » C'était exactement ce qu'affirmaient les Bolcheviks : eux aussi insistaient sur cette division du pouvoir entre les Soviets et le gouvernement. Comme pour éviter de blesser ses anciens amis, Trotsky prit alors un ton plus conciliant : « La Révolution ne mourra pas d'un ministère de coalition. Mais nous devons nous rappeler trois impératifs : nous méfier de la bourgeoisie; contrôler nos propres chefs; et ne compter que sur notre propre force révolutionnaire... » Il parlait à la première personne du pluriel — « nous devons », « notre force » — comme pour s'identifier, à sa manière, à ses anciens camarades. Mais sur le thème essentiel de sa déclaration, il se montra intransigeant. « Je crois que la prochaine action qu'il nous faudra entreprendre sera le transfert de tout le pouvoir dans les mains des Soviets. Seul un pouvoir unique peut sauver la Russie. » Ces paroles aussi résonnaient comme un slogan de Lénine. Trotsky conclut sa longue et brillante argumentation en s'écriant : « Vive la Révolution russe, prélude à la Révolution mondiale », et toute l'assistance fut séduite sinon par ses idées, du moins par la sincérité et l'éloquence avec lesquelles il les avait exposées.

L'un après l'autre, les ministres se levèrent pour répondre. Tchernov promit que les socialistes useraient de leur influence au sein du gouvernement, mais qu'ils avaient besoin pour cela de l'appui sans réserve du Soviet. Tseretelli insista sur les dangers auxquels s'exposeraient les Soviets s'ils refusaient de partager le pouvoir avec la bourgeoisie. Skobelev admonesta son « cher maître » : au milieu d'une révolution « la froide raison était aussi nécessaire qu'un cœur chaud ». Le Soviet vota la confiance au nouveau ministère. Seule la minorité d'extrême gauche vota contre.

Le groupe politique qui saluait Trotsky comme son chef était l'Organisation Interdistricts, la *Mezhrayonka*. Trotsky avait animé ce groupe de l'étranger, depuis sa formation en 1913 et collaboré à ses publications. Le groupe n'aspirait pas à former un parti. C'était une association temporaire de militants qui n'étaient ni bolcheviks ni mencheviks, qui restaient fermement opposés à la guerre, au prince Lvov et

: « social patriotes ». Son influence se limitait à quelques rtiers ouvriers de Petrograd; et même là, elle se trouvait assée par le développement rapide du bolchevisme. A ce it groupe, adhéraient pourtant des hommes qui avaient été is le passé des éléments brillants du parti bolchevik ou du ti menchevik et qui devaient jouer bientôt des rôles importants. La plupart d'entre eux, Lunacharsky, Ryazanov, nuilsky, Pokrovsky, Yoffe, Uritsky, Volodarsky, avaient t pour les journaux de Trotsky. D'autres, comme Karakhan Yureniev, devinrent plus tard de grands diplomates soviéies. Ils constituaient une brillante *élite* politique, mais leur inisation était trop faible et trop limitée pour servir de base ie action indépendante. Au moment de l'arrivée de Trotsky, roupe discutait de son avenir et envisageait sa fusion avec bolcheviks et les autres groupements de gauche. Dans les iions publiques, on demandait avec insistance à ses animeurs en quoi ils se différenciaient des bolcheviks et pouri ils ne s'alliaient pas à eux. A cette question, ils n'avaient, a vérité, pas de réponse satisfaisante. Leur séparation vec les bolcheviks venait d'une opposition longue et plexe au sein de l'ancien parti : elle reflétait des divergences sées et non présentes.

e 7 mai, les bolcheviks et l'Organisation Interdistricts organirent une cérémonie d'accueil pour Trotsky; et le 10 mai e réunirent pour examiner le projet de fusion. Lénine arriva ompagnie de Zinoviev et de Kamenev; c'est là que Trotsky vit pour la première fois depuis leur rencontre peu cale à Zimmerwald. De cette conférence, nous ne possés qu'un rapport fragmentaire mais fort instructif dans les es personnelles de Lénine. Trotsky répéta ce qu'il avait au cours de la réunion organisée en son honneur : il avait ndonné son ancienne position et ne défendait plus l'unité e les bolcheviks et les mencheviks. Seuls ceux qui avaient plètement rompu avec le social - patriotisme devaient rmais se ranger sous le drapeau d'une nouvelle Internaale. Puis il fit mine de demander si Lénine soutenait tous que la Révolution russe était essentiellement une révolu-

tion de type bourgeois, dont l'aboutissement serait une « dictature démocratique du prolétariat et de la paysannerie » et non une dictature du prolétariat. Trotsky n'avait pas, semble-t-il, une connaissance très claire du changement d'orientation radical que Lénine venait de donner au parti bolchevik. Lénine avait passé le mois précédant l'arrivée de Trotsky à soutenir une âpre controverse avec l'aile droite de son parti, dirigée par Kamenev; et il avait persuadé le parti d'abandonner la thèse « vieux bolchevik » sur les perspectives de la révolution. On peut supposer que Trotsky en avait entendu parler ici ou là. A défaut d'autres militants, Kamenev, son beau-frère, avait dû lui dire que les bolcheviks adversaires de Lénine, et lui-même Kamenev, avaient reproché à Vladimir Ilitch d'avoir complètement adopté la théorie de « la révolution permanente », et abandonné ainsi le bolchevisme pour le trotskisme.

En vérité, les routes de Lénine et de Trotsky, si longtemps divergentes, s'étaient alors rejointes. Chacun d'eux était parvenu à des conclusions auxquelles l'autre était arrivé beaucoup plus tôt et qu'il avait longtemps contestées avec âpreté. Mais ni l'un ni l'autre n'avaient clairement conscience d'avoir adopté le point de vue de l'autre. Partis de points différents, et à travers des démarches dissemblables, ils finissaient maintenant par se rencontrer. Les événements de la guerre, nous l'avons vu, avaient lentement amené Trotsky à admettre qu'on ne pouvait pas rétablir l'unité du mouvement ouvrier; que c'était une erreur et même une erreur dangereuse, que d'essayer de la rétablir et qu'il était du devoir des internationalistes révolutionnaires de former de nouveaux partis. Lénine était arrivé à cette conclusion longtemps avant la guerre, mais pour le parti russe seulement. La guerre l'avait conduit à généraliser cette conclusion et à l'appliquer au mouvement ouvrier international. Quoiqu'il ne fût pas le seul à déterminer son attitude, le facteur principal du raisonnement et des réactions instinctives de Lénine était son expérience russe. Trotsky était parti au contraire d'une perspective plus générale, internationale, pour en appliquer le principe à la Russie. Quelles que fussent les voies par lesquelles ils étaient parvenus à une

ıclusion commune, les conséquences pratiques étaient les mes.

La même différence dans leur manière d'aborder les choses la même identité de leurs conclusions caractérisent leur préciation des perspectives révolutionnaires. En 1905-1906, otsky avait prévu la combinaison des révolutions antidale et anticapitaliste en Russie et il avait décrit le soulènent russe comme le prélude à une révolution socialiste ernationale. Lénine avait alors refusé de voir dans la Russie pionnier du socialisme collectiviste. Il avait déduit le carace et les perspectives de la révolution du point qu'avait eint la Russie dans son développement historique, et de sa ucture sociale, dont la paysannerie individualiste était ément le plus important. Pendant la guerre, pourtant, il vint à tenir compte de la Révolution socialiste dans les pays ancés d'Europe, et à situer la Révolution russe dans cette spective internationale. Ce qui lui paraissait maintenant cisif, ce n'est pas le fait que la Russie n'était pas encore re pour le socialisme, mais qu'elle faisait partie d'une rope qui, croyait-il, devait se préparer au socialisme. ne voyait donc plus aucune raison pour que la Révolun russe se limitât aux soi-disant objectifs bourgeois. L'expénce du régime de Février lui prouva mieux encore qu'il serait possible de briser la puissance des grands propriétaires sans ser et sans finalement déposséder la classe capitaliste : et a signifiait la « dictature du prolétariat ».

Bien que les anciennes divergences entre Lénine et Trotsky sent disparu, la position des deux hommes demeurait très férente. Lénine était le chef reconnu d'un grand parti, qui, n que minoritaire dans les Soviets, était déjà devenu la se de ralliement de toute l'opposition prolétarienne au régime Février. Trotsky et ses amis constituaient une pléiade de llants généraux sans armée. Individuellement, Trotsky ıvait faire entendre sa voix des tribunes de la révolution; is seul un parti de masse et bien organisé pouvait transmer les paroles en réalités durables. De chaque côté on avait oin de l'autre, quoique à des degrés différents. Rien ne conve-

nait mieux à Lénine que de pouvoir intégrer à l'état-major de son parti la pléiade de brillants propagandistes, d'agitateurs, de tacticiens et d'orateurs dirigés par Trotsky. Mais il était fier du parti qu'il avait créé et conscient des avantages qu'il détenait. Il était décidé à ce que Trotsky et ses amis rejoignent *son* parti. Au sein du parti il voulait bien leur accorder tous les droits démocratiques, partager avec eux son autorité, et accepter, comme les événements le montreront, d'être mis en minorité dans des circonstances importantes. Mais il n'était pas disposé à sacrifier son parti pour l'incorporer, avec d'autres groupes mineurs, à un nouveau parti. Pour le faire, il aurait dû, soit recourir à la ruse, soit payer un tribut inutile à la vanité des autres.

A la réunion du 10 mai, il demanda à Trotsky et aux amis de Trotsky d'entrer immédiatement au parti bolchevik. Il leur offrit des postes dans les organismes dirigeants et à la rédaction de la *Pravda*. Il ne posa aucune condition. Il ne demanda pas à Trotsky de renier son passé; il ne fit même pas mention de leurs anciennes controverses. Il les avait chassées de son esprit et il comptait que Trotsky l'imiterait — parce qu'il tenait à s'associer avec quiconque pourrait aider à la victoire de la cause commune. A ce moment, il espérait même s'allier avec Martov, qui s'était séparé des Mencheviks, restait fidèle au programme de Zimmerwald et opposé au gouvernement de coalition.

Pour accepter immédiatement les propositions de Lénine, il eût fallu à Trotsky beaucoup moins de fierté. Il lui fallait également tenir compte des objections soulevées par certains de ses compagnons qui faisaient remarquer l'absence de démocratie dans le parti de Lénine et les « pratiques sectaires » des comités et des assemblées bolcheviks. Trostky, qui avait si longtemps critiqué dans les mêmes termes le parti de Lénine, estimait ces appréhensions dénuées de fondement. Dans sa réponse à Lénine, il insista sur le récent changement du parti bolchevik, qui « avait acquis », dit-il, « une perspective internationaliste » et « se débolchevisait ». Il se trouvait donc, sur le plan poli-

ne, en parfait accord avec Lénine; et il acceptait également
plupart des propositions pratiques de Lénine en vue d'une
pération immédiate. Mais, précisément, puisque le parti
chevik s'était à tel point transformé, il ne fallait pas
mander à Trotsky et à ses amis de prendre le nom de bolche-
s. « Je ne peux pas me définir comme un bolchevik. Il n'est
souhaitable de se coller de vieilles étiquettes! » Ils devaient
ejoindre au sein d'un nouveau parti, doté d'un nom nouveau,
cours d'un congrès commun de leurs groupes politiques.
tsky aurait dû être averti, qu'au sein d'un tel congrès, les
heviks bénéficieraient de toute façon d'une prépondé-
e absolue; aussi toute la différence se réduisait-elle à un
ngement d'étiquette! Ce n'était pas là une affaire assez
ortante pour justifier Trotsky et ses compagnons de s'en-
ner dans leur isolement politique. Mais pour le moment il
avait aucune solution en vue.

orsque, vers cette époque, on demanda à Lénine ce qui,
lépit de leur complet accord, le tenait encore séparé de
sky, il répondit : « Vraiment, vous ne savez pas ? L'am-
on, l'ambition, l'ambition. » Pour Trotsky, se dire bolchevik,
it faire une reddition tacite, non pas au Lénine actuel,
au Lénine passé; et cela, il s'y refusait. Cette reddition
ndant, était dans une certaine mesure inévitable : c'était
ffet le Lénine du passé, l'émigré, qui avait été le maître
itecte de ce qui était devenu *le* parti de la révolution.
tre part, le programme actuel du parti incarnait plutôt
dées de Trotsky que celles de Lénine. Mais cela passait
erçu. Que cette méconnaissance pût avoir blessé Trotsky,
ne l'ignorait à peu près certainement. De plus il lui était
quement impossible, même s'il l'avait voulu, d'en donner
à Trotsky sous quelque forme que ce fût. Un parti révo-
nnaire, en pleine révolution, n'a pas le loisir de faire
ve de scrupules et de délicatesse quant au « copyright »
idées politiques. Un peu plus tard, cette année-là,
ne rendit hommage à Trotsky sans aucune amer-
, en disant que puisqu'il avait rompu avec les Men-
iks il n'y avait pas de meilleur bolchevik que lui. Trotsky,

pour sa part, avait beaucoup trop de sens politique pour ne pas voir qu'il eût été ridicule, à ce moment-là, d'insister sur sa perspicacité. Pour lui aussi les réalisations politiques de la révolution étaient plus importantes que les pronostics théoriques. Son hésitation n'était que le dernier sursaut de son opposition à Lénine.

Pour le moment il restait hors de tout parti politique. Trotsky cherchait à établir des contacts : il s'arrêta dans les bureaux de la rédaction du journal de Gorki, *Novaya Zhizn* (*Vie Nvuvelle*). Lui et Gorki se connaissaient de longue date et éprouvaient l'un pour l'autre une estime réciproque. Leurs différences d'âge, de tempérament et de modes de pensée excluaient pourtant une étroite amitié; mais ils avaient collaboré, à l'occasion, en particulier quand Gorki s'était écarté de Lénine. A ce moment-là, Gorki se tenait à mi-chemin des Bolcheviks et des Menchéviks; et dans son grand quotidien, il adressait des critiques aux uns et aux autres en leur recommandant une attitude révolutionnaire. Il espérait le succès de Trotsky parce qu'il croyait que Trotsky essaierait, comme lui, de réconcilier les adversaires à l'intérieur du camp socialiste. Mais les premières déclarations de Trotsky à Pétrograd lui avaient inspiré de fâcheux pressentiments et ses collaborateurs murmuraient que « Trotsky était encore pire que Lénine ». Gorki organisa néanmoins une réunion entre son équipe rédactionnelle Trotsky. Il apparut aussitôt qu'ils n'étaient pas d'accord. En outre l'influence de Gorki était strictement littéraire. En dépit de toutes ses qualités, son journal n'avait pas de liens sérieux avec les différents groupes de l'opinion ni avec les organisations appelées à jouer un rôle important dans la Révolution. En ce qui concerne la politique marxiste, le grand romancier était d'une naïveté enfantine. Pourtant, avec ce manque de modestie qui caractérise le *self made man* parvenu à la célébrité, il jouait les oracles politiques. Rien n'eût été plus maladroit de la part de Trotsky que de s'associer à Gorki et de l'accepter comme guide politique. Trotsky était à la recherche d'un cadre d'organisation solide, d'un point fixe, pour s'insérer dans les réalités de la révolution; et cela Gorki ne pouvait pas le lui

offrir. Leur échange de vues fut plutôt acerbe et Trotsky conclut en disant qu'il ne lui restait plus qu'à s'allier à Lénine.

Dans le même temps, il fondait *Vperyod* (*En avant*), journal de l'Organisation Interdistricts. Bien qu'il eût de brillants collaborateurs, *Vperyod* fut un échec. A cette époque, seuls les journaux qui pouvaient compter sur de solides appuis financiers ou sur les services désintéressés d'une vaste organisation avaient la possibilité d'atteindre une large diffusion. *Vperyod* n'avait ni l'un ni l'autre. Il fut d'abord hebdomadaire; mais il sortait irrégulièrement; il n'eut au total que seize numéros avant la fusion de l'Organisation Interdistricts et du parti bolchevik.

C'est davantage par ses discours que par ses articles que Trotsky exerça son influence sur la vie politique de la capitale. Il prit la parole dans d'innombrables meetings, généralement en compagnie de Lunacharsky. En deux ou trois semaines, après son arrivée, il avait gagné, avec Lunacharsky, une immense popularité : on les considérait comme les agitateurs les plus éloquents de l'aile gauche du Soviet. La base navale de Kronstadt, voisine de la capitale, était son endroit préféré pour prendre la parole; et Kronstadt se révéla de première importance dans sa fortune politique ultérieure. La marine était en rébellion ouverte. La base formait une sorte de république rouge qui ne reconnaissait aucune autorité. Les marins opposaient une violente résistance à toutes les tentatives faites pour leur réimposer une discipline. Le ministère désigna des commissaires, dont certains s'étaient discrédités par leur collusion avec l'ancien régime et même avec les Cent Noirs. Les marins refusèrent de les laisser monter à bord et en malmenèrent même quelques-uns. Trotsky pressa les marins de contenir leur colère et de réfréner leur désir de vengeance; mais il fit également tout son possible pour attiser leur ardeur révolutionnaire.

Vers la fin du mois de mai, les ministres socialistes firent traduire les marins devant le Soviet et Trotsky se proposa pour assurer leur défense. Il n'excusa pas leurs excès, mais il soutint que de tels excès eussent pu être évités si le gouver-

nement n'avait pas désigné comme commissaires des hommes discrédités et détestés. « Nos ministres socialistes se refusent, dit-il, à lutter contre le danger des Cent Noirs. Bien plus ils déclarent la guerre aux marins et aux soldats de Kronstadt. Pourtant si la réaction se réveillait et si un général contre-révolutionnaire tentait de passer un nœud coulant au cou de la révolution, vos commissaires, complices des Cent Noirs, savonneraient la corde pour nous tous, tandis que les marins de Kronstadt viendraient combattre et mourir avec nous. » Cette phrase fut très souvent citée plus tard, quand les marins de Kronstadt prirent effectivement la défense du gouvernement de Kerensky contre la mutinerie du général Kornilov. Trotsky écrivit également pour les marins le violent manifeste dans lequel ils faisaient appel au pays contre le Ministère de la Guerre — ce fut le premier échec de Kerensky depuis qu'il était ministre de la guerre. De ce moment, les marins suivirent fidèlement Trotsky, le défendirent et en firent presque une idole. Qu'il les appelle à l'action ou les invite à la patience, ils lui obéissaient.

C'est à cette époque, également, qu'il fit du Cirque Moderne sa tribune habituelle, où il prenait presque chaque soir la parole devant des foules immenses. L'amphithéâtre était si bondé qu'il fallait généralement porter Trotsky jusqu'à la tribune par-dessus les têtes du public, sous les regards passionnés des filles de son premier mariage qui assistaient aux réunions. Il parlait des questions du jour et des buts de la révolution avec son habituelle logique si convaincante; mais il savait également saisir l'état d'esprit de la foule, son sens aigu de la justice, son désir de comprendre clairement les événements dans leurs grandes lignes, son attente et ses grandes espérances. Il raconta plus tard comment les mots et les raisonnements qu'il avait préparés s'envolaient à la simple vue de la foule; d'autres mots et d'autres arguments surgissaient comme de son subconscient, inattendus pour lui, mais répondant au besoin de ses auditeurs. Il écoutait alors le son de sa propre voix comme celle d'un étranger, essayant de suivre le mouvement tumultueux de ses idées et de ses

phrases, parce qu'il craignait de se réveiller brusquement comme un somnambule, et de ne plus pouvoir continuer. Sa politique n'était plus l'expression d'une réflexion individuelle ou des débats d'un petit cercle de politiciens professionnels. Il ne faisait plus qu'un avec les sentiments de la foule anonyme et passionnée qui se trouvait en face de lui, il devenait son médium. Il finit par s'identifier à tel point au Cirque Moderne, que lorsqu'il retourna au Palais de Tauride, ou à l'Institut Smolny, où siégeait le Soviet, ses adversaires lui crièrent : « Vous n'êtes pas au Cirque Moderne », ou bien : « Vous ne parlez pas comme ça au Cirque Moderne. »

***

Le premier Congrès Panrusse des Soviets se réunit à Petrograd, au début du mois de juin; la session dura trois semaines. Les partis et leurs chefs se trouvaient pour la première fois face à face, dans une assemblée nationale, seul corps élu par la nation existant alors en Russie. Les Socialistes modérés disposaient des cinq sixièmes des voix. Ils étaient dirigés par des intellectuels civils, mais dans leurs rangs un certain nombre d'uniformes militaires et de *rubakhas* de paysans ne pouvaient pas passer inaperçus. A l'extrême gauche, parmi les 120 membres de l'opposition, il y avait en majorité des ouvriers des grands centres industriels. Le Congrès reflétait le partage entre les éléments militaires et ruraux des provinces, et les éléments prolétariens des grandes villes. Quelques jours auparavant, une élection municipale à Pétrograd avait révélé un changement significatif. Les Cadets, majoritaires au gouvernement, avaient subi une écrasante défaite dans leurs districts les plus « sûrs ». Les Mencheviks avaient obtenu la moitié des voix. Les faubourgs ouvriers avaient résolument voté pour les Bolcheviks. Les Mencheviks arrivaient au Congrès avec le ferme espoir d'être les vainqueurs. Les Bolcheviks apportaient avec eux une confiance nouvelle dans leur future victoire.

Les porte-parole de l'opposition de gauche exploitèrent contre la majorité leur récent succès. Le prince Lvov et les

Cadets, n'avaient, disaient-ils, qu'un nombre négligeable de partisans. Les Socialistes modérés représentaient l'écrasante majorité de la nation. Alors pourquoi se contenteraient-ils de faire le jeu des Cadets ? Pourquoi ne formeraient-ils pas leur propre gouvernement, comme ils en avaient reçu démocratiquement le droit et même le devoir ? Tel fut le thème du discours de Lénine. Ce fut aussi le point de vue que développa Trotsky. Bien que son argumentation fût par moments plus tranchante, il fit appel à la majorité sur un ton plus amical, invoquant leurs intérêts et leur destin communs. Il essaya de faire sentir aux Mencheviks et aux Socialistes Révolutionnaires qu'ils se trouvaient dans une situation humiliante, et de les convaincre de rompre avec les partis bourgeois. Il est inutile, disait-il, d'essayer de transformer le gouvernement en chambre de conciliation entre les classes. « Une chambre de conciliation ne peut pas exercer le pouvoir dans une période révolutionnaire. » Le prince Lvov et ses amis représentaient les classes habituées à gouverner et à dominer; et les ministres socialistes, victimes d'un sentiment d'infériorité, acceptaient trop facilement d'être traités avec mépris. Trotsky fit cependant quelques allusions amicales à Peshekhonov, le moins connu des ministres socialistes, ce qui lui attira les applaudissements des bancs de la majorité. Il soutint qu'un gouvernement, exclusivement composé de Peshekhonovs, constituerait « un grand pas en avant. » « Vous voyez, camarades, que dans cette conclusion, je ne défends aucune faction ni aucun parti, mais que j'adopte un point de vue beaucoup plus large... » Il tomba d'accord avec les ministres socialistes pour déclarer qu'il fallait imposer une discipline à la classe ouvrière; mais elle ne pouvait l'être par un ministère capitaliste et pour la défense d'une politique capitaliste. C'était là l'origine de toute l'agitation de l'extrême gauche dont se plaignait la majorité.

« Les soi-disant agitateurs de gauche préparent l'avenir de la révolution russe, insista Trotsky. J'ose dire que par notre action, nous ne ruinons aucunement votre autorité — nous sommes un élément indispensable pour bâtir l'avenir. » « Cama-

rades, je n'espère pas vous convaincre aujourd'hui, ce serait une ambition démesurée. Ce que je voudrais vous faire comprendre, aujourd'hui, c'est que si nous nous opposons à vous, ce n'est pas... par hostilité ou par égoïsme de clan, mais parce qu'avec vous, nous souffrons toutes les angoisses et les douleurs de la révolution. Nous entrevoyons des solutions différentes des vôtres et nous sommes fermement persuadés que si vous consolidez le présent de la révolution nous préparons son avenir pour vous. » A ce moment, Lénine n'accordait plus à ses adversaires la même confiance que Trotsky, bien qu'il convînt avec Trotsky qu'un « ministère de douze Peshekhonov » marquerait déjà un progrès sur l'actuelle coalition.

« L'incident Grimm » vint envenimer la discussion. Grimm était un parlementaire suisse, socialiste et pacifiste, qui avait pris part à la conférence de Zimmerwald. Il appartenait alors au « centre » et n'était pas d'accord avec la tactique révolutionnaire de Lénine. Puis il aida à organiser le voyage de Lénine de Suisse en Russie en passant par l'Allemagne. En mai, Grimm fit parvenir au chef des partis au pouvoir, à Petrograd, un message du Gouvernement allemand sondant la Russie sur les possibilités de paix. Le gouvernement russe le fit expulser comme agent allemand, mais sans révéler ses raisons.

Grimm n'était pas à proprement parler un agent allemand. Mais, pacifiste sans grande expérience politique, il trouvait parfaitement normal de se charger de lancer ce ballon d'essai. De plus, peu au fait de la complexité de la politique révolutionnaire russe, il ne pouvait comprendre pourquoi les Socialistes russes — aussi bien ceux qui réclamaient la paix à grands cris, comme les Bolcheviks et Trotsky, que ceux qui, comme les Mencheviks, continuaient simplement à promettre une paix prochaine — s'opposeraient à son action. Lénine et Trotsky ne furent pas informés de ses démarches. Le fait que le gouvernement eût accusé Grimm d'être un agent allemand fut pourtant utilisé aussitôt pour discréditer les Russes qui avaient participé au mouvement de Zimmerwald. Dans un

discours, affirment des témoins, Miliukov accusa Lénine et Trotsky d'être aussi des agents allemands. Trotsky prit la parole au Congrès pour défendre Grimm. Il ne pensait pas que le gouvernement avait eu raison de le chasser et il voyait dans l'incident une manœuvre malhonnête de Miliukov. Parlant des accusations de Miliukov contre Lénine et lui-même, Trotsky déclara, en se tournant vers le banc des journalistes : « De cette tribune de la démocratie révolutionnaire, je demande aux journaux honnêtes de Russie de reproduire mes paroles : aussi longtemps que Miliukov ne retirera pas ses accusations, il sera traité comme un vulgaire diffamateur. »

« La déclaration de Trotsky — selon le journal de Gorki — faite avec beaucoup *d'élan* [1] et de dignité reçut les applaudissements unanimes de l'assemblée entière. Tout le Congrès, sans distinction de clan, acclama bruyamment Trotsky pendant plusieurs minutes. » Le lendemain Miliukov déclara qu'il n'avait pas dénoncé Lénine et Trostky comme des agents allemands — il avait simplement déclaré que le gouvernement devrait les faire emprisonner pour leur activité subversive.

Ce fut la dernière fois que le Congrès acclama Trotsky avec une telle unanimité. Au cours de la suite des débats, le gouffre entre les partis finit de se creuser. La discussion s'envenima au cours de la discussion sur la dernière Douma. Cette Douma avait été élue en 1912 à une majorité très limitée; elle avait joué le rôle d'assemblée consultative du Tsar, et non pas de véritable parlement; elle était composée dans sa grande majorité de protégés du Tsar. Les Cadets insistaient pour reconstituer la Douma, qu'ils espéraient utiliser comme une base quasi parlementaire de leur gouvernement. Les Mencheviks et les Socialistes Révolutionnaires déposèrent sur le bureau du Soviet une résolution assez vague que Martov paraphrasa plaisamment ainsi : « La Douma n'existe plus, mais on met ici en garde contre toute tentative de la supprimer. » Lunacharsky proposa que l'on enterre la Douma, reste d'un passé honteux. Dans une déclaration très violente, Trotsky

1. En français, dans le texte.

appuya Lunacharsky. Quand, au cours de l'une des séances suivantes, il se leva pour prendre la parole et commença comme d'habitude par le mot « Camarades », des cris l'interrompirent : « Quelle sorte de camarades sommes-nous pour vous ? » et « Cessez de nous appeler camarades ! » Il s'arrêta en effet, et se rapprocha des Bolcheviks.

La situation de l'armée fut la principale question débattue par le Congrès. Depuis la chute du tsarisme, les fronts russes étaient restés inactifs. Pressés par les alliés occidentaux, le gouvernement et l'État-Major général préparaient une nouvelle offensive pour laquelle ils tenaient à obtenir l'accord du Soviet. L'État-Major réclamait également avec insistance la révision du fameux « Ordre nº 1 », la Grande Charte de la liberté des soldats. C'est au cours de ce débat que Trotsky prononça son discours le plus important : il avertit le gouvernement qu'après les pertes énormes subies par l'armée et l'interruption de ses services de ravitaillement, provoqués par l'incapacité, les abus et la corruption, elle n'était plus en état de poursuivre le combat. L'offensive se terminerait forcément par un désastre. Tenter de restaurer l'ancienne discipline ne conduirait à rien. « Heureusement pour l'histoire de la Russie, notre armée révolutionnaire a rejeté la vieille attitude de l'armée russe, l'attitude de la sauterelle... quand des centaines de milliers d'hommes acceptaient passivement de mourir... sans même connaître le sens de leur sacrifice... Maudite soit cette période de l'histoire que nous avons laissée derrière nous ! Désormais nous n'accordons plus de valeur à l'héroïsme élémentaire, inconscient, de la masse, mais à l'héroïsme qui se réfracte à travers chaque conscience individuelle. » Actuellement l'armée n'a aucune idée à défendre. « Je le répète : dans cette armée, issue de la Révolution... il existe et il existera des idées, des mots d'ordre, des buts capables de la rassembler et de lui donner ainsi unité et enthousiasme... L'armée de la grande Révolution française a répondu volontairement aux appels à l'offensive. Le nœud de l'affaire ? Le voici : il n'existe pas pour le moment de but capable de rassembler l'armée... Chaque soldat

qui réfléchit se pose la question : des cinq gouttes de sang que je vais verser aujourd'hui, n'y en aura-t-il pas une seule pour la Révolution russe et quatre pour la défense de la Bourse française et de l'impérialisme anglais ? » Si seulement la Russie se désolidarisait des politiques impérialistes, si la puissance des anciennes classes dirigeantes était détruite, si un nouveau gouvernement démocratique était mis en place par les Soviets, alors « nous pourrions faire appel à tous les peuples européens et leur dire qu'une citadelle de la Révolution s'est dressée sur la carte de l'Europe. »

Trotsky reprit ensuite son dialogue avec les sceptiques qui ne croyaient pas que « la Révolution s'étendrait et que l'armée révolutionnaire russe, et la démocratie russe, trouveraient des alliés en Europe » : « Je réponds que l'histoire ne nous a donné aucune garantie, ni à nous ni à la Révolution russe, que nous ne serons pas complètement écrasés, que notre volonté révolutionnaire ne sera pas étouffée par le capital mondial, et que l'impérialisme mondial ne nous crucifiera pas. » La Révolution russe représentait un tel danger pour les classes possédantes de tous les pays, qu'elles essaieraient de la détruire, et de transformer la Russie en colonie du capital européen ou, ce qui était plus probable encore, du capital américain. Mais cette épreuve de force était encore à venir et les Soviets avaient le devoir de s'y préparer. « Si... l'Allemagne (révolutionnaire) ne se soulève pas, ou si elle ne se soulève pas avec assez de force, alors nous mettrons en marche nos régiments... non pour nous défendre, mais pour lancer une offensive révolutionnaire. » Sa péroraison fut interrompue ici par une voix anonyme venant de la salle : « Alors, il sera trop tard. » Avant la fin de l'année, les événements donnèrent raison à cette voix anonyme. Mais dans le Trotsky qui s'adressait au Congrès on peut nettement distinguer le visage d'un homme qui non seulement devait faire face à la diplomatie des Hohenzollern et des Habsbourg, sans aucune armée derrière lui, mais encore créer l'Armée Rouge.

Il eut à ce Congrès sa dernière discussion avec Plekhanov. Ils se parlèrent sur un ton glacé, en s'appelant non pas « Cama-

rade », mais « Citoyen ». L'humeur belliqueuse de Plekhanov était à son apogée, et les Mencheviks eux-mêmes étaient si gênés de ses éclats de chauvinisme, qu'ils le tenaient à l'écart. Mais le Congrès rendit un vif hommage à ses mérites passés; il y répondit par un sermon patriotique déjà maintes fois ressassé. Trotsky lui en fit violemment reproche et Plekhanov répondit, avec hauteur, en se comparant tantôt à Danton tantôt à Lassalle, et en soulignant le contraste entre les armées découragées et démoralisées de la Révolution russe, et les armées de Cromwell et des Jacobins, « qui exaltaient leur courage en buvant la sève de la Révolution ». Ce vétéran écœuré ne pouvait imaginer que cet adversaire plus jeune et qu'il traitait avec tant de mépris serait appelé un jour à tenir le rôle de Danton russe et à faire boire aux armées soviétiques « la sève de la Révolution ».

Pendant la plus grande partie des débats, la majorité traita les Bolcheviks et leurs amis comme quantité négligeable. Tsérételli prit la défense du gouvernement de coalition et mit les délégués au défi de dire s'il y avait en Russie un seul parti prêt à assumer seul la responsabilité du gouvernement. De la salle, Lénine l'interrompit pour dire que son parti était prêt pour une telle tâche. La majorité accueillit ces mots par un immense éclat de rire. Les délégués des provinces ne savaient pas qu'à Petrograd l'influence de l'opposition grossissait comme une avalanche. Lénine voulait faire impression sur eux, leur montrer que Petrograd exigeait la fin de la coalition et la formation d'un ministère socialiste, c'est-à-dire d'un ministère exclusivement formé de Socialistes modérés. En dépit de sa déclaration faite de la salle du Congrès, — qui n'était d'ailleurs qu'une déclaration de principe et ne visait pas une réalisation immédiate — Lénine n'avait pas encore l'intention de renverser le gouvernement. Il voulait moins encore favoriser une coalition entre les Socialistes modérés et son propre parti. Aussi longtemps que les bolcheviks furent en minorisé dans les Soviets, il conseilla à ses partisans de ne pas tenter de prendre le pouvoir, mais « d'expliquer patiemment leur attitude aux masses », et cela jusqu'à ce qu'ils aient obtenu la

majorité. C'était là le principe de son « constitutionnalisme » soviétique. En attendant, le slogan bolchevik ne fut plus « A bas le gouvernement ! » mais « A bas les dix ministres capitalistes ! » Triomphant des appréhensions de son propre Comité central, Lénine préparait en grand secret une manifestation monstre pour le 10 juin. Trotsky, balayant les craintes de ses amis, poussa l'Organisation Interdistricts à se joindre à cette manifestation. Mais le 9 juin, quand la *Pravda* lança un appel public aux ouvriers et à la garnison, l'Exécutif du Congrès interdit la manifestation.

Ni Lénine ni Trotsky ne voulurent passer outre. Ils décidèrent de se soumettre à la décision de la majorité, d'annuler la manifestation et d'expliquer leur attitude dans un manifeste spécial. Il y eut un moment d'angoisse. Les ouvriers et les soldats tiendraient-ils compte de l'annulation ? Et même dans ce cas, ne se méprendraient-ils pas sur l'attitude du parti ? Est-ce que leur désir d'action n'en serait pas refroidi ? Lénine rédigea le brouillon d'une déclaration justificative, mais comme lui-même et ses amis n'en étaient pas satisfaits, il accepta volontiers un autre texte proposé par Trotsky : et celui-ci fut lu devant le Congrès au nom de toute l'opposition. Trotsky, qui n'était pas encore membre du parti, rédigea également pour le Comité central du parti bolchevik un manifeste sur ce thème.

Le 10 juin, Petrograd resta calme. Mais les chefs de la majorité du Soviet décidèrent d'organiser une autre manifestation de masse le 18 juin, dans l'espoir d'en faire une manifestation en faveur de leur politique. Au jour fixé, 500.000 ouvriers et soldats défilèrent devant les estrades où avait pris place le Congrès *in corpore*. A la consternation des Socialistes modérés, tous les drapeaux du défilé portaient des slogans bolcheviks : « A bas les dix ministres capitalistes ! » « A bas la guerre ! » et « Tout le pouvoir aux Soviets ! » Le défilé se termina sans incident. Il n'y eut ni émeutes ni bagarres, mais, pour la première fois, les partis anti-bolcheviks purent mesurer l'influence de la politique et des slogans bolcheviks sur les masses.

Dès le début de cette période d'action — il était rentré depuis deux mois à peine — la personnalité de Trotsky avait

acquis une nouvelle et immense renommée. Lunacharsky écrit que « devant l'étonnant succès de Trotsky et l'envergure de sa personnalité, beaucoup de gens dans son entourage étaient tentés de voir en lui le premier chef authentique de la Révolution russe. Uritsky... me dit un jour, à moi et, semble-t-il, à Manuilsky : « La grande Révolution est arrivée, et vous le voyez, malgré toute son expérience, Lénine commence à pâlir derrière le génie de Trotsky. » Uritsky se trompait, poursuit Lunacharsky, non pas qu'il exagérât les dons et le pouvoir de Trotsky, mais parce que le génie politique de Lénine ne s'était pas encore complètement révélé. « Il est vrai qu'à ce moment... Lénine était un peu éclipsé. Il ne prenait pas très souvent la parole en public et il n'écrivait pas beaucoup. Il s'occupait surtout de l'organisation intérieure du parti bolchevik, tandis que Trotsky tonnait dans les meetings. » En 1917, cependant, la révolution se fit autant dans les réunions de masse que dans les limites plus étroites du parti.

***

Les Bolcheviks avaient fixé au début de juillet le sixième Congrès national de leur parti. Ce devait être l'occasion pour l'Organisation Interdistricts de rejoindre leurs rangs. On ne parlait plus de changer « l'étiquette » du parti. Pendant un certain temps, la majorité de l'Organisation Interdistricts s'opposa à cette fusion. Au nom de la majorité Yureniev avertit les membres des « mauvaises méthodes d'organisation » des Bolcheviks et de leur tendance à travailler en petits comités secrets. Trotsky prit la tête de la minorité impatiente de réaliser la fusion. Il soutenait qu'en sortant du crépuscule de la clandestinité et en éveillant un large mouvement populaire, les Bolcheviks s'étaient en grande partie débarrassés de leurs vieilles habitudes. Ce qui en subsistait encore serait beaucoup mieux surmonté après la fusion, dans un parti travaillant au grand jour. Soutenu par Lunacharsky, il rallia la majorité à ses vues. Mais, avant que soit réalisée la fusion, le pays fut ébranlé par la crise des Journées de juillet.

Ce fut une de ces convulsions violentes qui se produisent d'une manière inattendue dans toutes les révolutions, bouleversent les plans de tous les chefs, accélèrent le rythme des événements et poussent la polarisation des forces hostiles à leur extrême limite. La patience de la garnison et de la population ouvrière de Petrograd était à bout. Les queues pour le pain devenaient interminables. La monnaie, dont la circulation avait décuplé depuis la guerre, était dépréciée. La spéculation battait son plein. Les masses constataient que depuis la Révolution les conditions de la vie quotidienne s'étaient aggravées, et elles avaient le sentiment d'avoir été trompées. Par-dessus tout c'est à ce moment que se développa la coûteuse offensive. Mais il y avait encore une différence de température entre la capitale et les provinces. Petrograd réclamait un changement immédiat et la démission du second gouvernement du prince Lvov. Dans les provinces, néanmoins, le régime de février n'était aucunement discrédité.

Trotsky et Lénine considéraient l'équilibre des forces dans l'ensemble du pays; ils savaient que l'heure n'était pas encore venue pour eux de frapper. Mais leurs partisans dans la capitale s'agitaient sans répit et commençaient à se défier de leur tactique. Les anarchistes dénonçaient le jeu de l'attente et la perfidie des Bolcheviks, comme les Bolcheviks avaient dénoncé les hésitations et la perfidie des Mencheviks et des Socialistes révolutionnaires. A la fin, un certain nombre de régiments mirent le quartier général bolchevik devant le fait accompli, en préparant une manifestation armée pour le 3 juillet. Les marins de Kronstadt et les ouvriers civils de la capitale, travaillés par les agitateurs bolcheviks de seconde zone, répondirent avec empressement à l'appel. Comme la plupart du temps dans de telles circonstances, quand une initiative politique hasardeuse est directement suscitée par un mouvement de colère des masses, le but de l'entreprise n'était pas clair. Ceux qui préparaient la manifestation ne savaient pas s'ils descendaient dans la rue pour renverser le gouvernement, ou simplement pour faire une démonstration pacifique. Le quartier général bolchevik essaya de décommander la manifestation

comme il l'avait fait le 10 juin. Mais cette fois on ne pouvait pas contenir la colère populaire.

Lénine essaya alors de mettre son parti à la tête du mouvement pour le maintenir dans les limites d'une manifestation pacifique, qui n'aurait d'autre but, cette fois encore, que d'obliger les Socialistes modérés à former un ministère homogène appuyé par les Soviets. A ce mot d'ordre, des foules immenses apparurent dans le centre de la ville, emplissant les rues, défilant en cortèges et tenant des meetings pendant deux jours et deux nuits. Des orateurs bolcheviks, dont Lénine, s'adressèrent à elles pour condamner la coalition au pouvoir, mais aussi pour lancer un appel au calme et à la discipline.

La foule la plus nombreuse et la plus agitée assiégea le Palais de Tauride, où l'Exécutif central des Soviets avait ses bureaux. Les manifestants envoyèrent des délégations au Palais pour déclarer qu'ils ne se disperseraient pas avant que les Socialistes modérés aient rompu la coalition avec les Cadets. Certains Mencheviks et Socialistes modérés étaient convaincus que la mise en scène du spectacle avait été réglée par Lénine et qu'il avait en vue une insurrection armée. En vérité, pour les chefs d'une insurrection, les Bolcheviks avaient une attitude bien étrange : ils haranguaient les masses, en essayant de les retenir et de les prévenir contre tout acte de violence. Certains signes, pourtant, pouvaient donner l'impression d'une action préméditée de leur part. On savait que des caporaux bolcheviks avaient mené la campagne d'agitation et que les marins de Kronstadt étaient les éléments les plus actifs de l'insurrection. Les Socialistes modérés tenaient séance dans le palais assiégé en tremblant pour leur vie. Ils firent appel au quartier général de l'armée pour demander de l'aide. Mais comme toute la garnison était aux côtés des Bolcheviks, il fallut faire venir du front des détachements plus sûrs. Tandis que les Mencheviks et les Socialistes Révolutionnaires attendaient qu'on vienne les secourir, le bruit courut que la foule, dans la rue, s'était emparée de Chernov, le ministre de l'Agriculture, et s'apprêtait à le lyncher. Trotsky, qui avait passé toute la

nuit et la matinée au Palais, à discuter tantôt avec les manifestants à l'extérieur tantôt avec l'Exécutif à l'intérieur, courut sur les lieux de l'émeute.

On a très souvent décrit ce qui suivit, mais nulle part comme dans les *Notes sur la Révolution* de Sukhanov.

« *Aussi loin qu'on pouvait voir la foule était déchaînée. Autour d'une voiture, un groupe de marins aux visages inquiétants manifestaient bruyamment. Chernov était assis sur le siège arrière de la voiture ; il avait visiblement perdu tout contrôle de lui-même. Tout Kronstadt connaissait Trotsky et paraissait avoir confiance en lui. Mais quand Trotsky prit la parole, la foule ne se calma pas. Si, à ce moment, un provocateur avait tiré un coup de feu dans les parages, on eût assisté à un terrible bain de sang : ils nous auraient tous mis en pièces, y compris Trotsky. Bouleversé, trouvant difficilement ses mots... Trotsky réussit à capter l'attention de ceux qui se trouvaient le plus près de lui.* [Il commça par exalter les vertus révolutionnaires de Kronstadt d'une manière qui parut excessive à Sukhanov.] « *Vous êtes venus ici, vous hommes rouges de Kronstadt, dès que vous avez entendu dire que la révolution était en danger... Longue vie à Kronstadt la Rouge, gloire et orgueil de la Révolution !* »

Mais ils écoutaient Trotsky avec mauvaise humeur. Quand il essaya de leur parler de Chernov, le groupe qui entourait la voiture se remit à hurler.

« *Vous êtes venus ici pour affirmer votre volonté et pour montrer au Soviet que la classe ouvrière ne veut pas voir la bourgeoisie au pouvoir, poursuivit Trotsky. Mais pourquoi feriez-vous tort à votre propre cause? Pourquoi ternir et effacer votre action passée en vous attaquant à un individu pris au hasard?... Chacun de vous a montré son dévouement à la Révolution. Chacun de vous est prêt à donner sa vie pour la Révolution. Je le sais... Donne-moi la main, camarade! ... Donne-moi la main, mon frère...* »

Trotsky étendit le bras vers un marin qui protestait contre son discours. Le marin saisit un fusil d'une main et refusa l'autre à Trotsky. J'ai eu l'impression qu'il avait dû écouter plus d'une fois Trotsky à Kronstadt, et qu'il avait véritablement l'impression, à cet instant, que Trotsky avait trahi la cause. »

A la fin, Trotsky, défiant la foule, demanda à ceux qui voulaient le massacre de Chernov de lever franchement la main. Aucune main ne se leva. Au milieu du silence, il prit par le bras Chernov à demi évanoui et le conduisit au palais. Le visage de Trotsky, quand il rentra avec son ennemi sauvé, était d'une pâleur mortelle et couvert de sueur froide.

Dans divers quartiers de la ville s'étaient produits des troubles et des bagarres de moindre importance, mais qui auraient pu facilement conduire à une effusion de sang, n'eût été l'influence apaisante des Bolcheviks. A la longue les manifestants se fatiguèrent et leur entrain fléchit. Ils étaient sur le point de se disperser quand arrivèrent les troupes venues du front. Une violente réaction se produisit aussitôt. Des organisations de droite, secrètes ou à demi-secrètes, qui étaient restées jusque-là inactives, descendirent dans la rue. Après quelques accrochages, la foule pro-bolchevik, qui n'aspirait qu'au sommeil et au repos, se dispersa. Juste à ce moment les journaux annoncèrent l'échec de l'offensive sur le front. Cette nouvelle vint attiser la réaction anti-bolchevik. Les partis de droite, les généraux et les ligues d'officiers accusèrent les Bolcheviks : c'était, disaient-ils, leur agitation qui avait démoralisé l'armée et préparé la défaite.

Cette accusation, à elle seule, eût suffi à attirer la foudre sur les têtes du parti bolchevik. Mais une accusation encore plus incendiaire vint s'y ajouter. Un journal populaire de droite publia des « documents » prétendant que Lénine avait été à la solde de l'État-Major général allemand; des mandats d'arrestation furent lancés contre Lénine, Zinoviev et Kamenev. On pouvait pourtant s'apercevoir, au premier coup d'œil, que ces documents étaient une falsification grossière. Le témoin qui les avait fournis, un certain Yermolenko, se révéla être un ancien indicateur passé au service du contre-espionnage militaire. Mais la première impression faite par ces accusations fut désastreuse. Les apparences étaient contre Lénine; et pour le moment, les apparences jouaient un rôle décisif. Le citoyen étranger à la politique, celui qui ignorait l'histoire et les usages des partis révolutionnaires, se demandait : « En

réalité, Lénine n'est-il pas rentré en passant par l'Allemagne avec l'accord du gouvernement allemand ? N'a-t-il pas mené une campagne d'agitation contre la guerre ? N'a-t-il pas fomenté l'insurrection ? » Il était vain de répondre que Lénine n'avait décidé de faire le voyage par l'Allemagne, que parce que toutes les autres routes, par la France et l'Angleterre, lui avaient été interdites; qu'en outre un grand nombre de ses adversaires mencheviks étaient rentrés avec lui, ou un peu plus tard, par la même route. Il était également inutile de faire remarquer que Lénine espérait voir la Révolution renverser les Hohenzollern et les Hasbourg comme elle avait renversé les Romanov. Au milieu de la panique qui suivit les Journées de Juillet, on ne s'arrêtait pas à de telles subtilités. Les classes supérieures étaient folles de peur et de haine pour la Révolution. Les classes moyennes étaient aveuglées de désespoir. L'État-Major général avait besoin d'une explication pour sauver la face, après le dernier désastre militaire. Et les Socialistes modérés sentaient la terre s'ouvrir sous leurs pas. Le besoin d'un bouc émissaire et d'une victime expiatoire devait l'emporter.

Au beau milieu de cette effervescence, Trotsky rencontra Lénine. « Ils ont choisi cet instant pour nous descendre tous », dit celui-ci. Il comptait avec le succès probable de la contre-révolution; il pensait que les Soviets, émasculés par les Mencheviks et les Socialistes Révolutionnaires, étaient hors jeu; et il préparait le retour de son parti à la clandestinité. Après quelques hésitations, il décida de ne pas se laisser emprisonner et de se cacher avec Zinoviev. Trotsky n'estimait pas la situation si grave et la décision de Lénine lui paraissait malheureuse. Un tel comportement était tout à fait contraire à « la manière » de Trotsky. Il pensait que Lénine n'avait rien à cacher, qu'il avait au contraire tout intérêt à soumettre au public sa version des événements, et qu'il servirait bien mieux sa cause ainsi, qu'en prenant la fuite, puisque sa fuite ne ferait que renforcer les apparences défavorables, sur lesquelles on pourrait le juger. Kamenev partageait l'opinion de Trotsky et décida de se laisser emprisonner. Mais Lénine s'en tint à sa décision. Il

n'espérait pas un procès équitable d'un gouvernement qui accumulait contre lui de fausses accusations et communiquait aux journaux de faux documents. L'atmosphère était tendue. Le Parti bolchevik était pratiquement en quarantaine. La *Pravda* était interdite et ses bureaux détruits. Dans plusieurs districts, les sièges du parti bolchevik avaient été saccagé. Rien n'était plus facile pour les tueurs de l'ancienne Okhrana qui avaient encore des protections dans la police, ou pour les fanatiques de la contre-révolution, que d'assassiner un chef révolutionnaire détesté pendant son transfert à la prison ou à sa sortie. Lénine savait trop bien son importance dans le parti pour prendre ce risque. Sans tenir compte de toutes les considérations conventionnelles, il partit se cacher:

Dans les attaques publiques, le nom de Trotsky était le plus souvent associé à celui de Lénine, mais aucun ordre d'arrestation n'avait été lancé contre lui. L'explication en était évidente : il n'était pas inscrit au parti bolchevik, les circonstances de son retour en Russie étaient si différentes de celles du retour de Lénine, qu'il n'était pas facile de lui coller l'étiquette d'agent de l'Allemagne; de plus, l'incident de Chernov, l'ennemi politique qu'il avait si courageusement sauvé, était encore présent à toutes les mémoires. Mais Trotsky n'était pas à l'abri pour longtemps. *Ryech*, le journal de Miliukov, publia un récit selon lequel, avant son départ de New York, Trotsky avait reçu 10.000 dollars des Américains allemands. Il devait utiliser cet argent pour soutenir l'agitation défaitiste en Russie. Dans d'autres journaux moins importants, on écrivait que cet argent avait été versé par l'État-Major général allemand. Trotsky répondit aussitôt par une lettre ouverte qui parut dans son journal et ridiculisat les révélations de Miliukov. Il faisait ironiquement remarquer que les Américains allemands, ou l'État-Major général allemand, considéraient apparemment le renversement du régime dans un pays ennemi comme une affaire extrêmement bon marché, qui ne valait pas plus de 10.000 dollars. Il attaquait les sources de cette information en disant qu'elle venait de Sir George Buchanan, l'ambassadeur de Grande-Bretagne. L'ambassadeur rejeta l'accusation, mais

cela n'empêcha pas Miliukov d'affirmer qu'il tenait bien l'histoire de Buchanan. Trotsky racontait ensuite ce qui s'était réellement passé avant son départ de New York : les Socialistes russes, américains, lettons, juifs, finlandais et américains allemands, avaient organisé un meeting d'adieu pour lui et trois autres émigrés russes qui allaient partir avec lui. On fit une collecte qui rapporta 310 dollars — dont 100 venus d'Américains allemands. On remit la somme à Trotsky et il la partagea également entre les émigrés qui allaient rentrer. Des journaux américains parlèrent de cette réunion et de cette collecte. Trotsky conclut par un aveu plein d'humour qui — il le savait — devait le discréditer aux yeux du public bourgeois bien plus sûrement que d'être à la solde de l'État-Major général allemand : jamais de sa vie, écrivait-il, il n'avait possédé 10.000 dollars à la fois, ou même le dixième de cette somme.

Dans une autre lettre ouverte, il raconta l'histoire de son amitié et de sa rupture avec Parvus, puisqu'on lui reprochait aussi ses relations avec lui. Il dénonça Alexinsky, l'ancien député bolchevik devenu renégat, comme le principal responsable de cette calomnie. Alexinsky avait été exclu pour diffamation de l'Association des journalistes étrangers à Paris, et les Menchéviks avaient refusé, pour des raisons morales, de l'admettre au Soviet de Petrograd. Et c'était cet homme dont on faisait maintenant le gardien de la morale patriotique !

Cette tentative de compromettre Trotsky ayant échoué, on l'attaqua d'un autre côté. Les journaux étaient pleins d'histoires affirmant que Trotsky avait rompu avec Lénine, l'agent de l'Allemagne. Le 10 juillet, quatre jours après que Lénine fut parti se cacher, Trotsky adressa la lettre ouverte suivante au Gouvernement provisoire :

« *Ministres citoyens — Si je comprends bien vous avez décidé de faire arrêter... les camarades Lénine, Zinoviev, Kamenev, mais cette mesure ne me concerne pas. Je crois donc nécessaire de porter à votre connaissance les faits suivants : 1° Je partage en principe les opinions de Lénine, Zinoviev et Kamenev, je les ai exprimées dans le journal* Vperyod *et dans toutes mes déclarations publiques ;*

2° *Mon attitude en face des événements des 3 et 4 juillet était exactement la même que celle des camarades mentionnés ci-dessus.* »

Il faisait un compte rendu de ces événements et déclarait que s'il n'appartenait pas au Parti bolchevik c'était pour des différends dépassés et désormais sans signification.

« *Vous n'avez donc logiquement aucune raison de ne pas m'appliquer la mesure d'arrestation que vous avez prise contre Lénine, Zinoviev et Kamenev... Vous ne pouvez avoir aucune raison de douter que je suis un adversaire irréconciliable de la politique générale du Gouvernement provisoire, exactement au même titre que les camarades nommés ci-dessus. Le fait que cette mesure ne me concerne pas ne peut que souligner le caractère contre-révolutionnaire et gratuit de la décision que vous avez prise contre eux.* »

Tandis que la terreur anti-bolchevik faisait rage, Trotsky resta deux ou trois jours sans paraître au Soviet. Il passa ses nuits chez Larin, l'ancien Menchevik qui était sur le point de se rallier aux Bolcheviks. Mais, après la publication de la « Lettre ouverte au Gouvernement provisoire », il réapparut sur la scène, arrogant et combatif. Il défendit Lénine et le parti bolchevik au Soviet, devant l'Exécutif des Soviets et devant l'Exécutif des Soviets paysans. Partout où il prenait la parole, il était accueilli par un vacarme incessant. « Lénine, proclamait-il, a combattu pendant trente ans pour la Révolution. Je lutte depuis vingt ans contre l'oppression des masses populaires. Nous ne pouvons que haïr le militarisme allemand. Seuls peuvent dire le contraire ceux qui ne savent pas ce qu'est un révolutionnaire... Ne permettez à personne dans cette salle de dire que nous sommes des mercenaires au service de l'Allemagne, car c'est la voix de la bassesse. » Il avertit les Mencheviks, qui se lavaient les mains de cette affaire, que ce serait leur perte. Chernov, le « social-patriote », avait déjà dû démissionner du ministère pour avoir participé au mouvement de Zimmerwald. La contre-révolution avait choisi les Bolcheviks comme première cible; leurs prochaines victimes seraient les Socialistes modérés.

Même dans ces jours de crise et de panique, on écoutait

Trotsky avec attention et respect. Mais ses appels avaient peu ou pas d'effet. Qu'il fût absurde d'accuser Lénine et Zinoviev d'être les agents de l'Allemagne, les Socialistes modérés le savaient bien; mais ils pensaient que l'agitation bolchevik contre la guerre était allée trop loin; ils suspectaient Lénine, peut-être Lénine et Trotsky, d'avoir voulu s'emparer du pouvoir dans les journées de juillet et ils se refusaient à faire un geste pour la réhabilitation de Lénine. Seul Martov défendit l'honneur de son ancien adversaire.

Trotsky resta en liberté encore une quinzaine de jours. Le ministère était très embarrassé par le défi qu'il lui avait lancé Il n'avait aucun motif pour le faire arrêter, à moins de déclarer illégaux les principes dont s'inspirait tout le Soviet, y compris la majorité modérée. C'est en effet sur ces principes que Trotsky avait appuyé sa propre action. D'autre part, le ministère ne pouvait le laisser en liberté et permettre qu'il tourne en dérision sa campagne anti-bolchevik. Trotsky et Lunacharsky furent arrêtés dans la nuit du 23 juillet, et transférés à la prison de Kresty. Sukhanov rend compte de l'émotion que cette arrestation souleva à Petrograd. Le lendemain, lui-même prit la parole au cours d'une réunion menchevik au Cirque Moderne. « Ma déclaration sur l'arrestation de Trotsky et de Lunacharsky... fut saluée par un tel tonnerre d'indignation qu'il fallut suspendre la réunion pendant près d'un quart d'heure. La foule, évaluée à plusieurs milliers de personnes, hurlait qu'il fallait aller porter immédiatement une protestation aux autorités. Martov eut beaucoup de peine à faire admettre qu'on se bornât à rédiger une motion de protestation. »

(A suivre)

Isaac Deutscher

(Traduit par Paulette M. Péju)

Ce chapitre est extrait de The Prophet armed *(Oxford University Press), premier volume de la biographie de Trotsky par Isaac Deutscher. La traduction française paraîtra dans la collection* Les Temps Modernes. *On y trouvera les références bibliographiques que nous avons supprimées ici pour éviter d'alourdir le texte.*

David Riesman et Nathan Glazer

LES INTELLECTUELS ET LA CLASSE MÉCONTENTE

Dans les années trente, Maury Maverick, qui mourut en 1954, était un personnage plutôt exceptionnel et pourtant assez représentatif des conceptions politiques du Texas : libre de manières et de langage, anti-routinier, du genre « un homme c'est toujours un homme ». Héritier d'un nom texan célèbre passé dans la langue courante, il prenait plaisir à y faire honneur en défendant les fables et les opprimés : les Hispano-Américains de San Antonio; les petits commerçants; très courageusement enfin, les communistes et leur droit de se faire entendre à la salle des fêtes municipale. Du temps de Maverick, le Texas avait la réputation d'être l'État le plus interventionniste de l'Union et de compter parmi les plus chauds partisans de la politique étrangère rooseveltienne. Son influente délégation au Congrès, qui comprenait Sam Rayburn ainsi que le sénateur Tom Connally et un Lyndon Johnson moins prudent, était composée de rooseveltiens aussi résolus en politique intérieure qu'en politique étrangère. Vingt ans après, Maverick était devenu un intouchable politique, et le Texas rivalisait avec la ceinture isolationniste du centre-nord dans l'opposition violente à l'ancienne politique rooseveltienne et à la politique de Truman, son successeur et héritier légitime.

Le Texas illustre sous une forme extrême le grand changement intervenu dans la politique et la pensée politique américaine depuis la seconde guerre mondiale. Nous pouvons dater le tournant plus précisément. Lors de l'élection de 1948, Harry Truman, défenseur moins ambigu et plus sincère d'une politique et d'une attitude de New Deal que F.D.R., remporta la victoire aux dépens d'un candidat beaucoup plus libéral et beaucoup plus capable, encore que moins « Américain bien de chez nous », qu'Eisenhower. Jusqu'aux premiers mois de 1950, le ton politique particulier à

l'époque rooseveltienne continua d'influencer la vie publique. Il suffit de se rappeler l'état d'esprit des sénateurs démocrates qui enquêtaient sur les accusations portées au début de cette année-là par Mac Carthy sur les infiltrations communistes au département d'État. Les comptes rendus sténographiques les montrent très à l'aise, se moquant des accusations de Mac Carthy, tenant pour acquis que le pays est avec eux et que Mac Carthy est un autre Martin Dies. Quatre ans plus tard, un autre groupe de sénateurs démocrates passaient en jugement devant Mac Carthy. Ils étaient tendus et anxieux, cherchaient à s'abriter derrière Edgar J. Hoover et à apparaître comme d'aussi bons chasseurs de communistes — et même de meilleurs républicains — que leurs collègues. La dernière année de la présidence Truman, alors que de nombreuses mesures de démagogie anti-communiste étaient prises par une administration réticente — et que beaucoup d'autres, effectives, celles-là, étaient prises sous les auspices d'un Acheson affolé — l'atmosphère générale à Washington était encore relativement détendue. Le Congrès était une menace avec laquelle on pouvait partiellement s'arranger, et le nom de Harry Dexter White n'était pas encore voué aux gémonies.

On a offert beaucoup d'explications pour ce qui semble avoir été un changement décisif de la mentalité américaine. Certains invoquent la peur de l'Union soviétique; d'autres rejettent la faute sur Mac Carthy, ses alliés et ses victimes; d'autres cherchent des explications cyniques, tandis que d'autres encore pensent que les Américains ont renoncé pour de bon aux traditions libérales. Nous nous proposons dans cet essai de préciser la portée réelle du changement, de dégager certains facteurs jusqu'ici négligés et qui peuvent avoir leur importance, et d'avancer certaines explications très timides, mais visant à une renaissance de l'imagination politique libérale.

I

Des changements notables et décisifs de l'atmosphère politique peuvent se produire sans affecter la majorité de la population. C'est ce qui semble s'être produit aux États-Unis. La partie la moins cultivée de la population met longtemps à se former une opinion sur une question internationale et encore plus de temps à en changer. Elle ne se tient pas au courant de l'actualité et n'a pas

appris à changer d'avis sous l'influence de l'interprétation publique des événements. Ainsi l'alliance avec l'Union soviétique, au cours de la dernière guerre, n'a-t-elle guère modifié la méfiance et la suspicion avec lesquelles (la pure apathie mise à part) les Américains pauvres et ignorants ont toujours considéré la Russie — comme, du reste, tous les pays étrangers; ces gens ont été « protégés » par leur fatalisme, leur méfiance généralisée et leur apathie des messages de guerre du cinéma et des autres services d'information. De sorte que l'aggravation des relations avec l'Union soviétique a trouvé les couches « arriérées » déjà disposées à l'égard de la Russie comme il convenait de l'être : aucun changement d'attitude ne leur a été demandé, et elle n'en ont guère changé.

Les ignorants dont nous parlons savent évidemment lire et écrire; ils ont la radio et la télévision et achètent des journaux; aux yeux d'un Asiatique, ils doivent avoir l'air de vivre à une vitesse fabuleuse. Il est certain que dans le domaine non politique (où « l'électeur » a sous la main le mécanisme tout prêt d'un magasin de détail), les modes se répandent avec de plus en plus de rapidité, et que les « arriérés » achètent « moderne » bien avant de voter moderne. Ce sont pourtant les gens cultivés, ceux qui lisent les éditoriaux des journaux, qui ont été en général responsables des principaux changements de la position politique américaine. Ainsi, le ralliement de ce groupe, jusqu'alors partisan de la neutralité, à l'idée d'intervention en 1940 et 1941, a-t-il permis à la loi prêt-bail de passer. C'est ce groupe également qui a fourni les cadres grâce auxquels Averell Harriman a pu tirer le parti maximum de cette loi.

L'étrange situation actuelle, toutefois, est qu'un tel changement ne suffit pas à expliquer ce qui s'est produit entre 1950 et 1952. Beaucoup parmi la minorité intelligente et cultivée (c'est-à-dire ayant fait des études supérieures) ne sont pas, dans l'ensemble, hostiles à la politique étrangère de Roosevelt et de Truman. Ils croient qu'il faut maintenir l'alliance avec la France et la Grande-Bretagne; ils ne considèrent pas l'infiltration communiste comme un problème grave; ce qu'ils considèrent comme un problème grave, ce sont les atteintes que portent aux libertés civiles les chasseurs de communistes. S'ils ne le disent pas toujours, c'est en partie pour ne pas avoir d'ennuis, en partie parce que, comme nous le verrons, ils ont été mis sur la défensive non seulement stratégiquement, mais aussi en eux-mêmes. (Il y a, bien sûr, parmi

ceux qui ont fait des études supérieures, des gens qui ont toujours détesté Truman et Roosevelt, en grande partie pour des raisons intérieures et personnelles; ils ne sont pas hostiles à l'idée d'utiliser la politique étrangère comme un moyen de vengeance envoyé par la ciel.)

Comme nous l'avons vu, le changement ne s'est pas produit chez les ignorants — dont le point de vue a toujours été le même. Les facteurs décisifs, pensons-nous, ont été de deux ordres, et liés. D'une part, les maîtres de l'opinion des couches cultivées — les intellectuels et ceux qui les suivent — ont été réduits au silence, plus par leur propre sentiment d'insuffisance et d'échec que par l'intimidation directe. D'autre part, beaucoup parmi ceux qui composaient naguère les masses ignorantes ne gardent plus le silence : une révolution sociale passée inaperçue a transformé leur situation. Rejetant la tutelle des intellectuels libéraux, ils ont fait écho et apporté leur appui à la violence des semi-intellectuels de droite — lesquels étaient souvent issus eux-mêmes de ce que nous appellerons jusqu'à ce que nous ayons trouvé un terme moins maladroit, les ex-masses.

II

Du temps du New Deal, un groupe d'intellectuels s'étaient faits les porte-parole des classes de mécontents qui avaient goûté à la prospérité et l'avaient perdue, et d'une masse de sous-privilégiés à qui l'on avait promis la prospérité et qui avaient vu autour d'eux assez de mobilité pour y croire. Aujourd'hui, ces deux sources de mécontentement ont disparu grâce aux quinze années de prospérité. Cette même prospérité et l'inflation qui l'accompagne ont atteint beaucoup de vieillards et de retraités qui ne peuvent s'adapter financièrement, politiquement ou psychologiquement à la nouvelle valeur du dollar — des gens qui, bien qu'ils aient l'argent, ne peuvent pas se résoudre à faire arranger leur maison parce qu'on ne leur a pas appris à le faire eux-mêmes ni à payer trois dollars de l'heure pour le faire faire par d'autres. Parmi les jeunes gens aussi, on en trouve beaucoup qui sont à la fois les bénéficiaires et les victimes de la prospérité, mal à l'aise devant une richesse à laquelle ils n'étaient pas préparés, parce qu'ils ne l'avaient jamais imaginée et parce qu'ils étaient plus faits pour la facilité que pour les difficultés. Le milliardaire texan paraît souvent obsédé par la crainte qu'« on » lui reprenne son argent —

presque comme s'il était fasciné par une fatalité qui le ferait redescendre sur terre.

Ces gens, soit qu'ils soient devenus brusquement très riches, soit qu'ils aient simplement un peu d'argent, forment une nouvelle classe moyenne, enlevée aux faubourgs des villes et aux petites villes marginales par la main inégale de la prospérité nationale; beaucoup ont émigré vers les franges des centres urbains, grands et petits. *Fortune* a décrit le phénomène comme un nouveau marché de classe moyenne, qui joue un grand rôle dans le maintien de la prospérité économique. Mais, en politique, l'influence de ces anciennes masses n'est pas aussi favorable : nous les appellerons les *classes mécontentes*.

Leur mécontentement n'a que partiellement ses sources dans des privations économiques relatives. Beaucoup d'entre eux, il est vrai, oubliant leur condition d'il y a quinze ans, voient seulement que les salaires et le revenu qu'ils jugeaient jadis princiers ne sont en définitive pas grand-chose. Politiquement, ces gens, qui disposent de revenus relativement fixes (provenant naturellement, dans ce cas, non pas de capitaux, sinon d'intérêts occasionnels, mais de traitements et de salaires) pour faire face à des dépenses variables, sont généralement conservateurs. Et leur conservatisme est un conservatisme étroit et étriqué, qui souhaite moins la préservation des principes anciens que la réduction des impôts et des dépenses gouvernementales. C'est un conservatisme que nous associons plus, généralement, à la province française qu'au capitalisme risque-tout des petites villes yankees traditionnelles. Ce conservatisme contribue à créer l'attitude particulière des classes mécontentes à l'égard du rôle de l'Amérique à l'étranger : elles sont furieuses contre les tracas que leur cause le reste du monde, détestent dépenser de l'argent pour donner la fessée, et ne peuvent pas supporter d'en dépenser pour distribuer des récompenses.

Mais plus important, et plus difficile à bien comprendre, est un mécontentement né de l'inconfort mental qui accompagne le fait d'appartenir à une classe plutôt qu'à une masse — inconfort fondé sur une inquiétude moins économique qu'intellectuelle. Si l'on appartient à la classe moyenne, on est censé avoir une opinion sur le monde comme sur son travail et son entourage immédiat. Mais ces nouveaux membres sont entrés dans un domaine où les interprétations du monde mises en avant par les intellectuels

depuis dix ou vint ans et largement répandues parmi les gens cultivés ne sont pas satisfaisantes, et sont même menaçantes. Après avoir accédé non sans mal à la respectabilité sur le plan de la feuille de paye et du style de consommation, voilà qu'ils trouvent ce résultat remis en question par des conceptions politiques et plus largement culturelles qui tendent à supprimer toutes sortes de barrières — entre leur pays et les autres pays, entre les différents groupes de leurs pays (comme dans ces constants appels à la bonne intelligence inter-ethnique), entre les logements réservés aux Noirs et les quartiers réservés aux Blancs; beaucoup de familles ne peuvent pas non plus supporter les pressions exercées pour la suppression des barrières entre hommes et femmes, ou entre parents et enfants.

Quand ces attaques des intellectuels contre les barrières promettaient des progrès économiques en même temps que l'égalité raciale, beaucoup de pauvres pouvaient accepter les uns et refuser l'autre. A présent que s'est installée une certaine prospérité, la philosophie politique des intellectuels, qui requiert constamment des dépenses gouvernementales, des impôts et l'inflation, est une menace — et l'égalité raciale, qui pouvait être regardée avec indifférence dans le faubourg ou la petite ville homogène, devient une formidable réalité dans les nouveaux quartiers résidentiels. Quand les intellectuels développaient des théories qui justifiaient une participation des masses aux bienfaits de la productivité américaine, ils avaient moins de chances d'être appelés des rêveurs et des sentimentaux — version adulte de la poule mouillée — qu'à présent que la plus grande partie des masses qui ont besoin d'aide se trouvent au delà des frontières.

Très souvent, de plus, les individus qui composent les classes mécontentes sont allés habiter, non pas les grandes villes civilisatrices, mais les nouveaux centres industriels en expansion — Wichita et Rock Island, Jacksonville ou la Gulf Coast, Houston ou San Diego, Tacoma ou Tonawanda. Ceux même qui font fortune ne partent pas automatiquement pour New York ou Newport. Alors que le baptiste Rockefeller, venant de Cleveland où il avait été élevé, avait permis aux gens de l'Est de le civiliser en faisant don de son argent, comme firent aussi Carnegie et Frick, ces nouveaux riches n'ont pas ces occasions centralisées de bienfaisance gratuite, tenus qu'ils sont par l'impôt sur le revenu et l'institutionnalisation de la philanthropie. Et leurs femmes

(quels que soient leurs désirs secrets et refoulés) ne semblent plus tenir à l'approbation des femmes de l'Est, maîtresses de la culture et de la mode; elles choisissent de rester dans leur orbite provinciale, plutôt que de devenir des immigrantes dans un centre cosmopolite étranger. De fait, l'avion a permis aux hommes — et *Vogue* et Neiman-Marcus aux femmes — de profiter des avantages de New York, sans les servitudes, les frais et les contaminations auxquels on s'expose en y vivant. Howard Hughes, par exemple, dirige ses affaires de son avion, de son yacht ou d'une chambre d'hôtel.

Tout cela, cependant, résume trop simplement des processus complexes. En Amérique, la richesse de fraîche date a toujours eu tendance à déraciner ses possesseurs et la société dans son ensemble. D'abord, l'absence d'aristocratie signifie qu'il n'existe pas de méthode unique, éprouvée par le temps, pour acheter de la terre, permettant de marquer sa déférence à l'égard de ceux qui en ont déjà et de mériter un titre par sa bonne conduite. Bien que Rockefeller ait essayé la philanthropie, il n'en était pas moins haï et avait toujours besoin des services d'Ivy Lee. Pourtant, il vivait à une époque où le modèle aristocratique européen fournissait certains repères. Aujourd'hui, les nouveaux riches du Texas, à la fortune fabuleuse, n'ont même pas la promesse d'un itinéraire bien balisé, au terme duquel ils trouveraient des duchesses, Newport et des gardiens comme Ward Mac Allister. Ils préfèrent acheter un programme de télévision pour Mac Carthy, acquérir la firme de publicité de Henry Holt ou, pour le compte d'un démagogue anti-Wall Street, le chemin de fer qui contribua jadis à faire la « Société » de New York.

Ensuite, la diffusion partielle et inégale des valeurs cosmopolites dans les couches inférieures et dans l'arrière-pays a cette conséquence que les riches ne peuvent plus faire leur salut en dépensant leur argent. La sous-consommation affichée remplace la consommation affichée comme signe extérieur de richesse, et les hommes qui ont gagné assez d'argent pour réaliser les rêves fastueux de leur jeunesse apprennent trop vite à renoncer au faste. C'est un tour que les anciens centres de culture ont joué aux nouveaux centres de richesse. Ces derniers peuvent essayer de combler leur retard; les universités de Baylor et de Houston et la Dallas Symphony n'y ont pas trop mal réussi. Ou bien ils peuvent descendre sur le forum encore éclatant de la politique pour se venger de ceux

qu'ils soupçonnent de ridiculiser leurs efforts. Il y avait peut-être de cela chez Hearst, de même que chez certains des nouveaux magnats des *mass media*. Le sénateur Mac Carthy, avec son charme bourru et ses origines populaires, était taillé sur mesure pour ces gens-là; et il a fait la conquête de certains de ces nouveaux riches sous-privilégiés entichés de politique — tâche facilitée par la rareté des intellectuels et des hommes à idées capables de les diviser et de les distraire.

En outre, un grand nombre d'Américains, tout juste échappés à la pauvreté ou à la catastrophe de la Dépression, ont beaucoup plus peur de perdre leur richesse que les descendants de familles établies, déjà habitués à payer des impôts, à sacrifier à la charité et à pratiquer le *noblesse oblige*. Nous connaissons beaucoup d'hommes qui doivent leur fortune aux commandes de guerre, à l'achat d'usines financées par le gouvernement ou au soutien des prix, et qui haïssent le gouvernement fédéral avec toute la férocité des bénéficiaires — souhaitant sans aucun doute supprimer l'aide accordée à ces ingrats de Français et de Britanniques! De tels hommes ne peuvent pas admettre qu'ils ne doivent pas leur argent à leurs propres efforts; ils voudraient supprimer l'impôt sur le revenu et, avec lui, tout le système des relations internationales et de défense, ne serait-ce que pour affirmer plus vigoureusement leur individualisme anachronique. Ils sont tout désignés pour devenir les clients, non seulement des avocats spécialisés dans les questions fiscales, mais aussi des prophètes et des politiciens spécialisés dans les croquemitaines pour adultes.

L'acquisition rapide et imprévue de pouvoir semble créer chez ces gens un sentiment d'irréalité — ils « flottent ». Tel est le paradoxe : beaucoup d'Américains ont aujourd'hui plus peur, bien qu'ils soient plus prospères que jamais et l'Amérique à certains égards plus puissante.

III

C'est le métier des politiciens, comme des autres promoteurs et organisateurs, de trouver dans le corps électoral ou dans leur circonscription des blocs organisables qui leur accorderont leur appui, réagiront avec passion au milieu de l'indifférence et s'identifieront à eux au milieu de liens multiples et diffus. Dans le grand tollé contre les trusts de l'avant-guerre, il était possible de trouver certains éléments anciens et disloqués de la classe moyenne qui

s'irritaient de la domination nouvelle du grand capital. A certains égards, ils étaient des précurseurs des classes mécontentes actuelles, encore qu'avec plus à espérer et moins à craindre. Dans les années trente, la voie avait déjà été, dans une grande mesure, préparée à un appel aux ouvriers en chômage et aux « fermiers » du Sud et de l'Ouest par une rhétorique wilsonienne et populiste, qu'il n'y avait plus qu'à transformer en breuvage enivrant par des infusions plus récentes de radicalisme, indigène et importé. Ces masses mécontentes montrèrent par leur façon de voter que l'appel, quoi qu'il signifiât pour ceux qui l'avaient lancé, avait touché juste en ce qui concernait les besoins et la situation des auditeurs. Comment fondre en un bloc politique les classes mécontentes actuelles ? Telle est la question qui hante et tente les politiciens. L'incertitude des démocrates devant Stevenson et des républicains devant Mac Carthy révèle non seulement des désaccords de principe, mais aussi des doutes : a-t-on lancé le bon appel, celui sur lequel on pourra édifier une coalition dirigeante ? De même que les géologues parcourent le monde à la recherche de pétrole, de même les politiciens parcourent le corps électoral à la recherche de haines et d'identités cachées.

Dans les élections locales, les campagnes peuvent être faites sur la promesse de diminer les impôts et de ne pas construire de nouvelles écoles. Et dans les affaires nationales, beaucoup de gens répondront à une promesse de réduire l'inflation ou de créer de nouveaux emplois. Mais quand les électeurs se sentent inquiets en pleine prospérité, ce n'est pas un appel économique qui peut vraiment les soulever. Car ce ne sont pas les emplois et les produits qu'ils n'ont pas qui les inquiètent; en vérité, ce qui les inquiète c'est souvent qu'ils ne savent pas ce qui les inquiète, ni pourquoi, ayant atteint la terre promise, ils sont encore malheureux. Des besoins aigus ont été remplacés par des mécontentements vagues; dans un moment comme celui-ci, les programmes ou les idées nettes sont pires qu'inutiles, politiquement parlant. C'est ce qui explique que l'appel aux classes mécontentes soit si souvent plus une affaire de ton que de contenu; qu'un geste de vengeance rétroactive comme l'amendement Bricker puiss éveiller les passions de ligues féminines et de petits avocats provinciaux, et que dans l'ensemble, la droite pseudo-conservatrice ait un programme si réduit et des postures si belliqueuses. Dans une telle situation, l'idéologique tend à l'emporter sur l'économique.

Or, en revenir à l'idéologie dans une Amérique prospère, c'est retomber sur les croyances vagues, les rêves creux et les préjugés brumeux qui tiennent lieu d'idéologie à la plupart des gens. L'américanisme, naturellement, jouera un rôle prédominant; mais, paradoxalement, ce sera aussi le cas de ces croyances et de ces préjugés ethniques à demi conscients et obscurs qui occupent encore une si grande place dans la politique américaine. Ces tendances se combinent souvent dans ce qui passe pour de l'anti-communisme, comme, par exemple, chez beaucoup de catholiques irlandais ou polonais, dont l'anti-communisme avide leur permet de se sentir plus solidement américains que des protestants moins fanatiques qui, étant arrivés plus tôt qu'eux, les considéraient jadis avec mépris; de même, une bonne partie du soutien dont jouit Mac Carthy représente la rentrée en scène des Germano-Américains après les deux guerres mondiales. Un doute rongeur sur l'américanisme et le manque de loyalisme, toutefois, hante non seulement les hommes d'origine ennemie récente, ou sociale dévaluée, mais encore ces nombreux hommes d'affaires obligés de travailler dans le cadre de règlements gouvernementaux fixant les prix et la qualité du matériel, ou de contrats de défense. Ces hommes sont tenus, par patriotisme, d'obéir à des normes gouvernementales auxquelles ils s'opposent constamment ou qu'ils sont constamment en train de tourner; pour eux, il est commode de penser que ce ne sont pas eux qui sont ambivalents à l'égard de la défense, mais les autres — les communistes, le département d'État, les démocrates. Un grand nombre de ces hommes, surtout peut-être dans les petites affaires, sont victimes d'une prospérité qui les a enrichis, mais sans faire d'eux des hommes éclairés, comme beaucoup d'administrateurs de grandes affaires, et sans leur donner l'indépendance que suppose leur idéologie.

Cela n'est pas vrai de tous les membres des classes mécontentes. Néanmoins, la mobilité — élévation rapide à partir d'origines humbles, transplantation dans une grande ville, passage de la classe ouvrière à la classe des cols blancs — est une caractéristique générale. Eux-mêmes, ou leurs parents, ont voté démocrate entre 1930 et 1948, et un tel souvenir les rend encore plus sensibles aux appels idéologiques, car en s'élevant au-dessus de leurs débuts pauvres ou ethniquement « non américains », ils ont pensé que « le moment était venu » de changer d'identification : ils aimeraient s'élever « au-dessus » des appels économiques (« empêchez-les de

vous le reprendre ») et accéder à l'idéologique — ou, en termes plus aimables, s'élever « au-dessus » de l'intérêt égoïste pour atteindre le patriotisme. Ces gens-là ne peuvent pas passer d'un seul coup au parti républicain, ce qui leur paraîtrait une trop grande trahison de leurs origines, mais ils peuvent être amenés à prendre une position « au-dessus des partis » — et à voter pour un général non partisan dont les démocrates ont aussi recherché la candidature. Selon une enquête menée par le professeur Malcom Moos dans deux comtés voisins de Boston, les électeurs se prétendant « indépendants » sont désormais plus nombreux que les républicains et les démocrates combinés — ce qui reflète l'incertitude de ces classes mécontentes qui sont devenues la force la plus dynamique de la vie politique américaine. Récemment, une femme qui avait fait campagne pour Eisenhower (et dont le mari avait voté pour Stevenson) disait à l'un de nous combien elle admirait la sincérité d'Eisenhower, ajoutant : « En fait, je ne m'y connais pas assez en politique pour m'identifier à l'un des deux grands partis, et je suis — comment dire — indépendante. » Bien entendu, tous les indépendants n'affichent pas cette fière ignorance des partis et des hommes politiques, qui ont peut-être aidé leurs parents à trouver du travail, à obtenir un visa ou la chaleur de la reconnaissance.

De même que beaucoup des nouveaux riches tendent actuellement à rejeter les étiquettes traditionnelles des partis (alors que d'autres cherchent peut-être, après avoir une fois ou deux dispersé leur voix, la protection du *Great Old Party*, le parti républicain), de même ils rejettent la direction culturelle traditionnelle de la haute et de la moyenne bourgeoisie éclairée. Ils ont envoyé leurs enfants à l'université pour maintenir la mobilité sociale et professionnelle de la famille. Certains de ces enfants sont devenus des tenants convaincus du cosmopolitisme et de la culture, et répudient les valeurs des classes mécontentes. Mais beaucoup de ceux qui ont fréquenté les universités y ont acquis et ont transmis à leur famille un ressentiment à demi élaboré contre les valeurs intellectuelles traditionnelles représentées par certains de leurs professeurs et de leurs condisciples. Alors que les parents, plus humbles, ont dans certains cas gardé un certain respect de *l'instruction*, les enfants sont assez familiarisés avec la culture pour la mépriser. (Tragiquement, les écoles secondaires et les universités ont souvent été obligées en même temps d'abaisser leur niveau pour se mettre

à la portée de ces jeunes gens, qui n'ont qu'une soif de connaissances très limitée, mais qui sont trop à l'aise pour devenir des ouvriers). Dans bien des luttes menées au sein des conseils d'administration des écoles locales, les anciennes élites conservatrices et ainsi intellectuellement libertaires ont été mises en déroute par des « groupes de pression » de la petite bourgeoisie, qui, souvent à leur grande surprise, ont découvert la faiblesse des écoles et de leurs défenseurs — et dans beaucoup de ces luttes, comme sur le plan national, les éléments ethniques ont contribué à identifier les combattants. Ayant vu la faiblesse politique, combinée au prestige social, des valeurs culturelles traditionnelles, les classes mécontentes, habituées à mépriser la faiblesse, ont fait encore moins de cas des cadres intellectuels qu'elles suivaient dans les années trente.

La formation secondaire et universitaire a eu pour autre effet de renforcer le désir des étudiants de participer à la vie politique, ne serait-ce qu'en votant : nous savons que l'abstention électorale et la non-participation en général sont beaucoup plus répandues chez les incultes. Mieux, cela a renforcé leur besoin d'une position intellectuelle, pour donner un nom, une identité, à leur malaise. Quoi qu'ils pensent des intellectuels en tant que tels, ils ne peuvent pas se passer d'eux, et les nourritures intellectuelles qu'ils rejettent sous la forme de travail adulte de la Fondation Ford, ils la recherchent ou l'acceptent auprès de mentors comme le Hunt's Facts Forum, dont le ton reflète leur propre inquiétude et pourtant lui donne un tour factuel, « scientifique ». Ainsi paient-ils leur « éducation de citoyens ».

Nous avons parlé plus haut de la xénophobie et de la lenteur de pensée caractéristiques des classes inférieures. Si, dans une enquête, on demande aux gens : « Croyez-vous qu'il soit bon de faire confiance aux autres ? », les moins cultivés sont toujours les plus défiants; ils ont acquis dans le cours de leur vie une sorte de ruse paysanne, ce cynisme du cliché si magnifiquement décrit par Richard Wright dans *Black Boy*. Dans une société hiérarchisée, cette méfiance ne devient pas un facteur politique et social dynamique; sauf dans la mesure où il empêche l'organisation des masses, il ne constitue un problème que pour les individus dans leurs rapports avec d'autres individus. Mais quand les méfiants, avec la prospérité, se trouvent brusquement poussés à des postes de commande, les attitudes jusque-là canalisées dans le cadre de

la famille et des relations de voisinage, se trouvent projetées sur le plan national et international.

Les récents travaux d'orientation psychanalytique sur le préjugé ethnique fournissent des indications précieuses sur la question de savoir pourquoi l'antisémitisme a diminué dans le même temps que les attaques contre Harvard et les autres symboles de la culture de l'Est américain se sont multipliées. Dans leur belle étude sur *The Dynamics of Prejudice*, Bruno Bettelheim et Morris Janowitz soulignent qu'en Amérique, les Juifs et les Noirs se partagent les hostilités nées du conflit intérieur : le « surmoi » intervient dans l'antisémitisme, puisque le Juif représente les objectifs valorisés mais irréalisés de l'ambition, de l'argent et de la fidélité au groupe (l'« esprit de corps »), tandis que la peur et la haine du Noir naissent du « ça » que l'individu ne peut maîtriser, de son désir refoulé de promiscuité, de destruction de la pauvreté et de libération des instincts. (En Europe, les Juifs doivent remplir les deux fonctions de soupape de sûreté, à la fois pour le dynamisme du ça et celui du surmoi.) Aujourd'hui, d'une part, l'émancipation sexuelle plus grande des Américains a fait du Noir une image moins redoutable sur le plan de la sexualité (bien qu'il reste une menace réelle pour la propriété immobilière et les valeurs collectives) et, d'autre part, la prospérité a fait que le Juif n'est plus l'emblème du succès financier enviable. Ainsi, dans le même temps que décline le Ku Klux Klan, l'ancien bigot raciste découvre une nouvelle menace : les vieilles classes cultivées de l'Est, avec leur culture et leur raffinement, avec leur « mollesse » et les autres aménités qu'il se sent incapable de s'offrir.

De plus, l'émancipation sexuelle qui a réduit l'importance du Noir comme symbole craint et admiré de puissance a posé aux hommes un problème beaucoup plus difficile : la peur de l'homosexualité. En vérité, la peur de l'homosexualité devient un ennemi beaucoup plus redouté que le Noir. (Il se peut aussi que ce soit parce que l'homosexualité elle-même gagne du terrain ou qu'on en parle davantage, de sorte que les gens se trouvent confrontés à une question qui restait jadis dans l'ombre — autre conséquence de « l'éclairement ».) Quelle importance prennent ainsi les conséquences politiques de la combinaison de l'image de l'homosexuel et de l'image de l'intellectuel — l'efféminé diplômé de Harvard du département d'État concentre sur lui la haine sociale, et le Juif devient une simple variante de l'intellectuel efféminé —

de fait moins importante que le *snob* élevé dans les bonnes manières de l'Est ! Beaucoup de gens disent de Mac Carthy qu'ils approuvent ses buts mais non ses méthodes. Nous pensons que cette formule devrait être inversée : on devrait dire qu'ils approuvent ses méthodes qui, de toute évidence, n'ont rien d'efféminé, et qu'ils ne se préoccupent pas de ses buts, qui n'ont aucune importance pourvu que les cibles soient la constellation dont nous venons de parler.

La conséquence de tout cela, c'est que les intellectuels libéraux de gauche, qui sont venus au premier plan pendant le New Deal et qui ont joué un rôle si efficace dans la lutte contre le nazisme et dans la définition « prématurée » du communisme comme ennemi, se retrouvent aujourd'hui sans audience. Leur façon de s'exprimer déplaît aux gens et leurs propos sont inefficaces.

IV

Ce changement social central mis à part, il s'est passé beaucoup de choses qui ont réduit les intellectuels à un silence seulement brisé de temps en temps par une clameur comme celle qui s'est élevée à propos de Mac Carthy.

C'est d'abord le succès même du New Deal. Le New Deal en tant que mouvement triomphant englobant le « peuple », des fonctionnaires libéraux et des intellectuels, a pris fin en 1937. A ce moment-là, les principales réformes, telles que la sécurité sociale et le bureau national des relations de travail, étaient déjà des institutions, et une grande partie de l'énergie encore en réserve fut dépensée dans les luttes juridiques menées pour préserver les réformes. Après quoi, l'esprit de croisade ne pouvait plus s'appliquer qu'à la modification et à la défense de la structure existante (telle, par exemple, la dernière mesure importante du New Deal, la loi sur les salaires et les heures de travail de 1938). Cette absence d'objectifs fut dissimulée par les affaires européennes ; le fascisme en Espagne et en Allemagne et ses répercussions en Amérique absorbèrent de nombreux New Dealers, les intellectuels et leurs alliés parmi les gens cultivés, et leur fournirent un programme. Mais on supposait que, la guerre finie, les New Dealers et leurs alliés pourraient revenir au problème sans fin du contrôle du cycle des affaires et de la réforme de l'économie. Le cycle des affaires,

cependant, refusa d'entrer dans le cycle de la crise, se contentant, tout au plus, de la frôler. La seule victoire de l'après-guerre fondée sur quelque chose qui ressemblât à l'ancien état d'esprit et à la coalition du New Deal — celle de 1948 — devait plus à la colère des « fermiers » aisés devant l'effondrement des prix agricoles qu'aux votes conscients et organisés des ouvriers des villes. Si la dépression était venue, l'alliance forgée par Roosevelt aurait pu sortir intacte du front d'Union nationale de la guerre. Mais il se révéla « trop facile » de contrôler le cycle des affaires : le keynesisme n'était plus une science ésotérique mais la doctrine normale de travail des administrateurs, libéraux ou conservateurs, et les républicains eux-mêmes, comme il apparut en 1953-54, étaient désormais capables d'enrayer un début de crise.

Que restait-il sur le front de l'intérieur ? On pouvait soulever la question des salaires, mais en période de prospérité et d'inflation, cela ne pouvait guère passionner que ceux qui, comme le syndicat des ouvriers du textile, représentaient les travailleurs les plus mal payés. On pouvait réclamer une médecine socialisée, mais cela ne pouvait guère faire l'objet d'une campagne comme celles du New Deal. On pouvait dénoncer Wall Street et les « intérêts », mais cela paraissait démodé et, d'autre part, cela séparait les intellectuels libéraux de ceux qui, sur les questions qui comptaient encore, étaient leurs alliés naturels. Car Wall Street était plus proche des intellectuels libéraux sur les deux problèmes intérieurs encore vivants — celui des droits civils et celui des libertés civiles — et sur toute la série des problèmes liés à la politique étrangère que ne l'étaient leurs anciens alliés, les « fermiers » et les classes inférieures des villes, à la fois sous leur ancienne forme d'ouvriers d'usine et sous leur nouvelle forme de travailleurs en col blanc.

En vérité, ce qui s'était produit, c'est que les anciens problèmes étaient morts, et que sur les nouveaux problèmes, d'anciens alliés et d'anciens amis étaient devenus des ennemis, et d'anciens ennemis, des amis. Exemple : les intellectuels libéraux avaient été obligés de modifier leur attitude à l'égard de Wall Street — comme symbole des grands financiers et des grandes sociétés — et à l'égard des « petits industriels ». En 1940, on ne pouvait plus parler de Wall Street comme de « l'ennemi ». Les glissements démographiques et la Dépression, ainsi que la possibilité pour l'industrie d'avoir de plus en plus recours à l'auto-financement, avaient déjà affaibli l'hégémonie du capital de l'Est. Le New

Deal, par sa rhétorique et par des lois comme la loi sur les sociétés, l'avait encore affaibli par rapport au pouvoir accru des hommes d'affaires du Centre (sans parler des privilégiés de l'impôt, comme les pétroliers et les exploitants de gaz naturel). Et la guerre avait joué dans le même sens, car les petits industriels et les gros capitalistes du Middle-West payaient moins d'impôts et apportaient une contribution plus faible aux grands programmes gouvernementaux. Des avocats de Wall Street comme Stimson et Mac Cloy (et l'on pourrait peut-être ajouter Wendell Wilkie), des banquiers de Wall Street comme Forrestal, Lovett et Harriman, tous ont témoigné d'un cosmopolitisme et d'une tolérance pour les intellectuels beaucoup plus grands que, par exemple, les petits et les grands industriels de l'automobile et les autres « petits industriels » de l'administration Eisenhower. En général, les gens de Wall Street, comme les tories britanniques, sont des hommes du devoir — et un symbole facile des abus pour les simplifications pastorales et populistes. Mais si Hopkins et Tommy Corcoran recrutaient ces gens-là pour Roosevelt, beaucoup de New Dealers et leurs partisans, journalistes et intellectuels, étaient contre leur entrée dans les troupes du New Deal.

Ils étaient également contre l'entrée des militaires, qui étaient fréquemment, eux aussi, des hommes du devoir, sensibles aux limites de la « libre entreprise ». L'imagination politique libérale américaine, avec sa tendance à considérer les généraux et les amiraux comme des conservateurs bornés, et sa tendance à considérer la guerre comme une barbarie démodée dont des penseurs sérieux ne doivent pas se préoccuper, était incapable de voir que des militaires, comme des gens de Wall Street, pourraient être des alliés naturels dans la nouvelle période, et que les questions militaires deviendraient au moins aussi importantes que les questions économiques intérieures du temps du New Deal. Que pourrait-il y avoir aujourd'hui de plus crucial que l'issue de la lutte entre le Strategic Air Command et l'Armée ? Et pourtant, qui s'en préoccupe ? (Les conservateurs patentés, qui sont si souvent des isolationnistes teintés de chauvinisme, ont été dans l'ensemble encore moins disposés à prêter attention à ces problèmes.)

Quand les commentaires politiques des intellectuels et des universitaires sont marqués au coin de l'ignorance, les militaires qui pourraient être guidés par des civils pondérés — et il y en a

beaucoup — se persuadent de l'inutilité de la communication; ils doivent, malgré eux, avoir recours à la pression et à la publicité pour défendre leur service et, avec lui, leur pays. Mis à part quelques journalistes comme les Alsop, plusieurs rédacteurs de magazines qualifiés et une poignée d'universitaires comme Bernard Brodie et le regretté Edward Mead Earle, seuls quelques savants atomistes (et parfois leurs conseillers en sociologie comme Edward A. Shils) ont fait des efforts sérieux pour tenir compte de ces facteurs.

Aujourd'hui, le budget de défense fédéral est si important qu'il laisse peu de place pour un débat socio-culturel important; à Washington, du moins, tout ce qui n'est pas ce budget ne peut être que marginal. Comme l'a fait remarquer Eliot Janeway, nous sommes actuellement dans un cycle de défense plutôt que dans un cycle d'affaires; et Daniel Bell, traduisant en termes d'expansion de capitaux les conséquences de ces engagements militaires, a souligné le nombre des secteurs conventionnels des affaires et de la décision sociale qui sont désormais forclos. Si une dépression permettant la révision de la pensée politique est improbable, de même il est improbable que nous nous trouvions à la tête d'immenses excédents sur la disposition desquels pourrait s'engager une saine controverse en dehors des services militaires en conflit et de leurs partisans civils haut placés. De quelque côté que nous nous tournions, il n'y a donc place pour un changement que dans une marge étroite, si nous interprétons le mot changement comme il est de tradition parmi les intellectuels.

A l'intérieur, en vérité, seule la cause de l'émancipation raciale peut encore soulever l'enthousiasme. Et cette cause diffère politiquement des causes de l'ancien New Deal en ce sens qu'elle représente pour beaucoup de libéraux et d'intellectuels un retrait par rapport aux préoccupations statistiques plus vastes — c'est une cause qui s'inscrit dans la vie personnelle et dans le domaine de la culture, où elle attire beaucoup de jeunes gens réfléchis qui ne font preuve d'aucun intérêt pour la politique. De par sa nature, le domaine de la race est un domaine auquel tout le monde peut se trouver mêlé : l'institutionnalisation est loin d'y être aussi poussée qu'en ce qui concerne le sous-privilège économique. Tous les États ont une forme ou une autre de sécurité sociale, mais très peu ont une législation antiraciste; et, comme beaucoup d'Américains sont devenus plus sensibles aux considérations de

relations personnelles, ils estiment de leur devoir de travailler à réparer des injustices raciales qui n'auraient pas troublé les générations précédentes. Mais, comme nous l'avons indiqué, les revendications de tolérance à l'égard des Noirs ne peuvent pas remplacer, politiquement, les revendications « d'égalité économique » : ce sont des revendications très importantes et très graves pour les enfants d'immigrants blancs qui sont en train de payer les hypothèques de leur première maison suburbaine.

V

Ainsi, pour les intellectuels libéraux de l'après-guerre, le front intérieur ne pouvait plus être l'arène des grandes joutes politiques, mobilisant une coalition majoritaire, qu'il était dans les années 30; le centre d'intérêt s'était déplacé vers la politique étrangère. Mais les New Dealers et les intellectuels n'étaient généralement pas préparés à s'occuper de politique étrangère. En particulier, ils n'étaient pas préparés à considérer les communistes et l'Union soviétique comme l'ennemi, de la même manière qu'ils avaient précédemment reconnu l'ennemi dans le fascisme, et cela devait leur coûter cher. Peu de New Dealers avaient été effectivement pro-soviétiques : les politiciens, les hommes de loi et les fonctionnaires libéraux n'avaient guère de points communs avec les écrivains de Front populaire, qui méprisaient les réformes et n'avaient à la bouche que Marx, le prolétariat et la Révolution. De fait, les New Dealers étaient presque trop portés à négliger les staliniens et leurs critiques sectaires de gauche; préoccupés par les réformes intérieures et l'antifascisme, ils ne se faisaient pas une idée très claire du communisme. Ils n'avaient pour lui aucune sympathie, l'acceptaient encore moins, mais ils n'y voyaient pas l'ennemi numéro un.

Ils ne pouvaient pas, c'est assez compréhensible, mettre à appliquer une politique pour laquelle le communisme était l'ennemi numéro un l'ardeur qu'ils déployaient jadis à attaquer la dépression et les « intérêts ». Certes, ils firent ce qu'ils avaient à faire : le Point IV de Truman et le plan Marshall ont été les principaux fleurons de l'imagination politique américaine dans cette après-guerre. Cependant, ces brillantes mesures anti-communistes n'ont pas réussi à sauver les New Dealers de la souillure du *fellow-*

traveling. Elles n'ont pas non plus soulevé parmi les intellectuels et les jeunes gens sensibles un très grand enthousiasme, même chez ceux qui travaillaient le plus activement à appliquer le programme d'aide. D'abord, au moment où la planète tout entière envoyait des signaux de détresse, le Point IV avait l'air d'une goutte de lait dans un seau malthusien rouillé — et il fallait le défendre plus pour ce qu'il symbolisait aux États-Unis mêmes que pour les avantages souvent ambigus (baisse du taux de mortalité et augmentation démesurée de la population) qu'il apportait aux pays intéressés. Ensuite, toutes ces mesures d'espoir international et d'aide ont été prises et enfermées dans l'atmosphère de propagande de la guerre froide. Ainsi, on ne savait plus très bien si on défendait un programme parce que celui-ci en valait la peine et qu'il était une expression d'humanité, ou parce qu'il fallait harceler les satellites de l'U.R.S.S. et gagner à soi des neutralistes en Europe ou en Asie, ou encore parce qu'il fallait paraître « dur » aux membres du Congrès et aux Philistins en général. On a découvert un aspect militaire, par exemple, aux travaux des anthropologues qui cherchent à faciliter l'industrialisation de l'Indonésie. S'il est vrai qu'il y a dans toutes les réformes de tels compromis pratiques et de telles ambivalences, dans ce cas précis, cela a souvent contribué à embrouiller les réformateurs, qui refusent d'accorder, même à leurs propres yeux, tout caractère désintéressé à leurs mobiles; ainsi le climat intellectuel est-il devenu de moins en moins favorable à l'imagination politique.

A mesure que s'évanouissait l'espoir de résoudre nos problèmes de politique extérieure en élevant rapidement et sans discrimination le niveau de vie du reste du monde, les commentateurs politiques les mieux informés étaient obligés d'en revenir à un programme d'austérité — un programme promettant moins et exigeant plus : plus d'argent, plus de soldats, plus d'armes, plus d'aide et ainsi, plus d'impôts. Tout cela est nécessaire, bien entendu, non pas en vue d'une redistribution à l'intérieur des États-Unis, encore que ce soit en partie le cas, mais pour construire un nouveau porte-avion (qui revient aussi cher qu'un barrage) ou un système de radar (aussi coûteux qu'une médecine socialisée). Ce programme divise les intellectuels entre eux — beaucoup réclament encore la nationalisation de la médecine — mais les oppose encore plus gravement aux pauvres et aux ignorants — car ces derniers, quelles que soient les conséquences belliqueuses de

leur xénophobie et de leur amour de la violence verbale, sont toujours contre la guerre et le sacrifice.

C'est peut-être en réaction contre ces dilemmes qu'un nouveau problème — celui de la protection des libertés civiles traditionnelles — s'est posé ces dernières années, monopolisant presque complèèement l'attention des intellectuels. Mais cela aussi demande des sacrifices aux masses ignorantes — non pas des sacrifices financiers, mais la pratique d'une déférence et d'une retenue qui ne sont comprises et appréciées que parmi les couches aisées et très cultivées. Ainsi la concentration de l'intérêt sur les libertés civiles et sur la politique étrangère tend-elle, comme nous l'avons vu, à amener les intellectuels à chercher des alliés parmi les riches et les gens de bonne naissance, plutôt que chez les ouvriers et les « fermiers » qui faisaient auparavant l'objet de tous leurs soins; cette situation tend, en vérité, à faire d'eux des conservateurs lorsqu'il apparaît que les libertés civiles sont protégées, non pas par le vote majoritaire (qui y est fortement hostile), mais par les institutions traditionnelles, les prérogatives de classe et l'inamovibilité de la magistrature.

En même temps, la protection des libertés civiles doit tenir compte du problème communiste, comme beaucoup d'autres causes libérales. L'affaire Sacco et Vanzetti avait fait l'unité des libéraux; l'affaire Rosenberg les a divisés. Les grandes affaires de libertés civiles de l'époque qui a suivi le siècle des Lumières n'ont pas été menées pour protéger les espions et la police du Tsar; ceux pour lesquels on se battait, c'étaient des anarchistes, des socialistes et des libéraux, des professeurs qui enseignaient l'évolution ou l'économie; et il faut, soit une naïveté endurcie et parfois retorse à l'égard des communistes, soit une décision stratégique subtile sur l'endroit où tracer la ligne, pour soulever beaucoup d'enthousiasme en faveur des intellectuels qui plaident le Cinquième Amendement. Dans cette situation, la défense devient tout au plus une action d'arrière-garde, et on ne peut espérer qu'elle puisse constituer un programme « positif » — une revendication sur la base de laquelle s'opère un reclassement des positions politiques.

Quelle est dans tout cela la position des jeunes gens frais émoulus des universités ? Vers la fin des années 30, on leur promettait du sang, de la sueur et des larmes dans le combat contre le nazisme. C'est un programme qui en attira un certain nombre. Mais la lutte contre le nazisme était concrétisée par les adversaires locaux :

on voyait presque tout ce qui était méprisable — les antisémites, les fascistes, les ennemis de l'Europe, les bigots et les aventuriers — alignés du côté des nazis. Aujourd'hui, le comportement pathétique des communistes américains ne peut se comparer à celui de ces fascistes qui organisaient des gangs ou rançonnaient les commerçants; et beaucoup d'alliés des communistes sont des gens très bien, quoique égarés, « des libéraux qui n'ont pas compris ». En politique internationale, nous sommes obligés d'accepter l'alliance de despotes qui ne valent guère mieux que nos anciens fascistes. Ainsi demande-t-on aux jeunes gens de combattre le communisme, non pas sur la base de leur expérience de la rue, mais sur la base de ce qu'on leur a enseigné. Comme ils sont en général de tempérament froid, il est difficile de leur demander de faire preuve d'enthousiasme. De fait, une partie de chasse aux communistes est une réalité et une perspective qui ont de quoi refroidir les plus enthousiastes. La question de l'apaisement que les plus réfléchis pouvaient rejeter d'emblée avant l'existence de la bombe atomique se pose intellectuellement avec de plus en plus d'insistance, même si elle est politiquement interdite.

En laissant de côté le fond et en ne considérant que le ton de la politique, nous constatons que la perte de l'initiative par les intellectuels s'accompagne d'un changement d'atmosphère. Le programme conservateur et ascétique mis au point n'est pas un programme d'avant-garde; il n'a rien d'excitant; il ne promet pas de sauver le monde; il admet que le monde ne va pas si mal et souhaite seulement que les communistes pensent de même.

Les revendications sont la base de la politique : les revendications d'un groupe ou d'une classe, formulées par leurs dirigeants intellectuels — ou, plus exactement, ce sont ces revendications qui créent et identifient le groupe ou la classe qui suit alors leur direction. Quand un groupe est satisfait ou épuisé, quand, pour une raison ou pour une autre, il ne formule plus de revendication, alors, il a perdu l'élan qui peut attirer des forces nouvelles. Tout ce qu'il peut espérer, c'est que les institutions et les bataillons qui ont été mis sur pied par l'élan disparu du passé seront assez solides pour supporter l'assaut de ceux qui ont de nouvelles revendications à présenter.

VI

Ce ne sont pas seulement les dilemmes de la politique qui sont responsables du déclin de l'enthousiasme et de la vitalité chez les intellectuels libéraux au cours de ces dix dernières années. Il existe un autre facteur, qu'il est difficile de mentionner sans parler comme les adversaires de l'immigration d'Europe orientale et méridionale avant la première guerre mondiale; il nous paraît pourtant évident que l'esprit de croisade américain a été maintenu dans une grande mesure par la conscience non conformiste de la Nouvelle Angleterre et de ses descendants de l'Ouest et du Far West. Tant que les nouveaux immigrants ont éprouvé du respect pour ce modèle, ils ont eu tendance à imiter les doctrines et les pratiques salutaires et précises des Yankees, mais à la suite d'un processus cumulatif qui touche maintenant seulement à sa fin, les habitants de la Nouvelle Angleterre eux-mêmes ont perdu leur confiance et leur prestige; entourés sur leur propre territoire d'Irlandais, d'Italiens, de Polonais, de Canadiens français et de Portugais, qu'ils ont influencés bien plus qu'aucun de ces groupes ne voudrait l'admettre, ils sont envahis par le défaitisme et ont perdu le contrôle des institutions fondamentales.

Ce n'est pas ici le lieu de définir les relations complexes qui existent entre la conscience de la Nouvelle Angleterre et la réforme pragmatique. Les derniers possesseurs de cette conscience sont encore une de nos grandes richesses, mais ils sont proportionnellement de moins en moins nombreux; leur fortune est proportionnellement de moins en moins importante; enfin, éparpillés d'un bout à l'autre du pays, ils sont de plus en plus coupés des centres intellectuels. Les idées nouvelles ont leur quartier général à New York. Elles sont souvent lancées, ou répandues, par des Juifs qui ont plus de raisons d'hésitation et sont peut-être psychologiquement et sociologiquement plus vulnérables que les habitants de la Nouvelle Angleterre — de même que les nouveaux moyens de communication de masse (le cinéma, la radio et la télévision) où ils sont influents sont vis-à-vis de la censure dans une position plus faible que les anciens (l'édition et la presse) dans lesquelles ils jouent un rôle moindre que les Yankees. Certes, il y a beaucoup d'affinités entre les Juifs et les puritains — les uns et les autres sont des peuples du Livre — mais une alliance politique et intel-

lectuelle du genre de celle dont Holmes et Brandeis ont été jadis les symboles reste à établir, surtout dans les petites communautés.

Dans l'ensemble, avec les progrès de l'américanisation, les vieilles familles puritaines déclinent lentement. Les unes ont réagi par l'excentricité, le sens des responsabilités, l'intellectualité et le libéralisme; les autres ont rallié des mouvements « *pro-America* » agressifs — où, ironiquement, ils ont retrouvé les éléments irlandais, italiens ou autres qui les avaient déplacés ou bousculés. Comme ils ne peuvent plus regarder de haut sans danger ces *ex-Wops*, ces *ex-Shanty Irish*, ces *ex-Hunkies* [1], ils retournent leur mauvaise humeur contre ces têtes de Turc sans défense que sont les intellectuels, les gens de gauche, les internationalistes, etc. Ils peuvent rejeter sur ces derniers la responsabilité des changements sociaux qui ont introduit les descendants de pauvres immigrants dans les plus hauts conseils de ce qui était naguère, dans certaines régions, le domaine ethnique à peu près exclusif du parti républicain. Ces accusations, du reste, ne sont pas sans fondement, car il est vrai que le New Deal a contribué, comme la guerre, à apporter la prospérité, la mobilité et la respectabilité aux catholiques et aux juifs.

Après la guerre, la reconnaissance de la menace communiste a encore amélioré le statut des catholiques en faisant d'eux, presque automatiquement, des membres à parts entières de la croisade anticommuniste. Du même coup, les intellectuels, dont les liens limités avec le communisme étaient dénoncés avec une opiniâtreté extravagante, devenaient plus vulnérables. Nous pensons que dans *Where We Came Out*, Granville Hicks présente un tableau assez juste de l'importance réelle de l'influence communiste dans les années 30 — influence bien moindre qu'on ne le suppose généralement, même parmi les intellectuels; de fait, ce tableau ne souligne pas suffisamment qu'en dehors des grands centres urbains, cette influence était pratiquement nulle. Les New Dealers, comme nous l'avons vu, y étaient encore moins soumis que les intellectuels, mais ils avaient avec ces derniers des liens personnels et journalistiques; ce fait, ajouté à quelques affaires dramatiques comme l'affaire Alger Hiss, l'affaire Harry Dexter White, et à l'aventure de Henry Wallace, a permis politiquement — malgré l'extravagance de la chose — de faire passer

1. Expressions argotiques de mépris pour désigner respectivement les Italiens, les Irlandais et les Hongrois.

le New Deal pour une organisation de façade communiste. Ainsi s'est créée une situation très différente de celle d'il y a dix ou vingt ans, où le fait de traiter de communistes les intellectuels libéraux et les New Dealers ne réussissait qu'à les rendre plus farouchement résolus. Aujourd'hui, se faire traiter de communiste n'est pas seulement un désastre sur le plan des relations publiques, mais cela provoque aussi un débat intérieur anxieux. Car comme il apparaît que rares sont les causes défendues par les libéraux qui n'ont pas été accaparés par les communistes, les intellectuels libéraux perdent leur ancienne conviction et sont acculés, à l'intérieur comme à l'extérieur, à la défensive. Une preuve en est la stratégie de l'équilibre que nous sommes si nombreux à pratiquer : si un jour nous défendons les Noirs (l'une des rares causes qui, bien qu'exploitée par les communistes, fasse encore l'unanimité relative des intellectuels), le lendemain nous mettons les choses au point en réclamant une aide accrue pour l'Indochine — non seulement, répétons-le, pour éviter les ennuis, mais pour bien nous prouver à nous-mêmes que nous ne sommes pas des naïfs ni des dupes de la rhétorique du « compagnon de route ».

Les intellectuels sont encore affaiblis — intérieurement du moins — par le fait que leurs idées, même lorsqu'elles traduisent de façon pertinente le mécontentement contemporain, sont rapidement reprises à leur compte par les *mass media* et transformées en lieux communs et en banalités. Ils ne peuvent plus contrôler, même par une obscurité voulue, le rythme de la distribution. Ainsi leurs productions se trouvent-elles bientôt dissociées d'eux-mêmes et de leurs coteries immédiates; dans la division du travail, la fonction de dissémination et de traduction leur échappe, et cette aliénation de leur « produit » laisse les intellectuels, même lorsqu'ils peuvent atteindre une plus large audience beaucoup plus rapidement qu'autrefois, avec un sentiment d'impuissance et d'isolement.

Enfin, la confiance en lui-même de l'intellectuel libéral est affaiblie par sa propre idéologie égalitaire qui l'a conduit non seulement à attaquer les barrières ethniques et les barrières de classes, mais aussi à se laisser gagner par les manières et les mœurs des classes inférieures en général. Alors que du temps de l'hégémonie de l'Est, les masses cherchaient à imiter les classes supérieures, si elles cherchaient vraiment à s'élever, aujourd'hui l'imitation se fait dans les deux sens, et les intellectuels ne sont

plus protégés par l'arrogance de l'élite et de la classe (et par les ignorances stratégiques que permet l'arrogance) des attitudes de leurs ennemis. Nous retrouvons, par exemple, le cynisme des couches inférieures dans le désir des intellectuels d'apparaître comme des « durs » et dans leur crainte de passer pour des naïfs. Ce côté « dur », par contre-coup, peut amener l'acceptation d'attitudes belliqueuses et vindicatives dans les affaires intérieures et extérieures, et un nouvel affaiblissement des espoirs et des mobiles idéalistes et désintéressés.

Quand la gauche perd du terrain, la droite en gagne. La droite a toujours cru, depuis que Roosevelt, « cet individu » est entré à la Maison Blanche, à la méchanceté diabolique du New Deal. Mais ce qui n'était jadis qu'une misanthropie à usage interne est désormais écrit en long et en large sur le globe : la droite a découvert ce qu'elle croit être la vérité intangible, qu'il n'y a plus qu'à répandre (la culpabilité totale, le mal absolu de l'idée de communisme et la perfection absolue de l'idée d'américanisme); elle entretient le zèle des missionnaires de cette vérité; elle estime désormais qu'elle possède une science plus neuve, meilleure, nettement plus d'avant-garde, même sur un sujet aussi limité que l'influence des communistes sur la culture et la politique américaine (voyez, par exemple, *The Freeman* et *The American Mercury*, ou *Mac Carthy and His Enemies*). De plus, cette nouvelle droite possède ce sentiment commode et peut-être essentiel du martyre, que son existence même donne à de nombreux intellectuels libéraux : elle se voit comme une minorité souffrant dans son désir d'éclairer le peuple.

Mais le parallèle ne doit pas être poussé plus loin. Car du temps qu'ils avaient de l'influence, la gauche et les libéraux voulaient vraiment faire quelque chose : ils avaient dans l'esprit des réformes précises et une législation précise. La nouvelle droite, avec les quelques intellectuels qui essayent de lui donner un programme, veut au mieux une atmosphère; elle n'a profondément aucun désir de changer le visage de la nation; elle tient beaucoup plus à changer le passé, à récrire l'histoire du New Deal, de la deuxième guerre mondiale et de ses suites, ou dans ses efforts les plus ambitieux, de tout le mouvement moderne. Ici encore, la comparaison de la nouvelle droite avec les communistes est instructive, car ces derniers, eux aussi, ont cherché à créer un certain état d'esprit : ils voulaient, sinon faire aimer l'Union soviétique aux Américains, du moins leur faire détester ses ennemis en Amérique même et

ailleurs. Dans ce but, ils ont consacré le plus clair de leurs efforts à récrire l'histoire récente et actuelle, à présenter un certain tableau du monde dans lequel le grand capital, d'un côté, soutenait le fascisme et l'antisémitisme, tandis que l'Union soviétique, de l'autre, protégeait les Noirs, les Juifs et les autres minorités, et défendait la classe ouvrière. La politique intérieure américaine a servi aux communistes à fournir des exemples de cette théorie générale et à recruter des convaincus pour la répandre. De même, on peut lire ou écouter les organes de la nouvelle droite sans rien trouver qui ressemble à un programme législatif : les projets de loi qu'ils proposent sont ceux qui expriment leurs sentiments sur le passé, tels que « l'amendement Bricker », ou la suppression de la pension de Hiss et les autres persécutions des communistes (avec des procédés que des chasseurs de communistes patentés comme le gouverneur Dewey trouvent injustes et maladroits) — la lutte pour faire passer ces mesures étant une lutte éducative pour réinterpréter le passé. En ce qui concerne le communisme mondial, ce groupe n'a rien à proposer pour renforcer les anti-communistes à l'étranger — que l'abaudon ou des suggestions étouffées de guerre préventive qui équivaudrait à un suicide. De fait, la haine que ce groupe éprouve pour le monde moderne, telle qu'elle se manifeste en Amérique même, est si grande qu'il ne lui reste guère d'énergie pour le reste du globe — ou plus exactement, il s'agit d'une volonté de destruction aveugle dans laquelle les batailles législatives et locales concentrent et dramatisent simplement le mécontentement.

Néanmoins, c'est actuellement ce groupe qui possède l'enthousiasme et le dynamisme qui étaient jadis l'apanage des libéraux. Ses dirigeants ne peuvent pas canaliser le mécontentement; ils peuvent l'interpréter : ils peuvent expliquer pourquoi tout a mal tourné — pour l'instant, cela suffit. Ainsi, la politique américaine propose-t-elle aujourd'hui l'image de l'intelligence sans la force ou de l'enthousiasme sans l'intelligence.

Combien de temps cette situation durera-t-elle ? Les événements internationaux seront probablement déterminants — l'humeur belliqueuse et l'isolationnisme de cette droite peuvent tenter ou effrayer l'Union soviétique et l'amener à se lancer dans de nouvelles aventures, ce qui déclencherait finalement une guerre d'anéantissement (très improbable à notre sens, et sûrement pas inévitable). Mais les dirigeants actuels des classes mécontentes

ne pourront pas se contenter de symboliser leur confusion et leur manque de convictions politiques satisfaisantes s'ils veulent consolider les nouvelles influences. Ils sont, au contraire, continuellement soumis à la tentation d'en revenir aux positions intellectuelles plus élaborées du « laissez-faire » ou de diverses variantes du fascisme — mais cela, ils le savent, leur ferait perdre une grande partie de leur clientèle éventuelle, qui n'est ni conservatrice au sens « libre entreprise » du terme, ni avide d'un grand branlebas civil et de l'aventure étrangère — encore qu'elle soit tentée. Il n'est pas surprenant que le Congrès représente la pointe extrême de la force de ce groupe, puisque le Congrès est un porte-voix grossissant l'humeur du pays — et un porte-voix extrêmement démocratique — en même temps qu'une machine à faire de la saucisse et à voter des lois. L'enthousiasme, cependant, sombre vite dans la monotonie et, s'il n'est pas institutionnalisé au moment où il est le plus vigoureux, s'éteint rapidement.

En somme, il y a vingt ans, les intellectuels avaient pris la tête des sous-privilégiés en leur proposant un programme de changements économiques; ce programme prouvait qu'ils étaient capables d'interpréter la situation des travailleurs non organisés, des groupes minoritaires et des « fermiers » marginaux. Aujourd'hui, un groupe de classes différent (comprenant un grand nombre de ces anciens groupes sous-privilégiés ayant désormais accédé au niveau des revenus moyens) veut faire quelque chose, mais ce qu'il veut (en partie du fait même qu'il n'a plus à lutter pour sa subsistance ou pour le droit de vote) est beaucoup plus difficile à formuler. Ces nouveaux groupes veulent une interprétation du monde; ils veulent, ou plutôt ils pourraient être préparés à vouloir une vie plus satisfaisante.

C'est la qualité insuffisante de la vie telle qu'elle s'offre à elles aux États-Unis qui nourrit en grande partie le mécontentement des classes mécontentes. Leur richesse, leur accès partiel à la culture et leurs contacts étroits avec les moyens de communication de masse — en vérité, le fait qu'ils possèdent un grand nombre des insignes qu'on leur a appris à associer avec la bonne vie — tout cela les laisse inquiets, mal à l'aise à Sion. Ils doivent continuellement chercher des raisons pour expliquer leur inquiétude — et les raisons développées par les intellectuels pour le profit des précédents prolétariats ne s'appliquent pas, de toute évidence, à leur cas.

Est-il concevable que ce soient les intellectuels, plutôt que leurs ennemis, qui contribuent à apporter de nouvelles interprétations et à dissiper, par des initiatives créatrices, une partie du ressentiment des classes mécontentes ? Quel est en vérité le genre de vie qui convient à une société dont les classes inférieures sont dévorées par la prospérité plus rapidement que l'immigration portoricaine ne les remplace ? Nous n'avons presque aucune idée des formes que peuvent prendre les réponses, s'il en existe. Mais nous savons qu'un obstacle au rapprochement entre les classes mécontentes et les intellectuels est le fait que beaucoup de ces derniers sont eux-mêmes issus de la petite bourgeoisie et qu'ils détestent les valeurs qu'ils ont laissées derrière eux — l'antipathie n'étant pas à sens unique. Ils se prennent d'un snobisme qui leur rend totalement étrangers les intérêts des demi-cultivés — plus étrangers que les intérêts des classes inférieures. C'est seulement dans le nouveau creuset de l'Armée que peuvent se présenter des situations où les intellectuels découvrent que les individus des classes mécontentes « ne sont pas si mal », malgré leurs goûts empoisonnés dans le domaine de la politique et de la culture — situations où la grande camaraderie du sexe masculin et la camaraderie plus grande encore de la haine des galonnés comblent le fossé creusé par le développement inégal de la mobilité sociale et du statut culturel. Bien entendu, supposer que les intellectuels peuvent faire beaucoup pour guider les classes mécontentes en se faisant des amis et en influençant les gens dans leur sein est aussi ridicule que de supposer que les Juifs peuvent combattre efficacement l'antisémitisme politique en se montrant aimables avec des non-Juifs. Néanmoins, il n'est qu'un côté d'où puisse venir la compréhension, et c'est le leur.

David RIESMAN et Nathan GLAZER

(Traduit par René Guyonnet)

Cet article est extrait du recueil The New American Right, *présenté par Daniel Bell (Criterion Books, New York). Il a paru pour la première fois dans* Partisan Review, *en hiver* 1955.

Lucien Goldmann.

PROPOS DIALECTIQUES

La pensée marxiste traverse depuis environ trente ans une crise exceptionnellement profonde. C'est là un secret de polichinelle que chacun reconnaît et déplore en privé et que quelques-uns, tels Sartre répondant à Hervé, et Lefebvre dans un article reproduit dans ce numéro ont abordé publiquement avec toute la vigueur souhaitable.

Dans la mesure même, cependant, où la prise de conscience généralisée de l'existence d'une crise constitue une première étape indispensable vers son dépassement, il est permis de penser que nous nous trouvons aujourd'hui à un tournant. Pour la première fois depuis de longues années la perspective, non pas d'une remontée rapide — on ne retrouve pas en quelques mois ni même en quelques années le niveau élevé où se situait la pensée marxiste des années 1910-1928 — mais d'une amélioration possible se dessine à l'horizon.

Et dans la mesure où un groupe, comme un individu, ne saurait dépasser *réellement* une crise qu'en l'assumant avec entière conscience, la tâche la plus importante pour les penseurs marxistes d'aujourd'hui nous semble être l'élaboration d'une analyse rigoureuse des causes, de la nature, de l'étendue et de l'évolution de la crise intellectuelle, morale et politique du mouvement ouvrier au cours des trente dernières années ; ce qui d'ailleurs impliquerait, en dernière instance, la mise sur pied d'une *histoire marxiste* du mouvement ouvrier et de la pensée socialiste de toutes nuances depuis Marx jusqu'à nos jours. Ce serait là bien entendu une œuvre de longue haleine nécessitant la convergence de nombreux efforts individuels et collectifs. Mais s'il ne saurait être question d'entreprendre dès maintenant un pareil travail, il nous

semble en revanche que l'on peut, d'ores et déjà, poser les premiers jalons par une discussion *libre*, *ouverte* et *amicale* entre tous ceux, qui d'une manière ou d'une autre — et quelles que soient leurs divergences idéologiques — s'intéressent à la pensée marxiste et au socialisme en général.

En fait, aucune discussion théorique significative et fructueuse entre les tenants des différentes tendances du marxisme n'ayant été possible pendant les vingt ou trente dernières années, la seule réaction théorique contre la crise générale de la culture et de l'humanisme socialistes (nous employons ces mots pour désigner à la fois la pensée scientifique, la pensée philosophique, la littérature et l'art) qui promettait une certaine efficacité, a été le travail de recherche et de création de quelques francs-tireurs — « hérétiques » officieux ou déclarés — qui essayaient de contrebalancer jusqu'à un certain point par leur travail l'incomparable baisse de niveau du marxisme stalinien et son obscurantisme.

Il nous semble qu'aujourd'hui, cependant, un changement d'atmosphère se dessine, rendant possible, sinon un accord, du moins une discussion franche, cordiale, respectueuse des opinions d'autrui et néanmoins radicale et dépourvue du moindre ménagement sur le plan théorique (sans quoi elle n'aurait aucune utilité). Une pareille discussion ne pourrait sans doute pas porter sur les réalités sociales et culturelles elles-mêmes que nous connaissons encore très mal et de manière tout à fait partielle (c'est en cela que réside la crise de la pensée marxiste) et qu'il s'agit précisément d'étudier et de connaître par les efforts de chacun d'entre nous. Elle pourrait toutefois porter sur un certain nombre d'ouvrages sérieux, d'inspiration marxiste ou ayant pour objet soit l'œuvre de Marx soit le marxisme en général, même si leurs auteurs sont étrangers ou hostiles au marxisme [1].

Mais s'il est difficile aujourd'hui de trouver plusieurs penseurs marxistes ayant une compétence sérieuse sur tel ou tel sujet particulier, il nous semble en revanche que l'existence même d'un ensemble d'intérêts communs permet des remarques utiles (ne serait-ce que pour ouvrir la discussion) à propos d'une étude écrite par un chercheur qui lui a consacré plusieurs années de

1. Nous pensons ici en premier lieu aux ouvrages consacrés au marxisme par des ecclésiastiques ou des catholiques, ouvrages qui, chose paradoxale au premier abord, constituent pour l'instant le principal apport français à l'étude du marxisme.

travail, d'autant plus que les sujets les plus divers posent souvent les mêmes problèmes de méthode. C'est de cet esprit que procéderont les chroniques que nous commençons aujourd'hui.



Pourquoi des philosophes ? Sous ce titre, un pamphlet signé Jean-François Revel obtient actuellement auprès du public cultivé — que la lecture de « sottisiers » de gens connus et en place amuse toujours — un incontestable succès de curiosité [1].

Au delà de cette effervescence de surface le livre nous paraît faire œuvre utile dans la mesure où il signale des dangers très réels : l'apparition de nouvelles scolastiques et de nouveaux académismes, l'ouverture d'un fossé entre la vie réelle et la pensée philosophique officielle, dans la mesure aussi où il souligne la différence entre d'une part la pensée authentique, l'effort pour comprendre la réalité humaine, et de l'autre un certain jeu conceptuel, conforme à certaines règles conventionnelles qui occupe souvent la scène philosophique « mondaine ».

En tant que pamphlet, l'écrit de J.-F. Revel possède à peu près les qualités et les défauts des bons ouvrages du genre. Il est vivant, facile et même agréable à lire, souvent injuste dans le détail et pourtant juste dans l'ensemble, car il pose un vrai problème qui risque de passer inaperçu, la plupart des gens cultivés ayant une fâcheuse tendance à confondre la pensée officielle avec la pensée tout court, soit deux réalités qui coïncident parfois (il est vrai que J.-F. Revel néglige un peu trop cette éventualité) mais tendent souvent à s'écarter l'une de l'autre et même à s'opposer.

J.-F. Revel n'indique pas explicitement ses propres positions; néanmoins les courants de pensée et les œuvres individuelles qu'il accepte et apprécie : la philosophie classique, la psychanalyse, le marxisme, l'œuvre de Piaget et de Wallon, enfin, *avec beaucoup de réserves sur le plan théorique, l'Être et le Néant* de Sartre et le *Descartes* de M. Guéroult permettent de supposer que J.-F. Revel est un homme de « gauche » et le situent objectivement assez près du marxisme voire du marxisme officiel. (La sympathie envers la psychanalyse reste aujourd'hui largement dans les limites de ce que tolèrent même les marxistes les plus dogmatiques.)

Disons d'emblée que nous adhérons à un certain nombre des

1. Ed. Julliard

points de vue positifs de J.-F. Revel, notamment au propos majeur de son livre qui est d'affirmer que l'unique tâche d'une pensée authentique est de comprendre la réalité et que l'analyse conceptuelle n'est qu'un moyen et ne saurait jamais devenir une fin en soi. Allant même plus loin que lui nous trouvons que deux de ses thèses concernant la psychologie, à savoir qu'elle doit toujours partir de *faits particuliers*, les étudier en tant qu'*événements* pour aboutir à une théorie générale devant à son tour faciliter la compréhension des faits dont on était parti et de nombreux autres qu'on étudiera par la suite, et aussi que la science doit être à la fois *explicative et compréhensive*, sont en réalité valables pour *toutes les sciences humaines*.

Mais quand, partant de ces positions qui nous paraissent justes, M. Revel entreprend de faire le procès de la pensée philosophique contemporaine, il nous semble que certaines de ses analyses sont incomplètes et même contestables.

Incomplètes certainement, lorsque, signalant le danger et la croissance de scolastiques, il ne le fait que par rapport à *deux* des trois courants idéologiques qu'il accepte entièrement à savoir la philosophie classique et la psychanalyse.

Il reproche, en effet, aux historiens de la philosophie — même aux meilleurs, à ceux dont il ne conteste aucunement l'apport sur le plan de la technique historique — de traiter la pensée des philosophes qu'ils étudient comme un pur objet d'étude sans se demander ni jusqu'à quel point elle est vraie ou fausse, ni quelle signification elle peut encore avoir pour *nous* hommes du XXe siècle.

Sur ce point il nous semble que J.-F. Revel a raison et que, malgré les progrès de la technique historique, une histoire de la philosophie qui rompt de manière radicale avec la philosophie systématique, abandonne par cela même la tradition des philosophes qu'elle étudie et pour lesquels le problème le plus important était justement de savoir si leurs idées étaient vraies ou fausses. Une des principales raisons qui permettent de voir dans le marxisme la forme contemporaine de la pensée classique est précisément le fait qu'il unit une méthode historique positive au souci de juger chaque idée sous l'angle de sa valeur de vérité.

De même J.-R. Revel se sert de plusieurs citations, à la vérité assez cocasses, pour illustrer la différence de niveau qui sépare l'œuvre de Freud d'une réunion de psychanalystes contemporains.

Mais, chose surprenante, il n'y a dans l'ouvrage de M. Revel

presque aucune mention de l'existence d'une scolastique marxiste contemporaine [2]; à croire que MM. Garaudy, Kanapa, Besse, etc. n'ont jamais existé.

Faut-il en conclure que J.-F. Revel voit dans le marxisme stalinien une continuation valable de l'œuvre de Marx et d'Engels? Ces deux lignes citées semblent indiquer le contraire; de plus l'intelligence de J.-F. Revel rend la chose fort peu probable.

S'agit-il alors d'une omission voulue, de la décision consciente de n'attaquer que ses adversaires ? Cela affaiblirait singulièrement la portée d'un pamphlet qui juge la pensée contemporaine au nom d'une exigence de renouveau et de retour à une recherche sans ménagement de la vérité.

C'est peut-être à partir de là qu'on pourrait répondre à une question soulevée par J.-F. Revel dans une lettre adressée à l'*Observateur* dans laquelle il s'étonne que Maurice Nadeau ait refusé à son livre le « grade d'essai ». Il nous semble que Nadeau avait parfaitement raison, car ce qui caractérise l'essai depuis Montaigne à travers Nietzsche, Burckhardt, Huizinga, etc., jusqu'au *Musée Imaginaire* de Malraux, est l'existence dans ces ouvrages de deux plans, celui de l'étude de l'objet à *l'occasion* duquel est écrit le livre et celui des problèmes urgents et non encore résolus qui se posent à son auteur et dont l'expression est la raison *essentielle* d'un texte écrit en *apparence* pour étudier un objet extérieur.

C'est ce que Lukacs appelle l'ironie interne de tout essai véritable et qui manque entièrement au livre de J.-F. Revel. Celui-ci ne se livre jamais lui-même et ne laisse rien entrevoir de ses propres problèmes. Il parle *réellement* et *seulement* des gens qu'il critique et situe son livre sur un plan unique, de sorte que s'il a réellement voulu écrire un essai et s'il a écrit en fin de compte un pamphlet, cela est dû peut-être à son parti pris de cacher la moindre faille, le moindre doute concernant ses propres positions ainsi que celles des penseurs qui lui sont le plus proches.

Par ailleurs, il faut constater que si J.-F. Revel semble beaucoup ménager le marxisme contemporain, il est injuste et par cela même peu efficace dans sa polémique contre Heidegger.

Soulignons, pour éviter tout malentendu, que nous ne voulons

2. Si ce n'est la parenthèse suivante : « Hegel et Marx (eux aussi à mon sens vulgarisés et déformés à l'excès sur ce point) » (page 102) et un passage consacré à notre ouvrage *Le dieu caché*, passage sur lequel nous reviendrons plus loin et qui ne parle pas explicitement de marxisme.

nullement prendre la défense de ce dernier dont la pensée nous semble réellement erronée, romantique et réactionnaire; nous pensons même qu'il serait urgent de la transposer une fois en un langage clair (ce qu'a fait A. de Waehlens pour *Sein und Zeit*) et accessible au public français en l'accompagnant d'une critique valable et sérieuse.

Cependant, réactionnaire, romantique, erronée, la pensée de Heidegger existe et exerce même une influence croissante. C'est pourquoi il est inutile d'affirmer (page 172) que *Sein und Zeit* n'est qu'«un exercice de style. » Plus encore il arrive à J.-F. Revel de ne pas reconnaître sous le travestissement terminologique qu'elles ont subi chez Heidegger certaines idées fondamentales de la pensée marxiste [3]. C'est le cas pour la distinction entre l'*Être* et l'*Étant*, par exemple.

Une des idées fondamentales de l'épistémologie dialectique est précisément que tout concept à caractère théorique et toute réalité psychique purement cognitive, qu'il s'agisse de la perception ou de l'idée de la maison d'en face, de l'idée de la Révolution française, de l'idée de Dieu ou de n'importe quelle idée métaphysique ne peut être réellement comprise et jugée dans son contenu de vérité que si on l'insère dans une relation globale temporelle et dynamique entre, d'une part, le sujet pensant et le groupe social auquel il appartient, et d'autre part l'ensemble du monde social et naturel du monde ambiant. (Il ne serait même pas erroné du point de vue marxiste d'appeler *Être* l'ensemble le plus vaste comprenant à la fois le sujet et l'objet de la pensée et de l'action. Il arrive même parfois à Lukacs d'employer avant Heidegger ce terme dans le même sens.)

Par contre le terme *Étant*, pour désigner tout élément cognitif (objet d'un concept, d'une idée ou d'une perception [4]) est évidemment particulier à Heidegger. La distinction en elle-même cependant et la conclusion qui en résulte de l'impossibilité d'une

3. Elles sont probablement parvenues, directement ou indirectement, chez Heidegger à partir de Lask et de Lukacs. Il est vrai qu'incorporées à une philospphie romantique, elles ont été jusqu'à un certain point modifiées.

4. Ou bien affectif ou actif, ce qui est la *même chose* car la séparation du contexte historique sous *n'importe quelle forme* rend possible un savoir *cognitif* qui se veut autonome. Un *Étant* est toujours chez Heidegger quelque chose qu'on peut penser illusoirement en dehors de la totalité, quelque chose dont on peut faire la « science » ou la métaphysique.

connaissance philosophiquement et scientifiquement suffisante[5] des réalités individuelles en général et des événements — historiques ou individuels — en particulier, sur un plan purement théorique et non philosophique nous paraît être une idée fondamentale de l'épistémologie hégélienne et marxiste que Heidegger a simplement exprimée (et implicitement modifiée jusqu'à un certain point) dans le langage de sa propre philosophie.

Le cas est d'ailleurs analogue pour la « Stimmung » à laquelle, nous dit J.-F. Revel, « Heidegger confie la conscience de l'être, et que bien entendu, il ne faut pas confondre avec *aucun* des sens qu'on prête d'ordinaire au mot sentiment ».

Là aussi, J.-F. Revel, qui fait une grande place à la pensée marxiste ne s'est pas aperçu qu'il s'agit d'un problème philosophique qui se retrouve presque analogue dans le marxisme.

Les Thèses sur Feuerbach, un des textes classiques de l'épistémologie marxiste, expliquent précisément que la relation authentique et non mystifiée du sujet humain avec le monde ambiant n'a jamais — même dans la perception — un caractère purement théorique et cognitif; Marx insiste — il est vrai — sur le caractère à la fois *cognitif* et *actif* de cette relation. Mais tous ses écrits montrent qu'il n'a bien entendu jamais ignoré son caractère *affectif* et qu'il l'a toujours conçue comme une structure *globale* dans laquelle tout essai d'isoler radicalement un aspect partiel mène à l'idéologie et à la mystification. Or, précisément, nos langues occidentales modernes qui sont le résultat de plusieurs siècles de culture rationaliste et empiriste basée sur une séparation radicale du cognitif, de l'affectif et de l'actif ne possèdent aucun terme pour désigner cette relation totale qui constitue l'essence même de la réalité humaine.

Nous sommes là devant un des aspects de la difficulté que pose l'exposition d'une pensée dialectique dans un langage formé par le rationalisme et l'empirisme classiques.

5. Sur ce point une certaine distinction semble s'imposer entre les positions marxistes et heideggeriennes. Pour le marxisme les deux choses se confondent, une connaissance philosophiquement insuffisante l'est aussi nécessairement du point de vue de l'étude positive et scientifique, les faits individuels et notamment humains ne pouvant être connus de manière positive que dans une perspective dialectique. Heidegger, par contre, semble, le plus souvent, reconnaître à l'étude positive et non philosophique de l'ontique, une certaine validité dans son domaine propre, tout en affirmant et en soulignant son insuffisance du point de vue philosophique.

Sans doute, et ce n'est pas là un accident, les marxistes ont-ils tendance à employer faute de mieux des termes à consonance active ou cognitive tout en rappelant qu'il faut y comprendre aussi l'affectif qui n'est pas compris dans la signification courante. Le romantisme et le désir de « profondeur » de Heidegger le poussent à choisir de préférence des termes à consonance affective (tel précisément la Stimmung) en rappelant chaque fois qu'il ne faut pas leur donner le sens courant. Il s'agit cependant ici d'un problème philosophique réel et non d'un simple désir de mystification.

En général il nous semble qu'un marxiste ne saurait, à une exception près, critiquer Heidegger *au niveau des concepts philosophiques les plus généraux de sa pensée* précisément parce qu'il n'a fait que transposer dans son propre langage des idées qui se trouvaient déjà chez Marx et Lukacs. Une critique fondée devrait commencer par contre au niveau de ses affirmations sur la structure de l'être, sur la nature de l'histoire, et aussi sur le problème philosophique fondamental des rapports entre l'ontique et l'ontologique [6].

Sur ces points nous sommes d'accord avec la plupart des remarques de J.-F. Revel; nous ajouterons cependant qu'elles nous paraissent un peu trop rapides et que la critique de la philosophie heideggerienne devait être élaborée à un tout autre niveau.

Un autre point assez important sur lequel J.-F. Revel nous paraît ou incomplet ou contestable est son approbation sans réserve de la psychanalyse freudienne. Nous lui concédons volontiers que celle-ci a été une des grandes révolutions dans l'histoire des sciences humaines et notamment une étape décisive dans la constitution d'une psychologie positive. Nous lui concédons aussi la richesse d'enseignements *méthodologiques* que tout historien ou sociologue peut trouver dans l'œuvre de Freud. Il nous semble seulement que lorsque la psychanalyse essaie de dépasser le domaine de la psychologie et de la thérapeutique pour se lancer dans l'explication

6. En langage « heideggerien » Heidegger a raison lorsqu'il dit qu'on ne saurait comprendre l'ontique qu'à la lumière de l'ontologique; il a par contre tort quand il semble penser que l'on pourrait comprendre l'ontologique en dehors d'une étude positive de l'ontique, l'Être autrement que par l'étude positive de l'Étant. (En langage marxiste : on ne peut pas comprendre un fait historique individuel en dehors d'une conception dialectique de l'histoire; il n'y a pas d'étude valable de la totalité historique en dehors de l'étude positive des faits historiques individuels.)

de faits historiques et culturels ou pour devenir même une théorie générale de la culture, elle devient particulièrement faible et perd toutes les qualités qu'elle avait dans son domaine propre et limité.

Loin de nous l'idée d'entreprendre ici une critique sérieuse de la psychanalyse; ce qui nous semble cependant clair, c'est l'impossibilité de concilier l'explication psychanalytique des faits culturels et sociaux avec leur explication selon le matérialisme historique. Une œuvre littéraire, par exemple, est sans doute *à la fois* un produit individuel et un produit collectif, une réalité historique et culturelle. En tant que produit individuel elle s'explique sans doute par des facteurs psychiques et très souvent en grande partie par des facteurs psychiques mis en lumière par l'œuvre freudienne. Mais précisément une pareille analyse ne voit l'œuvre qu'en tant que symptôme biographique et psychique individuel et *n'approchera jamais* sa valeur proprement littéraire et historique. Pour le matérialisme dialectique celle-ci ne saurait s'expliquer que par des facteurs collectifs qui agissent sur la psychologie individuelle et font qu'une certaine structure psychique devienne non seulement possible mais encore typique et par cela même, favorable à la création d'une œuvre littéraire. Le matérialisme dialectique peut ainsi intégrer la psychanalyse en tant que théorie psychologique et technique thérapeutique, *la réciproque ne saurait cependant être valable.* Il se peut que M. Revel soit d'un avis différent. Ce qui nous paraît étonnant, c'est qu'il se réclame à la fois de la psychanalyse et du marxisme sans même mentionner l'existence d'une difficulté dans la conciliation des deux théories.

Un quatrième problème assez important et qui a déjà provoqué de nombreux débats parmi les marxistes est celui des rapports entre les sciences humaines et la philosophie, ou, en termes plus familiers, celui de la possibilité d'une sociologie, d'une psychologie et d'une économie non philosophiques. Là aussi nous ne saurions analyser le problème et nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à un de nos ouvrages antérieurs [7]. Il est cependant surprenant de voir qu'à certains endroits J.-R. Revel soutient des positions liées dans l'histoire du marxisme au nom de Lukacs (et que nous avons repris dans l'ouvrage mentionné plus haut) en nous disant qu'il faut toujours étudier *le fait individuel, l'événement*, alors que d'autres fois il glisse tout naturellement vers les positions opposées,

7. L. G. : *Sciences humaines et Philosophie.* P.U.F. 1952.

défendues dans la littérature marxiste par Boukharine et par les staliniens (sur ce point les deux courants sont d'accord) de la possibilité d'une sociologie, d'une psychologie et d'une économie scientifiques et non philosophiques. Là aussi il nous semble que J.-F. Revel aurait mieux fait d'aller plus au fond du problème et surtout de préciser davantage ses propres positions [8].

Après ces quelques réserves portant sur des points limités mais néanmoins importants de l'ouvrage, et aussi après avoir aussi précisé qu'il s'agit d'un livre vivant, utile et courageux, abordons le problème fondamental posé par le titre du livre. Encore faut-il ajouter que dans sa conclusion J.-F. Revel limite brusquement la portée de sa question :

« Alors à quoi bon, en effet, des philosophes ? Ou du moins *ces* philosophes ? (page 174). Il va de soi que la seconde question nous intéresse fort peu ici. Les penseurs et auteurs mis en cause jugeront eux-mêmes s'ils veulent répondre ou non à J.-F. Revel [9].

8. Il est bon de rappeler que *Le Capital* a pour sous-titre non pas *traité* mais *critique* de l'économie politique.

9. Puisqu'il nous a cependant attaqué aussi (p. 103-104) en écrivant : « La « structure » est devenue l'unité de vocabulaire, l'« ultima ratio » de la philosophie et de la psychologie contemporaines. C'est une entité douée d'un pouvoir comme les « vertus », les « entéléchies » scolastiques. Vous définissez, par exemple, la « vision tragique » à l'aide de quelques traits arbitrairement choisis par vous; vous décrétez que c'est une structure : la « structure tragique ». Après avoir créé cet être de raison, vous expliquez que tels et tels phénomènes sont tragiques... parce qu'on y trouve la structure tragique. C'est le retour pur et simple à l'explication par la « vertu dormitive », remarquons que :

a) Nous n'avons jamais rien *expliqué* par la vision ou la structure tragique. Les chapitres *explicatifs* de notre ouvrage (VI et VII) portent sur la structure sociale et politique de la France au XVII[e] siècle et sur les divers courants du jansénisme.

b) La vision tragique est un instrument conceptuel de *compréhension* et non *d'explication*.

c) Il n'est pas créé arbitrairement mais à partir des œuvres de Racine, Pascal, Kant, qu'il s'agissait de comprendre. (Pour prouver le caractère erronné et *objectivement* arbitraire de notre analyse il faudrait montrer que la structure élaborée par nous ne s'applique pas aux œuvres dont nous étions partis.)

d) D'accord en cela avec M. Revel nous croyons :

1° Qu'une analyse positive des faits humains doit être à la fois *compréhensive* et *explicative*.

2° Qu'elle doit partir des faits individuels pour élaborer des concepts généraux permettant de saisir les aspects essentiels des faits dont on était parti.

e) Nous ne voyons pas quel autre concept *compréhensif* que celui de structure pourrait permettre de réaliser ce programme. Celui-ci se retrouve

La première cependant nous paraît réellement importante et nous avons regretté qu'en critiquant la philosophie contemporaine, J.-F. Revel (qui reconnaît l'importance de philosophes classiques comme Descartes ou Hégel) n'ait pas mis un peu mieux en lumière les qualités que devrait présenter et les fonctions que devrait remplir selon lui une philosophie authentique, et grâce auxquelles on pourrait juger les insuffisances qu'il dénonce avec tant de fougue et de passion.

J.-F. Revel, et nous sommes ici d'accord avec lui, préconise le développement des recherches scientifiques positives, il faudrait cependant analyser sérieusement la liaison entre la philosophie et la constitution des diff'rentes sciences, se demander quelles ont été les relations entre, d'une part le rationalisme, l'empirisme et même le kantisme, et d'autre part la constitution de la physique moderne, quelles ont été et quelles sont encore les relations entre la phénoménologie et certains développements de la psychologie telles par exemple la psychologie de la Forme, les relations entre la philosophie dialectique hégélienne et marxiste et la constitution et le progrès de sciences historiques et sociales; se demander, dans chaque cas, si cette relation est accidentelle ou nécessaire, et, dans cette dernière éventualité, s'il s'agit d'une nécessité temporaire (ce qui nous semble être le cas pour les sciences de la nature) ou d'une nécessité constitutive pour la pensée scientifique comme telle (ce qui nous paraît être le cas pour les sciences historiques). Ce sont là des problèmes qui dépassent sans doute les limites d'un livre comme celui de J.-F. Revel mais en les abordant l'auteur aurait pu peut-être trouver, sur le plan de ses propres valeurs, une réponse positive à la question de laquelle il était parti.

*
* *

Tous ceux qui s'intéressent au marxisme ont remarqué la série d'ouvrages écrits par des Pères Jésuites sur l'œuvre de Marx en particulier ou sur le marxisme en général. En France, à côté de nombreux articles et des travaux déjà anciens du R. P. Fessard, trois livres viennent de paraître dus à la plume des R. P. Bigo, Chambre et Calvez. A l'étranger l'étude du R. P. Wetter parue en allemand et en italien a soulevé de nombreuses discussions.

Ajoutons aussi que, dans le vide presque total des études françaises sur le marxisme, les trois ouvrages que nous venons de

en tout cas dans la Psychanalyse, la Psychologie de la Forme, les écrits de Piaget et la pensée marxiste.

mentionner se sont sans difficulté et à juste titre assuré une place de premier plan.

Avant de développer aujourd'hui quelques remarques sur l'étude du R. P. Chambre (nous reviendrons ensuite sur les deux autres), il faut cependant nous demander comment s'explique ce brusque intérêt des milieux jésuites pour le marxisme, ne serait-ce que dans la mesure où la connaissance des valeurs qui animent objectivement un travail théorique facilite beaucoup la compréhension et de ses limites et de ses qualités positives.

Aucun de ces auteurs n'est bien entendu marxiste, aucun d'entre eux n'a de sympathie réelle pour le marxisme. Néanmoins aucun de ces ouvrages n'est au premier chef un livre de polémique ou de combat. On y trouve, au contraire, une grande richesse d'information et un effort très sérieux pour comprendre la pensée qu'ils étudient.

A la réflexion, le phénomène perd son caractère insolite et l'on s'aperçoit que la pensée socialiste des dernières décades a été un peu trop hypnotisée par l'alliance de l'Église et de l'ordre social capitaliste et bourgeois.

Non que cette alliance n'ait été une réalité difficilement contestable, mais on oublie trop souvent que l'ordre bourgeois intéressait l'organisation temporelle de l'Église non pas en tant que *bourgeois* mais en tant qu'*ordre existant et établi*. L'Église catholique est bien plus ancienne que le monde capitaliste et si depuis tant de siècles elle a été dans l'ensemble par son organisation temporelle presque toujours une force conservatrice, si elle n'a que très rarement joué pendant cette période un rôle progressif dans l'histoire, elle a su en revanche s'adapter après coup avec une souplesse et une intelligence remarquables, à tous les grands bouleversements sociaux, et cette faculté d'adaptation lui a permis de survivre à toutes les révolutions.

Dans cette adaptation, processus s'étendant chaque fois sur de longues années, la politique de certains ordres religieux ou bien la création d'ordres nouveaux *ad hoc* a toujours été un facteur décisif.

On sait que les Bénédictins, et plus tard les Cisterciens, ont été parmi les agents les plus importants de pénétration de la société féodale par l'Église, et de l'adaptation de celle-ci à la structure sociale du Haut Moyen Age; que la création au XIIIe siècle des ordres mendiants dominicains et franciscains a correspondu à

la nécessité pour l'Église de s'adapter à la naissance des villes et de pénétrer dans le monde urbain où les différentes hérésies (Cathares, Vaudois, etc.) étaient en train d'occuper le vide idéologique laissé par l'organisation vieillie des anciens ordres monastiques qui avaient gardé un caractère rural. Lorsque enfin la société bourgeoise moderne a commencé à se constituer aux XVe et XVIe siècles, son idéologie, en face d'une Église fort peu adaptée aux nouvelles structures sociales, fut d'abord un humanisme à tendance libertine, et, sur le plan religieux, la réforme sous ses différents aspects (on connaît les célèbres études de Max Weber sur les liens entre le calvinisme et le capitalisme).

L'ordre des Jésuites, fondé au XVIe siècle, avait pour tâche de lutter contre l'extension de la Réforme, non par la défense des anciennes formes de la pensée catholique (les ordres existants s'y attachaient déjà), mais au contraire, par l'adaptation, autant que cela était possible de la pensée et de l'action de l'Église catholique au nouvel ordre social et politique en train de se consolider.

On connaît, ne serait-ce que par les *Provinciales*, l'indignation que les « compromissions » et le modernisme des Jésuites — leur désir d'assurer à tout prix l'influence de l'Église sur les nouvelles classes dirigeantes, leur réalisme politique — ont provoqué chez les défenseurs des anciennes traditions.

Par la suite, les Jésuites ont gardé ce caractère d'ordre souple, prêt à toutes les compromissions nécessaires pour assurer la pénétration de l'Église dans les milieux sociaux déjà constitués; ils ont été à l'avant-garde des essais de pénétration catholique aux Indes (Saint François-Xavier) et en Chine, et ont toujours choqué les chrétiens attachés aux anciennes traditions par leur « modernisme » et leur facilité à adapter la pensée catholique aux coutumes et aux mœurs du milieu où ils essaient de la répandre.

Bien entendu il ne s'est jamais agi dans tout cela de concessions unilatérales, de la reprise pure et simple des mœurs et de l'idéologie existante par l'Église catholique en général et par les Jésuites en particulier. C'était au contraire une politique réaliste, poussant les concessions aussi loin que possible afin de sauvegarder les exigences essentielles de l'Église catholique sur le plan spirituel et temporel. Et lorsque ces exigences étaient menacées, les Jésuites savaient lutter avec autant sinon plus d'énergie et de rigidité que tous les autres ordres. Aussi ont-ils été souvent en conflit avec

les pouvoirs temporels et comptent-ils pendant les quatre derniers siècles autant sinon plus de martyrs que les autres ordres.

Les relations de l'Église avec le monde socialiste n'ont jamais été linéaires ni simples. Mais on peut dire en gros, que durant la période où le mouvement socialiste fut purement oppositionnel, l'Église, force conservatrice par exellence, lui fut hostile et se rallia aux forces de l'ordre qui le combattaient. Aujourd'hui, la situation est tout à fait différente. Depuis quarante ans déjà il existe en U.R.S.S. un gouvernement qui se réclame du socialisme et du marxisme. Et même, depuis la seconde guerre mondiale et surtout depuis la révolution chinoise, des gouvernements du même genre se sont constitués dans une série d'autres pays. Or, si l'Église catholique est étroitement liée depuis quatre siècles à l'ordre social et politique capitaliste, une tradition bien plus ancienne, toujours prête à réapparaître aux époques de crise, la pousse à ne jamais négliger les perspectives historiques d'ensemble et à toujours tenir compte des réalités sociales et politiques nouvelles, une fois que celles-ci ont triomphé et semblent solidement établies.

Dans ce cas précis deux faits s'ajoutent à cette situation :

a) Les pays socialistes sont pour une très grande part des contrées non catholiques, où le catholicisme essaie de pénétrer depuis longtemps.

b) Leurs gouvernements, une fois constitués, se sont trouvés en lutte avec des forces oppositionnelles et ont rétabli toute une série de dispositions et d'institutions sociales à caractère conservateur. Par cela même ils sont, aux yeux de certains penseurs catholiques, revenus sur quelques points au « droit naturel » et aux « réalités humaines fondamentales ».

Tout cela devait nécessairement poser dans les milieux de l'Église le problème de la possibilité d'un *modus vivendi* avec les pouvoirs établis et de la direction dans laquelle il faudrait agir pour en créer les prémisses. Il est vrai que, dans certains milieux catholiques, cela a abouti à la pénétration d'idées à caractère socialiste et à des efforts de synthèse entre les deux positions. Chez les Jésuites la situation était pourtant différente.

Toute leur histoire les qualifiait pour être, d'une part, bien plus imperméables que tous les autres milieux religieux à l'influence d'idées étrangères au catholicisme. Mais d'autre part, sur le plan de l'action, bien plus aptes à aller aussi loin que possible dans la voie des concessions et de l'adaptation.

Tout cela n'est bien entendu qu'à l'état de tendance, mais il nous semble que la floraison d'ouvrages d'origine jésuite sur Marx et le marxisme en est une des premières manifestations.

Il va de soi que nous analyserons ces ouvrages sur un plan purement scientifique. Mais nous pouvons d'ores et déjà prévoir que les valeurs et le souci pastoral qui ont consciemment ou inconsciemment présidé à leur élaboration nous permettront de mieux comprendre et leurs réelles qualités et les importantes lacunes scientifiques qu'ils présentent. C'est notamment le cas pour l'étude que le R. P. Chambre a consacré au *Marxisme en Union Soviétique* [10], sur laquelle nous voudrions formuler quelques remarques.

Si nous en parlons avant les ouvrages des R. P. Bigo et Calvez, c'est en premier lieu parce qu'elle traite d'un problème sur lequel nous sommes très peu compétent et nous ne saurions faire que quelques remarques partielles. En effet, ne lisant pas le russe nous ne pourrons discuter de l'ouvrage qu'à la lumière des quelques traductions dans les langues qui nous sont accessibles. Néanmoins, plusieurs remarques d'ordre méthodologique nous paraissent s'imposer. En un mot il nous semble que si le R. P. Chambre nous a d'une part apporté la première contribution sérieuse à l'information du public français dans un domaine que celui-ci connaissait fort mal, il a aussi, d'autre part, tout en combattant le marxisme russe sur de très nombreux points, fait aux dépens de la rigueur scientifique beaucoup trop de concessions — voulues ou implicites, nous ne saurions le dire — à une mythologie que la bureaucratie stalinienne essaie d'imposer depuis des années.

Le R. P. Chambre choisit en effet un certain nombre de problèmes partiels particulièrement importants, et résume toute une série d'ouvrages et de textes législatifs qui s'y rattachent. Une énumération de titres de chapitres indique d'emblée l'intérêt du livre : Le droit soviétique du mariage; Droit au travail et devoirs du travail; Droit de propriété et régime des biens; Le droit pénal soviétique; La théorie générale du droit; La morale soviétique, l'idéologie soviétique de l'amitié des peuples de l'U.R.S.S.; Les théories économiques de la période de transition; L'économie socialiste planifiée; De la guerre de 1941-1945 à nos jours; Derniers enseignements de Staline et manuel d'économie politique; Le parti et l'évolution de l'idéologie.

10. Ed. du Seuil.

Pour étudier ces problèmes l'auteur nous dit employer une méthode génétique et critique sans exclusive toutefois d'un appel à d'autres formes de critique quand ceci paraîtra opportun » (p. 14) et il ajoute : « Cette méthode se situe délibérément à l'intérieur même de l'idéologie soviétique afin d'en déceler les ressorts internes... Par cette méthode... on entreprend l'examen de la cohérence historique de l'idéologie elle-même » et aussi « Cependant notre attachement à la méthode génétique et critique ne sera pas exclusif de toute référence à une méthode normative... Une telle méthode fait appel à un système de référence tel que le droit naturel ou tout système dont les principes sont universellement admis en dehors de l'univers marxiste-léniniste » (p. 15).

Le programme est magnifique; malheureusement en ce qui concerne la « méthode génétique et critique » le R. P. Chambre se contente d'indiquer pour la plupart des problèmes qu'il étudie certaines positions de Marx, de Lénine et les positions de Staline, ou bien certains textes qu'il estime importants pour caractériser la pensée stalinienne, adoptant ainsi la méthode même préconisée et employée par cette dernière.

Du point de vue d'une histoire positive, tout cela nous paraît au plus haut point contestable. La vie des idées est en effet une réalité organique et significative, étroitement liée à l'ensemble de la vie intellectuelle, sociale et économique; tout essai de séparer l'évolution d'un problème et encore plus *certaines étapes de cette évolution* du contexte total idéologique et social dans lequel les idées qu'on étudie sont apparues et se sont développées, doit nécessairement cacher leur signification authentique et les faire apparaître comme des réalités plus ou moins arbitraires.

C'est ce qui se produit dans l'ouvrage du R. P. Chambre. Ne connaissant pas le russe, nous ne pouvons juger s'il a bien choisi les textes qu'il expose, mais nous lui faisons volontiers confiance sur ce point. Nous lui sommes aussi très reconnaissant pour la richesse d'information que nous apporte son étude, mais il faut dire que son ouvrage se présente comme un catalogue très riche d'analyses de nombreux textes et ouvrages dans lequel manque entièrement toute analyse explicative et compréhensive qui puisse satisfaire un esprit scientifique un peu exigeant; de temps en temps seulement pour indiquer certains retours à des faits qu'on croyait abolis, ou en voie d'abolition (état, famille, mariage, difficultés de divorce, etc.), le R. P. Chambre fait appel à des réalités humaines

« fondamentales » et au « droit naturel » alors que ces retours pourraient s'expliquer tout aussi bien par l'existence de certaines conditions historiques *temporaires* qui ont entraîné des retours en arrière. Comme jadis l'intervention divine, le « droit naturel » et « les réalités humaines fondamentales » nous paraissent être pour l'historien des « passe-partout » dont celui-ci devrait en tout cas et déjà pour des raisons méthodologiques se méfier, et même à supposer — ce que nous n'admettons pas, — qu'ils aient une certaine réalité ne les admettre comme explication qu'en toute dernière instance, après avoir épuisé toutes les autres possibilités.

Dans l'ensemble et en nous contentant d'énumérer les principales réserves méthodologiques que suscite le livre du R. P. Chambre dans l'esprit d'un historien qui ne connaît qu'un certain nombre de traductions de livres soviétiques, nous sommes amenés à dire que :

a) Le R. P. Chambre traite les différents problèmes de manière tout à fait isolée, sans le plus souvent chercher à établir les connexions qui existent entre les positions prises par un chercheur sur certains problèmes avec les positions prises par lui-même, ou par d'autres chercheurs sur des problèmes voisins. Cela donne une impression d'atomisme dans laquelle le lecteur risque de se perdre, à moins d'établir lui-même un certain ordre à travers cette richesse d'éléments fragmentaires et fragmentés.

b) S'il est vrai que le R. P. Chambre parle souvent du marxisme ou du marxisme-léninisme, il laisse complètement de côté ce qui, vu l'objet de son étude, aurait dû, nous semble-t-il, constituer la charpente fondamentale du travail; l'arrière-plan à la seule lumière duquel les différentes analyses partielles auraient pu devenir entièrement compréhensives : l'existence de divers courants de pensée marxiste en Russie et l'histoire de la lutte qu'ils se sont livrée pendant la période étudiée.

Comment parler d'une étude *génétique* du marxisme russe et surtout comment vouloir que cette analyse soit compréhensive et qu'elle mette en lumière le « *ressort interne* » dans un ouvrage où il n'est question ni de Trotsky [11] ni de trotskysme,

11. Que le R. P. Chambre connaît pourtant puisque une fois (page 73) il se réfère à son livre *La Révolution trahie*, malheureusement non pour analyser ses positions idéologiques, mais pour nous dire que « l'état arriéré du paysan au point de vue économique et culturel durant les années 1926-1930, comme l'écrit Trotsky, a empêché l'U.R.S.S. de faire face aux

et où l'on ne trouve aucune analyse du boukharinisme mais seulement d'un livre, important sans doute, de Boukharine, qu'on n'insère cependant nullement dans une position idéologique d'ensemble; plus encore, dans un ouvrage qui, en analysant des dizaines de textes d'inspiration stalinienne, ne pose jamais le problème d'une idéologie stalinienne d'ensemble, de son contenu et de sa signification par rapport à tous les autres courants de la pensée marxiste.

Du point de vue génétique, qu'a voulu adopter le R. P. Chambre, le stalinisme — pour l'appeler par son nom — est né de la lutte entre plusieurs courants marxistes dont nous connaissons en Occident surtout le stalinisme lui-même, le trotskysme et le boukharinisme (qui étaient probablement les plus importants), lutte qui s'est livrée dans certaines conditions économiques, sociales, politiques et idéologiques, dont une étude approfondie pourrait seule rendre compréhensible la victoire des uns et la défaite des autres.

C'est ici que le réalisme politique pastoral, qui nous semble présider — implicitement ou volontairement — à l'ouvrage du R. P. Chambre, l'amène à accepter la légende que s'est efforcé d'imposer le stalinisme d'une ligne simple et directe Marx-Lénine-Staline, en recouvrant presque entièrement d'un voile de silence les courants éliminés par l'évolution historique et limitant ainsi la possibilité d'une compréhension scientifique véritable de la genèse des idées qu'il étudie.

c) Le R. P. Chambre se réfère bien entendu très souvent à des facteurs économiques, sociaux et politiques pour expliquer les faits idéologiques. Il nous semble cependant le faire parfois de manière un peu arbitraire et surtout sans le souci primordial de rendre compréhensive l'évolution des faits qu'il étudie; pour n'en citer qu'un exemple particulièrement important :

Les trois crises décisives pour la formation et le triomphe de l'idéologie stalinienne en U.R.S.S. nous paraissent être :

1° L'élimination du trotskysme et de l'idéologie de la révolution permanente en 1925-1927 (élimination à laquelle le R. P. Chambre n'accorde presque aucune attention).

2° L'élimination du boukharinisme et de l'idéologie de l'édifi-

exigences des plans grandioses formulés par le Parti et esquissés par quelques-uns en matière de crèches, pouponnières, jardins d'enfants, maternités, hôpitaux ».

cation lente du socialisme (« à pas de tortue ») sur la base d'un ordre étatique légal, assurant aux citoyens le maximum de liberté compatible avec cette édification; élimination qui a correspondu à la collectivisation rapide en 1929-1930 et au rythme forcé de l'industrialisation commencée à la même période.

3° Les procès et la grande purge des années 1937-1939.

Or ces trois crises nous semblent liées, bien qu'avec de nombreuses médiations, aux trois plus grandes défaites qu'a subies au cours du XXe siècle le mouvement prolétarien, à savoir :

La défaite de 1923 en Allemagne qui a rendu évident le caractère illusoire de l'espoir d'une révolution en Europe occidentale, espoir sur lequel était fondée la théorie de la révolution permanente.

La défaite temporaire de la révolution chinoise en 1927, qui rendit aigu le danger de guerre et posa de manière angoissante le problème de l'isolement de l'U.R.S.S., entraînant ainsi l'élimination du boukharinisme et la politique de l'industrialisation rapide avec toutes ses implications.

La victoire de Hitler en 1933 qui a rendu la guerre imminente et a posé les problèmes des manœuvres diplomatiques (du genre par exemple du pacte germano-soviétique), tendant à diviser les pays capitalistes.

(De même qu'inversement la « déstalinisation » nous paraît liée plus encore qu'à la mort de Staline à la première grande victoire révolutionnaire à l'échelle mondiale, la prise du pouvoir par Mao-Tsé-Toung.)

Or, en étudiant l'évolution du marxisme russe, le R. P. Chambre ne se réfère qu'à des faits économiques, sociaux et politiques russes et seulement rarement et en passant aux problèmes de politique étrangère qui ont été le véritable « ressort interne » de l'évolution qu'il étudie.

On ne s'étonnera pas dans ces conditions de constater que dans ses conclusions il accorde, d'accord en cela avec le mythe stalinien, un rôle absolument hors pair et presque entièrement autonome à l'idéologie et aux décisions conscientes et voulues des dirigeants du parti et de l'État. C'est qu'il a par avance éliminé de son champ de recherche les facteurs les plus importants qui ont agi sur ces décisions, ont assuré le triomphe d'un certain courant et ont rendu possible sa politique.

Les intellectuels socialistes ont, dans le monde entier, subi pendant de longues années le stalinisme comme une sorte de

fatalité tragique et inéluctable; maintenant que l'horizon commence à s'éclaircir il apparaît de plus en plus comme un fait historique de même nature que tous les autres faits et événements qui constituent l'histoire mondiale. Il n'en est pas moins très important de ne pas nous contenter des explications superficielles qui le réduisent à un ensemble d'erreurs et d'abus individuels, mais d'en faire précisément une analyse marxiste positive et mettant en lumière ses causes, sa genèse, les raisons de sa réussite, sa structure enfin et son évolution. C'est là une tâche qui demandera encore de longues études et à la réalisation de laquelle le livre du R. P. Chambre n'apporte presque pas d'analyses ou même d'hypothèses théoriques essentielles. Il est néanmoins un premier pas important dans une démarche préalable à toute analyse de ce genre, celle de l'information, de l'assemblage et du triage des faits. C'est déjà beaucoup, et en dernière instance, quelles que soient les différences idéologiques qui les séparent de lui, les marxistes français constateront qu'il leur a rendu un réel service.

Lucien Goldmann

ARTS « SAUVAGES »

I

Il n'y a pas d'arts *sauvages*, parce qu'il n'y a pas de sauvages. La notion de sauvagerie, lorsqu'il s'agit de l'espèce humaine, évoque des notions dont le préhistorien, l'ethnographe ni l'historien ne trouve aucune trace dans la réalité. Le sauvage se définirait par une double absence : absent des lieux que nous jugeons habités, parce que nous y habitons nous-mêmes, il vivrait absent des règles, des préoccupations, des structures qui nous sont familières : « *sans lois, sans civilisation* », écrit naïvement le *Larousse du XX*e *siècle*. Mais précisément, dès qu'un groupe d'hommes se constitue, il se définit aussitôt par l'obéissance à des lois, et sécrète la *civilisation* comme l'abeille ses avéoles. Le vrai sauvage est un accident : c'est Mowgli, c'est un Robinson qui n'aurait jamais rencontré ni Vendredi, ni Daniel de Foë, c'est le solitaire parfait, que la solitude ramène à l'imperfection de la sauvagerie. Il n'est point de sauvages, et on ne peut utiliser le mot, qu'en l'enserrant des guillemets de l'ironie — si ce n'est pas de l'antiphrase.

L'observateur consent avec prudence à employer le terme de *primitifs*. On nomme primitifs les peuples qui sont restés ignorants de l'écriture, chez lesquels la communication qui est consubstantielle à l'humanité se limite au langage parlé ou aux arts plastiques, où l'histoire ne se transmet que par une tradition orale incertaine, et qui sont demeurés à l'écart d'une civilisation particulière, celle que nous serions tentés de nommer LA civilisation, et qui se caractérise notamment par le machinisme et l'industrie.

Le premier élément de cette définition, l'ignorance de l'écriture, ne s'applique d'ailleurs pas à tous les peuples qu'on incline à nommer primitifs — loin de là. L'ancien Mexique, observe Claude

Levi-Strauss, connaissait l'écriture. Beaucoup de peuples africains aussi : on constate au Cameroun l'existence de l'écriture hiéroglyphique Ndyouya, de l'écriture syllabique Vaï, de l'écriture cursive Bassa, de l'écriture alphabétique Nsibidi, etc. (toutes, à vrai dire, récentes). De même, le primitif n'est pas celui qui n'a point d'histoire : il est tout au plus celui qui vit hors de *notre* histoire. Les peuples primitifs ne sont pas des peuples sans mémoire, ce sont seulement des peuples qui ont mauvaise mémoire.

Aussi est-on tenté de retenir, à la préférence de toute autre, l'admirable définition proposée par André Leroi-Gourhan : « *Le terme de* primitif *est celui qu'on donne encore trop souvent aux peuples qui ne mènent pas une vie aussi perfectionnée que la nôtre dans l'ordre matériel* ».

Le mot art nie le terme sauvage : dès qu'il y a art, il y a civilisation. La préhistoire semble prouver que dès qu'il y a des hommes, il y a des arts. L'état de nature, appliqué à l'espèce humaine, est un rêve de l'esprit, une hypothèse abstraite. La nature de l'homme est justement de n'être pas *naturel.* Après des siècles « *nulle part, dans aucun cas,* écrit Leroi-Gourhan, *on n'a pu saisir quelque chose de l'origine historique la plus lointaine d'un peuple. On a reculé le problème aux confins de la géologie sans succès.* »

L'ethnographe, comme l'historien de l'art, en sont arrivés aujourd'hui à dépouiller la notion de primitivisme de toutes les nuances que les préjugés pouvaient y attacher, et qui impliquaient une attitude de dédain, un jugement de supériorité. Bon Sauvage ou Méchant Barbare, prétexte d'un émerveillement souvent mal informé ou d'une réprobation parfois hypocrite, l'*indigène* était décrit hier comme un *autre.* Ses ignorances et ses frayeurs, ses maladresses et ses échecs renforçaient chez l'observateur la certitude d'une supériorité dont celui-ci était d'ailleurs assuré au départ.

S'il y a une hiérarchie des cultures, une échelle des valeurs esthétiques, nul n'est plus assuré aujourd'hui de pouvoir embrasser l'étendue des peuples en se trouvant placé au sommet de la hiérarchie, au plus haut degré de l'échelle. On ne peut nier qu'il n'y ait *des* progrès, *des* supériorités mais il faudrait beaucoup d'outrecuidance, et d'aveuglement, pour assurer qu'il y a UN progrès absolu, UNE supériorité pleinière. Si raisonnable que puisse être notre confiance dans les ressources de l'esprit humain, si éprouvée que puisse être une attitude *progressiste*, si confirmée que soit la

foi de nos contemporains dans la perfectibilité des sociétés humaines, nous sommes amenés aujourd'hui à constater que l'humanité n'est pas échelonnée sur une route où ceux qui ont accompli le plus grand chemin mériteraient automatiquement le prix d'excellence, et où les traînards restent les derniers de la classe. Les Noirs ou les Indiens ne sont plus nos cancres, ils sont nos répondants.

Qu'il y ait des progrès, le fait est incontestable. Qu'ils soient concomitants, mécaniquement corrélatifs, qu'ils s'accomplissent tous du même pas, et se déterminent automatiquement les uns les autres, c'est infiniment plus douteux. Si on peut mesurer les progrès accomplis dans le domaine de la science, de la technique, tout ce qui est du domaine des sciences humaines se mesure avec moins de précision, et ne peut fonder que l'incertitude. Certains facteurs font apparaître une complexité plus grande, sans que celle-ci puisse être identifiée avec un progrès général. Les progrès accomplis par l'humanité sont irréguliers : la nature humaine avance par bonds, par sauts avec des régressions et des reculs, des arrêts et des paliers. Les critères objectifs dont on a le droit de se servir pour comparer les sociétés — ceux du développement scientifique, technique, législatif, de la maîtrise plus ou moins efficace de la nature, de l'accroissement des forces productives — ne nous donnent pas le droit de proclamer que cette supériorité se répercute sur tous les plans. L'outil d'acier est supérieur à l'outil de pierre taillée. Mais Matisse ou Picasso sont-ils *supérieurs* aux peintres de Lascaux ou d'Altamira, Maillol ou Laurens sont-ils *supérieurs* aux sculpteurs qui taillaient dans la pierre les bisons de la Grotte de la Madeleine ou à ceux de la civilisation égéenne du bronze ?

Devant la modestie de l'ethnographe qui conclut, avec Claude Levi-Strauss, « *qu'un peuple primitif n'est pas un peuple arriéré ou attardé, qu'il peut, dans tel ou tel domaine, témoigner d'un esprit d'invention et de réalisation qui laisse loin derrière lui les réussites des civilisés* », de bons esprits se scandalisent et se récrient. Les uns, comme le grand amateur d'art Bernard Berenson, posent comme un fait incontestable la supériorité des arts de l'Occident sur tous les autres arts. Des idéologues conservateurs ne craignent pas d'étendre à tous les domaines le jugement de supériorité de Bernard Berenson. Ils inclinent à croire qu'un excès d'humilité, d'*humanité*, fait pécher l'ethnographe dans le sens inverse de celui des théoriciens du colonialisme, des chantres de la suprématie

de la race blanche, et, qu'après avoir sous-estimé les cultures primitives, on tend par réaction à sous-estimer nos propres cultures. Certains sociologues marxistes, de leur côté, et pour d'autres raisons, estiment que le relativisme ethnographique constitue une erreur : « *Nous disons*, écrit l'un d'eux, *qu'il y a une hiérarchie réelle entre les sociétés et que, par exemple, la société capitaliste est supérieure aux société précapitalistes* ». Certes, il faut se garder de céder à cette complaisance qui fait croire au civilisé des « *métropoles crues modernes* » dont parle Rimbaud, qu'il est situé exactement au centre du monde et de l'histoire. Mais que la société capitaliste soit supérieure aux sociétés précapitalistes est vrai à certains points de vue — non à tous. Si cette supériorité était absolue, totale, il faudrait substituer à une perspective complète et dialectique de l'histoire, qui est la seule concevable, une vision unilinéaire du développement des sociétés. *Certains* progrès s'accompagnent de *certaines* régressions, *certaines* supériorités coexistent avec *certains* retours de barbarie.

Non seulement toutes les sociétés et toutes les cultures ont droit au même regard et à la même sympathie première, car la sympathie n'est pas seulement une attitude morale, elle est aussi une attitude scientifique; non seulement il faut se dire, devant une société primitive : « Qu'aurions-nous fait à la place de ces hommes, dans leur situation ? », non seulement l'invention du feu ou du boomerang représentent des traits de génie aussi considérables à leur époque que l'invention de la lampe à filament ou de la fission nucléaire à la nôtre; non seulement l'entreprise humaine est toujours la même, et seuls les conditions et les moyens diffèrent; mais encore il n'est aucune société, aucune culture qui ne puisse, sur quelque point, nous donner de précieuses leçons, et susciter notre légitime envie. Il n'est point d'hommes si démunis, de primitifs si deshérités, dont nous n'ayons, dans un domaine ou un autre, à admirer les réussites inégalées après eux, ou dont nous n'ayons à saluer la qualité humaine témoignée par leurs membres et par les œuvres qu'ils nous lèguent. Un homme est cet être qui se sent homme, non seulement avec ceux en qui il se reconnaît entièrement, mais aussi en face de ceux des humains qui lui sont, en apparence, le moins réductibles.

Si les sociologues ont raison de constater que l'asepsie, le cyclotron, la cybernétique ou le microscope représentent des conquêtes et signifient des progrès, ils ne peuvent en revanche oublier la

dégradation morale qui peut accompagner ceux-ci, ni que le développement de l'industrie peut aller de pair, des enfants ouvriers de Manchester du XIXe siècle aux bagnes ou aux camps de concentration du XXe, avec une sauvagerie accrue. Mais l'esthéticien conservateur a tort, absolument, d'attribuer à je ne sais quelle « *revendication de la barbarie* », l'admiration que portent les connaisseurs aux œuvres d'art des primitifs. « *La barbarie est pour moi un moyen de rajeunissement* », disait Gauguin. Mais il prononçait précisément cette boutade au début de son voyage en Océanie, avant de découvrir (et de prouver par sa peinture) qu'il ne s'agissait pas, là-bas, d'une barbarie, mais d'une civilisation raffinée, inconnue de lui jusqu'alors.

Que la « découverte » de l'art nègre et des arts primitifs se soit accompagnée d'enthousiasmes qui confinèrent au délire, de la recherche délibérée de cet élément d'excitation, de piment et de choc que produit la révélation d'une *différence*, que le sentiment de l'exotisme soit presque à coup sûr le résultat d'une vision peu claire, imparfaite, mal accommodée, on le concédera aisément. Mais qu'au premier regard, tout de surprise et de désordre, succède un regard second, qui fait apercevoir, au-delà de la dissemblance, la familiarité, qui fait de notre connaissance une reconnaissance, qui dans la singularité d'une culture nous fait reconquérir l'universalité d'un langage, comment le nier ? L'humanité profonde n'est pas une essence vague, impalpable et immanente, qui flotterait au-dessus de l'océan des différences comme l'Esprit au-dessus des eaux. En 1910, on a pu aimer l'art nègre, l'art océanien contre l'art classique, contre l'art occidental, on a pu invoquer l'Afrique ou l'Asie contre l'Europe, contre nous-mêmes. Une découverte est souvent un malentendu. Mais, passé l'instant de la rupture, qui était illusoire, vient le temps de *renouer*. Entre les bustes Fang et les statues romanes nous sommes moins sensibles aujourd'hui à la dissonance qu'à l'accord. Il n'est d'arts sauvages que dans la mesure où nous participons tous à l'illusion de la sauvagerie, il n'est d'arts primitifs que si nous acceptons d'oublier la complicité profonde qui nous relie à tous ceux qui ont confié aux images et aux signes le témoignage de la difficulté commune d'être vivant et pensant. Si l'ethnographe donne au musée qu'il ordonne le beau nom de Musée de l'Homme, nous savons bien que c'est un titre qui doit couronner tous les musées de la terre Dominant l'infinie variété des hommes, il n'y a qu'un seul,

immense Musée de l'Homme, où le masque Dan n'est pas *plus beau* que *La Femme en bleu* de Corot, où la statuette de bronze Sarde de mille ans avant notre ère n'est pas *plus belle* que la statue de Rodin. La qualité humaine est ce qui ne se mesure ni avec des instruments, ni avec des chiffres. Mais, quand de toutes les bonnes œuvres de l'homme l'œuvre d'art est seule à subsister, elle est ce qui rend compte de l'art de vivre qu'ont créé des hommes inconnus.

II

L'art nègre n'existe évidemment pas : c'est seulement une notion commode. Les concepts, les généralités peuvent être le fruit d'un effort d'abstraction, de généralisation. Il arrive aussi qu'ils soient le résultat d'une ignorance des distances. Si les Martiens ont les ressources que leur prête l'imagination de certains, ils parlent sûrement d'un *art terrien :* c'est aller un peu vite, parce que c'est voir d'un peu loin. Si les peuples noirs avaient notre malice, notre hâte, ils parleraient d'un art blanc, ce qui serait bref, d'un art européen, ce qui serait hasardeux. L'art nègre n'existe pas pour les noirs : il est né d'une myopie des blancs.

L'art nègre existe d'autant moins que les créateurs des objets que nous embrassons sous ce terme générique n'ont jamais songé sans doute à se considérer comme des *artistes*. Dans la mesure où l'art est art-pur-art, art-pour-l'art, c'est une invention récente, et cantonnée à un tout petit canton de la terre, l'Occident.

On ne prête qu'aux riches. C'est donc à Picasso qu'on prête cette boutade ambiguë : « *L'art nègre? Connais pas!* ». On peut entendre la plaisanterie comme la défense ironique de celui qu'on a cru prendre la main dans le sac (le sac africain) ou comme l'expression cocasse d'une vérité raisonnable. Il serait faux d'en déduire que la notion du beau, le goût artistique, la préférence esthétique sont des sentiments étrangers aux noirs.

L'extrême complexité des civilisations est propice à la simplicité des sentiments — à leur pureté, dans le sens où un produit pur est le résultat d'une suite d'opérations savantes, d'une chimie difficile, d'une succession de divisions et de décantations. Si les créateurs de dieux, de fétiches ou de lares ne se disent jamais : « Je vais faire une œuvre d'art », mais bien plutôt : « Je vais

évoquer un dieu, appeler un esprit, conjurer un fantôme ou incarner un pouvoir », il serait léger d'en déduire que la notion d'art leur est inconnue, et la sensibilité esthétique étrangère. L'art n'existe sans doute pas plus pour un sculpteur Fang ou Bakota qu'il n'existait pour les peintres de Lascaux ou les tailleurs d'images des steppes de la Haute-Asie — c'est-à-dire qu'il n'existe pas à l'état pur. Mais c'est que les sentiments premiers et les notions fondamentales ne se distinguent pas aisément aux origines. Il a fallu une conjonction prodigieuse de circonstances, un enchaînement patient de démarches, d'affinements, d'élaborations, de dissociations et de ratiocinations pour en arriver, par exemple, à ce que l'homme occidental nomme, depuis quelques siècles à peine. l'amour, pour parvenir aux mythes très réels de l'amour courtois, de l'amour-passion, de l'amour-toujours. Cela ne veut pas dire que l'homme primitif ignorait les sentiments de l'amour, mais cela signifie qu'il ne les isolait pas, qu'il ne les *élisait* pas avec le degré d'acuité de Stendhal ou de Proust. Il en est de la notion d'art comme de la notion d'amour : c'est une monomanie d'origine relativement récente. De mémoire de Jehovah, l'hydrogène et l'oxygène existaient dans l'eau mais l'homme ne les a dissociés qu'il y a bien peu de temps — au regard éternel d'un Éternel Regard imaginaire. Avant d'être un plaisir, qui peut se conjuguer comme le verbe aimer, l'art fut une précaution, une nécessité, ou un exorcisme — c'est-à-dire autre chose que de l'art. La grande simplicité des origines ignorait qu'il y eût même des corps simples. Il y a une Société des Artistes Français : il n'y a jamais eu une Société des Artistes Yorouba, Bamileké ou Basonge. Au reste, il y a probablement eu plus d'*artistes* dans les sociétés « sauvages » africaines que n'en compta jamais — réellement — la Société des Artistes Français.

Les linguistes constatent que la plupart des langues africaines n'ont pas de mot pour dire *beau* et *beauté :* c'est le cas du swahili, du baya, du bateké, du boulou, etc. Les Noirs africains sont en ceci logés à la même enseigne que les Grecs anciens : si les dialectes africains n'ont, la plupart, qu'un adjectif pour signifier *beau* et *bon*, n'importe quel lexique grec nous rappelle qu'*agathos* signifiait tout ensemble : *beau, bon, brave à la guerre.* Assimiler la beauté et la bonté n'est pas nier la première. Le *wolof* emploie pour louer une œuvre d'art les adjectifs *dyeka, yem, mat,* que Senghor traduit pae « *qui convient* », « *qui est à la mesure de* »,

« *qui est parfait* ». La beauté est ce qui est efficace : « *Le beau masque*, note Senghor, *le beau poème est celui qui produit, sur le public, l'effet souhaité : tristesse, joie, hilarité. terreur* ». Mais dans la même langue une *bonne* action est souvent qualifiée de *belle.*

Est-ce que cela veut dire qu'un objet nègre n'est beau que pour nous, dans l'optique particulière de l'homme blanc qui l'a arraché à l'autel des ancêtres ou au cérémonial des sorciers, pour le figer dans la lumière abstraite d'un musée ou la frivolité d'un appartement ? Il arrive aux ethnographes comme aux amateurs d'être tentés de le croire. Ainsi, notre admiration pour une statuette Dogon ou un masque Baketé serait la conséquence heureuse d'un *malvu*, comme il y a des malentendus. L'émotion, le plaisir que nous donneraient ces objets se tromperaient d'adresse, puisque la destination que nous leur attribuons est si fatalement étrangère à celle que leur donnaient ceux qui les conçurent et les révérèrent. Notre délectation ou notre transport constitueraient des *détournements de fins* : une statue d'ancêtre n'est pas faite pour l'agrément des amateurs, mais pour l'apaisement des âmes errantes. Avant d'être le prétexte d'une joie ou d'une surprise des regards un fétiche doit être une magie et une efficacité taillée dans le bois. L'image d'un Dieu n'est pas conçue pour qu'on la caresse des yeux, mais pour qu'on se prosterne devant elle. Au reste, ajoutent les ethnographes, l'art noir disparaît radicalement dès que disparaît sa fonction sur laquelle il se fondait et avec laquelle il se confondait : convertis par les missionnaires, avertis par les administrateurs, pervertis par les « progrès » matériels, les sculpteurs Fang n'évoluent pas, ne transforment ni ne détournent leur technique et leur style : ils y renoncent totalement. Après cinquante ans de « présence blanche » les « sociétés d'hommes » qui se fondent parmi les Fangs, quand elles veulent faire sculpter un poteau symbolique ou un emblème, vont en passer la commande aux artisans de Libreville. Quand les Dieux meurent, l'art meurt : *les statues meurent aussi*, disent Alain Resnais et Chris Marker.

On est tenté de les corriger : les statues ne meurent pas, mais les statuaires, mais leurs Dieux. Il en est des statues africaines ou océaniennes comme des statues grecques ou romanes. Celui qui, non seulement ne croit plus en Zeus ou ne prie plus la Vierge Noire, mais pour qui le culte même qui leur fut rendu est inimaginable, qui ne peut concevoir les sentiments qui animaient l'officiant du temple ou le fidèle de la cathédrale, celui-là même est ému, est

mû par la beauté du Dieu de marbre ou de Notre-Dame. Il arrive à cet incroyant de se croire vaguement coupable : cette émotion profane n'est-elle pas une profanation ? Il songe que s'il connaissait mieux l'histoire, les dogmes, la théologie, s'il pouvait ressentir les mouvements mystiques qui traversaient le cœur des adorateurs de la statue qu'il juge simplement *adorable*, en donnant à ce mot son sens le plus mièvre et le mieux désacralisé, il rendrait à l'œuvre qu'il admire un hommage plus vaste, et mieux fondé. En sens contraire, l'ethnographe se sent à son tour comme en faute. « *Il ne faudrait pas croire que la perception de la beauté soit morte chez ceux qui pratiquent le primitif*, écrit l'un d'eux, André Leroi-Gourhan. *Elle se double seulement d'un certain sentiment de culpabilité, parfois de honte* ». C'est que les impératifs religieux, la conception du monde d'une tribu africaine, les rapports de parentés, les systèmes juridiques sont objets de connaissance. On peut analyser les notions religieuses d'un peuple, les décrire. On peut chiffrer et mesurer les diamètres d'un buste, d'une poterie. On peut réduire à une mathématique ou aux notions d'une psychanalyse les données fondamentales d'une société. Mais la beauté d'une œuvre, qui n'est *d'art* qu'accidentellement, ou secondairement, reste vague, évasif. Aux mesures rigoureuses, aux observations précises de l'ethnologue, il faut soudain substituer la vanité des adjectifs, la déception des vocables indécis — ce que Leroi-Gourhan nomme « *le très pauvre vocabulaire de l'émotion* ».

Ainsi, l'ignorant juge coupable et fallacieux un plaisir qui ne s'épanouit qu'à partir de ses lacunes, et le savant a honte, quasiment peur, d'une émotion dont ses instruments de mesure ne peuvent rendre compte. A la limite, il faudrait pour apprécier une statue d'ancêtre Fang, être Fang, croire à la présence quotidienne et redoutable des morts. Mais dans ce cas même, on n'*apprécierait* plus : l'objet sacré n'a pas une pure valeur esthétique, il a d'abord pour le croyant une signification religieuse. L'art nègre n'existerait donc pas pour qui ne sait rien de ce qui se passe dans l'esprit, le corps, le cœur noirs. L'art nègre n'existerait donc pas pour le noir, qui ignore même qu'il y ait quelque chose nommé *l'art*.

Ces affirmations auraient une apparence de raison, et les complexes qui s'y associent seraient partiellement fondés, s'il n'était question que des arts majeurs. La statuaire des primitifs est presque toujours un art sacré. Ses sources sont religieuses : elle

relie l'homme aux divinités invisibles ou aux âmes dont l'enveloppe s'est dissoute, elle capte des énergies, ou les détourne, elle appelle ou elle conjure, elle concentre des pouvoirs ou exorcise des maléfices. Mais jamais elle ne se borne à présenter ou représenter, à décorer ou embellir. Il n'en est pas de même des arts ordinaires : outils, vêtements, parures, vaisselle, instruments de musique, mobiliers. C'est là que s'affirme, non pas le plus profond génie des peuples primitifs, mais leur plus libre plaisir. L'extrême utilité des objets façonnés avec délectation par l'artisan noir va de pair avec l'extrême gratuité du sentiment artistique. Il n'est d'art pour l'art, dans les cultures primitives, que dans l'art *fonctionnel*. Le démêloir d'ivoire ou la natte de vannerie, le cache-sexe ou le poids manifestent, dans leur nécessité d'objet qui sert, la disponibilité de celui qui ne songe qu'au plaisir qu'il donnera — se donnera. Si l'art est cette fête que la main de l'homme donne à son esprit, ce luxe sans raison, et cette raison sans finalité pratique, c'est dans la décoration de la hutte, la facture de l'outil ou le mouvement de l'argile que l'on trouve l'art à l'état naissant. Il arrive même que ce plaisir soit comme clandestin : « *Parfois*, observe Robert Lowie, *l'ornement reste caché et n'a pas d'autre raison d'être que le propre plaisir de l'artisan.* »

Il est vrai que devant un masque Dogon comme devant un nu de Renoir, nous sommes très vite déportés, si nous prétendons élucider leur présence, vers le « *très pauvre vocabulaire de l'émotion* » dont parlait Leroi-Gourhan, en l'opposant à une rigoureuse « *grammaire des formes* ». Cette évidence de la beauté, cette certitude de l'œuvre d'art, semblent ne laisser à notre disposition que l'incertitudes des épithètes vagues et des mots insaisissables. Nous n'avons plus recours qu'à l'exclamation, si ce n'est au cri. La notion d'art, qu'il s'agisse de l'art nègre, de l'art crétois ou de l'art impressionniste, reste à la fois imprécise, ineffable et irritante. L'art, c'est ce qui maintient vivante l'idole morte en tant qu'idole. L'art c'est ce qui dans un objet continue à servir quand il ne sert plus à rien.

Mais dans l'objet sacré lui-même, la qualité artistique n'est pas un élément dont le créateur ni les fidèles soient vraiment inconscients. Le Dieu est égal au Dieu, mais telle statue d'un dieu n'équivaut pas à telle autre statue du même dieu. Le tailleur d'idoles ou de masques funéraires n'exprime pas seulement sa piété, ses frayeurs ou son espoir : il manifeste aussi son talent.

Quant à ce plaisir que nous donne l'œuvre d'art, plaisir que nous ne savons guère définir que par ce qu'il n'est *pas* (l'art ne sert à *rien*, l'art n'est *pas* explicité par ce que signifie l'œuvre, l'art n'est *pas* pure et simple représentation, etc.), on s'aperçoit en l'éprouvant qu'il n'est pas réductible le moins du monde aux émotions et aux sentiments dits religieux, mais qu'il ne leur est pas antagoniste. Le sentiment esthétique et le sentiment religieux ont ceci de commun que les hommes s'y libèrent de la sujétion de l'utile, qu'ils leur imposent ce silence de l'univers où l'univers semble se manifester à nous plus intensément, qu'ils les détournent de la foule grossière des créatures pour leur faire retrouver l'essence même des créatures. La Vierge dans son oratoire et le tableau dans son musée, le masque Ba Kouelé dans l'ivresse de la danse et le monstre de Picasso dans le silence de son cadre remplissent des fonctions dont nous savons bien qu'elles ne sont pas identiques, mais dont nous ne pouvons nier qu'elles soient analogues. L'art, comme la religion, relie et isole, apaise et déchaîne, exorcise et affranchit. Nous n'avons pas chassé les dieux du monde : nous les avons cloîtrés dans le musée. Au musée de New Delhi, quand Nehru reçoit quelque délégation de lamas thibétains, les bonzes se prosternent devant les Bodhisattvas que les visiteurs saluent au passage. Et les gardiens, après le passage des Thibétains, ramassent dans un panier respectueux les fleurs dont ceux-ci ornèrent l'oreille des Bouddhas. Il arrive que les cathédrales soient le musée des touristes. Le musée est le temple de ceux qui ne croient plus, pour la plupart, que les dieux sont divins, mais qui pressentent que l'art l'est peut-être. Les noirs protestaient hier parce qu'on chassait leurs dieux. Ils demandent aujourd'hui que l'Afrique ait ses musées d'art africain. L'art nègre n'existait pas. L'art nègre existe.

III

L'art nègre et les arts primitifs font irruption dans le domaine esthétique occidental entre 1908 et 1920. Ceux qui arrachent des mains de l'*explorateur* les « fétiches » et les statues barbares pour les faire passer du poussiéreux musée colonial à l'éclat des galeries d'art vivant, brandissent souvent ces trophées davantage comme une arme de guerre que comme le signe de la découverte d'un

nouvel aspect de l'esprit humain. Avant d'être un approfondissement de nos idées sur l'homme, et sur l'art, les arts primitifs furent un « frisson nouveau », un choc, un scandale. La nostalgie d'une innocence native, d'un retour aux pures origines obsède l'imagination des Occidentaux depuis trois siècles. « *J'enviais la félicité des bêtes*, dit Rimbaud, *les chenilles qui représentent l'innocence des limbes. Je suis une bête, un nègre... Connais-je encore la nature? Me connais-je? J'ensevelis les morts dans mon ventre. Cris, tambour, danse, danse, danse, danse* ». Les arts primitifs sont annexés à ce rêve de la candeur première : « *J'aimais*, dit encore Rimbaud, *les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes... refrains niais, rythmes naïfs* ». Ses successeurs ajouteront : les fétiches, les masques. « *A la fin tu es las de ce monde ancien* », reprend Apollinaire, un des premiers collectionneurs d'objets « sauvages » qui se décrit dans *Zone* :

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée
Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre croyance
Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances.

Mais déjà, dans l'analogie qu'établit le poète entre ses fétiches et les Christ, se dessine une perspective qui n'est plus celle du siècle des lumières. Le Bon Sauvage va céder la place à l'Homme Nu.

Les premiers découvreurs du monde croient avoir mis pied à terre sur le rivage du Paradis Perdu : « *Ce que j'ai dit des Naturels de la Nouvelle Hollande*, écrit le capitaine Cook en *1770*, *pourrait faire croire que ce peuple est le plus misérable qui existe ; mais en réalité ils sont beaucoup plus heureux que nous Européens, étant totalement ignorants non seulement du superflu, mais aussi des commodités nécessaires tellement recherchées en Europe... Ils vivent dans une tranquillité que ne trouble pas l'inégalité des conditions... Ils ne convoitent pas des maisons magnifiques pourvues de nombreux serviteurs. Ils vivent dans un climat beau et chaud.* »

Les philosophes vont fertiliser et utiliser l'image fallacieuse rapportée par l'explorateur. Le Bon Sauvage devient une machine de guerre, le cheval de Troie chargé de démanteler la citadelle qu'ils investissent. Une armée de Hurons, d'Algonquins, de Canadiens est levée, qui doit ridiculiser par l'exemple de son égalité les inégalités de l'Ancien Régime, dont la religion naturelle doit

jeter le discrédit sur l'édifice de l'Église, dont la simplicité fera rougir les privilégiés du luxe dont ils s'entourent, et dont le bon sens réduira les arguments byzantins des théologiens romains, des théoriciens de la monarchie absolue et des défenseurs de l'ordre établi.

Depuis environ un siècle, l'étude des sociétés dites primitives démontre que cette idylle était un malentendu, et cette image d'Épinal le fruit d'une illusion. Sans noircir à l'excès la vie des peuples primitifs, il faut bien constater que leur existence n'a rien de paradisiaque, même si notre civilisation ne peut s'enorgueillir d'avoir à coup sûr accru les chances de bonheur de l'individu. Le Bon Sauvage ne semble pas meilleur (ni sans doute pire) que le Civilisé. Sa vision du monde, le système animiste qui domine son destin, le réseau de tabous, de magies, d'interdits, de pratiques qui enserre son existence font peser sur ses jours une angoisse permanente : « *Le noir africain*, écrit Maurice Delafosse, *en dépit de l'insouciance qu'on lui attribue, passe une bonne partie de sa vie dans la peur de maux qui le menacent et contre lesquels il n'a d'autre recours que les pratiques religieuses ou magiques basées sur la même crédulité qui engendre sa peur.* » Quant à la « simplicité » de la vie des primitifs, les travaux des sociologues et des ethnographes, de Frazer à Levi-Strauss, de Malinovski à Lowie ont fait justice de cette fable. Les rapports de parenté, l'ordre politique et social, les prescriptions et les interdictions enserrent le primitif dans un système à la fois extraordinairement compliqué et rigide. Quelle que soit la complexité des relations humaines dans la civilisation industrielle, dans l'organisation des corps immenses de nations ou de fédérations de nations du monde industrialisé, il est probable que nos sociétés sont finalement plus simples que les sociétés primitives.

Aussi ne pouvons-nous devant les arts primitifs poursuivre le rêve de nous replonger, grâce à eux, dans le climat des paradis effacés. Si nous sommes tentés d'y trouver un baume à nos blessures, un refuge à nos angoisses, nous serons déçus. Il n'est pas seulement artificiel de chercher à se « retremper » dans la clarté des origines : c'est de plus une entreprise chimérique. Il n'est nulle part, ni dans le temps, ni dans l'espace, de fontaine de Jouvence. « *Il est bien difficile*, constatait déjà Gérard de Nerval, *de reconstruire l'édifice mystique dont les innocents et les simples admettent dans leur cœur la figure toute tracée... Pouvons-nous*

rejeter de notre esprit ce que tant de générations intelligentes y ont versé de bon ou de funeste? L'ignorance ne s'apprend pas. »

L'ignorance ne s'apprend pas : mais elle peut enseigner. Si les œuvres d'art, les mythes, les fables et les notions des peuples qui ont ignoré, ou ignorent encore, l'esprit scientifique, font partie aujourd'hui de notre culture, si nous considérons avec la même attention et le même respect le masque océanien et la statue romane, l'ancêtre Fang et la stèle funéraire grecque, le *tapa* et la fresque de Masaccio, ce n'est pas parce que nous sommes blasés, que nous recherchons des excitants ou des évasions, que nous sommes en quête du piment de l'exotisme, ou du gant de crin tonifiant de la plongée dans un *ailleurs* « barbare ». Si le temps du monde fini, cette *planétisation* dont parlait le P. Teilhard de Chardin, nous fait entrer lentement dans ce que Claude Levi-Strauss a défini comme le temps de la « culture démocratique », si nous entreprenons aujourd'hui de confronter les cosmogonies gréco-latines aux cosmogonies aztèques ou bantoues, les épopées homériques aux épopées indiennes, les représentations classiques aux figurations primitives, ce n'est plus la conséquence d'un défi, d'une abjuration ou d'un reniement des valeurs qui nous ont nourris. La première ferveur manifestée au début de ce siècle pour les arts sauvages exprimait une sorte de fureur dévastatrice, et ceux qui saluaient les statues d'Afrique ou d'Océanie étaient aussi les iconoclastes des effigies de l'Occident. « *La Grèce n'a jamais existé* », s'écriait André Breton dans un poème à la gloire de l'île de Pâques. Mais de Dada au surréalisme, puis aux mouvements d'idées récents, les dévastateurs d'hier sont devenus les artisans d'un humanisme total. Il est probable qu'André Breton serait plutôt tenté de dire aujourd'hui, non pas « que la Grèce n'a jamais existé », mais que « l'Océanie, l'Afrique ont *aussi* existé ». L'entrée des arts primitifs et des cultures non classiques dans le domaine commun de l'humanité ne s'accomplit pas comme un chassé-croisé, où les masques et les tapas remplaceraient les kouros et les tableaux qui seraient relégués aux oubliettes de la culture, mais comme un enrichissement. Les arts primitifs, ceux qui les découvraient ont été peut-être tentés de croire qu'ils allaient prendre la place des manifestations d'un monde qu'ils jugeaient exsangue et exténué. Non. Les arts primitifs ont pris place dans notre réflexion et notre sensibilité, sans en chasser les grandes œuvres qui avaient pu les nourrir et les enrichir.

Si ces œuvres, après avoir piqué notre curiosité, alimentent aujourd'hui notre méditation et suscitent notre émotion, ce n'est plus désormais comme un *dépaysement* que nous les considérons, mais comme un acte de reconnaissance. Parmi les disciplines et les découvertes qui ont dominé la fin du XIXe siècle et la première moitié de celui-ci, ce n'est pas un hasard qui a fait se développer parallèlement les sciences qui font redécouvrir à l'homme les étapes oubliées de son cheminement : la psychanalyse, qui nous restitue notre enfance, l'histoire et l'ethnographie, qui nous font reconquérir notre passé, nous ont enseigné à nous reconnaître dans ceux-là mêmes qui nous apparaissaient le moins nos *semblables :* l'enfant, le malade, le primitif, le barbare. Il ne saurait être question de contester ce que la civilisation a pu nous donner, ce que nous avons pu conquérir, les richesses dont nous avons pu nous accroître. Il ne s'agit pas de récuser « *la totalité des œuvres et organisations dont l'institution nous éloigne de l'état animal de nos ancêtres et qui servent à deux fins : la protection de l'homme contre la nature et la réglementation des relations des hommes entre eux* » (Freud). Mais ce que nous demandons à la psychanalyse comme à l'archéologie, à la sociologie comme à l'histoire de l'art, c'est une compréhension plus profonde des mécanismes de la vie psychique et économique. Nous n'avons pas trop de toutes les manifestations, rudimentaires ou raffinées, de tous les témoignages, immédiats ou reculés que l'homme a pu porter sur l'aventure de son âme et le destin de son espèce, pour obéir à l'appel incessant qui nous dit : « *Connais-toi toi-même* ». Si le visage incisé et bariolé de l'Indien, la statuaire du Noir ou du Papou nous offrent des reflets de nous-mêmes où nous serions tentés de ne rien retrouver de nous, nous savons désormais que c'est là trop de présomption et d'orgueil. Comme l'archéologie, comme l'histoire et l'ethnographie, la contemplation des œuvres d'art des peuples « arriérés » nous aide à nous mieux connaître, en nous permettant de nous reconnaître dans ce qui semblait nous nier. Si nous surmontons l'appréhension, l'étonnement et parfois le *dégoût* que peuvent, injustement, nous inspirer des œuvres si éloignées de celles qu'assemblaient nos musées ou dont s'ornaient nos demeures, c'est que nous avons appris à nous prendre au piège, une fois déjouées les comédies que l'esprit se joue à lui-même, dans les formes d'existence dont autrefois nous refusions d'accepter qu'elles eussent une valeur et une portée. Nous n'avons pas senti moins de richesses en nous

dès lors que la vie psychique de l'enfant ou du primitif nous est apparue dans toute sa profondeur : mais nous avons trouvé dans l'enfant et le primitif des richesses que nous ne soupçonnions plus, dont nous avions oublié les nuances et la signification, et qui nous ont donné de nous-même une intelligence plus aiguë. Nous ne pouvons nous faire pareils ni aux enfants, ni aux primitifs, et le pourrions-nous, que ce serait là un désir impie et vain. Mais ce qui est primordial, c'est d'avoir découvert ce qui, dans l'enfant ou le primitif, nous est pareil.

Arts des peuples animistes, les arts « sauvages » réveillent en nous mieux que des nostalgies ou des tendances paresseuses à quelque régression berceuse. Ils nous restituent la grandeur et le tragique des premiers efforts de l'homme pour surmonter les menaces qui nous assaillent toujours. Au décret péremptoire de Maurras, qui décide : « *Aucune origine n'est belle, la beauté véritable est au terme des choses* », répond Claude Levi-Strauss, quand il parle de « *l'indéfinissable charme des commencements.* » C'est qu'il ne s'agit pas ici de ce que nous nommons *beauté*, mais de la vérité, de notre vérité. Si les statues d'Afrique, d'Amérique, d'Océanie nous sont fraternelles, c'est que le destin des hommes qui les façonnent est celui de frères, qui ne sont ni inférieurs, ni arriérés, mais simplement plus démunis. Ces œuvres nous parlent un langage premier. Elles évoquent la lutte de l'homme contre lui-même, contre les instincts de mort, de destruction et d'agressivité qui se disputent sa possession avec les sentiments d'amour et de sympathie, cette tension primordiale qui définit l'homme, être social, qui ne peut jamais consentir tout à fait à vivre avec les autres hommes, mais qui ne peut jamais accepter non plus de vivre sans eux. Aussi loin que nous remontions, nous ne rencontrons jamais l'homme seul, a-social. S'il fallait définir l'état de nature par l'isolement, l'homme n'a jamais connu un tel état, et Voltaire a raison, qui écrit : « *Si on rencontre une abeille errante, devra-t-on conclure que cette abeille est dans l'état de pure nature, et que celles qui travaillent en société dans la ruche ont dégénéré?* » Les premières manifestations de l'art, nées des activités magiques, des croyances animistes, de l'effort de la collectivité humaine pour assurer sa cohérence et sa survivance, de la double tension de l'esprit pour résister à ce qui en lui refuse la vie sociale et l'ordre, pour résister aussi à la pression de la nature, pour exorciser enfin les menaces de la souffrance et de la mort, ces premières manifes-

tations de l'art ne témoignent pas simplement de l'ignorance ou du dénuement de ceux qui projetèrent en elles leurs angoisses et leurs déchirements. Elles témoignent aussi des premières victoires remportées par l'homme sur lui-même sur les autres, sur les forces ennemies de son environnement, sur la mort elle-même. Elles nous émeuvent et nous fascinent comme les monuments commémoratifs des triomphes, précaires mais admirables, remportés par ces hommes en qui nous nous reconnaissons, non pas avilis ou dégradés, mais *dénudés*. « *Dans l'art seulement*, dit Freud, *il arrive encore qu'un homme, tourmenté par des désirs, fasse quelque chose qui ressemble à une satisfaction.* » L'art, l'amour et la connaissance arrachent l'homme au cauchemar du temps, au petit enfer tant bien que mal colonisé que nous nommons la vie.

Claude Roy

*Extrait d'*Arts sauvages, *premier volume de la collection l'* « Encyclopédie essentielle », *à paraître aux éditions Robert Delpire.*

Georges Mounin

SITUATION PRÉSENTE DE RENÉ CHAR

René Char aura cinquante ans cette année. C'est le moment de faire le point : car, après le temps de l'enthousiasme et de l'engouement, du snobisme et de la notoriété, voici que pointent les agacements, les réserves, les attaques et les critiques. La poésie de Char aborde aujourd'hui le temps de la fidélité, du choïx confirmé, de la préférence raisonnée. Malgré tous ceux qui croient que la critique des vivants n'est jamais tout à fait possible, et que nous sommes toujours en train de nous tromper sur nos contemporains, je voudrais essayer de parler de Char en 1957 aussi posément que si nous étions tous morts depuis cent ans, poète, critiques, lecteurs, amis comme ennemis.

***

Un certain nombre de problèmes aujourd'hui se trouvent résolus ; d'autres tout au moins sont aperçus, sont posés. Le premier, peut-être, est de savoir si Char est un poète maudit. Nombre de ceux qui le suivent depuis 1927 ont eu tendance à juger qu'on ne lui faisait pas sa place assez vite. Tous comptes faits, ce serait un grand méconnu de plus, qui devançait trop son temps. Mais il y a là beaucoup d'inexactitude perspective : entre 1927 et 1934, il n'a volontairement publié que des plaquettes hors commerce, ou de luxe, à tirages très limités. Pourtant, dès 1930, Eluard et Breton distinguent ce poète de vingt-trois ans, qu'ils associent à la publication de *Ralentir travaux*. Dès 1931, Aragon le nomme, avec Bunuel et Dali, comme un espoir de la seconde génération surréaliste. Après 1934, et *Le marteau sans maître*, il n'y a pas non plus de silence fait sur son

nom, consciemment ou non : le seul ouvrage important de ces années-là sur le sujet, *De Baudelaire au surréalisme*, œuvre de Marcel Raymond, n'ignore pas René Char et le nomme, en 1939, comme un des rarissimes jeunes surréalistes à qui l'on puisse faire très grande confiance. Après 1944, à trente-sept ans, René Char atteint la plus pleine notoriété que puisse espérer poète encore jeune et vivant, dans les conditions d'aujourd'hui. L'idée toute faite de génie méconnu ne s'adapte pas à l'histoire, objectivement dépouillée, de René Char.

Ceux qui n'acceptent pas cette façon de voir, en réalité, posent un autre problème. La notoriété de Char en 1945 est tardive à leurs yeux parce qu'ils rejettent ce jugement implicite : entre 1934 et 1945, il y a dans l'œuvre de René Char un hiatus, une coupure qualitative, une mutation ; entre les œuvres d'avant, — *Le marteau sans maître* (1934), *Moulin premier* (1936), *Placard pour un chemin des écoliers* (1937), *Dehors la nuit est gouvernée* (1938), *Le visage nuptial* (1939), — et *Seuls demeurent* (1945), il y a passage sensible d'une époque de maturation à une époque de maturité. Presque tous les critiques acceptent l'hiatus et le situent dans les mêmes années : de 1937 ou 1939 à 1944. Cette quasi-unanimité ne fait pas preuve contre la minorité obstinée, qui pourrait avoir raison. Cependant, Char a confirmé son sentiment de l'existence de cette mutation, mais il pourrait aussi très subjectivement se tromper sur son œuvre. Il suffit toutefois d'examiner les corrections très importantes qu'il apporte au *Marteau sans maître* de 1934, au *Moulin premier* de 1936, dans la réédition de 1945, pour avoir la preuve que le René Char de 1945 juge et dépasse en le corrigeant le René Char de 1934-1936. Cette réédition regroupe toute son œuvre d'avant 1937, mais elle exclut le *Visage nuptial*, qui prend place définitivement dans *Seuls demeurent*. *Dehors la nuit* et le *Placard*, eux, ne seront réédités, ensemble, qu'en 1949 : il existe bien, pour le poète, une différence entre l'œuvre d'avant 1937 et celle d'après.

Ce second problème à son tour en dissimule un troisième : ceux qui ne veulent pas reconnaître la mutation des années 1937-1944, c'est parce qu'ils ne veulent pas admettre, non plus, la solution courante de cet autre problème : que doit René Char au surréalisme ?

Ceux qui ont la nostalgie du surréalisme, ou qui veulent maintenir la fiction d'une survie du surréalisme, essaient de minimiser ce problème, et, par conséquent, les deux pre-

miers. Mais presque tous les critiques proprement dits, Gaétan Picon comme André Rousseaux, Kenneth Douglas, Alain Bosquet, suivis par les anthologistes et les manuels, aussi bien Marcel Girard que Castex et Surer, admettent une séparation plus ou moins nette entre Char et le surréalisme : séparation qui peut aller depuis l'éloignement progressif « et sans apostasie » (selon Kenneth Douglas), jusqu'à la rupture totale, de la part du poète, vis-à-vis d'un mouvement poétique « dont il n'avait jamais été qu'un locataire provisoire et rétif » (selon Alain Bosquet). Là aussi, René Char a confirmé *grosso modo* le jugement. Dans le très sévère aphorisme XXII de *Partage formel*, en 1943 ; ou dans l'Avertissement de *Premières alluvions* (1946) ; ou dans la *Lettre hors commerce*, paisible mais catégorique, de *Recherche de la base et du sommet* (1955), il a réitéré son affirmation que, très tôt, « certains prodiges ont cessé de compter pour [lui] ». Ce point éclairci ne règle pas tout, naturellement : *Avez-vous lu Char ?* en 1946, insistait sur ce qui distinguait Char des surréalistes, et c'était nécessaire alors. Aujourd'hui, l'analyse plus complète à son tour est utile. Si l'on se borne aux confrontations formelles (écriture automatique, récits de rêves, folies simulées, objets bouleversants, humour noir et merveilleux type-*Nadja*), René Char, il est facile de le démontrer, n'a jamais été tout à fait surréaliste. Si l'humour noir, notamment, doit être considéré comme l'élément le plus significatif, philosophiquement, du surréalisme, Char n'en a jamais été : poète sarcastique, violent, féroce parfois, oui, mais absolument dépourvu d'humour, même noir. Toutefois, il reste marqué par son passage plus qu'il ne l'a pensé. Pendant toute sa période surréaliste, Char encore jeune a subi la contagion de beaucoup de stéréotypes surréalistes ; même quand ils allaient dans son propre sens, il les a maniés comme des stéréotypes, ainsi les phrases provocantes sur le suicide, ou sur les mères, ou sur la fureur. Il y a des mots magiques et des *images-tics* de tel ou tel moment du surréalisme (par exemple le mot *clés*, le mot *boîtier*, le mot *mâchefer*, l'expression *les bêtes de nous-mêmes*, etc...) qu'on suit à la trace, de Breton jusqu'à lui. Plus profondément toujours, il y a des formes syntaxiques en vogue, auxquelles René Char n'a pas pu se dérober plus que ses compagnons, notamment les énoncés solennellement doctoraux qui font d'André Breton, trop souvent, le professeur Tournesol du surréalisme (et Char échappe à ce ridicule parce qu'il a presque toujours quelque chose de non littéraire à dire, —

alors que chez Breton, ce ton relève essentiellement d'une parodie formelle, peu consciente au fond, qui se prend très vite au sérieux). Plus loin que cette surface de la langue, substantiellement, la poésie de René Char est restée marquée, plus que ce n'était sensible en 1946 (à la sortie de *Seuls demeurent* et de *Feuillets d'hypnos*), par une espèce, indéfinissable, d'ésotérisme dans la conception de la poésie. Quand il publie, en 1949,*Madeleine qui veillait,* quoi qu'il en pense, il ne récrit, brièvement et brillamment, que *Nadja.* Bien qu'il soit un poète pour qui le monde extérieur existe, et qu'il soit antisolipsiste, hostile aux évasions fictives dans la subjectivité pure, cette prédilection pour une image *initiatique* de la poésie conserve la trace profonde des grandes ambiguïtés philosophiques du surréalisme. Ce n'est pas pour lui, ni pour la lecture de ses poèmes, qu'il faut le souligner, mais surtout pour les nombreux jeunes poètes envoûtés par lui, qui prennent cette scorie surréaliste pour le secret de sa poésie et qui, croyant se faire à bon marché grands prêtres de cet orphisme, tendent à n'être que les pitoyables Christs de Montfavet d'une certaine médecine poétique illégale, en dépit de la vraie leçon de Char.



La critique a su déjà voir aussi quelques autres problèmes de la poésie de Char, encore qu'ils n'aient pas jusqu'ici des réponses aussi nettes, aussi détaillées que les premiers. La parenté de Char avec Héraclite en est un, tellement visible qu'il tend à devenir une tarte-à-la-crème critique. Les formules passe-partout sur les similitudes formelles entre les deux œuvres esquivent sans doute le vrai problème. Héraclite est une des lectures favorites de Char depuis très longtemps : depuis avant ses contacts avec les surréalistes ? C'est une première question. La seconde, c'est que Char ne doit pas à Héraclite un ton seulement, mais un style de pensée tout entier, dont l'analyse est complexe. Héraclite est pour Char autre chose qu'un modèle historique, et rien qu'historique ; il est peut-être une image du voyant philosophique et social ; il exprime certainement, chez René Char, la nostalgie d'une époque où la religion comme mythe social, l'art et la philosophie, faisaient un tout dans la tête et dans la vie des êtres. Ce portrait d'Héraclite, il n'est pas exclu qu'il ait

fourvoyé le poète autant qu'il le conduisait : le bilan n'est pas fait.

Il faut dire la même chose des rapports entre Nietzsche et René Char : ils sont limités, mais certains (limités peut-être au Nietzsche de *La naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*) ; secondaires aussi peut-être, en tant qu'ils n'ont été qu'un moyen d'accès, non pas à Nietzche en lui-même, mais à la connaissance non universitaire d'Héraclite, d'Empédocle et de Parménide.

Enfin, dans la même perspective, et pour les mêmes raisons de fond, se pose et se posera toujours plus le problème des liens qui passent de la poésie de Hölderlin à la poésie de Char (plus tardifs peut-être ? en grande partie nés du culte du surréalisme pour les Romantiques allemands ?), mais approfondis dans la mesure où le poète y rencontrait des affinités électives, et, même avant Nietzsche, une autre voie d'accès vers la poésie des présocratiques (le vrai problème étant celui-là : que sont allés chercher Char et quelques autres, de notre temps, chez les présocratiques ?). Il s'agit là de trois problèmes centraux pour comprendre Char, et qui ne seront résolus que par une approche patiente, et non jargonnante, et fidèle des textes, au moins pour ceux qui ne veulent pas se contenter des proférations critiques péremptoires (que nous avons tous appris à pasticher dans les *Manifestes* du surréalisme, après nous en être moqués dans la *Préface de Cromwell*).



Un dernier problème, jusqu'ici peu traité, c'est celui des années d'apprentissage de René Char. Né en 1907, il écrit dès 1923, dans l'ignorance vraisemblablement du surréalisme, au fond de son Midi natal. Comme pour Eluard entre 1912 et 1919, il y a là des années obscures et peut-être décisives, sur lesquelles nous savons peu. Les quelques documents que nous avons sur cette époque établissent au moins qu'il y a problème. En effet, plusieurs poèmes recueillis dans *Premières alluvions*, datés de 1923-1925 (époque où le poète avait de seize à dix-huit ans) sont déjà de la couleur du *Marteau sans maître* [1], et il faudra que cette couleur soit

1. Un autre, analogue, avait déjà été publié dans *Le Feu*, revue éditée à Aix-en-Provence, avril 1928 : *Jours avides*.

étudiée de plus près, à la lumière de ce qu'était l'avant-garde *non surréaliste* de ces années-là. Mais un autre poème [2] évoque un René Char de vingt-deux ans qui, quelles qu'aient été ses raisons d'alors, a voulu publier ce poème de collégien (dans lequel il y a pourtant déjà ce vers détonant que pourrait encore écrire le René Char de 1957 : *Un cyprès quelque part apaise un cimetière*) :

CE SOIR...

Le chèvrefeuille en fleurs frissonne, languissant,
Au vieux mur décrépi, tout boursouflé de pierre ;
Tes volets se sont clos ce soir à ma prière,
Le chèvrefeuille en fleurs se dresse éperdûment
L'âme de tes parfums erre en ce doux moment,
Je devine ta voix en ce soir de misère,
Mon cœur est cet enfant tout délirant de fièvre,
Et qui clame sa peur de mourir, grimaçant.
Quelque chose a glissé sur ma joue, lentement,
Un cyprès quelque part apaise un cimetière ;
Ton souvenir est là qui rôde et qui espère,
Je suis lâche ce soir, hélas ! je t'aimais tant !
Et sur mon désespoir la nuit grave s'étend.

(J'aime que René Char ait écrit ces *vers* si mauvais, à l'époque où, sans doute, il était encore au lycée d'Avignon ; se soit montré si franchement maladroit dans le maniement de cette vieille prosodie si propre à donner le change. J'y vois une présomption de plus que René Char n'est pas devenu poète par *contamination littéraire*). Avec ce texte peut-être unique, nous ne serions pas loin du problème banal des premiers vers de tous les poètes, des sonnets savamment mallarméens que Breton fignolait en 1918. Mais il existe aussi cet inédit de Char, daté de 1924-25, absolument saisissant :

*
* *

Toute poésie doit naître libre et un peu folle, tendre et rebelle aux mains qui la mettent au monde ; elle doit ignorer la course du bien et la ronde du mal ; c'est pour cela et sans ce souci qu'elle est humaine. Arbre nocturne, elle pousse au

2. *Le Feu*, avril 1929.

centre du jour. Elle sert à nos métamorphoses parce qu'elle dit vrai ou le croit. Et tous les opprimés sentent et savent qu'elle est leur sœur, et le frais talus de leur chemin.

Ce petit texte, ainsi daté, de la main du poète de dix-sept ans, parent parfait de *Seuls demeurent* et de *Partage formel*, qui naîtront vingt ans plus tard, amènerait à penser que, malgré les apports extrêmement riches qu'il y trouvera, le surréalisme a pendant quelque temps dévié Char de sa trajectoire (comme il avait dévié l'Eluard étonnant des *Poèmes*, du *Devoir et l'inquiétude*, de *Pour vivre ici*, de *Poèmes pour la paix*). Les dés sont tombés depuis longtemps, je ne rêve pas d'inventer ce qui serait arrivé si l'histoire avait tourné autrement, *si Reverdy par exemple avait tenu dans ces années-là le rôle qu'y tint Breton* ; mais il n'est pas indifférent de bien comprendre les années 1923-1929, afin d'éviter bien des contresens sur René Char et sa poésie la plus inattaquable.

∴

Tous ces problèmes d'approche, en répondant à la question : « Qui *fut* René Char ? » aident à mieux poser et résoudre maintenant dans son détail, un dernier problème : « Dans la plénitude de sa poésie d'aujourd'hui, qui est René Char ? »

Ecartons un premier groupe de réponses, émanant de critiques, — à la vérité presque tous amateurs, poètes et de second plan, — pour qui la célébration de René Char est essentiellement lyrique : à travers les définitions qu'ils donnent de leur poète, ils se définissent eux-mêmes : ce qu'ils sont, surtout ce qu'ils voudraient être, et ce qu'ils voudraient que le monde soit.

Pour un autre groupe important de critiques, à l'avis desquels je me range, René Char est un poète, justiciable, comme tous les autres poètes, de toutes les méthodes d'accès à la poésie, — de l'histoire littéraire et de la critique littéraire. Bref, René Char ne pose que des problèmes esthétiques (sans oublier jamais que l'esthétique est seulement un mode d'expression de l'homme, et qui peut véhiculer, valoriser, des contenus psychologiques, moraux, politiques et

philosophiques). On peut résumer l'opinion de cet ensemble de critiques en disant que, pour eux, René Char fait partie de l'histoire de la poésie française, qu'il en est une des plus grandes figures actuelles, sur une route qui ne commence pas avec lui, qui ne finira pas non plus après lui.

Dans cette perspective, la poésie de Char est presque toujours définie comme une des plus grandes et belles d'aujourd'hui : on *parle* de la poésie de Breton, par exemple, mais on *cite* celle de Char. Tout le monde est d'accord à cet égard au moins sur deux points : la poésie de Char est une poésie toute nourrie de morale (le contraire absolu de l'impressionnisme formaliste qui fait s'émietter la poésie française actuelle) ; elle est le porte-parole incomparable d'une éthique, à la fois de l'homme et du poète. Le mot qui revient le plus souvent, pour caractériser cette poésie, c'est le mot *humanisme*. La poésie de Char aime les hommes, sans pleurnicheries, sans illusions non plus, rudement, mais avec persévérance, en dépit de tout. C'est ce qu'on nomme son optimisme tragique, son pessimisme-optimisme dialectique. D'autre part, il y a unanimité sur la langue de Char, son éclat, sa densité, son efficacité saisissante quand il est au meilleur point de lui-même.

Pour un troisième groupe de critiques, Char est un *voyant* sans commune mesure avec l'histoire de la poésie française, presque sans rapports avec elle, — un de ces sommets rarissimes qui, depuis Héraclite jusqu'à Nietzsche, illuminent non pas la poésie seulement, mais le destin des hommes : ce point de vue central, au fond, prédéterminait les solutions des autres problèmes : les partisans du voyant soutiennent aussi la thèse du génie méconnu, de la qualité sans coupure de l'œuvre de René Char, de la continuité de cette œuvre à l'intérieur d'un surréalisme au sens large ; ils soutiennent également la parenté transcendante, extra-temporelle, mystique en un sens, entre Char, Héraclite, Empédocle, Hölderlin et Nietzsche.

Nous sommes ici au cœur du vrai débat de fond : Char n'est-il qu'un grand poète ? Est-il un voyant ? La vraie ligne de démarcation critique passe entre ceux qui, quand ils disent : *prophète*, ou *voyant*, savent que c'est une image, une façon de parler, et ceux qui croient (qui veulent croire, qui se forcent à croire) qu'il est vraiment voyant. Même si, dans le fond des choses, ils savent que c'est une façon de parler, eux aussi ; même si leur position reste une attitude littéraire, et non pas réelle ; même si c'est une façon de majo-

rer leur pensée pour la rendre émotionnellement plus riche à leurs propres yeux, c'est une confusion qu'il faut dénoncer sans relâche.

Or affirmer que Char serait un de ces gigantesques privilégiés (qui n'existent que dans l'utopie que les hommes fabriquent avec leur histoire), c'est tout autre chose qu'en faire un très grand poète. Tout d'abord, c'est le faire détenteur d'un secret autre que celui de la poésie ; secret de Conducteur, qui lui permettrait de résoudre, et de par sa seule nature, tous les problèmes non poétiques. C'est le faire participer à une espèce de transcendance, athée tant qu'on voudra, dont presque tous les hommes seraient indignes, ou incapables. C'est vouloir que, d'une manière ou de l'autre, il y ait chez Char quelque chose non pas de naturellement surhumain dans l'humain, mais de *surnaturel*. Faire objectivement de Char un voyant, finalement, c'est ériger ses intuitions de poète *daté*, son affectivité personnelle tout entière, en métaphysique intemporelle, et donc en morale éternelle : c'est proclamer le dogme de l'infaillibilité poétique *a priori*, c'est soustraire Char à l'histoire, à la critique, à l'amitié, voire à la communication, pour le vouer au dithyrambe, au culte, à l'aveuglement. La critique qui veut à tout prix que Char soit un vrai voyant l'enferme au fond dans un *système Char*, qui n'en ferait finalement qu'une sorte de général de Gaulle de la poésie, inaccessible et bourru, parce qu'il serait finalement séparé du vrai monde par une utopie du monde (fût-ce une utopie poétique).

La poésie de Char ne tranche peut-être pas ce conflit critique entre les deux camps. D'une part, elle abonde en formules éclatantes, qui réfèrent, très justement selon moi, la création poétique aux pouvoirs de l'affectivité : « Bien-être d'avoir entrevu scintiller la matière-émotion reine instantanément », disait *Moulin premier* (parce que « le poète doit avoir été un instant le poème lui-même »). « Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir », répète *Partage formel*, c'est-à-dire la conservation de l'émotion toujours vierge; et, dans la *Sérénité crispée :* « Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'éternel », aphorisme où s'exprime une fois de plus le pouvoir qu'a la poésie d'arrêter le temps vécu. Mais, à côté, d'autres formulations, plus ambitieuses, ont l'air d'indiquer que le poète, au moins par instants, se croit investi de pouvoirs qui dépassent ceux de l'affectivité, même très douée ; de la simple intuition, même très puissante, pour avoisiner ceux d'une sorte de Moïse dictant des Tables

fondamentales (ainsi, dans *Partage formel*, les aphorismes XXI, XXIX, etc...) ; résolvant d'un coup d'une baguette magique et supérieure tous les problèmes de la philosophie, de la morale et même de la politique. De tels moments sont, explicitement, rares dans sa poésie. Même, ils sont contre-balancés par d'autres où René Char exprime très simplement ses limitations d'homme, ses craintes de se tromper, même poétiquement. (Dans *Feuillets d'Hypnos*, il y a nombre de ces repentirs, indispensables à méditer, véritable contre-poison d'oracles : aphorismes 49, 52, 53, 80, 195, etc...) Mais il reste que cette formulation double existe, que l'image de la poésie selon Char a cette ambiguïté, due peut-être à la trop grande admiration d'Héraclite, et peut-être au surréalisme. (Il serait alors le seul surréaliste ayant la conviction d'atteindre quelquefois le fameux point d'omniscience surréaliste auquel utopiquement rêvait Breton). Même pour un très grand poète, admiré très haut, je trouve prudent de méditer cette réflexion d'Eluard : « L'idée qu'on peut se faire en secret de la poésie ne limite pas forcément celle-ci. » (*Ralentir travaux.*) Heureusement, l'idée que René Char s'est peut-être faite de la poésie, et de sa poésie, n'a pas pu limiter l'accomplissement de celle-ci en tant que poésie : du moins, Char poète, à mes yeux, dépasse de beaucoup Char occasionnellement théoricien d'une espèce de voyance poétique. On peut ne pas aimer cette idée, mais il faudra la discuter ; toute critique approfondie de Char est dans l'obligation de faire ses comptes avec elle.

Il n'y a là de ma part nul aveuglement, nul parti pris *a priori*. J'ai toujours lu tout ce qu'on a écrit sur Char avec un appétit renouvelé d'élargir à chaque fois ma possession de cette poésie. J'expose le point de vue des partisans de la voyance : ils affirment, ils profèrent, et j'aurais aimé qu'ils essaient patiemment de persuader. Ils ne m'ont pas persuadé, ni même fait ressentir une inquiétude d'être sourd à certaines intonations. Pour moi, René Char est un poète.



On peut donc admettre que le débat sur la définition de René Char n'est pas clos. (Selon moi, ce sont les partisans de la voyance qui, toutes ces années, parlent, écrivent, propagent le plus le nom de Char et séparent ainsi peu à peu la poésie de Char de son vrai public, pour le confiner de

plus en plus du côté de chez les collectionneurs de Paracelses.) Le fait nouveau, c'est l'apparition, depuis quelques années, de réserves et d'attaques isolées, mais catégoriques, au milieu de l'unanimité de la dernière période.

Un petit nombre de ces critiques ont une valeur très médiocre. Ainsi, quand Robert Poulet, dans *Rivarol*, écrit : « Rien n'empêche que les élucubrations d'une petite écolière astucieuse [Minou Drouet] soient mises au même rang que celles de René Char, de sorte que ce dernier doit, en toute équité, partager sa gloire immortelle avec un singe savant. Je dirai même que c'est bien fait. » Robert Poulet, chose plaisante, est un polémiste qui se condamne à dire du mal des poètes dont il n'aime pas les idées : tout son système esthétique et critique, tout son domaine d'admirations littéraires, auraient dû lui faire écrire qu'Aragon vient de nous donner les plus beaux vers du XXe siècle ; mais il a dit le contraire exactement. L'affection paradoxale qu'il affiche pour Reverdy devait lui donner naturellement accès à Char (car au fond du problème des *années d'apprentissage*, il y a ces questions : Char, entre 1923-24 et 1929, n'avait-il pas déjà contact avec la poésie de Reverdy ? Reverdy n'est-il pas une clé de la vocation de Char ? De 1930 à 1934, tandis que la tête de Char était avec les surréalistes, est-ce que son cœur n'était pas en secret toujours un peu du côté de chez Reverdy ?). Mais Robert Poulet n'est pas un critique, il est le juriste idéologique chargé de prouver dans *Rivarol* que ceux qui ne pensent pas comme *Rivarol* (en politique) n'ont pas de talent. On peut dire la même chose à peu près du pauvre Michel Mourre, qui réduit tous les problèmes posés par la poésie de Char à cette phrase, d'une ignorance *historique* absolument crasse : « Parce que M. René Char avait été F.T.P., on a célébré comme un génie ce poète parfois heureux. »

Toutes les critiques de Char ne peuvent pas être récusées si vite. Certes, il ne serait peut-être pas très difficile, superficiellement, d'expliquer les attaques dont sa poésie est l'objet maintenant, par de la très petite histoire, par de petites opérations de petits clans (l'on célèbre Char quand on croit qu'il est réconcilié avec Breton, mais on le jette aux orties quand on croit savoir qu'ils sont brouillés. L'on célèbre Char pour faire enrager tel autre grand poète, puis on célèbre tel autre petit poète pour essayer de faire pièce à Char l'*indocile*. On courtise Char quand on pense qu'il s'éloigne de ses souvenirs de la Résistance ; on l'attaque

lorsque, très anachroniquement pour certaines têtes, il refuse d'effacer cette ligne de partage inaffaçable à certains endroits). Mais à travers cette petite arithmétique sous-jacente, se fait jour une constante que le critique ne peut pas négliger. D'une part, la chose est certaine, ces critiques écrites sont l'écho de critiques parlées qu'elles finissent par collecter dans des milieux étendus ; jusqu'ici, je ne les vois pas signées de très grands noms, mais elles ne sont pas publiées sans l'assentiment de très grands noms. D'autre part, si les mobiles pour lesquels on met en cause la poésie de Char sont loin d'être toujours très purs, on est tout de même obligé de constater que les adversaires les moins malhabiles ont fini par identifier les points faibles de leur cible. Selon ce qu'il me semble, il y a des critiques de Char qui vont au but.

Dans son panorama critique des nouveaux poètes français, Jean Rousselot, voici cinq ans déjà, mettait en cause chez René Char « un côté bergerie surréaliste », il lui trouvait « parfois une grâce, une préciosité qui se tiennent à deux doigts du *trop joli*, que la nécessité des subtilités et des raffinements d'expression, dès lors que la chose à exprimer est du domaine de l'impondérable, ne fait pas toujours pardonner ». Petit grief. Un peu plus profond, Rousselot regrette « des obscurités qui ne semblent pas toujours inévitables ». On peut tomber d'accord avec ces critiques très mesurées. Pour ma part, je mets quiconque au défi d'identifier le thème de *Chanson des étages*, que j'ai su tout à fait par hasard ; ou bien telles expressions presque indéchiffrables si l'on n'a pas regardé vraiment les paysages du poète (« Saura-t-il jamais saisir le bourdon glacé des algues ? »), indécryptables même sans le secours de l'auteur (« Et le chiffre de ton domaine enserrant mon baiser »).

Plus récemment, c'est Alain Bosquet qui descend dans l'arène. Il croit constater « qu'il se produit depuis quelques années une certaine stagnation chez le poète » ; il lui reproche (moins pertinemment) de « s'installer dans une éthique qui n'évolue guère », mais, plus gravement, « dans une esthétique où la virtuosité et même l'inertie ont pris la place de l'invention ». « René Char, écrit-il, a désormais un style, un domaine et des habitudes. » Et, parlant des aphorismes de René Char, il écrit que « le temps en éliminera de nombreuses douzaines ». Il y a du vrai dans tout cela, qui ne sort pas encore des limites de l'aphorisme 199 des *Feuillets d'Hypnos*, où Char s'avertissait lui-même de tels périls : « Il

y a deux âges pour le poète : l'âge durant lequel la poésie, à tous égards, le maltraite, et celui où elle se laisse follement embrasser. Mais aucun n'est entièrement défini. *Et le second n'est pas souverain.* »

Adrian Miatlev enfin, dans un style très déplaisant (mais il y a une malédiction sur les polémistes de formation catholique, ils se croient tous obligés de se prendre pour de petits Léon Bloy : d'où cette fausse truculence et cette grossiéreté forcée), « [tient] Char pour un curé et un faux méditant dont les sibyllins discours puent la prétention et une préciosité de chattemite ». « Il vise, dit Miatlev, à la création d'arcanes poétiques *et il y réussit souvent*, mais je conserve mon droit d'aversion, et j'en prends à témoin les bulles (de savon, hélas !) comme *Claire* ou *Lettera amorosa*... Pour vous, j'ai peur, René Char. J'ai peur que vous soyez en train de devenir un Tartufe de la poésie, et le digne successeur de Claudel. » Réduits à leur contenu sans outrance, ce sont les mêmes griefs encore : la complaisance envers une virtuosité définitivement acquise, et la stagnation dans l'auto-satisfaction. Ces critiques dénoncent donc une sorte de facilité périlleuse du poète ayant atteint sa pleine maîtrise, que Char lui-même — on vient de le lire — avait bien vue, sans pouvoir toujours l'éviter.

Ces critiques, on le voit aussi, sont loin d'être entièrement dénigrantes, même celle de Miatlev : la taille de Char y demeure intacte ; mais le portrait des admirations se fait plus nuancé. C'est le portrait d'un très grand poète, avec des ombres qu'on ne mettait pas voici dix ans, parce qu'elles étaient moins apparentes. Jusqu'en 1946 (et même si l'on tient compte du *Marteau sans maître*, dont la diffusion restait plus restreinte), Char est le poète laconique de deux volumes quasi parfaits : *Seuls demeurent* et *Feuillets d'Hypnos*. Il ne s'agit pas de condamner les poètes à ne publier que leur anthologie, mais il faut constater qu'après 1946, Char, qui peut publier tout ce qu'il écrit, cherche dans toutes les directions, publie beaucoup, mais avec des bonheurs très inégaux : *La conjuration*, ballet (1947), ne semble pas avoir convaincu. *Le soleil des eaux* (*spectacle pour une toile de pêcheurs*) (1948), entraîne, mais inquiète, et ne résout peut-être pas vraiment cette inquiétude quant à l'accomplissement formel de l'œuvre. *Sur les hauteurs* (1949), un film sur un poème, n'a pas atteint son public. *Claire* (*théâtre de verdure*, 1949), étonne et prend le lecteur, mais ne le conduit pas jusqu'au plaisir sans mélange. Le noyau des *Matinaux* (1950),

A une sérénité crispée (1951), maints des *Poèmes des deux années* (1955) restent du très grand Char, mais *Art bref ?* mais *Quatre fascinants* (1951) ? mais *La paroi et la prairie* (1952) ? mais *Lettera amorosa* (1953) ? Le public exigeant des jeunes et des moins jeunes, il faut le dire, a souvent cherché la nécessité profonde de ces publications.

Une grande partie de ces œuvres, d'ailleurs, évoque un débat qui peut aller loin : la forme de la poésie de Char est double : d'une part, des textes en prose, courts ou moins courts, d'une musique inattaquable, évidente ; d'autre part, des textes en lignes inégales, quelquefois des calques raboteux de formes prosodiques traditionnelles, vers approximatifs de huit, dix ou douze pieds, parsemés irrégulièrement d'assonances et de rimes. Ces deux formes se valent-elles ? Pierre Guerre a plaidé le droit du poète à une *poésie de pipeau :* « René Char estime qu'à côté de la poésie la plus élaborée, il a le droit aussi de se délasser avec une poésie plus simple, plus directe, faite pour notre divertissement. » Dans la *Mise en garde* des *Matinaux*, Char lui-même avait voulu justifier l'existence de son « versant tempéré » : de cette « suite de chansons qui nous flanquent, ailes de communication entre notre souffle reposé et nos fièvres les plus fortes. Pièces presque banales, d'un coloris clément, d'un contour arriéré ». Tentative assez émouvante : il se trouve que Char est souvent à deux doigts, en effet, d'une certaine bonhomie populaire qui pouvait donner cette poésie de pipeau : le fait est que cette distance de deux doigts, sinon dans *Claire* et le *Soleil des eaux*, n'a pas été franchie. Ces lignes inégales où René Char se « divertit » sont sans aucun doute un des éléments du malaise qui naît de son œuvre actuelle. Je ne prétends pas qu'on me croie sur parole ici non plus, mais qu'on admette au moins qu'il y a problème.

***

Dire en conclusion que René Char est le plus grand poète français vivant, si l'on se borne là, n'est pas exprimer grand-chose. Tout au plus, c'est énoncer la préférence personnelle d'un critique ou d'un lecteur, de manière à la fois peut-être emphatique et très plate. Si ce jugement veut dire plus, il écarte implicitement, sans jugement, quelques autres poètes vivants. Dans ce cas, si l'on veut exprimer plus, il faut dire plus ; expliciter par conséquent ces jugements sur ces autres poètes ; et motiver cette primauté par rapport aux autres.

Ecartons Cocteau, le prototype du poète-séducteur, avec sa grande puissance (ou sa grande rage, ou sa grande volonté) de métamorphose, de mimétisme, ou simplement de protéisme, dont on peut se demander légitimement s'il est le Protée de la poésie actuelle, ou simplement le Frégoli. Comédien très doué, quelquefois même seulement cabotin, mal orienté peut-être, et qui satisfait depuis presque un demi-siècle ailleurs que sur les planches une perpétuelle envie de théâtre. Mystificateur aussi, proche parent de D'Annunzio, d'Oscar Wilde et de Barrès, ou de Marinetti, voire de Catulle-Mendès et d'Edmond Rostand ; dandy qui s'est renié comme dandy, mais qui ne s'est jamais changé ; grand mondain qui ne serait peut-être qu'un Fombeure, s'il n'avait pas eu la chance de naître à l'étage au-dessus pour les relations ; génie femelle un peu fécondé par tout le monde, et le poète vivant qui peut-être écrit la langue la plus fardée qui soit aujourd'hui ; poète inventif, et non pas créateur, le contraire même d'un créateur : un viveur, un de ces virtuoses, dont chacun disparaît sans presque laisser de trace après avoir occupé tant de place, de ces gens qui ne sont brillants que tant qu'ils sont là. De tout, poétiquement, Cocteau n'a jamais appris que le procédé, toute sa prodigieuse intelligence et toute son éblouissante dextérité ne vont qu'à refaire mieux dans les détails une chose inventée par un autre. Il mérite à plein le mot de Léautaud : « Les imitateurs, du reste, font toujours mieux. Il est vrai que ce mieux n'est que superficiel, n'est jamais que dans la forme ; le fond, le tréfonds, ce n'est jamais que le premier qui l'a. »

Ecartons aussi, mais sans nulle sévérité cette fois, Supervielle, à cause d'un je ne sais quoi dans la dimension des thèmes et des moyens qui font qu'il ne peut pas être un premier de cordée, malgré sa quasi-perfection d'élégiaque. Dire de Supervielle qu'il est un poète mineur est une ânerie, pourtant tout lecteur de poètes sait d'instinct que l'élégie ne peut jamais être le dernier mot de la plus grande poésie.

Mais Reverdy ? Toujours là, depuis si longtemps, de plus en plus fidèlement lu, Reverdy, dont la poésie tient mieux, va plus loin que celles de tant de surréalistes restés surréalistes, y compris peut-être Breton ? Je n'arrive pas à mettre Reverdy, que j'aime, plus haut que Char. Et chaque fois que je le relis, je retrouve un poète pourvu de dons considérables, incarcéré (j'ose à peine l'écrire, de peur de blesser) dans la cervelle provinciale d'un petit bourgeois de 1920. Poète puissant, mais étroit, ce qu'il a écrit sur la poésie,

Self-Défense, ou le *Gant de crin*, vaut presque toujours mieux que sa poésie, que cette poésie qui ne rencontre presque jamais d'objets à sa taille. (Ah ! si Reverdy, fût-ce dix ou vingt fois seulement, nous avait donné l'équivalent de son *Voyage en Grèce !*) Plutôt qu'à côté ou au-dessus de Char, plus je vais et plus je suis tenté de situer Reverdy comme un précurseur, et trop longtemps inaperçu dans sa vraie taille.

Où mettre Aragon dans ce tableau des vivants qui peuvent être considérés tous, à des titres différents, comme étant de première grandeur ? Aragon poète est difficile à bien juger, comme Cocteau, parce que sa personnalité, sa biographie tumultueuses introduisent dans les jugements concernant son œuvre des interférences inextricables. Amis comme ennemis, personne, semble-t-il, n'atteint à juger cette œuvre objectivement. Pour ma part, j'incline toujours à penser que le défaut de la poésie d'Aragon, ces dernières années surtout, reste le même (qui n'est ni l'insincérité, ni la primauté donnée aux procédés prosodiques, ni l'*engagement* qu'on lui reproche à l'ordinaire) : Aragon n'est presque jamais vaincu par son émotion ; presque toujours, dans son poème, on n'est pas en face d'une émotion, mais d'un discours sur une émotion. Presque toujours le lecteur a le sentiment d'une intelligence trop rapide à se connaître : ses propres émotions sont déjà comprises, analysées, commentées, même avant d'avoir fini d'être éprouvées (d'où cet œil d'une rapidité terrible, et sa force dans la méchanceté : d'où ses extraordinaires chapitres de roman). Mais rarement dans ses poèmes on se sent pris : les meilleurs vers qu'il ait écrits ces temps-ci — si l'on admet toutes ces raisons du moins, toute cette optique — sont sans doute les quatrains qu'il a dédiés à la mort de Colette, on l'y sent, comme rarement depuis longtemps, *remué*.

Reste aussi Saint-John Perse. On aura senti, je crois, combien tous les poètes que je cherche à mesurer (car je le répète, si l'on mesure, il faut le faire ouvertement, sans formules fuyantes), à maints égards ont le droit d'être placés très haut, et que je les place haut. C'est vraiment eux qui sont le haut du pavé poétique, actuellement ; derrière eux, les suivants cheminent assez loin. Je place haut Saint-John Perse aussi, mais avec le même besoin de réserves. Il écrit très bien mais, lui aussi, sa langue est plus belle que sa poésie. Saint-John Perse, admirable créateur de bijouteries archaïques, s'est trouvé sûrement surévalué tous ces temps-

ci, probablement pour des raisons de stratégie littéraire, je le crains. Cette langue admirable, il faut dire aussi — quand on en pèse la poésie — que c'est peut-être le plus parfait pastiche du vingtième siècle, un peu de Claudel, un peu de Gide (du Gide des *Nourritures*, lequel à son tour avait rudement bien lu les *Mille et une nuits*, par exemple, dans la traduction Mardrus, et s'est bien gardé de le dire très haut) un peu beaucoup de la Bible, un peu beaucoup de présocratiques et de Pindare, un peu de Pierre Louys à côté (mais oui, relisez bien !) ; quelque chose comme un pot-pourri très enthousiastement fait de traductions de textes pro-tohistoriques. Toute la poésie de Saint-John Perse mise bout à bout semble peut-être un poème épique, *mais sans épopée :* une peau de poème épique. Et tout cela soutenu par une musique *extrinsèque*, et pour tout dire, à la longue, fatigante : sans aucune fidélité véritable au mouvement propre de la pensée, sans aucune variété née des thèmes ; avec beaucoup, finalement, d'auto-complaisance. Bien pratiqué, Saint-John Perse apparaît ce qu'il est, plus solennel au fond que grave, et plus pompeux que profond. Ses mots enchantent, mais ne nourrissent pas.

J'admets aussi qu'on pourrait écrire un couplet sévère de réserves sur la poésie de René Char. Et ce couplet, Rousselot, Bosquet, Miatlev, Oster ou Jean Breton, quelques autres, ont essayé de l'écrire ; il va devenir à la mode peut-être, *et c'est très bien :* tous les sentiments ont besoin d'exactitude, mais de tous les sentiments, le plus affamé d'exactitude, c'est l'admiration. Je me défie de moi-même au moment de ratifier cette formule que je n'ai pas inventée : que René Char est le plus grand de nos poètes vivants. Mais, tout compte fait, je la ratifie. Toutes réserves faites, et bien faites, il reste encore de René Char assez pour que sa poésie soit la plus nourrie d'aujourd'hui, la plus profondément efficace, la plus prenante, la plus proche de l'image inventée que nous nous faisons de la joie poétique la plus pure, et la plus totale.

Georges MOUNIN.

Les Livres

Portrait du colonisé, précédé du **Portrait du colonisateur**, par *Albert Memmi*. (Ed. Corrêa)

Le Sudiste seul a compétence pour parler de l'esclavage : c'est qu'il connaît le Nègre; les gens du Nord, puritains abstraits, ne connaissent que l'Homme, qui est une entité. Ce beau raisonnement sert encore : à Houston, dans la presse de la Nouvelle-Orléans et puis, comme on est toujours le Nordiste de quelqu'un, en Algérie « française »; les journaux de là-bas nous répètent que le colon seul est qualifié pour parler de la colonie : nous autres, métropolitains, nous n'avons pas son expérience; nous verrons la terre brûlante d'Afrique par ses yeux ou nous n'y verrons que du feu.

Aux personnes que ce chantage intimide, je recommande de lire le *Portrait du colonisé* précédé du *Portrait du colonisateur :* Cette fois, c'est expérience contre expérience; l'auteur, un Tunisien, a raconté dans *La Statue de sel*, sa jeunesse amère. Qu'est-il au juste ? Colonisateur ou colonisé ? Il dirait, lui : ni l'un ni l'autre; vous direz peut-être : l'un et l'autre; au fond, cela revient au même. Il appartient à un de ces groupes indigènes mais non musulmans, « plus ou moins avantagés par rapport aux masses colonisées et... refusés... par le groupement colonisateur » qui pourtant ne « décourage pas tout à fait » leurs efforts pour s'intégrer à la société européenne. Unis par une solidarité de fait au sous-prolétariat, séparés de lui par de maigres privilèges, leurs membres vivent dans un malaise perpétuel. Memmi a éprouvé cette double solidarité et ce double refus : le mouvement qui oppose les colons aux colonisés, les « colons qui se refusent » aux « colons qui s'acceptent ». Il l'a si bien compris, parce qu'il l'a senti d'abord comme sa propre contradiction. Il explique fort bien dans son livre que ces déchirures de l'âme, pures intériorisations des conflits sociaux, ne disposent pas à l'action. Mais celui qui en souffre, s'il prend conscience de soi, s'il connaît ses complicités, ses tentations et son exil, peut éclairer les autres en parlant de soi-même : « force négligeable dans la confrontation » ce suspect ne *représente* personne; mais, puisqu'il *est* tout le monde à la fois, il fera le meilleur des témoins.

Mais le livre de Memmi ne *raconte* pas; s'il est nourri de souvenirs, il les

a tous assimilés : c'est la *mise en forme* d'une expérience : entre l'usurpation raciste des colons et la nation future que les colonisés construiront, où « il soupçonne qu'il n'aura pas de place », il essaye de vivre sa particularité en la dépassant vers l'universel. Non pas vers l'Homme, qui n'existe pas encore, mais vers une Raison rigoureuse et qui s'impose à tous. Cet ouvrage sobre et clair se range parmi les « géométries passionnées » : son objectivité calme, c'est de la souffrance et de la colère dépassée.

C'est pour cela, sans doute, qu'on peut lui reprocher une apparence d'idéalisme : en fait, tout est dit. Mais on le chicanera un peu sur l'ordre adopté. Il eût mieux valu, peut-être, montrer le colonialiste et sa victime pareillement étranglés par *l'appareil* colonial, cette lourde machine qui s'est construite à la fin du Second Empire, sous la Troisième République, et qui, après avoir donné toute satisfaction aux colonisateurs, se retourne contre eux et risque de les broyer. En fait, le racisme est inscrit dans le système : la colonie vend bon marché des denrées alimentaires, des produits bruts, elle achète très cher à la métropole des produits manufacturés. Cet étrange commerce n'est profitable aux deux parties que si l'indigène travaille pour rien, ou presque. Ce sous-prolétariat agricole ne peut pas même compter sur l'alliance des Européens les moins favorisés : tous vivent sur lui, y compris ces « petits colons » que les grands propriétaires exploitent mais qui, comparés aux Algériens, sont encore des privilégiés : le revenu moyen du Français d'Algérie est dix fois supérieur à celui du musulman. La tension naît de là. Pour que les salaires et le prix de la vie soient au plus bas, il faut une concurrence très forte entre les travailleurs indigènes, donc que le taux de la natalité s'accroisse; mais comme les ressources du pays sont limitées par l'usurpation coloniale, *pour les mêmes salaires*, le niveau de vie musulman baisse sans cesse, la population vit en état de sous-alimentation perpétuelle. La conquête s'est faite par la violence; la sur-exploitation et l'oppression exigent le maintien de la violence, donc la présence de l'Armée. Il n'y aurait pas là de contradiction si la terreur régnait partout sur la terre : mais le colon jouit là-bas, dans la Métropole, des droits démocratiques que le système colonial refuse aux colonisés : c'est le système, en effet, qui favorise l'accroissement de la population pour abaisser le coût de la main-d'œuvre, et c'est lui encore qui interdit *l'assimilation des indigènes* : s'ils avaient le droit de vote, leur supériorité numérique ferait tout éclater à l'instant. Le colonialisme refuse les *droits de l'homme* à des hommes qu'il a soumis par la violence, qu'il maintient de force dans la misère et l'ignorance, donc, comme dirait Marx, en état de « sous-humanité ». Dans les faits eux-mêmes, dans les institutions, dans la nature des échanges et de la production, le racisme est inscrit; les statuts politique et social se renforcent mutuellement : puisque l'indigène est un sous-homme, la Déclaration des Droits de l'Homme ne le concerne pas; inversement, puisqu'il n'a pas de droits, il est abandonné sans protection aux forces inhumaines de la nature, aux « lois d'airain » de l'économie. Le racisme est *déjà là*, porté par la *praxis* colonialiste, engendré à chaque minute par l'appareil colonial, soutenu par ces relations de production qui définissent deux sortes d'individus : pour l'un, le privilège et l'humanité ne font qu'un; il se fait homme par le libre exercice de ses droits; pour l'autre, l'absence de droit

sanctionne sa misère, sa faim chronique, son ignorance, bref sa sous-humanité. J'ai toujours pensé que les idées se dessinent dans les choses et qu'elles sont déjà dans l'homme, quand il les réveille et les exprime pour s'expliquer sa situation. Le « conservatisme » du colon, son « racisme » les rapports ambigus avec la métropole, tout est donné *d'abord*, avant qu'il les ressuscite dans le « complexe de Néron ».

Memmi me répondrait sans doute qu'il ne dit pas autre chose : je le sais [1]; du reste c'est lui, peut-être, qui a raison : en exposant ses idées dans l'ordre de la découverte, c'est-à-dire à partir des intentions humaines et des relations vécues, il garantit l'authenticité de son expérience : il a souffert d'abord dans ses rapports avec les autres, dans ses rapports avec lui-même; il a rencontré la structure objective en approfondissant la contradiction qui le déchirait; et il nous les livre telles quelles, brutes, encore toutes pénétrées de sa subjectivité.

Mais laissons ces chicanes. L'ouvrage établit quelques vérités fortes. D'abord qu'il n'y a ni bons ni mauvais colons : il y a des colonialistes. Parmi eux, quelques-uns refusent leur réalité objective : entraînés par l'appareil colonial, ils *font* tous les jours *en fait* ce qu'ils condamnent *en rêve* et chacun de leurs actes contribue à maintenir l'oppression; ils ne changeront rien, ne serviront à personne et trouveront leur confort moral dans le malaise, voilà tout.

Les autres — c'est le plus grand nombre — commencent ou finissent par s'accepter.

Memmi a remarquablement décrit la suite de démarches qui les conduit à l' « auto-absolution ». Le conservatisme engendre la sélection des médiocres. Comment peut-elle fonder ses privilèges, cette élite d'usurpateurs conscients de leur médiocrité ? Un seul moyen : abaisser le colonisé pour se grandir, refuser la qualité d'homme aux indigènes, les définir comme de simples *privations*. Cela ne sera pas difficile puisque, justement, le système les prive de tout; la *pratique* colonialiste a gravé l'idée coloniale dans les choses mêmes; c'est le mouvement des choses qui désigne à la fois le colon et le colonisé. Ainsi l'oppression se justifie par elle-même : les oppresseurs produisent et maintiennent de force les maux qui rendent, *à leurs yeux*, l'opprimé de plus en plus semblable à ce qu'il faudrait qu'il fût pour mériter son sort. Le colon ne peut s'absoudre qu'en poursuivant systématiquement la « déshumanisation » du colonisé, c'est-à-dire en s'identifiant chaque jour un peu plus à l'appareil colonial. La terreur et l'exploitation déshumanisent et l'exploiteur s'autorise de cette déshumanisation pour exploiter davantage. La machine tourne rond; impossible de distinguer l'idée de la *praxis* et celle-ci de la nécessité objective. Ces moments du colonialisme tantôt se conditionnent réciproquement et tantôt se confondent. L'oppression, c'est *d'abord* la haine de l'oppresseur contre l'opprimé. Une seule limite à cette entreprise d'extermination : le colonialisme lui-même. C'est ici que le colon rencontre sa propre contradiction : « avec le colonisé disparaîtrait la colonisation, colonisateur compris ».

1. N'écrit-il pas : « la situation coloniale fabrique des colonialistes comme elle fabrique des colonies ? » (page 77). Toute la différence entre nous vient peut-être de ce qu'il voit une situation là où je vois un système.

Plus de sous-prolétariat, plus de surexploitation : on retomberait dans les formes ordinaires de l'exploitation capitaliste, les salaires et les prix s'aligneraient sur ceux de la métropole : ce serait la ruine. Le systéme veut à la fois la mort et la multiplication de ses victimes; toute transformation lui sera fatale : qu'on assimile ou qu'on massacre les indigènes, le coût de la main-d'œuvre ne cessera de monter. La lourde machine maintient entre la vie et la mort — toujours plus près de la mort que de la vie — ceux qui sont contraints de la mouvoir; une idéologie pétrifiée s'applique à considérer *des hommes* comme des bêtes qui parlent. Vainement : pour leur donner des ordres, fût-ce les plus durs, les plus insultants, il faut commencer par les *reconnaître*; et comme on ne peut les surveiller sans cesse, il faut bien se résoudre à leur faire confiance : nul ne peut traiter un homme « comme un chien », s'il ne le tient d'abord pour un homme. L'impossible déshumanisation de l'opprimé se retourne et devient l'aliénation de l'oppresseur : c'est lui, c'est lui-même qui ressuscite par son moindre geste l'humanité qu'il veut détruire; et, comme il la nie chez les autres, il la retrouve partout comme une force ennemie. Pour y échapper, il faut qu'il se minéralise, qu'il se donne la consistance opaque et l'imperméabilité du roc, bref qu'il se « déshumanise » à son tour.

Une impitoyable réciprocité rive le colonisateur au colonisé, son produit et son destin. Memmi l'a fortement marquée; nous découvrons avec lui que le système colonial est une forme en mouvement, née vers le milieu du siècle dernier et qui produira d'elle-même sa propre destruction : voici longtemps déjà qu'elle coûte aux métropoles plus qu'elle ne leur rapporte; la France est écrasée sous le poids de l'Algérie et nous savons à présent que nous abandonnerons la guerre, sans victoire ni défaite, quand nous serons trop pauvres pour la payer. Mais, avant tout, c'est la rigidité mécanique de l'appareil qui est en train de le détraquer : les anciennes structures sociales sont pulvérisées, les indigènes « atomisés », mais la société coloniale ne peut les intégrer sans se détruire ; il faudra donc qu'ils retrouvent leur unité *contre elle*. Ces exclus revendiqueront leur exclusion sous le nom de personnalité nationale : c'est le colonialisme qui crée le patriotisme des colonisés. Maintenus par un système oppressif au niveau de la bête, on ne leur donne aucun droit, pas même celui de vivre, et leur condition empire chaque jour : quand un peuple n'a d'autre ressource que de choisir son genre de mort, quand il n'a reçu de ses oppresseurs qu'un seul cadeau, le désespoir, qu'est-ce qui lui reste à perdre ? C'est son malheur qui deviendra son courage; cet éternel refus que la colonisation lui oppose, il en fera le refus absolu de la colonisation. Le secret du prolétariat, a dit Marx un jour, c'est qu'il porte en lui la destruction de la société bourgeoise. Il faut savoir gré à Memmi de nous avoir rappelé que le colonisé a lui aussi son secret, et que nous assistons à l'atroce agonie du colonialisme.

J.-P. SARTRE.



Introduction à l'histoire de la philosophie. Recherches à propos de Spinoza (I), de *J. T. Desanti* (Ed. de la Nouvelle Critique).

« L'idée d'une « déduction » du contenu de la philosophie à partir de l'exposé des conditions sociales de son développement » est absurde, car le rapport du philosophe — comme de tout homme — au monde dans lequel il vit n'est pas celui d'un effet à sa cause. Aussi est-on heureux de lire sous la plume de Desanti qu'elle est « étrangère au marxisme ». Il n'était pas inutile de le rappeler : à lire certains « marxistes », on aurait pu s'y tromper.

Ces conditions sociales ne sont pas pour autant indifférentes. Le rejet de l'explication causale — Desanti le montre bien — exige même qu'on les analyse avec plus de rigueur encore, puisqu'il s'agit, non plus d'instituer un simple rapport de fait, qui serait d'ailleurs inintelligible, entre une situation objective et une philosophie, mais de comprendre réellement comment celle-ci s'articule sur celle-là. Il faut donc montrer d'abord qu'une situation économique et sociale n'est pas une simple donnée matérielle — ou la juxtaposition de telles données — statistiquement descriptible et pourvue d'une signification univoque. C'est un ensemble de problèmes et d'exigences en liaison réciproque et souvent contradictoire, dont les termes ne sont pas toujours contemporains, ni homogènes; c'est une structure instable en train de se constituer, mais déjà sur le chemin de sa propre transformation, et qui peut être « pensée » de plusieurs façons. Elle ne saurait donc déterminer nécessairement une philosophie. Mais, par les problèmes qu'elle pose, par les solutions qu'elle élimine comme par celles qu'elle favorise, par les contradictions qu'elle met au premier plan comme par celles qu'elle refoule, elle délimite un champ de possibilités en fonction duquel se développent, d'une façon qui n'est ni arbitraire ni prédéterminée, des idéologies qui, n'étant ni de simples efflorescences épiphénoménales ni de pures créations spirituelles, orientent ses transformations et contribuent à définir la problématique nouvelle à laquelle auront à faire face les philosophes ultérieurs.

Cette notion de « champ de possibilités » et son application à la société néerlandaise où vécut Spinoza font le grand intérêt du livre de Desanti [1]. Elle apporte un début de réponse à la question de savoir si, comment et à quel niveau de précision, il est possible de saisir des essences dans l'histoire, sans rendre illusoires celle-ci ou celles-là. Nous reviendrons sur ce problème en étudiant les thèses de Goldmann dans « *Le Dieu caché* ». On peut noter tout de suite une certaine convergence des travaux de ces deux auteurs : chez l'un comme chez l'autre, l'idéologie étudiée est rat-

1. De sa seconde partie, car il vaut mieux oublier la première, d'ailleurs parfaitement inutile.

tachée à une formation sociale et économique, dont elle fait apparaître la signification la mieux élaborée, sans que pour autant l'analyse sociologique puisse faire plus que déterminer le champ de possibilités dont parle Desanti. Ce que Goldmann dit de la classe des « officiers » resterait valable, s'il ne s'agissait que de comprendre Arnauld et si Pascal n'avait pas existé, mais c'est précisément parce qu'il s'agit de définir le cadre essentiel de toute interprétation pascalienne. On doit relever aussi une divergence : pour Goldmann, le « tragique » pascalien apporte au rationalisme bourgeois la contradiction indispensable à son dépassement, alors que Desanti décèle, au sein même de ce rationalisme et sans qu'il faille en sortir, un déséquilibre qui suffit à expliquer la possibilité de sa transformation dialectique. Cette divergence est fondamentale, car elle met en cause la typologie conceptuelle nécessaire à la compréhension de l'histoire. Cette note n'a d'autre but que de souligner l'importance du problème et du livre qui le soulève.

JEAN POUILLON



Lieutenant en Algérie, de *J.-J. Servan-Schreiber* (Ed. Julliard).

Le plus grand intérêt de ce récit est d'être celui d'un échec et sa plus grande faiblesse est de laisser dans l'ombre les raisons de cet échec. L'auteur semble croire qu'il n'a manqué à la politique qu'il préconisait [1] que d'être appliquée sincèrement et sur une grande échelle. Il ne se demande pas si — au moins autant que le « système » qu'elle contredisait, que les intérêts qu'elle lésait, que les obstacles extérieurs auxquels elle se heurtait — une équivoque interne n'en explique l'insuccès.

A la lecture, pourtant, ce qui frappe, ce n'est pas la difficulté d'établir ces « contacts » avec les Musulmans, dont le maintien ou la recherche devrait être, selon Servan-Schreiber, le premier impératif d'une saine politique; ce n'est même pas leur incongruité dans la situation telle qu'il la dépeint. C'est sa discrétion, pour ne pas dire son mutisme, quand précisément on aimerait savoir en quoi ces contacts ont pu consister. Que disait-on aux Musulmans « contactés » et que répondaient-ils ? L'auteur ne nous le dit pas, et l'impression reste que ces contacts étaient pris avec des fantômes. Sans doute n'avaient-ils, les uns et les autres, pas grand chose à se dire. Mais la faute en incombe-t-elle seulement à la répression, aux opérations militaires stupides et peut-on penser qu'un vrai dialogue aurait pu s'instaurer sans ce dur et constant démenti qui rendait en effet la tentative dérisoire ? Pour en douter, il suffit de se demander non pas, comme le fait Servan-Schreiber, quelle est la politique qui stérilise cette tentative, mais quelle est celle qui l'inspire. On constate alors que si ces deux politiques — celle de la répression, celle des « contacts » et des

1. J'emploie l'imparfait, parce que le ton des dernières pages semble indiquer un changement de perspectives.

réformes — s'opposent, elles n'en impliquent pas moins de communes présuppositions. Comment s'étonner alors que les Musulmans retiennent surtout cette singulière convergence, et ne fassent peut-être guère de différences, sur le plan politique sinon sur le plan humain, entre les Français qui leur veulent du bien et ceux qui veulent les remettre au pas. Quel est en effet le but des contacts ? « Isoler » les « rebelles » de la masse musulmane qui, elle, serait restée amorphe, qui ne serait pas avec les fellagha, mais qu'on pousserait maladroitement vers eux. Cette masse se tromperait ou serait trompée, elle serait travaillée par des activistes dont il faudrait combattre l'influence par un « travail » opposé. Bien sûr, le « travail » que préconise Servan-Schreiber n'a rien de commun avec celui qui est accompli actuellement en Algérie, mais le postulat initial est le même : le fellagha est un « meneur » et il s'agit de détromper le musulman moyen. Reste simplement à savoir si, pour le détromper, il ne faudrait pas lui reconnaître ce que le fellagha lui dit de revendiquer!

Cette critique ne diminue pas la valeur de ce livre. D'abord parce que la politique « libérale » qui y est esquissée mettrait en œuvre, si elle était appliquée, un dynamisme qui en corrigerait l'équivoque. Ensuite parce que la politique gouvernementale est telle qu'aucun des refus qu'on lui oppose n'est aujourd'hui négligeable. Enfin et surtout parce que Servan-Schreiber a bien vu que l'enjeu de cette guerre était aussi le sort de la démocratie en France et qu''il concernait autant le Français que l'Algérien, hommes l'un et l'autre ou « bougnoules » l'un comme l'autre.

J. P.

N. D. L. R.

Ce numéro comportant exceptionnellement 296 pages (au lieu des 192 pages d'un numéro ordinaire) est daté juillet-août. Notre prochain numéro, qui paraîtra le 1er septembre, comportera 288 pages. On y trouvera notamment l'étude de Jean-Paul Sartre *Existentialisme et Marxisme.*

La Gérante : Michelle Léglise.

Imprimerie Chantenay, Paris. — Juillet-Août 1957
Dépôt légal 3e trim. 1957